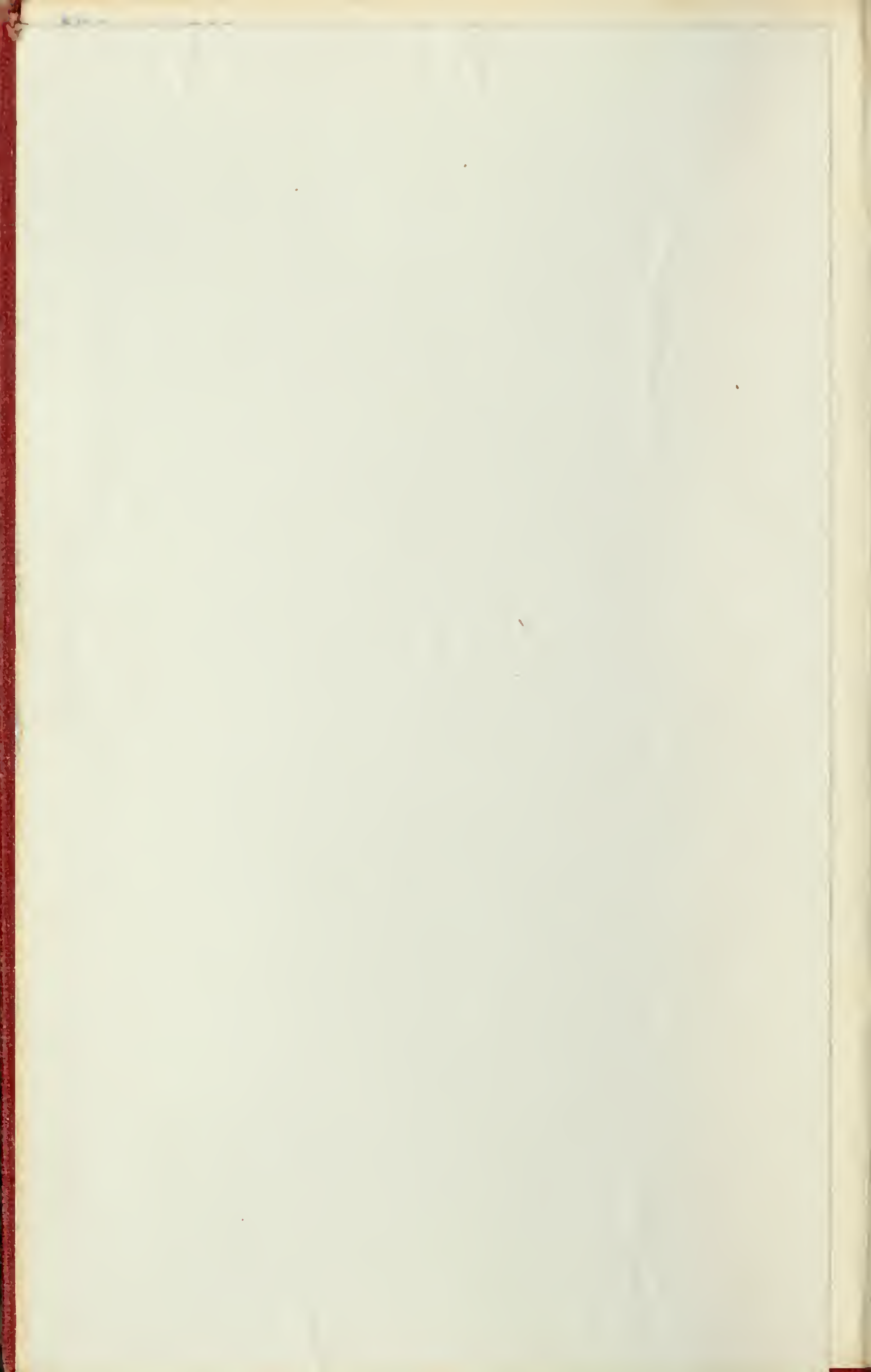




APR - 19 - 62

Notice +
Traduction
par
Ph. Martinon



Paris, 1895



PRÉFACE

En *1826, un magistrat, archéologue et plus tard homme politique, Philippe-Aimé de Golbéry, conseiller à la cour de Colmar, se crut assez préparé par ses travaux antérieurs (1) pour entreprendre de publier une énorme édition de Tibulle dans la collection Lemaire. Sa préface est consacrée au récit d'un songe, où Tibulle dialogue avec Délie et Némésis, et se plaint du mauvais état dans lequel les éditeurs ont mis son texte! On ne sera pas surpris que ce magistrat facétieux n'ait abouti qu'à un résultat médiocre. Son texte est celui de Huschke; son commentaire, une rhapsodie de Broukhusius et de Heyne, tantôt cités, tantôt pillés. Quelques plaisanteries faciles sur la naïveté de Heyne sont à peu près tout ce qu'il y a de personnel dans cet épais volume, grossi d'*Excursus *indigestes.*

Il y a de cela près de soixante ans. Depuis cette époque, le texte de Tibulle a été renouvelé, l'Allemagne a multi-

(1) Quelques pages de latin : *De Tibulli vita et carminibus*, 1824.

plié les éditions et les travaux (1) ; la France n'a rien produit ou à peu près. Citerons-nous l'article de M. Soury (2) sur « la Délia de Tibulle » *? C'est un morceau de littérature, qui a tout juste la valeur scientifique de la critique de Saint-Victor ; il fait grand honneur à la plume et à l'imagination de l'auteur, mais les hypothèses de O. Richter y sont acceptées sans discernement, pour servir d'éléments à un portrait de haute fantaisie. C'est la Délia de M. Soury et non celle de Tibulle, — une sorte de poupée exotique,* Madame Chrysanthème *avant la lettre.*

Que nous reste-t-il? Deux thèses latines (3) : deux thèmes latins, disent les mauvaises langues. Assurément il ne faut pas être trop exigeant pour une thèse latine, simple complément d'un travail beaucoup plus considérable ; encore faudrait-il que l'auteur étudiât un peu son sujet, en connût les alentours et la chronologie, produisît enfin un travail utile. C'est une justice que nous ne pouvons rendre qu'à M. Doncieux. Il n'a pas cru, lui, pouvoir étudier Tibulle sans tenir compte des travaux de Bæhrens ; il n'a pas cru que ce poète, mort à trente-cinq ans, eût commencé ou à peu près d'écrire ses élégies à trente-deux ; et à défaut de résultats bien nouveaux, il a fourni du moins un excellent résumé des travaux alle-

(1) Nous citerons les éditions principales à la fin de la Notice ; on trouvera au cours de la Notice l'indication des principaux travaux relatifs aux diverses questions qui touchent Tibulle.

(2) Publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, sept. 1872, et inséré dans les *Portraits de femmes*, 1875.

(3) G. Larroumet, *De quarto Tibulli libro*, 1882, et G. Doncieux, *De Tibulli amoribus*, 1887 ; on trouvera dans la préface de la seconde une bibliographie complète.

mands sur les principales questions relatives à Tibulle. Si nous sommes en désaccord avec lui sur des points importants, sa thèse nous a été cependant fort utile et nous nous plaisons à le reconnaître.

Le présent travail a-t-il donc la prétention de combler une lacune ? Assurément non. Mais à défaut des travaux que de plus compétents auraient pu fournir, à défaut du texte qu'on croyait pouvoir attendre de M. Doncieux (1), peut-être nous saura-t-on gré de fournir au lecteur français désireux de connaître Tibulle un commentaire où il puisse trouver l'indispensable sans être encombré, et un texte qui l'affranchisse momentanément du tribut que nous payons à l'Allemagne. Je prévois la condamnation sommaire qui sera prononcée par les oisifs, par les lecteurs de romans, par tous ceux qui dédaignent l'antiquité, si tant est qu'ils aperçoivent seulement le titre de cet ouvrage. Un commentaire de Tibulle avec une traduction en vers !! Le besoin ne s'en faisait pas sentir. Cliché admirable, une des plus rares inepties qu'on ait trouvées pour se dispenser d'ouvrir un livre. Je voudrais bien savoir quel est l'ouvrage dont l'humanité n'eût pu se passer. Les œuvres même du génie n'étaient pas prévues apparemment quand elles ont paru : le besoin ne s'en faisait donc pas sentir. Un livre d'érudition, d'histoire, de philosophie, voire de politique, n'est jamais utile qu'à une catégorie limitée de lecteurs; il en trouve plus ou moins selon son mérite, et son mérite seul doit être la

(1) M. Doncieux n'a pas cessé de s'occuper de Tibulle ; il a publié plusieurs articles sur son texte dans la *Revue de Philologie :* nous les signalerons à l'occasion.

mesure de son utilité. Pour nous, il nous suffit d'avoir pris plaisir à exécuter ce travail ; si avec cela quelques lettrés ne nous refusent pas leur approbation, nous serons amplement récompensé de nos peines.

On trouve en tête de ce volume une notice où sont traitées ou indiquées les questions qui concernent Tibulle. Nous avons été bref sur celles qui sont tranchées définitivement ; il est inutile de réfuter longuement des opinions que personne ne soutient plus. Nous nous sommes un peu étendu sur le quatrième livre, parce que les problèmes sont ici très délicats, et ne sont pas susceptibles d'une solution aussi ferme qu'on le croit parfois. Nous avons insisté davantage encore sur la chronologie des élégies déliennes, parce que, outre l'intérêt propre de la question, il nous a semblé que sur ce sujet la critique était dévoyée depuis vingt ans. Mais surtout, en consignant dans cette Notice les résultats désormais acquis, nous n'avons recouru à la conjecture qu'avec la plus grande réserve. On ne saurait trop se garder de la manie qu'ont les érudits de pressurer le texte des auteurs, en l'absence de document précis, pour en tirer des déductions problématiques, mais qui leur plaisent, et donner ensuite comme certitude ce qui n'est qu'hypothèse et conjecture. On trouvera donc ici tout ce que nous savons de Tibulle, et probablement tout ce qu'on en saura jamais, car il n'est guère probable que de nouveaux documents puissent s'ajouter à ceux que nous possédons, ni qu'on puisse tirer de ceux-ci un autre parti.

Pour le texte, notre dessein était d'abord de suivre,

sans y rien changer, l'édition de L. Müller, la plus répandue en France. Nous avons dû y renoncer : outre que cette édition, antérieure aux travaux de Bæhrens, est encore fondée sur les seuls manuscrits de Lachmann, L. Müller accepte trop complaisamment les corrections des manuscrits de second ordre, et se laisse aller trop facilement aux transpositions arbitraires. Le texte de Haupt, le plus réputé en Allemagne, exagère plutôt la circonspection, et Wahlen, qui en a publié les deux dernières éditions, l'a corrigé encore dans le sens conservateur. Nous avons cru devoir nous tenir à égale distance de ces deux excès ; peut-être nous rapprochons-nous davantage de Haupt. Cette prudence nous obligeait naturellement à être fort sobre de corrections conjecturales : à peine en avons-nous hasardé deux ou trois (1). Nous n'avons introduit dans le texte aucune transposition ; il en est une cependant qui nous paraît légitime, et nous nous permettrons de la soumettre à la critique (2). On trouvera dans la Notice l'indication des manuscrits et des sources subsidiaires qui servent aujourd'hui de base à l'établissement du texte de Tibulle.

Notre commentaire se compose de deux parties, le commentaire verbal et le commentaire explicatif, que nous n'avons pas cru devoir séparer. Notre dessein n'étant pas de produire un apparat critique complet, qui eût été de seconde main, nous n'avons signalé les leçons des manuscrits ou les corrections des éditeurs que lorsqu'il y avait intérêt à le faire pour l'interprétation, ou afin de

(1) Voir II, III, 15 ; IV, IV, 24 ; IV, VII, 1.
(2) Voir le commentaire de I, IV.

mettre le lecteur en état de choisir lui-même entre des leçons également possibles. Nous discutons donc, lorsqu'il y a lieu, le sens des diverses leçons, notre choix étant fondé sur cette discussion même, et ainsi le commentaire verbal ne fait qu'un avec le commentaire explicatif, dont il ne constitue que la minime partie.

Pour l'interprétation, nous ne pouvions prétendre apporter beaucoup de nouveautés : il y a trop longtemps qu'on explique Tibulle, qui d'ailleurs est facile. Cependant le dernier commentaire, qui est de Dissen, datant déjà de près de soixante ans, on nous excusera d'en produire un nouveau. Aussi bien, ce commentaire prête à plus d'une critique. Dissen approuve tout, admire tout, explique tout. On sait combien Tibulle se souciait peu de la composition ; mais pour Dissen tout est admirablement composé ; il n'y a pas de hors d'œuvre, pas de digression, pas de remplissage ; il n'y a même pas de ces épithètes courantes qu'on appelle épithètes de nature, bonnes, dit-il, dans la poésie épique : dans la poésie élégiaque, toute épithète doit se justifier, et il trouve des raisons particulières pour les justifier toutes. Ce parti-pris de tout admirer, de tout expliquer, devient à la fin exaspérant, et l'on comprend le dédain de quelques critiques, qui préfèrent encore le commentaire de Heyne, bien que beaucoup plus ancien. Quoiqu'il en soit, si leurs deux commentaires offraient à celui-ci une base solide, il n'était peut-être pas inutile de les résumer, en élaguant le superflu et tout le matériel des rapprochements littéraires, encombrants quand on cite les textes, inutiles

quand on ne les cite pas (1). Mais l'auteur ne s'est pas borné à résumer Heyne ou Dissen. Outre qu'ils ont pu se tromper, il y a chez Tibulle, comme chez tous les poètes, plus d'un passage délicat, qui n'a pas été suffisamment élucidé jusqu'ici ; et si nous avons dû parfois signaler quelques obscurités sans les éclaircir, on ne laissera pas d'apercevoir ça et là dans ce nouveau commentaire quelques interprétations nouvelles que l'auteur soumet au jugement de la critique (2).

Nous sera-t-il permis de dire un mot de la traduction que nous présentons ici. Nous ne traiterons pas à nouveau la question des mérites comparés des traductions en vers et en prose ; il ne peut y avoir sur cette question que des opinions personnelles, et l'entreprise que nous avons faite suffit à faire préjuger de la nôtre. Il est certain qu'une traduction en vers ne peut pas espérer d'égaler l'original ; il faudrait pour cela que le traducteur eût le génie ou le talent de son auteur, et s'il l'avait, il s'empresserait de travailler pour son propre compte et non pour le compte d'autrui. Mais si l'on ne peut égaler son modèle, il y a plusieurs manières de rester au-dessous, et nous voudrions indiquer celle que nous avons choisie. Assurément il serait fort aisé de trouver des traductions en vers beaucoup plus élégantes que celle-ci, mais à quel prix le sont-elles ? Ce sont moins des traductions que des imitations,

(1) Si nous avons été fort sobre de ces rapprochements, qui n'intéressent que ceux qui les font eux-mêmes, en revanche nous avons multiplié les renvois de Tibulle à Tibulle, d'abord parce qu'il est aisé de s'y reporter, ensuite et surtout parce que ces rapprochements éclairent souvent le sens d'un mot ou d'un passage.

(2) Je signalerai seulement au livre I, v, 60 et vi, 79.

dont les auteurs traduisent couramment un vers en deux, ou deux en quatre ; c'est-à-dire qu'à chaque instant ils paraphrasent au lieu de traduire. Quelques-uns ont essayé cependant de traduire littéralement, et vers par vers (1) ; mais presque toujours ils sont tombés dans un défaut beaucoup grave ; ils ont fait des vers illisibles ; ils ont violé les règles les plus élémentaires de la syntaxe et surtout celles de la versification. Le but à atteindre serait de joindre l'élégance des uns à l'exactitude des autres, problème difficile, peut-être insoluble. L'auteur a essayé d'en donner une solution approximative.

Avant tout il a voulu être exact. Mais l'exactitude d'une traduction en vers ne saurait être de même nature que celle d'une traduction en prose. La prose doit reproduire non seulement la pensée, mais le mot, la périphrase, l'épithète, la tournure, quelle qu'elle soit. Le vers ne doit avoir le même scrupule envers les mots qu'autant que les mots font image ; mais une épithète banale peut être remplacée par une autre ; il y a des tournures équivalentes qu'on peut échanger ; il y a des périphrases qu'on peut abréger ; il y a des propositions doubles qui expriment la même idée, et qu'on peut fondre en une seule. C'est seulement à l'aide de ces procédés qu'on peut espérer de ne pas sacrifier la correction de la syntaxe ou de la versification. L'essentiel est de traduire exactement la pensée de l'auteur et de n'en rien laisser échapper.

Il faut se garder plus encore d'y rien ajouter : ajouter,

(1) Le seul essai qui mérite d'être signalé est la traduction de Catulle par M. Eugène Rostand (Paris, Hachette, 1882), œuvre très supérieure à diverses traductions parues dans la petite collection antique de Quantin.

c'est vouloir faire mieux, prétention étrange de la part d'un traducteur. Ce parti-pris de ne rien ajouter devait amener l'auteur à traduire vers pour vers, comme font les Allemands et les Anglais. Mais avec ce système pouvait-il tout conserver ? La chose paraît d'abord difficile, parce qu'il y a beaucoup plus de syllabes dans un distique latin que dans deux alexandrins français. Et cependant la difficulté n'est pas là. Si l'alexandrin français a moins de syllabes, il a plus de lettres. N'oublions pas que les mots se sont resserrés en passant du latin au français, et qu'une lettre, qui même ne se prononce pas, tient souvent lieu d'une syllabe latine ; les finales du latin surtout, grâce à la persistance de l'accent tonique, ont disparu ; de deux syllabes souvent il ne reste rien, ou il ne reste qu'une syllabe muette qui peut s'élider. Toutefois la difficulté resterait presque insurmontable, s'il s'agissait de traduire des hexamètres. L'avantage du distique est ici considérable : un pied de moins, pas d'enjambements sur le distique suivant, enfin — il faut tenir compte de tout — un pentamètre souvent sacrifié, et qui, pour ne pas commencer une pensée qui s'achèverait dans le distique suivant, ne fait parfois que répéter celle de l'hexamètre, ou l'achève par du remplissage.

Tout irait bien sans la rime ; c'est la rime qui est la pierre d'achoppement. Le traducteur est beaucoup plus gêné par la rime que ne l'est le poète original. Quand celui-ci ne peut pas guider la rime, il se laisse guider par elle ; disons le mot : il cheville. M. Coppée avouait récemment à un journaliste que la nécessité de la rime — et par conséquent la cheville — avait souvent fourni

aux poètes quelques-uns de leurs plus beaux vers. Le témoignage est à retenir : il vient d'un homme compétent. Le parti qu'un poète peut tirer de la rime se laisse voir aisément dans les derniers ouvrages de Victor Hugo — sans parler des premiers. On y pourrait trouver des pages entières, où les vers marchent deux à deux, groupés par la pensée, ni plus ni moins que des vers classiques,... mais dissociés par la rime. Le procédé s'étale avec candeur : le premier vers, suggéré par la rime précédente, commence avec cette rime l'expression d'une pensée pour l'achever avec une nouvelle rime, qui suggèrera l'idée suivante. Rien de pareil n'est possible ici. Chaque distique étant traduit par deux vers qui riment ensemble, il faut que la rime soit fournie par la pensée même du poète, et si par hasard la pensée est un peu serrée dans le distique, on voit aisément la difficulté. L'auteur n'a pas cru cependant pouvoir imiter ses prédécesseurs, qui en pareil cas prenaient quatre vers pour deux. Il ne voulait rien ajouter.

Mais il n'a pas cru pour cela pouvoir s'affranchir des règles traditionnelles, fixées par les plus anciens de nos grands poètes, respectées par les plus récents, et qui ont leur raison d'être ; il n'a pas cru pouvoir faire rimer ailes *avec* attèlent *ou* corps *avec* encor. *Dans ces conditions, on voudra bien l'excuser si la rime n'est pas toujours aussi riche qu'il l'aurait voulu. Aussi bien estime-t-il qu'il y a quelque duperie à chercher la rime trop riche. Quand M. Richepin introduit dans les deux quatrains d'un sonnet quatre rimes en* vole, *sur cinq qu'on pourrait trouver, il fait proprement des bouts-rimés, et il les fait*

fort bien assurément, mais il ne fait pas autre chose. Ce ne sont même pas des bouts-rimés que faisait parfois Banville, ce sont des calembours, aboutissement nécessaire de la rime trop riche. Et puis, si la consonne d'appui est une bonne chose en soi, à se l'imposer rigoureusement, on bannit de la rime une foule considérable de mots qui y feraient bonne figure ; comme si mordre *et* désordre, épiderme *et* enferme *ne faisaient pas d'excellentes rimes. L'auteur n'avait pas trop pour rimer de toutes les ressources du vocabulaire ; quant à la consonne d'appui, il l'a cherchée toujours, trouvée souvent, manquée plus souvent encore : nul n'en sera surpris ; mais il n'a pas oublié que la rime est l'essentiel dans le vers français, et il a rimé en somme moins pauvrement que tous ceux qui l'ont précédé dans ce genre de travail.*

Voilà une préface bien longue pour un ouvrage que peut-être on ne lira pas. L'auteur a craint qu'on ne jugeât trop sévèrement sa traduction ; il a voulu plaider les circonstances atténuantes. Auprès de ceux qui s'en prendraient à la partie philologique, il fera valoir le peu de ressources que devait lui offrir une résidence si éloignée de toute bibliothèque scientifique. Il aura bien du malheur, si des quatre parties dont se compose son travail, aucune ne trouve grâce devant la critique.

Brest, 23 septembre 1894.



NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE TIBULLE

I. — VIE DE TIBULLE

Nous avons fort peu de renseignements sur la vie de Tibulle. Les manuscrits nous font connaître l'épigramme suivante, attribuée à Domitius Marsus par un fragment de manuscrit très ancien, que Scaliger a eu entre les mains, le *Fragmentum Cujacianum*, dont nous parlerons plus loin :

Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,
Mors juvenem campos misit ad Elysios,
Ne foret aut elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella pede.

Cette épigramme est suivie des lignes suivantes, que Bæhrens croit empruntées à l'ouvrage perdu de Suétone *de Viris illustribus* :

Albius Tibullus, eques romanus, e Gabiis (1), insignis forma cultuque corporis observabilis, ante alios Corvinum Messalam oratorem (2) dilexit, cujus et con-

(1) Très heureuse correction de Bæhrens. Les manuscrits portent *regalis*, qu'on corrigeait généralement en *romanus* ; Bæhrens a lu *r. e gabis* (*Gabiis*). M. Havet a proposé depuis de remplacer *e* par un point.
(2) Correction la plus probable pour *originem* des manuscrits.

tubernalis Aquitanico bello militaribus donis donatus est. Hic multorum judicio principem inter elegiographos obtinet locum. Epistulæ quoque ejus amatoriæ (1), quanquam breves, omnino subtiles (2) sunt. Obiit adulescens, ut indicat epigramma supra scriptum.

Une autre vie qu'on trouve à la suite de celle-ci dans quelques manuscrits, est considérée comme sans valeur.

Si aux deux documents que nous venons de citer, nous ajoutons quelques vers d'Ovide et d'Horace (3), et le texte même de notre poète, peu fertile en renseignements, nous aurons à peu de chose près tous les éléments qui peuvent servir à constituer la vie de Tibulle.

De l'épigramme de Domitius Marsus il résulte que Tibulle est mort en 735/19, âgé de quarante ans au plus, de vingt-cinq ans au moins, ce qui met sa naissance entre 695/59 et 710/44. Le mot *adulescens* de la courte vie qui suit l'épigramme semblerait devoir nous rapprocher davantage de la seconde date ; mais le témoignage d'Ovide nous apprend qu'en 726/28 Tibulle était déjà connu. Il écrit à Auguste (*Tristes*, II, 462) :

legiturque Tibullus
Et placet, et jam te principe notus erat;

or *te principe* ne peut désigner que l'époque où Octave fut pour la première fois nommé *prince du sénat*, c'est-

(1) On ne sait si cette expression doit désigner des lettres en prose, que nous ne posséderions pas. Peut-être désigne-t-elle simplement les courtes pièces du livre IV, qu'on attribue aujourd'hui à Sulpicia, et qui déjà à l'époque de Suétone auraient été attribuées à Tibulle. S'il en est ainsi, il semble en résulter que le livre IV n'était pas encore joint aux autres.

(2) Correction de Bæhrens pour *utiles*.

(3) Horace a adressé à Tibulle l'ode XXXIII du livre I et l'épitre IV du livre I. Bæhrens a prétendu démontrer (*Tibullische Blætter*, Iéna, 1876) que ces pièces doivent s'adresser à un autre Albius ; mais ses arguments sont aussi peu péremptoires que la thèse elle-même est peu vraisemblable.

à-dire l'année 726/28. D'autre part nous verrons plus loin que les élégies dites déliennes sont de 723/31-725/29, et qu'avant 723/31 Tibulle avait déjà fait la guerre. Nous serons donc fort près de la vérité en plaçant la naissance de Tibulle aux environs de l'an 700/54 (1).

Il naquit à Gabies, si l'on adopte la correction si probable de Bæhrens. Il appartenait à l'ordre des chevaliers. Sa famille avait été riche (2) ; on ignore pourquoi elle ne l'était plus ; on a cru longtemps qu'il avait gaspillé son patrimoine pendant sa jeunesse ; il est plus probable que, comme Virgile, comme Horace, comme Properce, il avait vu ses biens spoliés lors des distributions de terres aux vétérans, en 713/41. Il se peut qu'il ait accru plus tard ce qui lui en restait ; on peut l'induire de l'expression *composito acervo* (I, 1, 77) ; et d'autre part Horace lui dit dans l'épitre IV du livre I, qui lui est adressée :

Di tibi divitias dederunt artemque fruendi.

Toutefois *divitias* paraît un peu fort, et il se peut qu'Horace appelle de ce mot ce que Tibulle appelle *paupertatem* par comparaison avec l'opulence de ses ancêtres. S'il avait été bien riche, il ne se fut sans doute pas plaint, comme il a fait à plusieurs reprises, de l'avarice des femmes et particulièrement de Némésis. En tout cas il

(1) Cette date est d'accord avec un autre vers d'Ovide, qui place la naissance de Tibulle entre celle de Gallus et celle de Properce, c'est-à-dire entre 685/69 et 708/46 environ :

Successor fuit hic tibi, Galle, Propertius illi. (*Tristes*, IV, x, 53).

Ceux qui font remonter la naissance de Tibulle jusqu'à 695/59 ne le font probablement pas mourir assez jeune ; ils sont surtout guidés par la préoccupation de lui faire faire dix ans de service militaire, en qualité de chevalier, entre 712/42 et 722/32 ; mais à supposer que ce service soit réel, rien n'oblige à le faire remonter si haut.

(2) Nous avons là-dessus son propre témoignage (I, 1, 4, 19, et surtout 41-43) ; nous ne parlons pas du Panégyrique de Messala, dont l'authenticité est fort contestable.

avait tout au moins une honnête aisance, qu'il avoue lui-même (I, I, 77-78) ; il possédait à Gabies une maison de campagne, avec des champs, des vignes, un troupeau, et un personnel d'esclaves (I, I, pass., V, 21-32, etc.) (1).

Il perdit sans doute son père de bonne heure, car il n'en parle nulle part dans ses élégies, tandis qu'il parle de sa mère et de sa sœur. Il grandit probablement entre cette mère et cette sœur, et peut-être trouve-t-on dans sa poésie les traces de cette éducation féminine. Il les aimait, et son plus grand regret, quand il se crut atteint d'une maladie grave au cours d'un voyage, était de ne pas mourir entre leurs bras. Il aurait eu cette consolation, s'il faut en croire Ovide (2) ; la chose n'est pas certaine, mais les vers d'Ovide semblent prouver du moins qu'elles lui survécurent.

Il dut passer sa première jeunesse à la campagne, au milieu de ces moissons et de ces vignes dont le souvenir revient constamment dans ses élégies. Peut-être passait-il l'hiver à la ville. Il n'est pas probable que les ressources de sa famille lui aient permis d'aller achever ses études à Athènes, comme faisaient tous les jeunes gens riches de son temps ; aussi bien est-il plus exclusivement latin que les poètes de cette époque ; l'épithète de *doctus* lui convient moins qu'à d'autres. Quand vint

(1) On a placé jusqu'à présent ce domaine aux environs de Pedum ; on se fondait sur le vers d'Horace :

Quid nunc te dicam facere in regione Pedana (*Epitres*, I, IV, 2).

Depuis la correction faite par Bæhrens au texte de Suétone, on doit le placer exactement à Gabies. M. Doncieux a déjà remarqué (*Revue de Philologie*, 1891) que la conjecture de Bæhrens est fortifiée par le vers d'Horace ; Gabies était en effet tout à côté de Pédum, sur la route de Préneste. Nous ajouterons à notre tour que la leçon de Bæhrens sert à préciser le sens du vers d'Horace. En effet, si l'on songe que Gabies était à l'époque d'Auguste une ville très déchue, presque une bourgade, qui peut-être dépendait de Pédum, on comprend très bien qu'Horace ait employé cette périphrase pour la désigner.

(2) Voir au Commentaire la note à I, III, 7.

l'âge de prendre du service, il porta probablement les armes comme les autres chevaliers. Mais il avait peu de goût pour la guerre et les expéditions lointaines, quoique ce fût alors un moyen commode pour s'enrichir (I, 1, 1-6). Polybe cite une loi aux termes de laquelle les chevaliers devaient servir dix ans, de dix-sept ans à vingt-sept ans ; il est douteux que la loi fût appliquée bien rigoureusement à cette époque, et il n'est pas certain que Tibulle ait servi si longtemps ; rien n'empêche toutefois qu'il ait porté les armes d'une façon intermittente, de 717/37 à 727/27. On ignore où il fit ses premières armes ; on sait seulement qu'au plus tard après la bataille d'Actium, qui est de 723/31, et alors qu'il avait déjà servi sans doute plus d'une fois (I, 1, 26), sa vie militaire et privée fut intimement liée à celle de Messala, qui fut son protecteur constant.

Le souvenir de Messala est inséparable de celui de Tibulle, et la gloire de Messala est presque aussi redevable à Tibulle que celle de Pollion à Virgile ou celle de Mécène à Horace. On peut même dire qu'il y eut entre eux une amitié plus exclusive, du moins de la part du poète, car ni Virgile n'a chanté exclusivement Pollion, ni Horace Mécène, tandis que Messala est le seul personnage considérable qu'ait célébré Tibulle : il ne nomme pas Auguste une seule fois.

Au reste, Messala était digne de cette affection et de cette admiration. Issu d'une antique famille qui prétendait remonter aux Sabins du roi Tatius, M. Valérius Messala Corvinus était né un peu avant 690/64. Après avoir achevé ses études à Athènes, à la même époque qu'Horace et le fils de Cicéron, il avait suivi le parti des meurtriers de César, et s'était particulièrement lié avec Cassius. Il était en Italie lors des proscriptions, et avait pu s'échapper. Il prit part à la bataille de Philippes (712/42), et fut de ceux qui mirent Octave en

déroute dans cette première journée où Cassius vaincu se tua. Après le suicide de Brutus, n'ayant plus confiance dans le succès final de la cause républicaine, il se tourna d'abord vers Antoine, qui lui parut offrir plus de garanties qu'Octave ; mais quand il vit ce que le succès avait fait d'Antoine, il se rapprocha d'Octave, à qui il rendit de grands services dans la guerre contre Sextus Pompée ; il le servit fidèlement et même généreusement, car il tint un jour la vie d'Octave entre ses mains, et n'en abusa pas ; mais il n'abdiqua jamais ses convictions. Octave le récompensa en le nommant augure, quoique le collège, qui avait quinze membres, fût au complet. Après quelques expéditions dans les Alpes et en Illyrie, où il n'est pas impossible qu'il ait emmené Tibulle, il fut nommé consul en 723/31 avec Octave, et assista à la bataille d'Actium, au témoignage d'Appien ; on ne sait quel rôle il y joua.

C'est ici que la vie de Tibulle commence à se mêler certainement à celle de Messala. En 727/27, Messala reçut les honneurs du triomphe pour une victoire sur les Aquitains ; mais entre la bataille d'Actium et le triomphe, Messala fit deux expéditions : celle d'Aquitaine, et une autre en Orient, toutes deux signalées par Tibulle dans l'élégie I, VII, contemporaine du triomphe. On n'est pas d'accord sur l'ordre chronologique de ces deux expéditions, et cela tient surtout à ce que ceux qui ont examiné la question l'ont fait généralement avec des idées préconçues relativement à l'ordre chronologique des élégies de Tibulle. Puisque la question a son importance pour la biographie de notre poète, il est bon d'en dire un mot ; mais il nous semble que pour la trancher, il faut d'abord l'examiner exclusivement au point de vue historique, quitte à voir plus tard si les élégies de Tibulle peuvent contredire nos conclusions. Or, à considérer les choses sans parti pris, il est difficile d'ad-

mettre que Messala n'ait triomphé qu'en 727/27, s'il a vaincu les Aquitains en 724/30; il y a eu des exemples d'un pareil délai, mais ils étaient justifiés par des circonstances particulières qu'on cherche ici vainement. On objecte, il est vrai, que Messala n'a pas pu vaincre les Aquitains entre 724/30 et 727/27, parce que le temple de Janus fut fermé en 725/29 et 726/28. On peut répondre d'abord que cette fameuse paix fut loin d'être complète, au témoignage de Dion ; et si quelqu'un fait des difficultés pour admettre que des combats livrés pendant cette période aient pu être suivis d'un triomphe, on répondra qu'Auguste devait beaucoup à Messala, et qu'il a bien pu lui accorder le triomphe en récompense de ses services passés, et pour des faits de guerre de médiocre importance. Ce n'est pas tout. Le triomphe n'eut lieu qu'à la fin de septembre, d'après les Fastes Capitolins : qui empêche que l'expédition se soit faite dans le courant de l'année? Une bataille du côté des Pyrénées, une promenade du côté de la Loire, puis la descente du Rhône, tous ces faits signalés par Tibulle ne demandent pas un grand nombre de mois. Rien ne s'oppose donc à ce qu'on place l'expédition d'Aquitaine en cette même année 727/27, qui a pu voir également la victoire et le triomphe.

Et d'autre part, en ce qui concerne l'expédition d'Orient, il y a une raison toute particulière pour la placer immédiatement ou très peu de temps après la bataille d'Actium (1). Nous savons par Dion (LI, 7), une partie de ce qu'a fait Messala en Orient. Les gladiateurs, fidèles à Antoine, avaient été confinés près d'Antioche par Didius, préfet de Syrie : Messala les dispersa sous le prétexte de

(1) Nous empruntons cette indication à la thèse de M. Fontaine (*de M. Val. Messala Corvino*, Versailles, 1878) qui nous a fourni les détails biographiques donnés plus haut.

les enrôler, et, une fois séparés, les fit mettre à mort. Ces faits se rattachent évidemment à l'ensemble des mesures qui furent prises par Auguste avant la fermeture du temple de Janus, et n'ont pu avoir lieu que fort peu de temps après Actium, c'est-à-dire au plus tard en 724/30.

Nous devons donc conclure que Messala partit pour l'Orient peu de mois après la bataille d'Actium (1), probablement à la fin de 723/31, après un voyage à Rome, où il invita Tibulle à l'accompagner. Mais Tibulle était dans les premiers temps de sa liaison avec Délie, et refusa d'abord de le suivre (2) ; la saison même de ce départ ne lui plaisait guère (I, I, 45-50). Il se décida néanmoins à vaincre sa répugnance, et fit à son protecteur le sacrifice momentané de sa passion naissante. Il ne put suivre le voyage jusqu'au bout ; tombé malade en route, il débarqua à Corcyre, où il écrivit l'élégie si touchante qui est la troisième du premier livre. Il rentra bientôt à Rome, et put s'abandonner sans contrainte à sa passion, dont nous étudierons plus loin les vicissitudes. Pendant ce temps, Messala parcourait la Cilicie, la Syrie, et se rendait en Egypte (I, VII, 13 et sqq.), probablement pour y retrouver Octave, lui rendre compte de sa mission, et rentrer en Italie avec lui.

Au commencement de 727/27 au plus tard, Messala partait pour son expédition d'Aquitaine ; cette fois Tibulle le suivit jusqu'au bout. En quelle qualité, c'est ce qu'on ne saurait dire. Il faisait partie de l'entourage immédiat du général : c'est un fait constaté dans la courte vie attribuée à Suétone. Est-ce à dire qu'il n'ait joué pour cela aucun rôle actif dans la campagne ? On l'affirme gratuitement. Il n'aimait pas la guerre, cela est

(1) Octave lui-même resta près d'un mois à Brindes, avant de pour-
[suivr]e Antoine en Orient.
[(2)] Tibulle, I, I, antérieure à I, III, comme on le verra plus loin.

vrai ; mais s'il n'avait jamais fait d'expédition que pour le plaisir du voyage, peut-être n'en parlerait-il pas comme il en parle. Je croirais volontiers qu'il a pris part à celle-là comme à d'autres, plutôt par devoir que par plaisir, et avec le désir d'être délivré le plus tôt possible de ce genre de vie qui ne lui convenait pas. J'admettrais donc volontiers les dix ans de services que Dissen lui attribue, mais en considérant l'expédition d'Aquitaine comme le terme longtemps désiré de cette période pénible, qui sans doute fut plus d'une fois interrompue. Toujours est-il qu'il reçut à cette occasion des récompenses militaires : c'est encore Suétone qui nous l'apprend.

L'expédition d'Aquitaine, avec le triomphe qui la suivit, termina la carrière militaire de Messala en même temps que celle de Tibulle. Messala fut nommé un instant préfet de Rome, vieille magistrature qu'Auguste voulut restaurer en son honneur, mais il s'en démit au bout de six jours pour reconquérir son indépendance, qu'il n'aliéna plus. Il tourna son activité vers d'autres côtés. Aussi bien Messala n'était-il pas uniquement un soldat. On prétend qu'il écrivit des mémoires sur les guerres civiles, qu'il fit des livres sur la grammaire, à l'exemple de César ; mais il fut surtout orateur, et comme l'éloquence civile était morte avec la liberté, il fut avocat. Orateur peu passionné, mais très élégant et très pur, pour ne pas dire puriste, il a laissé la réputation d'avoir été le premier avocat de son temps après Cicéron. Enfin, et c'est ici que son nom se joint encore à celui de Tibulle, il ouvrit sa maison aux récitations dont la mode avait été introduite par Pollion ; lui-même y lisait des vers de sa composition. Il groupa ainsi autour de lui un cercle de poètes pareil à ceux qui se constituèrent autour de Pollion et de Mécène. L'attitude indépendante et réservée de Messala à l'égard d'Auguste devait naturellement écarter de lui, comme de Pollion, ceux qui

tenaient particulièrement à faire leur cour au prince, et son cercle, pas plus que celui de Pollion, ne pouvait rivaliser avec celui de Mécène. A défaut de Virgile et d'Horace, il eut du moins Tibulle. Notons en passant qu'Horace lui-même, lié plus intimement avec Mécène, n'en conservait pas moins des relations avec Messala (1), dont il prisait fort le jugement. A côté de Tibulle, l'histoire littéraire a enregistré les noms de Emilius Macer, poète didactique, à qui Tibulle adressa la sixième élégie du second livre, de Valgius Rufus, auteur d'élégies et d'épigrammes, dont le nom est cité dans le Panégyrique de Messala (2), enfin d'Ovide, plus jeune que les précédents, qui chanta la mort de Tibulle dans une de ses plus belles élégies (3), et qui regrettait de ne l'avoir pas ou pas assez connu :

Virgilium vidi tantum, nec avara Tibullo
Tempus amicitiæ fata dedere meæ (4).

A ces poètes il faudrait ajouter l'orateur Servius Sulpicius, fils du jurisconsulte ami de Cicéron, ami lui-même et rival de Messala, dont il avait épousé la sœur (5), et auteur aussi de poésies érotiques (6) ; avec lui cette Sulpicia, probablement sa fille, dont nous verrons les essais poétiques au livre IV ; puis ce Lygdamus, auteur présumé du livre III de Tibulle, en supposant que ce nom ne cache pas un des auteurs déjà cités ; puis l'auteur, quel qu'il soit, du Panégyrique de Messala, qui ouvre le livre IV de Tibulle ; enfin les auteurs, déjà signalés peut-être, de deux poèmes qui chantent la gloire

(1) *Odes*, III, xxi, et *Sat.*, I, x, 85.
(2) Tib., IV, i ; ceci dit sans rien préjuger sur l'attribution de ce poème à Tibulle.
(3) *Amours*, III, ix.
(4) *Tristes*, IV, x, 51.
(5) Saint Jérôme, *Adv. Jovin.*, i, 46.
(6) Pline, *Ep.*, v, 3, 5, et Ovide, *Tristes*, ii, 44.

de Messala ou de son fils, le *Ciris*, et une élégie qui porte le n° XI dans les *Catalecta* de Virgile. Il est à remarquer que dans ce cercle on cultive surtout l'élégie. Or ici, le maître, c'est Tibulle ; c'est à lui qu'on demande des conseils, c'est son approbation qu'on veut avoir, c'est lui qu'on imite et qu'on admire. Entouré de ce cercle d'admirateurs et d'amis, jouissant d'autre part de la tendre affection de sa mère et de sa sœur, il aurait pu vivre parfaitement heureux pendant les huit années qu'il vécut encore. Mais il aimait, et les femmes qu'il aimait lui étaient cruelles par avidité, ou bien le trompaient. C'est durant cette période qu'il aima Némésis, à qui trois élégies du second livre sont entièrement consacrées, et probablement Glycère, dont Horace nous a donné le nom, et à qui l'on rapporte les deux dernières poésies du livre IV. Aussi bien sa vie entière pourrait-elle se résumer en trois mots : il aima, il fut malheureux en amour, et il chanta ses douleurs ; de sorte qu'en étudiant les œuvres de Tibulle, c'est encore sa vie qu'on étudiera.

II. — LES ÉLÉGIES DÉLIENNES

Sur les dix élégies que renferme le premier livre, cinq font mention de Délie ou lui sont consacrées entièrement : ce sont les trois premières, la cinquième et la sixième. Qui était cette Délie ? Tout ce que nous savons de sa condition, c'est que ce n'était pas une grande dame, comme la Lesbie de Catulle : elle n'avait pas le droit de porter les vêtements qui étaient l'apanage des femmes de haute condition (él. VI, v. 67-68). C'était donc une plébéienne ou une affranchie ; mais nous pouvons juger par les vers du poète que ce n'était pas une cour-

tisane. Son père était mort, si tant est qu'elle en eût connu un ; le poète nous la montre vivant seule avec sa mère, ayant à son service une esclave, peut-être même plusieurs, on ne sait (él. III, v. 83-88) ; elle devait avoir de quoi vivre modestement. Elle était blonde (él. V, 44), mais peut-être se teignait-elle. Elle paraît avoir eu l'humeur douce, aimante, mais un caractère très léger, avec une superstition profonde, et beaucoup de dévotion pour Isis. *Delia* n'était pas son vrai nom. On sait que les poètes avaient coutume de déguiser le nom de leur maîtresse sous un nom fictif de mesure pareille. Si l'on en croit Apulée, elle se serait nommée *Plania* (1). Le poète l'a-t-il appelée *Delia,* parce qu'elle était originaire de Délos ? cette hypothèse, qui a fourni de beaux développements à M. Soury, n'a aucune probabilité. A-t-il voulu la comparer à Diane ? Peut-être. Le plus probable, c'est qu'il a simplement remplacé un mot d'origine et de forme latine, par un mot équivalent, tiré d'une forme grecque : Délia est à Plania ce que δῆλος est à *planus*.

A quelle époque Tibulle aima-t-il Délie ? La question est aisée à résoudre. En effet l'élégie III a été écrite à Corcyre, peu de temps après le départ de Messala pour la Cilicie. Comme l'histoire ne mentionne qu'un seul voyage de Messala en Orient, nous n'avons pas le droit, en l'absence de documents, d'en supposer un second. Notre élégie ne peut donc être que de la fin de 723/31, ou tout au plus du commencement de 724/30. Les autres se groupent naturellement autour de celle-là ; mais dans quel ordre ? Il n'est pas sans intérêt de le savoir, car on doit souhaiter de connaître les vicissitudes d'une passion si célèbre dans l'histoire littéraire. Il y a

(1) *Eadem igitur opera accusent C. Catullum quod Lesbiam pro Clodia nominarit, et Propertium, qui Cynthiam dicat, Hostiam dissimulet, et Tibullum, quod ei sit Plania in animo, Delia in versu.* (*Apolog.* X).

ici malheureusement un désaccord profond, aussi profond que surprenant, entre les érudits.

Lachmann est le premier qui ait songé à classer les élégies déliennes ; il les mettait dans l'ordre suivant : III, I, II, V, VI. Deux ans après, Passow (1) modifiait ce classement de la façon suivante : I, III, II, VI, V. Enfin Dissen (1835) trouvait l'ordre véritable : I, III, V, II, VI. La question semblait résolue ; Gruppe (2) et W. S. Teuffel (3) avaient adopté ce classement sans hésitation, quand, en 1870, O. Richter (4) crut devoir revenir au classement de Lachmann ; il fut suivi en France par M. Soury. Ce n'était pas fini : en 1877, Bæhrens (5) proposait un nouveau système : I, II, III, V, VI, adopté depuis par M. Doncieux. Ribbeck essaya bien de réfuter les théories de Bæhrens, mais Bæhrens traita ses objections de haut en bas, dédaignant même d'y répondre (6).

Nous avons étudié ces élégies sans parti-pris ; et, sans même savoir dans quel ordre on les avait classées avant nous, nous avons abouti nécessairement au classement que Dissen avait établi. Nous nous séparons de lui sur plus d'un point de détail, mais nous ne concevons pas qu'on puisse soutenir un autre classement que le sien. Et en effet, si l'on avait précédemment dans l'expédition de Messala un point de repère assuré pour dater l'ensemble des élégies, on a ici encore une base solide pour établir l'ordre dans lequel elles ont été composées: c'est le mariage de Délie. C'est pourtant sur ce point que les érudits sont le plus partagés. O. Richter et

(1) *De ordine temporum quo primi libri elegias scripsit Tibullus*, 1831.

(2) *Die rœmische elegie*, 1838.

(3) *Proœmium translationis Tibulli germanicæ*, 1853, inséré plus tard dans les *Studien und Charakteristiken*, 1871.

(4) Rheinisches Musæum, XXV.

(5) *Tibullische Blætter*, 1877.

(6) Prolégomènes à son édition de Tibulle, p. XXIV, note.

d'autres s'évertuent à démontrer que Tibulle n'a jamais connu Délie que mariée ; c'est là une erreur étrange, et que nous ne nous expliquons pas. Il y a trois élégies qui sont inconciliables avec le mariage de Délie : les élégies I, III et V. Nous signalerons dans l'élégie I toute la fin depuis le v. 59 ; et s'il y avait quelque doute pour celle-là, il n'y en aurait assurément pas pour l'élégie III, qui, nous le verrons, est postérieure. Que l'on considère en effet dans l'élégie III les v. 9-32, et surtout les v. 85-94 : où donc est le mari dans ce tableau d'un retour inopiné que le poète se plaît à rêver ? Tibulle n'entre-t-il pas là comme chez lui, *nec quisquam nuntiet ante,* comme *le seul* homme qu'on attende et qu'on connaisse ? Et pour l'élégie V, qu'on lise les v. 19-34, et qu'on dise si c'est d'une femme libre ou d'une femme mariée qu'il y est question.

Sur quoi donc s'appuie-t-on pour supposer que Délie fut toujours mariée ? Sur les élégies II et VI d'abord, pour lesquelles il n'y a pas de discussion. Sur quoi encore ? Dans les trois élégies I, III, V, il n'y a qu'un seul mot qui puisse faire hésiter, c'est le mot *furtivi* (v. 7) : *per te furtivi fœdera lecti.* Ce seul mot peut-il être mis en balance avec les v. 19-34 ? Nous ne le croyons pas ; et d'ailleurs ce mot s'explique aisément. Délie n'était pas une courtisane. Si elle s'est mariée, c'est qu'apparemment elle le désirait. Il faut donc se la représenter comme une petite personne amoureuse, mais prudente, qui veut bien avoir un amant, voire deux, pourvu que sa conduite ne nuise pas à son établissement. Au besoin sa mère est là, qui sans doute favorise ses amours avec Tibulle, parce que la liaison est flatteuse, mais qui l'empêcherait de se compromettre trop gravement et de rendre un mariage impossible. Elle prend donc quelques précautions, pour ne pas éloigner les épouseurs par le scandale, et voilà l'explication de *furtivi.*

Ainsi il est manifeste que le mariage de Délie est postérieur aux élégies I, III, V, antérieur aux élégies II, VI. Et cela est si vrai que ceux qui supposent Délie mariée en tout temps, et maintiennent l'élégie II dans la première série, sont obligés de supposer aussi que le mari est absent pendant la composition des élégies I, II, III, V, comme si les v. 55-58 de l'élégie II n'exigeaient pas la présence du mari, comme si la fin de l'élégie III, pour ne rien dire du reste, était conciliable avec l'existence d'un mari, même absent. Ils sont obligés en outre de supposer que Tibulle a écrit deux élégies sur cinq avant de posséder Délie, puisque dans la seconde il cherche encore à pénétrer chez elle. A qui fera-t-on croire que Délie fût une conquête si difficile ?

Il s'agit maintenant de classer respectivement les élégies de chacun de ces groupes, ce qui ne présente pas la moindre difficulté. L'élégie V est consécutive à une rupture (v. 1 et sqq.) ; elle est donc postérieure aux élégies I et III, qui manifestement sont de la première période, de la période heureuse, où l'amour est sans nuages, où l'on rêve d'une liaison que la mort seule dénouera (I, 59 et sqq.), où les amants, également épris, ne se séparent qu'avec des déchirements (III, 9 et sqq.). Or, étant donnée la légèreté de Délie, cette période de bonheur parfait ne put pas être de bien longues durée ; il faut donc que les élégies I et III soient très voisines l'une de l'autre, ce qui est une raison de plus pour ne pas laisser la deuxième entre elles ; et comme l'élégie III fut certainement écrite à Corcyre après le départ de Messala, comme d'autre part l'élégie I exprime clairement le refus (v. 53-56) d'accompagner Messala, il en résulte que ce refus ne peut se rapporter qu'à cette même expédition, et doit avoir précédé l'élégie III. Pour ce qui est des élégies II et VI, il est manifeste que dans l'élégie II Tibulle cherche à trouver accès dans la

maison de Délie, dont il ne connaît pas encore le mari, tandis que dans l'élégie VI il a fait la connaissance du mari et s'entretient familièrement avec lui.

L'ordre des élégies étant ainsi, croyons-nous, établi d'une façon décisive, nous allons essayer de montrer comment elles s'enchaînent, en retraçant, d'après les détails empruntés au texte, les vicissitudes probables ou évidentes de cette liaison ; et comme la complicàtion prétendue des évènements est la seule cause qui ait fait écarter la classification de Dissen, nous allons montrer à quoi se réduit cette complication, corroborant ainsi par le détail des déductions qui dès à présent nous paraissent inébranlables.

C'est en 723/31 que Tibulle fit la connaissance de Délie. Il avait donc probablement vingt-trois ans. C'est bien l'âge qu'il faut pour expliquer l'ardeur juvénile avec laquelle il parle de briser les portes (I, 73-75), et surtout la naïveté avec laquelle il croit encore aux amours éternelles (I, 59 et sqq.) ; cela seul serait une raison pour ne pas le faire naître avant 700/54. Sollicité par Messala de l'accompagner en Orient, à la fin de cette même année, peut-être en novembre (v. 47-50 où *fuderit* est au futur antérieur), il refuse d'abord, et lui adresse l'élégie I. Il est heureux en ce moment ; il a des goûts champêtres, et surtout il aime Délie et s'en croit aimé (v. 61 et sqq.) ; il ne voudrait pas la faire pleurer en la quittant (v. 52). L'a-t-il déjà possédée ? C'est ce qu'on ne saurait affirmer : quelques détails du texte pourraient faire croire qu'il en est encore aux préliminaires. En tout cas on peut assurer qu'il est admis à faire sa cour, et qu'on y est sensible : les v. 61 et sqq. ne se comprendraient pas autrement ; le v. 56 n'est qu'une métaphore, et il n'y a aucun rapport entre la situation qu'on trouve ici et celle qu'on trouvera dans l'élégie II.

Tibulle a donc refusé de partir. Il est parti néan-

moins. Messala sans doute a insisté, et s'il s'est décidé, c'est que peut-être il devait déjà beaucoup à Messala. *Composito securus acervo,* disait-il à la fin de l'élégie I : c'est peut-être à Messala qu'il doit d'avoir pu recueillir les débris de son patrimoine probablement spolié, ou d'en avoir augmenté les restes dans quelques expéditions heureuses (I, 26) (1). Mais s'il s'est décidé, ce n'a pas été sans lutte et sans douleur. Il a peint avec mélancolie (élégie III) l'heure de la séparation, les pleurs de Délie, ses craintes, ses terreurs, qu'aucune superstition ne peut calmer. Lui-même, aussi superstitieux qu'elle, essayait de la consoler, mais cherchait à reculer son départ le plus tard possible. Parti enfin, il tombe malade, et obligé de s'arrêter en route, il débarque à Corcyre, où il écrit l'élégie III. Cette élégie est bien toute pleine encore d'un amour partagé, qu'aucun nuage n'a troublé. Mais Tibulle connaît déjà assez Délie pour savoir qu'elle est légère. On doit sans doute profiter de son absence pour papillonner autour d'elle, et il peut craindre qu'elle ne cède, si son absence se prolonge. Toutefois ce n'est qu'une crainte passagère, et il fait de son retour prochain un tableau charmant (81 et sqq.).

Délie fut-elle fidèle pendant l'absence de Tibulle ? Qui sait ? Je serais porté à croire que oui. Elle était bien légère, mais sa douleur fut apparemment sincère au départ de Tibulle, et l'absence du poète ne fut pas de longue durée. En effet, nous avons vu qu'il était parti au plus tard au commencement de l'hiver ; or les jours sont courts encore quand il revient (III, 85) ; comme on ne saurait admettre qu'il ait passé toute la belle saison à Corcyre, il est donc revenu au commencement de 724/30.

(1) Dans l'hypothèse où l'élégie I serait antérieure à la possession, on peut admettre la raison alléguée judicieusement par M. Doncieux : *fortasse minus, ut fit, possessæ quam cupitæ dominæ adstrictus.*

Combien de temps les jours heureux durèrent-ils encore ? Pas bien longtemps sans doute, car il y eut rupture avant l'été (V, 19-35). Entre le retour et la rupture se place la maladie de Délie, pendant laquelle Tibulle prodigua ses soins, ses prières, et toutes les folies de sa superstition (V, 9-16). Il en fut mal payé. Peu après, Délie le trompait (17-18). Un amant plus riche l'avait supplanté par l'intermédiaire d'une entremetteuse (47-48). Quelques-uns ont pris cette entremetteuse pour la mère de Délie ; c'est une absurdité, que le texte d'ailleurs contredit (*venit*...). Mais que la mère de Délie ait donné les mains à cette trahison, c'est assez probable. Elle avait sans doute quelque sympathie pour ce jeune chevalier à la bourse trop peu garnie ; mais un amant riche est une trop bonne proie pour qu'on ne la saisisse pas au passage. Cette bonne vieille comprend bien qu'il faut que les jeunes gens s'amusent, mais elle songe aussi au solide : c'est dans son rôle. Quoi qu'il en soit, il y eut des scènes, et Tibulle rompit, se croyant guéri par cette trahison. Il se trompait. Il essaya de s'étourdir en buvant, en fréquentant les courtisanes, mais le chagrin le dévorait toujours (V, 37-42). Alors il écrit l'élégie V, où il s'humilie et demande grâce. On en trouvera l'analyse dans le commentaire. Rappelons seulement le charmant tableau qu'il trace de la vie qu'il comptait mener avec Délie à la campagne. A la fin cependant, après avoir bien pleuré, prié, supplié, il se reprend ; il termine l'élégie sur le ton d'un homme désabusé, et menace ironiquement l'amant riche d'un rival, vrai ou prétendu, qui déjà rôde autour de la maison. Le ton dégagé qui règne dans ce morceau lui donne le caractère d'un adieu que le poète croit définitif.

Les relations entre Délie et Tibulle furent en effet suspendues pour un temps ; nous sommes en droit de le supposer, non seulement parce que l'élégie II qui vient

après est de l'hiver suivant au plus tôt (v. 29-30), mais encore parce que Tibulle, ne pouvant emmener sa maîtresse à la campagne, dut y aller tout seul. Il s'en alla calmer sa douleur en faisant la moisson et la vendange. Pendant ce temps que faisait Délie ? Elle ne dut pas conserver longtemps le *dives amator*. Lui parti, elle fit enfin ce qu'elle rêvait apparemment depuis longtemps : elle se maria. Qui épousa-t-elle ? Un homme de sa classe assurément, dont nous ne savons rien d'ailleurs, si ce n'est que ce fut sans doute un mari complaisant, facile à tromper tout au moins, et porté à la boisson (VI, 27-28) (1).

Elle venait probablement de se marier, quand Tibulle revint de la campagne. La situation se trouvait singulièrement changée pour lui. Quand Délie était au pouvoir du *dives amator*, il avait dû céder la place. Délie mariée, l'espoir lui vint de renouer ses relations avec elle ; un mari est souvent moins gênant qu'un amant : que de femmes ont renoué après un mariage des relations qu'elles avaient dû interrompre pour se marier ! Tibulle espéra donc une sorte de renouveau d'amour. Il se mit à rôder autour de la porte du nouveau domicile, *nova limina* (II, 17), y déposant sa couronne de convive, quand il revenait d'un banquet (II, 14), ou simplement y faisant mettre des fleurs, comme c'était la coutume des galants. Mais la porte restait close, car le mari la faisait garder (II, 5-6). Ce sont alors de nouveaux chagrins, *novi dolores* (II, 1) (2), et Tibulle écrit l'élégie II, dite

(1) O. Richter et M. Doncieux prêtent gratuitement à Dissen l'idée absurde d'identifier le *dives amator* de l'él. V, avec le mari des élégies II et VI. Nous avons feuilleté Dissen avec soin sans trouver trace de cette ineptie, qui en effet compliquerait singulièrement les choses. Nous soupçonnons fort O. Richter d'avoir fait un contre-sens en lisant Dissen, et M. Doncieux d'avoir oublié de vérifier les dires de O. Richter.

(2) Cette expression, ainsi que la précédente, *nova limina*, est naturellement fort mal expliquée par ceux qui ne veulent pas que Délie se soit mariée après une rupture, et qui maintiennent l'élégie II entre I et III.

παρακλαυσίθυρον, dont on trouvera l'analyse dans le commentaire ; il essaie de toucher Délie par sa constance et l'encourage à tromper son mari (1).

Tibulle atteignit son but. Les relations furent reprises,

(1) Il y a dans cette élégie un passage qui a singulièrement embarrassé les commentateurs. C'est *Ferreus ille fuit*... (v. 65-78). Les plus expéditifs, depuis Scaliger, supprimaient le morceau et le transportaient ailleurs : procédé commode, mais d'une critique modérément scientifique. Quelques-uns ont cru que Tibulle parlait de lui-même, faisant allusion à son départ avec Messala ; ils sont obligés alors de prendre *fuit* au sens hypothétique : je serais de fer, si je..., explication impossible, ou bien de considérer le fragment comme écrit au cours du voyage ; mais dans les deux cas, que devient l'opposition entre *ille* et *ipse*. D'autre part ceux qui croient Délie mariée depuis le commencement, et son mari absent, supposent naturellement que c'est le mari ; mais nous avons dit que le mari ne pouvait être absent en ce moment (v. 55-58). Le vrai, c'est que nous ne savons qui c'est. Toutefois, s'il faut absolument une hypothèse fondée sur le peu que nous savons de cette histoire, elle est bien aisée à faire, et il est surprenant qu'elle n'ait pas été faite formellement par Dissen, dont les remarques sur ce point sont presque toutes parfaitement judicieuses (Commentar., p. 51-53). Cet homme de fer, qui aurait pu avoir ou garder Délie, c'est simplement le *dives amator*. Et en effet ce riche amant était peut-être bien chevalier ; or il est manifeste que les expressions des v. 67-70, *agat catervas*, *ponat castra*, etc., ne sauraient s'appliquer à un simple soldat, ni même au décurion de M. Doncieux ; l'identification est donc naturelle. On s'étonnera peut-être qu'il soit parti un an après Messala pour aller en Cilicie ; mais il n'est pas indispensable qu'il ait fait partie de l'expédition de Messala. Les Ciliciens étaient un petit peuple assez remuant, et quand Messala les quitta, il dut y laisser un détachement, une cohorte par exemple, dont notre *dives amator* a pu aller prendre le commandement. Qu'on se rappelle d'autre part la comparaison que faisait Tibulle (v. 59-66) entre l'amant pauvre, si officieux, et l'amant riche, incapable d'aimer. Cette comparaison, il la reprend ici fort naturellement en disant à peu près : cet amant riche, que tu m'as préféré, a été assez indifférent pour te quitter afin d'aller s'enrichir encore en pillant les Ciliciens ; il a renoncé à toi et t'a laissée te marier ; ce n'est pas moi qui me serais conduit ainsi, si je t'avais possédée alors, car peu m'importe la richesse, etc. Tibulle oublie que l'année précédente il faisait justement la même chose.

M. Doncieux demande encore pourquoi il n'y a pas trace de jalousie dans cette élégie, si elle est postérieure à une infidélité. Parce qu'après l'infidélité il y a eu rupture, que depuis la rupture l'amant est parti, que Tibulle essaie de renouer des relations interrompues, et qu'il n'a pas à être jaloux du mari.

grâce sans doute à la mère de Délie, à qui le poète témoigne une gratitude attendrie (VI, 57-66). Tibulle fit même la connaissance du mari afin de le tromper plus à son aise ; il est bien probable que ce fut Délie elle-même qui, pour sa commodité, obtint de lui cette concession : ce sont toujours les femmes qui prennent ces initiatives-là, et les amants trop faibles ne savent pas résister. Le mari fut-il dupe ? nous n'en savons rien, mais c'est assez probable : Tibulle n'était pas assez riche pour justifier l'autre hypothèse. Ce que nous savons, c'est que les amants échangeaient devant lui mille signes d'intelligence, que même Tibulle enivrait parfois le mari pour abuser à côté de lui du sommeil où le plongeait l'ivresse (VI, 19-20, 27-28). Qu'on ajoute à cela les maux de tête simulés (36), les prétextes donnés par Délie pour coucher seule, afin d'ouvrir sans bruit la porte à son amant (11-12), tandis que la chienne aboie toute la nuit à la grande surprise du mari (31-32), les suçons, les morsures dont on fait disparaître les traces avec des topiques variés (13-14), on aura tous les menus détails de cette nouvelle saison d'amour, signalés par le poète lui-même.

Ces joies ne pouvaient durer. Si Délie avait trompé Tibulle avant de se marier, à plus forte raison devait-elle le tromper une fois mariée, étant données l'expérience et l'indépendance qu'elle avait acquises. Aux jours heureux succédèrent bientôt les mauvais jours (VI, 1-2). D'autres hommes que Tibulle étaient reçus chez Délie, et sa tenue était fort négligée devant eux (17-18). Elle sortait souvent seule, sous divers prétextes, par exemple pour assister aux Mystères de la Bonne Déesse (21-22), et Tibulle n'était pas rassuré. Il l'avait rendue trop savante dans l'art de tromper son mari (il le croit du moins, le naïf !), et il commence bientôt à soupçonner que Délie met ses leçons à profit

pour d'autres que pour lui (5-6). Délie s'en défend, mais comment la croire ? qui ment à son mari peut aussi bien mentir à son amant (7-8). C'est dans cet état d'esprit, avec des soupçons trop justifiés sans doute, mais pas de certitudes, que Tibulle écrit l'élégie VI (voir l'analyse dans le commentaire), où il se désole du peu de surveillance dont Délie est l'objet de la part de son mari, où il la prie encore une fois de lui être fidèle. Il semble avoir une dernière lueur d'espoir. Ce qu'elle dura, nous n'en savons rien, mais au point où il est, on ne peut douter que la rupture définitive soit proche. Le poète n'en a rien dit.

Tel est le roman de ces fameuses amours. On avouera qu'il n'y a rien là de bien compliqué. Où trouver une affabulation plus simple que celle de ce petit drame d'amour en deux actes : 1er acte, Délie est libre, Tibulle l'aime, se voit trompé, et rompt avec elle ; 2e acte, Délie est mariée, Tibulle renoue avec elle, est de nouveau trompé, et rompt définitivement. Le roman a duré deux saisons, de 723/31 à 725/29. Quelques-uns estimeront peut-être que nous faisons ces amours bien courtes. Mais combien donc ont duré les amours de Lamartine et d'Elvire ? Il est vrai qu'Elvire mourut, mais combien ont duré ceux d'Alfred de Musset et de George Sand ? Et s'il faut trouver un exemple qui se rapproche davantage du nôtre, et par la nature particulière du poète, et par la différence de condition des amants, combien de temps ont duré les amours de Racine et de la Champmeslé ? Une saison peut-être. Tibulle a eu la bonne mesure ; il a eu plus assurément qu'on ne pouvait espérer d'une femme aussi légère que Délie. Au reste nous ne nous faisons pas d'illusion sur ce qu'il y a de hasardeux à limiter avec tant de précision une aventure dont nous ne connaissons par les vers du poète que trois ou quatre moments où il s'est senti inspiré ; nous en dirons autant de tel détail

de notre récit, dont la nécessité ne saurait être démontrée, de tel autre, qui est peut-être de pure imagination de la part du poète. Il nous suffit sur ce point d'avoir atteint le plus haut degré de la vraisemblance. En revanche, pour ce qui concerne la suite générale des faits et l'ordre des évènements, il n'y a pas hypothèse, mais bien certitude, aussi complète qu'on puisse l'obtenir en pareille matière, certitude fondée sur l'absolue nécessité de classer les élégies comme nous avons fait, corroborée d'autre part par la concordance de tous les détails du texte, et par l'absence de toutes les invraisemblances qui vicient tous les autres systèmes.

III. — LA FIN DU PREMIER LIVRE

Aux élégies déliennes succède dans le premier livre un poème de circonstance sur le triomphe qui fut décerné à Messala, après la campagne d'Aquitaine, à laquelle Tibulle avait pris part. Ce poème est daté par son sujet même : il est de la fin de 727/27. Cela suffit à réfuter l'opinion de ceux qui en font la première élégie de Tibulle, puisque nous avons établi historiquement la date de l'expédition de Cilicie, à laquelle se rattachent les déliennes. Nous ne voyons pas d'ailleurs en quoi ce poème serait si inférieur aux autres. Il est mal composé, soit ; mais c'est malheureusement le cas ordinaire des élégies de Tibulle, dont la composition est le moindre souci. Il renferme un grand étalage de connaissances géographiques ; mais peut-on mieux louer Messala qu'en énumérant les lieux qui furent témoins de ses exploits ? On y trouve une longue digression sur l'Egypte ; mais le morceau en soi est aussi parfait que tous les hors d'œuvre qu'on peut

trouver dans les autres élégies. Ajoutons que Tibulle avait vingt-sept ans quand il écrivit ce poème, et que ce n'est pas à vingt-sept ans que les poètes débutent.

Aux élégies VIII et IX doit se joindre l'élégie IV, intercalée on ne sait pourquoi parmi les élégies déliennes. Ces trois poèmes nous font connaître les amours de Tibulle avec un jeune débauché qu'il appelle Marathus. On sait que les mœurs romaines étaient fort indulgentes pour ce genre de débauche : Catulle a chanté Juventius, Virgile Alexis, et Horace Lyciscus ; Tibulle a chanté Marathus. L'élégie IV n'est qu'un recueil de préceptes énumérés par Tibulle sous le nom de Priape, un *Art d'aimer les jeunes garçons* à l'usage des débauchés ; le poète se fait gloire d'être passé maître en cet art. La fin du poème seulement nous apprend que malgré sa science, il ne peut parvenir à faire partager à Marathus l'amour qu'il a conçu pour lui. Marathus ne se donne pas, il se vend, comme ses pareils (IV, 57 et sqq.). Cependant, par prière ou par argent, le poète finit par obtenir les faveurs de Marathus (VIII, 71-76). Il lui rend alors tous les services qu'un amant pourrait rendre à une maîtresse. Il fait plus, il se fait son entremetteur et plaide sa cause auprès des femmes : l'élégie VIII est consacrée tout entière à fléchir en faveur de Marathus une certaine Pholoé, qui, après lui avoir accordé quelques menues faveurs, se moquait de lui, sans doute parce qu'il n'était pas assez riche. L'élégie IX nous apprend que Pholoé se laissa toucher, et c'était encore Tibulle qui ménageait aux amants des rendez-vous, et les accompagnait pour écarter les importuns (IX, 41-44). Tibulle fut néanmoins trompé par Marathus comme il l'avait été par Délie : un amant plus riche le supplanta encore, et le poète exhale sa douleur et sa colère dans l'élégie IX, qui se termine par un adieu.

Quelques commentateurs, ne voulant pas admettre que Tibulle, amoureux de Marathus, ait pu favoriser ses

amours avec Pholoé, ont estimé que l'élégie IX était antérieure à la précédente, mettant ainsi les complaisances de Tibulle au compte d'une pure amitié qui aurait succédé à l'amour. Le système ne peut se soutenir ; il est d'ailleurs en contradiction flagrante avec les détails du texte.

De quelle date sont les élégies IV, VIII, IX ? C'est ce qu'il est impossible de savoir. Si les autres élégies du livre I n'étaient pas manifestement en désordre, il n'y aurait pas grand inconvénient à laisser l'élégie IV où elle est : outre que ces deux amours d'espèce différente se conciliaient, paraît-il, fort bien, ce serait une des consolations que Tibulle avoue avoir cherchées après sa rupture avec Délie (V, 37 et sqq.). Mais puisqu'on ne peut laisser l'élégie II où elle est, il n'y a pas lieu d'y laisser non plus l'élégie IV. Les mettre toutes les trois avant les déliennes est une hypothèse peu soutenable : ce sont là les raffinements d'un homme qui a déjà usé et abusé des amours naturelles ; et pour ce motif nous les mettrions volontiers après l'expédition d'Aquitaine plutôt qu'avant, c'est-à-dire en 728/26-729/25. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

Reste l'élégie X, consacrée à l'éloge de la Paix. Tout en maudissant la guerre, le poète déclare qu'on l'y emmène : *Nunc ad bella trahor* (v. 13). Il est bien évident d'abord que cette élégie n'a pas été écrite à l'occasion de l'expédition d'Orient : le poète ne partirait pas sans dire un mot de Délie, dont il a si longuement décrit la douleur dans l'élégie III (v. 9 et sqq.). L'a-t-il écrite au moment de partir pour l'Aquitaine ? Cela n'est pas impossible. Toutefois les critiques sont généralement d'accord pour considérer cette élégie comme la première œuvre du poète : cette hypothèse exclut naturellement l'expédition d'Aquitaine, d'après la chronologie que nous avons établie. A vrai dire, les argu-

ments sur lesquels on s'appuie ne sont pas tous excellents. D'abord cette élégie n'est pas tellement inférieure aux autres. Le poète ne parle pas encore de Délie, nous dit-on : ne peut-on dire aussi bien qu'il n'en parle plus ? On ajoute que c'est l'œuvre d'un jeune homme qui est né pour l'amour, mais qui n'en a pas encore fait l'expérience : où voit-on cela ? toute la fin de l'élégie marque-t-elle donc tant de naïveté ? Ce sont là des impressions personnelles qui varient avec les individus, mais qui ne peuvent pas compter pour des raisons. Enfin il rêve le mariage (v. 39-44), il ne voit pas d'autre bonheur possible, il ne connaît pas encore d'autre amour que celui qu'on peut goûter à la campagne entre une femme et des enfants légitimes : et pourquoi le désir de se marier ne lui serait-il pas venu à la suite d'une expérience douloureuse de la passion, accompagnée (V, 39) et suivie d'amours de passage qui ne l'ont pas satisfait ? Tous ces arguments n'ont pas grande valeur. Nous nous rangeons cependant à l'avis des critiques, à cause du ton général du morceau et de l'invocation aux Lares. C'est bien là le ton d'un homme qui n'a connu encore aucun danger, et qui, partant en guerre pour la première fois, quitte avec regret le foyer paternel, où s'est écoulée son heureuse enfance. C'est ce que Passow a très bien vu.

L'élégie X est donc antérieure aux élégies déliennes et à l'expédition de Cilicie. On se rappelle que dans l'élégie I, Tibulle fait allusion à ses précédentes campagnes : le *semper deditus* du v. 26 semble bien indiquer qu'il y en a eu plusieurs. C'est vraisemblablement à l'occasion de la première qu'il composa l'élégie X. En quelle année ? C'est ce que nous ne saurions dire. Mais il faut éviter de mettre entre les élégies X et I un intervalle trop considérable. A supposer que Tibulle ait fait dix ans de service, de 717/37 à 727/27, il n'est pas pour cela nécessaire de remonter jusqu'à 717 : il n'était pas

indispensable qu'il partît dès le premier jour pour une expédition guerrière. Passow, qui adopte une autre date de naissance, fait remonter l'élégie jusqu'à 715/39 ; Dissen va jusqu'à 712/42, mettant ainsi un intervalle de onze ans entre l'élégie x et les élégies déliennes. C'est assurément beaucoup trop. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'élégie x est de la période 717/37-723/32, et peut-être plus près de la fin que du commencement. Toute conclusion qui voudrait aspirer à plus de précision ne serait qu'une hypothèse gratuite.

IV. — LE SECOND LIVRE

Le livre I est de beaucoup plus important : il contient plus des deux cinquièmes de l'œuvre totale, en y comprenant tout ce qui n'est pas de Tibulle ; d'autre part il renferme l'œuvre essentielle de Tibulle, les élégies déliennes, qu'on pouvait dater, et qu'on devait classer. On sera beaucoup plus bref sur le reste.

Le livre II ne renferme que six élégies. Tibulle avait en quelque sorte dédié le premier livre à Messala, en l'ouvrant par une élégie adressée à son protecteur. Le livre II commence de même par une élégie adressée à Messala. Les deux élégies se correspondent bien d'ailleurs par la place considérable qu'y tient la description des cérémonies champêtres et en général de la vie des champs. On ne trouve dans celle-ci, en fait de détails personnels, qu'une apostrophe à Messala, et, à propos de l'amour, un retour du poète sur lui-même (v. 70 et 79), qui peut aussi bien être un ressouvenir de Délie qu'une allusion à des amours plus récentes.

La seconde élégie du livre II est une pièce de cir-

constance composée à l'occasion de l'anniversaire d'un certain Cornutus dont le nom se retrouve au v. I de l'élégie III. Comme le livre IV est en grande partie consacré aux amours d'un certain Cerinthus, dont le nom, d'origine grecque, a le même sens et la même mesure que celui de Cornutus (cf. Delia = Plania), on en a inféré dès le principe (1) que Cerinthus et Cornutus ne faisaient qu'un. Ainsi cette pièce serait une sorte d'épithalame qui clorait la série des morceaux du livre IV. Le nom de Cornutus aurait été déguisé au livre IV parce que ses amours avec Sulpicia (voir au chap. VI) étaient d'abord illégitimes ; et pour le même motif on aurait reculé la publication de toutes les élégies qui le concernent, excepté l'élégie II du livre II, postérieure à son mariage, qu'aucune convenance n'interdisait. Tout cela est fort vraisemblable ; encore n'est-ce qu'une hypothèse, sur laquelle on ne saurait se fonder pour ôter ce poème de la place qu'il occupe.

Les quatre autres élégies appartiennent aux amours du poète avec Némésis : encore l'élégie V ne parle-t-elle de Némésis que par occasion, étant composée en l'honneur de Messalinus, fils de Messala, qui venait d'être élu quindécemvir (V. le Commentaire). Il en reste trois, entièrement consacrées à Némésis. Cette femme était d'une tout autre espèce que Délie ; c'était une courtisane, mais une courtisane rapace, qui n'accordait rien ou pas grand'chose au poète, parce qu'il ne payait pas assez. Tout ce que nous savons d'elle par Tibulle, c'est qu'elle fut un moment entretenue richement par un affranchi (III, 59-60), et que sa sœur était morte en tombant d'une fenêtre (VI, 29 et sqq.). Les vers du poète ne nous donnent aucun renseignement précis qui puisse nous permettre de classer ces élégies. Nous pouvons

(1) Les manuscrits de second ordre ont déjà *Cerinthe* pour *Cornute*.

cependant les dater avec probabilité. Ovide nous apprend en effet (*Am.* III, IX, 31-32) que Némésis fut le dernier amour de Tibulle. Il y a bien quelque artifice dans cette célèbre élégie d'Ovide ; il est peu probable que Délie et Némésis aient assisté le poète à ses derniers moments, et quand Ovide fait dire à Némésis :

Me tenuit moriens deficiente manu (v. 58),

c'est apparemment une fiction poétique, un souvenir purement littéraire de Tibulle (I, I, 60). Mais si l'on peut contester le détail de ce développement poétique, il n'y a pas lieu de contester le fait essentiel. On peut donc admettre que sur les six élégies du livre II, il y en a quatre, les seules qu'on puisse dater, qui sont de 734/20-735/19. Il y en a même deux sur les quatre, les élégies III et V, qui sont manifestement incomplètes ou inachevées, d'où l'on peut conclure que le livre II ne fut pas publié par Tibulle lui-même.

V. — LE TROISIÈME LIVRE

Le livre III a pour auteur un poète dont le nom, feint ou véritable, est Lygdamus (II, 29). Il naquit, d'après son propre témoignage (1) en 711/43, l'année où les consuls Hirtius et Pansa périrent tous les deux devant Modène (V, 17-18). Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il aimait une femme qu'il appelle Néère, et qu'il désirait l'épouser ; il est probable qu'elle en épousa un autre. Il ne fut donc pas heureux en amour ; aussi ses élégies ont-elles sensiblement le ton de celles de Tibulle,

(1) A supposer que l'élégie V ait le même auteur que les cinq autres, ce qui est vraisemblable, mais nullement certain.

qu'il imite constamment et avec peu de discrétion. Il a écrit pour Néère les élégies I, II, III, IV et VI, qui ne paraissent pas rangées dans l'ordre chronologique ; il est probable qu'il faut rejeter l'élégie II à la fin, avant ou après l'élégie VI. Quant à l'élégie V, elle est adressée à ses amis par le poète, à un moment où il était malade et se croyait mourant. Il l'était peut-être.

On a cru longtemps que ce livre était de Tibulle : on ne suspectait pas plus le livre III qu'aucune partie du livre IV ; on pensait seulement, vu la faiblesse de certaines parties, que c'était la première œuvre du poète. On supposait qu'il avait déguisé son nom d'Albius en Lygdamus, de même mesure et de même sens (*albus* = λύγδος. Les vers 17-18 de l'élégie V faisaient bien une difficulté ; mais les uns acceptaient cette date sans sourciller, et donnaient à Tibulle le même âge qu'à Ovide, malgré le témoignage d'Ovide lui-même (1) ; les autres supposaient que les deux vers étaient interpolés, et le second pris à Ovide, chez qui on le trouve textuellement (2). La question d'authenticité, soulevée par Broukhusius à propos du livre IV, fut reprise par Voss à propos du livre III. C'est en 1786 que Voss émit pour la première fois l'opinion qui a prévalu depuis. Il la développa en 1810 dans la préface de sa traduction de Tibulle. Des arguments nouveaux furent présentés depuis, principalement par Eischstadt (3) et par Baehrens (4). Ce n'est pas que ces arguments soient tous péremptoires ; mais ceux qui les réfutaient n'y opposaient que des hypothèses que rien n'appuyait ; ils allaient parfois jusqu'à vouloir confondre Néère avec Délie ! Nous

(1) *Successor fuit hic tibi, Galle, Propertius illi ;*
Quartus ab hac serie temporis ipse fui. (*Tristes*, IV, x)

(2) *Tristes*, IV, x, 6.

(3) *De Lygdami carminibus, quæ nuper appellata sunt*, 1819, 1823, 1824.

(4) *Tibullische Blætter*, 1878.

n'insisterons pas sur cette question, les critiques étant d'accord aujourd'hui pour reconnaître que le livre III n'est pas de Tibulle.

Dans ces conditions, le plus simple était assurément de prendre les choses telles qu'elles nous sont données par le poète lui-même : il s'appelle Lygdamus et il est né en 711/43. Malheureusement les solutions les plus simples ont rarement l'avantage de séduire les érudits. Quand l'identification de Tibulle et de Lygdamus cessa d'être soutenable, on chercha autre chose ; non content de soutenir que Lygdamus n'était qu'un pseudonyme, ce qui est bien possible, on chercha à l'identifier, qui à Cassius de Parme, qui à Valgius Rufus, qui à Lucius Messalinus, le second fils de Messala, qui enfin et surtout à Ovide (1). C'est se donner beaucoup de mal pour six élégies généralement médiocres, et la multiplicité de ces hypothèses montre assez qu'il n'y en a point qui s'appuie sur des arguments solides. Il est vrai que plusieurs passages de Lygdamus paraissent imités ou même se trouvent reproduits dans divers ouvrages d'Ovide, en particulier V, 18 (2) ; mais cela ne prouve pas qu'Ovide en soit l'auteur. Ovide a pu imiter Lygdamus, comme il a imité Tibulle.

VI. — LE QUATRIÈME LIVRE

Le livre IV se compose de plusieurs parties différentes. C'est d'abord le Panégyrique de Messala, poème médiocre en 211 hexamètres, qui fut présenté à Messala

(1) V. particulièrement Gruppe, *die Rœmische Elegie*, tome I, chap. 4, et Kleemann, *De lib. tertii carminibus quæ Tibulli nomine circumferuntur*, Strasbourg, 1876.

(2) Voir le Commentaire.

à l'occasion de son consulat (v. 121-122), c'est-à-dire en 723/31, et qui est certainement l'œuvre d'un poète fort ixexpérimenté. Il y a longtemps qu'on a cessé d'attribuer cette œuvre à Tibulle. Les critiques attardés qui persistent à soutenir qu'elle est de lui sont obligés d'établir une chronologie fantaisiste. Ils instituent une comparaison laborieuse entre le Panégyrique et l'élégie VII du livre I, qu'ils considèrent, on ne sait pourquoi, comme une œuvre médiocre, et pour faire de ces deux œuvres des œuvres de début, ils reculent les déliennes à une date impossible, en imaginant un second voyage de Messala en Orient, dont l'histoire ne dit pas un mot. Une chronologie sérieuse réduit à néant cette théorie. Si nous avons démontré que les élégies déliennes ont été commencées en 723/31, et si Tibulle avait déjà écrit l'élégie X, est-il bien vraisemblable qu'il ait écrit le Panégyrique en cette même année 723/31 ? Assurément rien n'est impossible, mais il y a des choses probables, et celle-là n'en est pas (1).

A la suite du Panégyrique sont placées onze pièces relatives à une certaine Sulpicia, fille de Servius Sulpicius, qui n'était pas médiocrement fière de sa naissance (X, 4). Son père était probablement l'orateur Servius Sulpicius, fils du jurisconsulte et ami de Messala, dont nous avons parlé au chap. I ; elle était donc la nièce de Messala. C'est d'elle apparemment qu'il est question dans le nº XI des *Catalecta* de Virgile (v. 21-24). Elle était sans doute fort adulée dans le cercle de poètes qui entourait Messala. Elle aimait passionnément ce Cérinthe dont nous avons déjà parlé, et qu'on identifie par conjecture avec le Cornutus du livre II. Elle avait

(1) Il n'entrait pas dans notre plan de traduire le Panégyrique ; mais pour que rien ne manque au texte, nous le donnons en appendice à la suite du commentaire.

les passions vives, si nous en jugeons par le poème VII, et, sans doute en qualité de bas-bleu, une grande liberté d'allure et de langage. Cérinthe paraît bien timide à côté d'elle (V, 17-18); était-il plus jeune qu'elle ? on ne sait ; il était sans doute de famille moins illustre (1), et c'est apparemment pour cela que la mère de Sulpicia ne voulait pas qu'elle l'épousât (VI, 15). L'épousa-t-elle, et la pièce II, II est-elle adressée à Cérinthe marié avec elle ? Cela n'est pas impossible.

Il n'est pas douteux que cette jeune personne fît des vers (VI, 2 et surtout VII, 3). Il n'est pas possible qu'on l'eût fait parler de *ses* vers, si ceux qu'on lui prêtait avaient tous été faits pour elle par d'autres. S'il est certain qu'elle faisait des vers, on doit croire qu'une partie des pièces II-XII doit lui être attribuée (2). Éliminons d'abord les pièces II, IV et VI, où l'on parle d'elle à la 3e personne, et qui ne peuvent avoir été faites par elle. Restent III, V, et VII-XII. Depuis Lachmann, il n'y a plus de discussion pour les pièces VIII-XII : la pensée en est vive et tendre, mais la forme en est généralement dure et pénible, la syntaxe difficile ou incorrecte, le sens même parfois douteux. La question est encore controversée pour la pièce VII, que Lachmann attribuait à Tibulle ; et il y a lieu de s'en étonner : il est bien difficile qu'un langage aussi vif, disons même aussi effronté, soit prêté à Sulpicia par un autre ; il n'y a guère qu'elle qui puisse le tenir ; d'ailleurs la forme de ce morceau est bien de même espèce que celle des morceaux suivants. Mais les pièces VII-XII ne sont pas les seules où Sulpicia ait la parole ; il y a encore les pièces III et V. C'est une raison pour

(1) C'est une supposition très probable, mais l'affirmation de M. Larroumet, fondée sur *ignoto toro* (x, 6), repose sur un contre-sens.

(2) C. Knappe (*De Tibulli libri IV elegiis inde ab altera usque ad XII disputatio*, 1880) soutient encore que tout est de Tibulle, à l'inverse de Broukhusius, qui attribuait tout à Sulpicia.

qu'elle en soit l'auteur : une femme qui se pique de faire des vers ne peut pas les faire faire entièrement pour elle par un autre. Mais d'autre part, ces deux morceaux sont infiniment plus parfaits de forme que les pièces VII-XII ; ils ont en outre un développement plus étendu, et à ce double titre semblent se rattacher aux pièces II, IV, VI. Que conclure de là ? Que peut-être Sulpicia avait fait d'abord quelque pièce courte pareille aux autres, et qu'elle a prié l'un des poètes du cercle de son père de la corriger et au besoin de la développer (1). Et qui en aurait-elle pu prier, sinon le maître, celui qui régnait poétiquement dans ce cénacle, Tibulle ? Il est certain que ces deux morceaux ont bien le caractère tibullien, et que l'hypothèse paraît fondée.

Il ne serait pas impossible d'en dire autant des pièces II, IV, VI. Cependant, à y regarder de près, les imitations des livres I et II y sont bien fréquentes : est-il naturel qu'un poète se répète ainsi ? Il y a des moments où cela sent le pastiche. Le pasticheur aurait seulement beaucoup plus de talent que Lygdamus, car ces morceaux, très inférieurs aux élégies déliennes pour la profondeur et la sincérité des sentiments — *res alterius agitur* — ont une forme et une composition plus artistiques et plus raffinées. Il n'est pas d'ailleurs indispensable qu'ils soient tous du même auteur. Sans doute Sulpicia ne peut pas avoir mis beaucoup de personnes dans la confidence de ses amours illégitimes ; mais la pièce II ne dit rien de ses amours : c'est une pièce de circonstance en l'honneur de cette jeune personne, envers qui Messala lui-même donnait l'exemple de l'adulation (Virgile, *Catalecta,* XI), et c'est justement celle qui sent le

(1) M. Doncieux (*Rev. de Philologie*, 1891) a appuyé cette hypothèse d'arguments tirés du texte (voir le commentaire), qui ne me frappent pas beaucoup, mais qui peuvent venir au besoin à titre subsidiaire.

plus le pastiche. Si elle est de Tibulle, et si d'autre part l'identification de Cérinthe et de Cornutus est admise, on peut demander pourquoi IV, II n'a pas été publié en même temps que II, II par l'éditeur du livre II ; on n'avait pas là les motifs de convenance qui pouvaient faire reculer la publication des morceaux suivants. On voit combien les affirmations en pareille matière sont hasardeuses. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les pièces VII-XII sont probablement de Sulpicia, qui a pu fournir la matière de III et V, et qu'il y a quelques probabilités pour que Tibulle ait achevé III et V et composé tout ou partie de II, IV, VI.

Le quatrième livre se termine par deux pièces qui paraissent liées ensemble, et dont la première contient le nom de Tibulle. On s'étonne que l'authenticité de ce morceau ait pu être contestée. C'est assurément du Tibulle, et du meilleur ; c'est peut-être le chef-d'œuvre du poète ; quand le nom de Tibulle n'y serait pas, on aurait peine à douter qu'il en soit l'auteur. Le second morceau, qui n'est qu'un quatrain, est parfaitement digne du premier. C'est encore d'un amour malheureux qu'il est question dans ces deux pièces. Or ni l'esprit de la pièce XIII ne convient aux amours de Tibulle avec Délie, ni les termes n'en conviennent à la courtisane Némésis. Il reste que les deux morceaux aient été destinés à une autre femme. On ne peut savoir à qui, mais on a pensé avec vraisemblance à la Glycère dont parle Horace (*Od.*, I, XXXIII), qu'on a vainement tenté d'identifier avec Délie ou Némésis :

Albi, ne doleas plus nimio memor
Immitis Glyceræ, neu miserabiles
Decantes elegos, cur tibi junior
Læsa præniteat fide.

Bæhrens, qui ne veut pas que cette ode ait été adressée

à Tibulle, objecte ici qu'Ovide n'a pas nommé Glycère dans l'élégie sur la mort de Tibulle. Mais, outre qu'il n'était pas obligé de nommer toutes les maîtresses du poète, il faut considérer qu'il n'a guère connu Tibulle que par ses œuvres, qu'il ne devait donc nommer que les femmes dont on y trouve le nom ; il se peut fort bien qu'il n'ait pas connu Glycère. Et maintenant, puisque Ovide nous apprend que Némésis fut le dernier amour de Tibulle, il en résulte que Glycère a précédé Némésis. Le caractère de maturité qui se révèle dans ces deux morceau ne permet pas de douter que Glycère ait suivi Délie. Pourquoi les deux pièces n'ont-elles pas été publiées avec le livre II ? Sans doute elles auront échappé à l'éditeur de ce livre.

Au témoignage de Scaliger, le *Fragmentum Cujacianum* contenait encore, à la fin du livre IV, deux pièces qu'on trouve dans le recueil des *Priapées* sous les nos 82 et 83. Elles ont été éliminées des manuscrits, sans doute par un scrupule de décence. Elles étaient apparemment attribuées à Tibulle de longue date, et ne sont pas indignes de lui. Mais on ne saurait affirmer qu'il en soit l'auteur, et pour ce motif comme pour d'autres encore, nous avons pensé qu'il y avait lieu de laisser ces pièces à leur place dans le recueil dont elles font partie.

VII. — OBSERVATION SUR LA POÉSIE DE TIBULLE

Nous avons examiné successivement toutes les parties qui composent le recueil de Tibulle, nous avons indiqué où résolu les questions de date ou d'attribution qui peuvent se poser à propos de cette œuvre si courte et pourtant si intéressante. Nous laisserons à de plus compé-

tents le soin de juger le poète ; nous ne pourrions rien dire de mieux que ce qui a été dit par beaucoup d'autres avant nous. Nous voudrions cependant disculper Tibulle de deux reproches très mal fondés qu'on lui adresse parfois. On a osé dire qu'il n'aimait la nature que comme un cadre poétique pour ses amours, qu'il voulait voir la campagne par la fenêtre du boudoir, comme Delille par celle du salon. Tibulle comparé à Delille ! Et pourquoi ? Parce que dans la première élégie, après une longue description des travaux et des cérémonies champêtres, il ajoute quelques mots sur Délie. Mais il a chanté la campagne sans Délie ; c'est même à peu près la seule chose qu'il ait chantée en dehors de l'amour. Et s'il aimait d'un égal amour Délie et la campagne, va-t-on lui faire un grief d'avoir souhaité de les réunir ? Il y a bien une élégie où il maudit les champs, qui lui ont pris Némésis ; mais qui ne voit que c'est le dépit seul qui le fait parler ? Et encore ne s'en prend-il qu'aux moissons et aux vignes, pour les remplacer aussitôt par l'ombre et la solitude des forêts, par la nature inculte, plus poétique encore que la campagne cultivée.

On n'a pas été plus heureux ni plus juste quand on a dit de lui qu'il était le chantre du plaisir. Sans doute Tibulle aime la paix, le repos, la paresse même, si l'on veut, et le plaisir : ce n'est pas un Romain de la République ; mais pour mériter ce nom de chantre du plaisir, il faudrait qu'il eût chanté, lui aussi, les joies de ses amours, comme il en a chanté les douleurs. Or c'est une chose remarquable que pendant les courtes périodes où ses amours sont heureuses, il ne les chante pas : il chante alors la paix et la campagne ; il ne consacre une élégie entière à Délie ou à Némésis que lorsqu'il souffre, lorsqu'il éprouve le besoin de maudire ou de supplier, de s'irriter ou de s'humilier. Même dans les élégies à Marathus, la quatrième étant mise à part, c'est encore

sa douleur qu'il chante, ou celle de Marathus, parce qu'il la partage. L'élégie à Glycère est un cri de douleur. C'est à peine si l'on trouve de loin en loin un distique consacré exclusivement à la joie. Il n'est pas jusqu'à la première élégie du livre I, qui cependant appartient à la période heureuse, où il ne trouve moyen de se complaire dans sa mélancolie naturelle, en pensant qu'il mourra entre les bras de Délie. Il semble que l'amour amène chez lui des pensées tristes. Aussi bien la vraie poésie est-elle triste, même, nous pourrions dire surtout la poésie amoureuse. Elvire n'était pas cruelle : le *Lac* n'est pas pour cela plus gai, et cela est heureux, car il serait moins beau. Quand la poésie amoureuse est gaie, ce n'est plus l'amour qu'elle chante, c'est presque toujours le libertinage : ce sera le cas ordinairement des Bertin ou des Parny, c'est le cas surtout d'Ovide. Et c'est là justement ce qui fait qu'Ovide, avec beaucoup moins de passion, de sincérité, de simplicité, sans aucune enfin des qualités qui caractérisent la poésie de Tibulle, est cependant beaucoup plus varié, beaucoup moins monotone que lui. Tous les menus incidents, toutes les petites circonstances d'une aventure galante suffisent à l'inspirer, ou tout au moins à lui dicter quelques vers spirituels; mais il prend pour amour ce qui n'est que galanterie ou libertinage. Tibulle, lui, aime sincèrement et profondément; quand il se donne, c'est chaque fois tout entier; les expériences antérieures ne l'instruisent pas, et comme il souffre de nouveau, de nouveau il chante sa douleur, sans affectation, sans étalage, avec une sincérité parfaite, mais aussi sur une note qui ne peut pas varier beaucoup. Quant à être libertin, c'est le moindre de ses défauts, du moins en tant que poète. S'il est vrai qu'on puisse caractériser un poète par les mots qu'il emploie le plus souvent, celui-ci le sera parfaitement par le mot *tener*, employé plus de vingt fois dans le premier livre

seul. Tibulle est bien *tener* en effet, dans tous les sens du mot; il est tendre, c'est-à-dire sensible, affectueux, porté à l'amour; il est plus que cela, il est un peu mou et efféminé, ayant été élevé par des femmes, sans résistance devant la douleur, sans force d'âme, presque sans dignité devant la trahison d'une maîtresse. Avons-nous le droit de lui en vouloir, quand ses défauts nous ont procuré quelques-uns des plus beaux vers de la poésie latine?

VIII. — LES ÉDITIONS DE TIBULLE ET LES SOURCES DU TEXTE

Les manuscrits de Tibulle sont fort nombreux; ils semblent bien se rattacher tous, par des voies différentes, au même archétype, sauvé par hasard dans le naufrage des livres anciens; mais tous, à peu de chose près, datent du XV[e] siècle. Il y eut à ce moment une vive émulation entre les érudits italiens pour copier et corriger le texte de notre auteur. Deux ou trois entre autres sont particulièrement connus, Aurispa, Seneca, Pontanus. Il ne faut pas trop médire de leurs travaux. Ils corrigeaient sans méthode, et n'avaient aucun scrupule pour combler les lacunes du texte par des vers de leur composition : nous en verrons plus d'un exemple. Mais ils n'en ont pas moins facilité singulièrement la besogne des érudits modernes, car leurs corrections ont souvent un caractère de haute probabilité qui les a fait adopter universellement, et qui a dispensé les éditeurs récents d'un travail ingrat. Toutefois ces conjectures ne sont pas toujours indispensables et apportent parfois au texte des modifications au moins inutiles, sinon fâcheuses.

Enfin des conjectures ne sont que des conjectures ; elles n'ont pas plus de valeur, pour dater du XVe siècle, que si elles dataient d'hier. Il en résulte qu'à défaut des originaux, les premiers éditeurs auraient dû tout au moins faire un choix méthodique dans cette quantité de manuscrits qui ont pullulé au XVe siècle. Ce travail n'a été fait que de nos jours. Depuis 1472, année où Tibulle fut imprimé pour la première fois (avec Catulle, Properce et les Sylves de Stace), jusqu'à 1829, date de l'édition de Lachmann (avec Catulle et Properce), les éditeurs ne sont guidés dans le choix des manuscrits que par les circonstances ou le caprice ; ils ne choisissent même pas : c'est à qui en collationnera le plus grand nombre, et il est rare qu'ils aient mis à profit sérieusement le petit nombre d'éléments un peu anciens que nous possédons. Nous devons cependant nommer les érudits qui ont le mieux mérité de Tibulle, soit par leurs conjectures, soit par leurs commentaires, soit même par l'importance qu'ils ont pu attacher accidentellement à certaines sources, reconnues aujourd'hui comme essentielles. Notons en passant que la publication du texte de Tibulle suit à peu près les mêmes vicissitudes que celle du texte de Catulle et de Properce, auxquels on le joint le plus souvent.

La deuxième Aldine (1515) — la première était de 1502 — met fin aux tâtonnements de la première heure, et inaugure dans la constitution du texte de Tibulle une période qui durera jusqu'à Scaliger. C'est à elle que se rattachent les éditions de Muret (Venise, 1558, avec Catulle et Properce), et du Portugais Estaço — Achilles Statius — (Venise, 1567, avec commentaires).

Avec Scaliger (Catulle, Tibulle et Properce, Paris, 1577), commence une nouvelle période, qu'on pourrait appeler la période hollandaise, et qui durera jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Elle revient sensiblement pour le

texte à la première Aldine, préférée par Scaliger en haine de Muret; mais elle se fait remarquer surtout par les transpositions arbitraires, le bouleversement radical que Scaliger infligea au texte du poète, et qui après lui fait loi. Les Elzévirs ne manquent pas de le suivre. Scaliger a heureusement un autre mérite à son actif. Il a eu entre les mains un fragment de manuscrit très ancien, aujourd'hui perdu, qu'il tenait de Cujas et qui en porte le nom; avant de publier son édition, où il tira profit de ce fragment, il en avait transcrit les variantes sur un exemplaire de l'édition Plantinienne (Anvers, 1569), conservé aujourd'hui à la bibliothèque de Leyde. Nous en reparlerons plus loin. Dans cette longue période, nous n'avons guère à signaler que les travaux des Dousa, ceux de Heinsius, qui a laissé une collation complète de l'*Eboracensis* de Lachmann, aujourd'hui perdu, et enfin l'abondant commentaire de Broukhusius (Amsterdam, 1708), travail considérable où le poète est un peu noyé.

Volpi (Vulpius), dans sa seconde édition (Padoue, 1749) — la première (1710) était une œuvre de jeunesse — eut l'honneur de mettre fin au règne de Scaliger en rétablissant les vers dans l'ordre des manuscrits. Mais son œuvre fut promptement éclipsée par celle de Heyne, qui dès sa deuxième édition revint au texte de la seconde Aldine. Le succès de Heyne fut à peine interrompu par Lachmann. Sa première édition est de 1755 (Leipzig), les suivantes, de 1775 et 1798. La quatrième fut préparée par Wunderlich et publiée par Dissen en 1817; au commentaire déjà abondant de Heyne, Wunderlich ajoute le sien, qui n'est pas toujours inutile, mais dont on se fût passé sans perte bien appréciable. Dans le même temps paraissaient les éditions de Voss (Heidelberg, 1811), qui le premier contesta l'attribution du troisième livre, celles de Bach et de Huschke (Leipzig, 1819), qui ne sont pas sans mérite.

Enfin Lachmann vint, et le premier essaya de faire un choix dans la profusion des manuscrits. Aucune des sources connues de lui n'était pure d'interpolations ; partout se trouvaient comblées par exemple les lacunes de l'archétype après les vers I, II, 25 ; II, III, 15 et 77 ; III, IV, 64. Il distingua néanmoins entre tous les manuscrits, comme plus anciens et moins corrompus que les autres : l'*Eboracensis* (A), écrit en 1425 et aujourd'hui perdu, mais connu par la recension de Heinsius, et le *Parisinus* 7989 (B), écrit en 1423. En outre, pour les départager en cas de désaccord, il se servit de trois manuscrits de second ordre, *Wittianus, Datanus, Askewianus* (a, b, c), dont aucun par lui-même n'a d'autorité, car ils sont gravement contaminés, mais dont l'accord (C) pouvait être considéré comme équivalent au témoignage des précédents. Telles sont les sources qui lui servirent à constituer son édition (Berlin, 1829, avec Catulle et Properce). Dissen la reproduisit à peu près (Gœttingue, 1835), en y ajoutant un commentaire diversement apprécié, mais qui n'a pas beaucoup diminué le mérite de celui de Heyne. Nous en avons parlé dans la Préface.

Cependant aux manuscrits de Lachmann on ajouta diverses sources fragmentaires qu'il n'avait pas connues à temps, ou dont il avait tiré parti sans les apprécier tout à fait à leur valeur. C'est d'abord et avant tout le *Fragmentum Cujacianum* dont nous avons parlé plus haut, et que nous connaissons par les notes de Scaliger sur un exemplaire d'une édition de Plantin. Lachmann ne connut de ces variantes que ce que Heinsius en avait transcrit sur un exemplaire de la seconde Aldine. Ce fragment de manuscrit, beaucoup plus ancien que les manuscrits complets, ne commençait malheureusement qu'au vers III, IV, 65 ; il contenait à peine le quart des œuvres, et de beaucoup le moins important. Les leçons qu'il nous donne n'en sont pas moins très précieuses, et

du même coup la Plantinienne de 1569 acquiert une importance dont il faut tenir compte : quoique Scaliger n'ait pas apporté à sa collation la méthode rigoureuse des modernes, et qu'il se soit apparemment borné aux variantes principales, cependant son abstention peut faire préjuger avec probabilité de l'identité de la Plantinienne avec le *Fragmentum Cujacianum*, dans les cas où il semble évident qu'il eût signalé la différence.

Au *Fragmentum Cujacianum* s'est ajouté un secours non moins précieux, les *Excerpta Frisingensia*, qu'on trouve dans le ms. 6292 de Munich, écrit au XI[e] siècle, et dont la valeur a été reconnue surtout par L. Müller. Malheureusement l'antiquité et la pureté de ces extraits en compensent mal la désolante brièveté. Avec une vingtaine d'expressions ou de mots recueillis pour des motifs souvent difficiles à déterminer, ils présentent un peu plus de quarante-cinq vers, avec les vers incomplets (1).

Enfin un troisième subside fut fourni par les Extraits dits *Excerpta Parisina*, dont un manuscrit, le *Thuaneus*, remonte au XIII[e] siècle, peut-être même au XII[e]. C'est la copie d'un recueil fait par quelque moine du moyen-âge, et qui comprenait exclusivement des citations latines, plus ou moins remarquables par la beauté ou la moralité de la pensée. Ce recueil, qui renferme 266 vers, est fort important par son antiquité, mais le texte du poète y a été affreusement défiguré : tantôt les mots dont le sens est trop païen ou trop peu moral sont changés arbitrairement, tantôt les pentamètres qui s'écartent du type classique imposé par Ovide y sont ramenés, de façon par exemple que les mots trisyllabiques qui les terminent parfois soient remplacés par des iambes, tantôt enfin le

(1) Ce sont : I, i, 1-2, 5-6, 25, 33-34, 63-64, 71 ; ii, 19, 34, 39-40 ; iv, 9, 33-34 ; v, 70 ; vi, 33-34, 49 : vii, 11-12, 41 ; ix, 18, 45-46 ; II, vi, 21-22 ; III, ii, 1-2 ; iii, 21-22 ; iv, 7-8, 66 ; v, 19-20 ; vi, 33-36, 43-44, 52 ; IV, ii, 3-4 ; xiv, 2.

sens des vers est parachevé par diverses modifications, pour qu'ils puissent être isolés du contexte auquel ils se liaient. On voit aisément dès lors dans quelle mesure restreinte et avec quelle prudence il faut puiser à cette source. On ne peut guère le faire que dans les cas où les autres textes sont manifestement corrompus, sans qu'on ait lieu de soupçonner une correction arbitraire dans les *Excerpta*. Nous avons plusieurs spécimens de ces *Excerpta,* entre autres ceux de Vincent de Beauvais, qui ne sont qu'une copie des précédents ; aucun exemplaire n'a la valeur du *Parisinus* 7647, dit *Thuaneus,* dont l'importance a été démontrée par G. Meynke.

Tels sont les éléments qui, ajoutés aux manuscrits de Lachmann, ont servi à constituer le texte de Tibulle entre Dissen et Bæhrens. Nous signalerons pour cette période, outre l'édition de Rossbach (Leipzig, 1866), d'une part les trois premières éditions de Haupt (Leipzig, 1853, 1861, 1868, avec Catulle et Properce) qui montrent la grande estime qu'on a fait en Allemagne de cette recension, remarquable par sa prudence, mais dénuée d'appareil critique et de commentaire (1) ; d'autre part l'édition de L. Müller (Leipzig, 1870, 1877, 1885, avec Catulle et Properce), beaucoup plus répandue en France, mais beaucoup moins prudente, et qui a le tort de retomber, avec mesure sans doute, mais sans motif suffisant, dans le fameux système des transpositions, abandonné depuis Volpi.

Nous nous sommes longuement étendu sur les sources subsidiaires qui se sont ajoutées aux manuscrits de Lachmann, parce que rien n'est venu diminuer la valeur de ces sources, qui doivent servir encore aujourd'hui à la constitution du texte. Bæhrens même n'a pas essayé

(1) Deux nouvelles éditions (1879 et 1885) ont été préparées par Wahlen. C'est toujours la dernière que nous citons dans le commentaire sous le nom de Haupt.

de les contester. Il n'en est pas de même des manuscrits de Lachmann. Constatant que ces manuscrits avaient déjà subi les interpolations des Aurispa, des Seneca et autres érudits italiens, n'estimant pas dès lors qu'ils fussent sensiblement supérieurs à la tourbe négligée par Lachmann, il résolut d'en chercher de plus anciens. Ses recherches ne furent pas vaines. Il trouva en 1876 à Milan et à Rome deux manuscrits, un *Ambrosianus* des environs de 1374 et un *Vaticanus* de la fin du XIV[e] siècle, où les vers omis dans l'archétype ne sont pas encore remplacés. Il ne s'en tint pas là, et il crut renouveler entièrement la critique de Tibulle, en ajoutant aux précédents un manuscrit de Wolfenbüttel, déjà collationné par Heyne, et auquel il attache une importance extrême, quoiqu'il ne soit que de 1425 environ. De grandes discussions se sont élevées entre les savants allemands sur la valeur des manuscrits de Bæhrens (1). Il a fallu en rabattre. On estime généralement que le *Guelferbytanus* est sans valeur. Il n'en est pas de même des deux autres, du premier surtout : l'*Ambrosianus* et le *Vaticanus*, d'origine pareille, semblent devoir remplacer avec avantage le *Parisinus* (B) de Lachmann, qui dériverait de l'*Ambrosianus* ; mais l'*Eboracensis* (A) de Lachmann, semble garder sa valeur à côté d'eux, ne fût-ce que pour les départager à l'occasion. Quant au C de Lachmann, il est rare désormais qu'on ait grand besoin d'y recourir. Au fond la réforme est assez mince, et une édition postérieure à Bæhrens n'est pas sensiblement différente d'une édition publiée avant lui. Celle de L. Müller en particulier a gardé une grande partie de sa valeur. Il faut néanmoins savoir gré à Bæhrens d'avoir publié son édition. Si elle est médiocre, étant viciée par les leçons

(1) Cf. en particulier Rothstein, *de Tibulli codicibus*, 1880, et R. Leonhard, *id.*, 1882, le second favorable, le premier très opposé aux vues de Bæhrens.

du *Guelferbytanus*, elle est munie d'un apparat critique fort précieux, qui a servi de base principale à la nôtre (1).

Depuis la querelle soulevée en Allemagne par les manuscrits de Bæhrens, les travaux et les éditions n'ont pas manqué; mais tous ces travaux de détail où l'on étudie l'infiniment petit, sont généralement oiseux; les Allemands ont l'art tout personnel d'écrire trente pages pour décider si un vers est de Tibulle. En somme rien d'important ne s'est produit, si ce n'est peut-être une édition de Hiller que je ne connais pas. Il n'y a rien à dire de celle de Fabricius (Berlin, 1881, avec commentaires en allemand) : c'est de la pure fantaisie. Peut-être devrions-nous signaler un opuscule récent de Belling : *Kritische Prolegomena zu Tibull* (Weidmann, 1893, in-8); mais après la critique que M. Em. Thomas en a faite (*Revue critique*, 11 juin 1894), il n'en reste pas grand'-chose. Tous ces travaux prouvent au moins que l'Allemagne a encore des savants pour les écrire, des éditeurs pour les publier, un public pour les lire. Ce ne sont peut-être pas les savants qui manquent en France; ce sont les éditeurs et le public.

IX. — LES TRADUCTIONS FRANÇAISES

Au XVIIe siècle, Tibulle a été traduit en prose par l'abbé de Marolles, traducteur aussi fâcheux qu'infatigable, victime des épigrammes de Furetière et de Ménage, aussi peu estimé de son temps qu'inconnu aujourd'hui. Cependant il faut arriver à la fin du XVIIIe siècle

(1) Nous ne pouvions songer à signaler dans notre Commentaire les leçons de Bæhrens, et nous ne l'avons fait que par exception; mais nous avons cité les leçons de L. Müller et de Haupt, en mettant à côté

pour lui trouver un successeur. En revanche, les trente dernières années du XVIIIe siècle ont vu paraître coup sur coup quatre traductions nouvelles : celle de Masson de Pesay (Paris, 1771, in-8 et in-12), attribuée par Quérard à un certain David, commissaire ordonnateur des guerres ; celle de l'abbé de Longchamps (Paris, 1776, in-8) ; celle du marquis de Pastoret (Paris, 1783, in-8) ; enfin la plus célèbre de toutes, celle de Mirabeau, suivie des *Baisers* de Jean Second et d'un volume de contes et nouvelles (Tours, 1796 et Paris, 1798, 3 vol. in-8). La traduction de Mirabeau fut revendiquée par Lachabeaussière. Nous n'avons à ajouter à cette liste que les deux traductions de Valatour et Baudement, parues simultanément dans les collections Panckouke et Nisard (Paris, 1839), et qu'on trouve encore en librairie. Si Panckouke et Nisard n'avaient pas constitué leurs collections, nous en serions peut-être encore à Mirabeau.

Les traductions en vers sont plus nombreuses que les traductions en prose. Parlerons-nous de cette rapsodie, plusieurs fois réimprimée, qui a pour titre *Les Amours de Tibulle,* et qui sert de pendant aux *Amours de Catulle* (Paris, 1685, 4 v. in-12 ; La Haye, 1742, 4 v. in-12)? Elle a pour auteur ce Lachapelle, qui craignait tant d'être confondu avec Chapelle, et qui aurait mieux fait de s'en féliciter. Il a entremêlé sa prose d'un assez grand nombre de morceaux traduits en vers, mais le poisson ne vaut guère mieux que la sauce. Après lui vient un certain Gillet de Moivre, signalé par les traducteurs postérieurs, mais dont je n'ai pu apercevoir un exemplaire. En 1780, Guys, un négociant lettré connu en son temps par un *Voyage littéraire en Grèce,* publia un *Essai sur les*

leurs noms entre parenthèses, toutes les fois que nous n'avons pas adopté la même leçon qu'eux. Le signe Mss désigne l'accord de l'*Eboracensis* avec l'*Ambrosianus* et le *Vaticanus*, en y ajoutant à l'occasion les sources subsidiaires, toutes les fois qu'il n'y a pas de contraire indication.

élégies de Tibulle, qui est en réalité une traduction de quinze élégies : six du premier livre, et trois de chacun des autres; il manie alternativement le vers de huit syllabes, celui de douze, la strophe et les vers libres.

C'est en 1806 que parut la traduction de Mollevaut, la plus célèbre de toutes, qui n'eut pas moins de cinq éditions en quinze ans. On est un peu surpris aujourd'hui du succès prolongé de cette traduction. Elle est supérieure aux précédentes, et même aux suivantes ; mais son élégance, qu'il faut reconnaître, est bien mièvre et bien banale, et son exactitude laisse encore à désirer. Il est vrai qu'en son temps on lui reprochait tout au contraire de sacrifier l'élégance à l'exactitude ; on était moins difficile qu'aujourd'hui sur ce chapitre ; par exemple on trouvait tout naturel qu'il changeât Marathus en Délie. Cette traduction, faite en alexandrins, et le plus souvent vers pour vers, ne contient que trois livres.

De 1806 à 1830, on ne compte pas moins de cinq traductions en vers : celle de Carondelet-Potelles (Paris, 1807, in-8), paraphrase en alexandrins alternés régulièrement avec des octosyllabes ; celle du Cte Baderon de Saint-Geniez (Paris, 1814, in-8, 2e éd., 1823), en vers de huit syllabes, ou de dix, ou de douze, quelquefois en vers libres ; celle de Corbière (Paris, 1829, in-18), en vers libres ; celle de Porchat, le traducteur de Gœthe, sous le nom de Valamont (Paris, 1830, in-18), en alexandrins suivis, et souvent vers pour vers ; enfin celle de Gaulmier, un professeur poète, mort tout jeune, dont les amis réunirent les essais sous le titre général d'*Œuvres Posthumes* (Paris, 1830, 3 v. in-18) : la traduction de Tibulle, qui occupe le troisième volume, essai intéressant, encore qu'un peu paraphrasé, aurait eu plus de succès peut-être si elle avait été publiée à part. Charles Loyson avait aussi traduit Tibulle en vers, mais on n'en a publié que des fragments.

On remarquera que si les trente dernières années du siècle précédent sont fécondes en traductions en prose, les trente premières années du XIXe sont l'époque des traductions en vers. En 1830, un libraire aurait pu en mettre six à son étalage (1). Tous ces essais, d'une exactitude médiocre, mais parfois d'une certaine élégance, un peu banale et ultra-classique, devaient réussir pendant cette période où les éditeurs Brière, Ménard et Desenne, Dabo, Lemoine, etc., multipliaient les réimpressions des Bernard, des Bernis, des Dorat et de tous les poètes, oubliés aujourd'hui, de la fin du XVIIIe siècle. Mollevaut après tout ne leur est pas sensiblement inférieur. On peut en conclure au moins que pendant soixante ans, et malgré les orages de la Révolution, Tibulle a fait les délices de la société française. Les exclamations enthousiastes de La Harpe (2) et de Mirabeau trouvaient de nombreux échos. A-t-on cessé depuis de lire Tibulle? On s'est peut-être contenté du texte, ce qui vaudrait mieux, mais ce qui n'est pas sûr. Toujours est-il qu'une nouvelle période de plus de soixante ans ne nous offre qu'une seule traduction en vers, par Yvert (Amiens, 1877). Ce poète fécond, une des gloires de la Picardie, traducteur (?) de Catulle et d'Horace, a paraphrasé Tibulle en vers de huit syllabes, ou de douze, ou en vers libres, avec une telle exactitude que les élégies I et II du livre I, par exemple, ne lui ont pas demandé moins de 300 et 350 vers de huit syllabes : environ six vers par distique. Aussi bien était-il le contemporain des traducteurs précédents. Ce n'est pas en 1877, à quatre-vingt-trois ans, c'est en 1827, qu'il aurait dû publier sa traduction.

(1) Notons que c'est à peu près à la même époque que paraissaient en Allemagne les éditions de Heyne-Wunderlich, Voss, Bach, Huschke, Lachmann et Dissen.

(2) Laharpe a lui-même traduit passablement en vers la première élégie du livre I.

Cette bibliographie est sans doute plus que suffisante. On n'attend pas que nous signalions tous les amateurs qui ont cru passer à la postérité en publiant dans une plaquette de quatre pages une ou deux élégies de Tibulle. Il serait également oiseux d'énumérer les nombreuses imitations qui ont été faites de Tibulle, particulièrement pendant cette période de soixante ans, qui lui a donné tant de lecteurs et de traducteurs. Il faut cependant nommer Bertin, poète trop dédaigné aujourd'hui, et qui, avec son ami et compatriote Parny, « le Tibulle français », méritait d'échapper au naufrage dans lequel a sombré toute la poésie galante et fade du XVIII[e] siècle. Assurément Eucharis et Catilie ne peuvent pas rivaliser avec Délie et Némésis ; mais ceux qui aiment encore Tibulle liront avec plaisir, ou du moins avec curiosité, *les Amours* de Bertin, écrits par le poète à l'âge même ou Tibulle écrivait les élégies déliennes. Bertin est nourri des élégiaques latins, mais de Tibulle plus que des autres. Il l'imite à chaque instant : il y a même là un défaut d'originalité qui est sensible, et qui tenait à la jeunesse du poète. Il fait plus que l'imiter, bien souvent il le traduit, avec plus de poésie toujours, avec plus de précision parfois, que ceux qui s'intitulent traducteurs (1).

La faveur dont Tibulle a joui quelque temps lui reviendra-t-elle jamais ? On en peut douter. Cependant la formule célèbre où Boileau résumait ses mérites avec tant de précision n'a pas cessé d'être vraie ; et je serais heureux si ce livre fournissait au moins une occasion ou un prétexte à des études littéraires qui serviraient mieux la gloire de ce tendre et délicat poète.

(1) J'indiquerai particulièrement les élégies VI, VII, VIII, XII du livre I, I, IV, VII, X, XI du livre II, V, VII du livre III, auxquelles il faut ajouter encore la spirituelle lettre aux deux frères de Parny.

Entre autres erreurs et omissions que nous avons certainement commises, et qu'on voudra bien nous pardonner, nous avons laissé échapper, avant l'impression de la notice et du commentaire, un article intéressant de M. Doncieux sur la personnalité de Lygdamus (*Revue de Philologie*, 1888). Après avoir réfuté ceux qui identifient Lygdamus avec Ovide, Cassius de Parme, Valgius Rufus et Lucius Messalinus, M. Doncieux émet une conjecture nouvelle, d'après laquelle Lygdamus serait un frère d'Ovide, nommé Lucius, et connu par Ovide lui-même (*Tristes*, IV, x, 9 et sqq.). A l'appui de cette hypothèse, M. Doncieux fait valoir une interprétation nouvelle, qui est fort plausible, du distique (v. 17-18) où Lygdamus fait connaître la date de sa naissance : *natalem primo* désignerait, non pas le jour de la naissance, mais le premier anniversaire, un an après la naissance ; or le frère d'Ovide était justement son aîné d'un an, jour pour jour, d'après le texte même d'Ovide. Ainsi des témoignages distincts feraient coïncider exactement la naissance de Lygdamus et celle de ce Lucius. L'hypothèse et l'interprétation méritaient d'être signalées.

Ph. Martinon

Paris, 1895

ALBII TIBULLI

LIBRI QUATUOR

LES ÉLÉGIES DE TIBULLE

EN QUATRE LIVRES



ALBII TIBULLI

LIBER PRIMUS

I

DIVITIAS *alius fulvo sibi congerat auro,*
Et teneat culti jugera multa soli,
Quem labor assiduus vicino terreat hoste,
Martia cui somnos classica pulsa fugent:
Me mea paupertas vita traducat inerti,
Dum meus assiduo luceat igne focus.
Ipse seram teneras maturo tempore vites
Rusticus et facili grandia poma manu;
Nec Spes destituat, sed frugum semper acervos
Præbeat, et pleno pinguia musta lacu.
Nam veneror, seu stipes habet desertus in agris,
Seu vetus in trivio florea serta lapis;



LES ÉLÉGIES DE TIBULLE

LIVRE PREMIER

I

D'AUTRES possèderont des trésors entassés,
Ils auront maint arpent de champs ensemencés,
Pour qu'effrayés toujours, toujours sur le qui-vive,
D'un sommeil incertain la trompette les prive :
J'aime mieux vivre pauvre et ne pas guerroyer,
Pourvu qu'un feu constant brille dans mon foyer.
Je veux dans la saison planter la tendre vigne ;
Je veux que sous ma main l'arbre fruitier s'aligne.
Sois propice, Espérance : amasse par monceaux
Les blés mûrs, fais couler le vin doux en ruisseaux ;
Car j'honore, isolée aux champs, la souche sainte,
Aux carrefours, la pierre antique de fleurs ceinte ;

Et quodcumque mihi pomum novus educat annus,
Libatum agricolæ ponitur ante deo.
Flava Ceres, tibi sit nostro de rure corona
Spicea, quæ templi pendeat ante fores ;
Pomosisque ruber custos ponatur in hortis,
Terreat ut sæva falce Priapus aves.
Vos quoque, felicis quondam, nunc pauperis agri
Custodes, fertis munera vestra, Lares.
Tunc vitula innumeros lustrabat cæsa juvencos :
Nunc agna exigui est hostia parva soli.
Agna cadet vobis, quam circum rustica pubes
Clamet : « Io ! messes et bona vina date. »
Jam modo, jam possim contentus vivere parvo,
Nec semper longæ deditus esse viæ,
Sed Canis æstivos ortus vitare sub umbra
Arboris ad rivos prætereuntis aquæ.
Nec tamen interdum pudeat tenuisse bidentem,
Aut stimulo tardos increpuisse boves,
Non agnamve sinu pigeat fetumve capellæ
Desertum oblita matre referre domum.
At vos exiguo pecori, furesque lupique,
Parcite : de magno præda petenda grege.
Hic ego pastoremque meum lustrare quotannis,
Et placidam soleo spargere lacte Palem.
Adsitis, divi, neu vos e paupere mensa
Dona nec e puris spernite fictilibus :
Fictilia antiquus primum sibi fecit agrestis
Pocula, de facili composuitque luto.
Non ego divitias patrum fructusque requiro,
Quos tulit antiquo condita messis avo :

Et les fruits que produit l'automne tous les ans,
J'en offre la primeur à nos dieux pour présents.
O Cérès, des épis qu'en mes champs on moissonne,
Je veux que pour ton temple on tresse une couronne.
Qu'effrayant de sa faux terrible les oiseaux,
Un Priape rougi garde mes arbrisseaux.
Lares, qui protégez ma terre jadis grande,
Bien petite aujourd'hui, vous aurez votre offrande.
La génisse autrefois pour l'immense troupeau
Tombait : pauvre aujourd'hui, j'offre un petit agneau ;
Je l'immolerai donc, tandis que la jeunesse
Criera : « Donnez bons vins et blés avec largesse ! »
  Puissé-je désormais vivre de peu, content,
Ne plus passer au loin ma vie en combattant,
Mais fuir pendant l'été la Canicule ardente,
En cherchant l'ombre au bord d'un ruisseau qui serpente.
Je tiendrai le hoyau sans rougir ; au sillon
Je pousserai le bœuf tardif de l'aiguillon,
Et je rapporterai dans mes bras la chevrette
Ou l'agnelet perdu par sa mère distraite.
Mais vous, voleurs et loups, à mon petit bercail
Faites grâce, et pillez quelque riche bétail.
  Je purifie ici mon berger chaque année ;
De lait pur par mes mains Palès est arrosée.
Dieux, soyez bienveillants ; ne dédaignez jamais
L'argile pure où sont offerts de pauvres mets ;
Car les vieux paysans dans la terre docile
Ont modelé d'abord d'humbles coupes d'argile.
Je ne regrette pas les biens de mes aïeux,
Ni les riches profits de leurs blés spacieux ;

Parva seges satis est, satis est, requiescere lecto
Si licet, et solito membra levare toro.
Quam juvat immites ventos audire cubantem,
Et dominam tenero continuisse sinu !
Aut, gelidas hibernus aquas cum fuderit Auster,
Securum somnos imbre juvante sequi !
Hoc mihi contingat : sit dives jure, furorem
Qui maris et tristes ferre potest pluvias.
O quantum est auri potius pereatque smaragdi,
Quam fleat ob nostras ulla puella vias !
Te bellare decet terra, Messalla, marique,
Ut domus hostiles præferat exuvias :
Me retinent vinctum formosæ vincla puellæ,
Et sedeo duras janitor ante fores.
Non ego laudari curo, mea Delia : tecum
Dum modo sim, quæso segnis inersque vocer.
Te spectem, suprema mihi cum venerit hora,
Te teneam moriens deficiente manu.
Flebis et arsuro positum me, Delia, lecto,
Tristibus et lacrimis oscula mixta dabis.
Flebis : non tua sunt duro præcordia ferro
Vincta, nec in tenero stat tibi corde silex.
Illo non juvenis poterit de funere quisquam
Lumina, non virgo, sicca referre domum.
Tum Manes ne læde meos, sed parce solutis
Crinibus, et teneris, Delia, parce genis.
Interea, dum fata sinunt, jungamus amores :
Jam veniet tenebris Mors adoperta caput,
Jam subrepet iners ætas, nec amare decebit,
Dicere nec cano blanditias capite.

Un petit champ, c'est bien assez, et que je puisse
Trouver pour mon repos une couche propice,
Entendre de mon lit les vents impétueux
En serrant sur mon cœur un sein voluptueux,
Ou, quand les vents d'hiver chassent la froide averse,
Tranquille, m'endormir à ce bruit qui me berce.
Voilà mes vœux : laissons les richesses à ceux
Qui bravent le courroux des flots et l'eau des cieux.
Ah ! périssent plutôt les trésors de la terre
Que pleure à mon départ la femme qui m'est chère !
Messala, va combattre en de lointains détroits,
Pour parer ton palais des dépouilles des rois :
Moi, je suis enchaîné dans les fers d'une belle,
Assis, comme un esclave, à sa porte rebelle.
La gloire, loin de toi, Délie, a peu d'appas :
Je brave la censure, et ne te quitte pas.
A mes derniers instants tu seras là, maîtresse,
Que ma main défaillante en expirant te presse.
En voyant au bûcher mes restes déposés,
Tu mêleras tes pleurs brûlants à tes baisers ;
Oui, tes pleurs couleront, car un fer inflexible
N'étreint pas dans ton sein une roche insensible.
Quel jeune homme aussi bien, quelle femme pourrait
Assister les yeux secs à ce funeste apprêt ?
Epargne tes cheveux du moins, retiens tes larmes,
N'afflige pas mon ombre en outrageant tes charmes.
En attendant, aimons, et jouissons du sort :
Bientôt, le front voilé, viendra la sombre Mort ;
Bientôt l'âge glacé viendra ; mais la tendresse,
Mais les mots doux sont mal séants à la vieillesse.

Nunc levis est tractanda Venus, dum frangere postes
Non pudet, et rixas inseruisse juvat.
Hic ego dux milesque bonus : vos, signa tubæque,
Ite procul, cupidis vulnera ferte viris,
Ferte et opes : ego composito securus acervo
Despiciam dites, despiciamque famem.



C'est maintenant qu'il faut aimer, à l'âge heureux
Des verrous démolis, des combats amoureux.
Là, je suis bon soldat, bon chef ; que l'homme avide
Brave au son des clairons la blessure homicide,
Qu'il s'enrichisse : heureux, libre, à mon aise enfin,
Je ris de l'opulence, et ne crains point la faim.



II

ADDE *merum vinoque novos compesce dolores,*
Occupet ut fessi lumina victa sopor ;
Neu quisquam multo perfusum tempora Baccho
Excitet, infelix dum requiescit amor.
Nam posita est nostræ custodia sæva puellæ,
Clauditur et dura janua firma sera.
Janua difficilis dominæ, te verberet imber,
Te Jovis imperio fulmina missa petant.
Janua, jam pateas uni mihi, victa querelis,
Neu furtim verso cardine aperta sones.
Et mala si qua tibi dixit dementia nostra,
Ignoscas : capiti sint, precor, illa meo ;
Te meminisse decet, quæ plurima voce peregi
Supplice, cum posti florea serta darem.
Tu quoque ne timide custodes, Delia, falle ;
Audendum est : fortes adjuvat ipsa Venus.
Illa favet, seu quis juvenis nova limina tentat,
Seu reserat fixo dente puella fores ;
Illa docet furtim molli derepere lecto,
Illa pedem nullo ponere posse sono,
Illa viro coram nutus conferre loquaces,
Blandaque compositis abdere verba notis.

II

VERSE encor, que Bacchus, dissipant mon chagrin,
Impose à mes yeux las le sommeil souverain.
Mais dans le vin noyé que nul ne me réveille,
Tandis que mon amour infortuné sommeille.
Car on livre Délie à des gardiens jaloux,
Et sa porte est fermée avec de durs verrous.
Tombe sur toi la pluie, ô porte inaccessible !
Que Jupiter tonnant te choisisse pour cible !
Mais non, cède à mes pleurs : en cachette et sans bruit,
Porte, pour moi tout seul ouvre-toi dans la nuit.
Et si je t'insultai dans ma folie amère,
Pardonne, et que sur moi retombe ma colère ;
Rappelle-toi mes mots suppliants et flatteurs,
Quand j'ornais tes battants de guirlandes de fleurs.
Et toi, sache tromper tes gardiens, ô maîtresse ;
De l'audace ! Vénus aime la hardiesse :
Propice au jeune amant qui cherche un rendez-vous,
A l'amante qui vient lui tirer les verrous,
Elle enseigne à ramper hors du lit en cachette,
A marcher dans la nuit d'une façon discrète,
A se parler des yeux en face d'un époux,
En signes convenus qui cachent des mots doux.

Nec docet hoc omnes, sed quos nec inertia tardat,
Nec vetat obscura surgere nocte timor.
En ego cum tenebris tota vagor anxius urbe,
. . . .
Nec sinit occurrat quisquam, qui corpora ferro
Vulneret, aut rapta præmia veste petat.
Quisquis amore tenetur, eat tutusque sacerque
Qualibet : insidias non timuisse decet.
Non mihi pigra nocent hibernæ frigora noctis,
Non mihi, cum multa decidit imber aqua :
Non labor hic lædit, reseret modo Delia postes,
Et vocet ad digiti me taciturna sonum.
Parcite luminibus, seu vir seu femina fiat
Obvia : celari vult sua furta Venus ;
Neu strepitu terrete pedum, neu quærite nomen,
Neu prope fulgenti lumina ferte face ;
Si quis et imprudens adspexerit, occulat ille,
Perque deos omnes se meminisse neget :
Nam fuerit quicumque loquax, is sanguine natam,
Is Venerem e rabido sentiet esse mari.
Nec tamen huic credet conjux tuus, ut mihi verax
Pollicita est magico saga ministerio :
Hanc ego de cælo ducentem sidera vidi,
Fluminis hæc rapidi carmine vertit iter ;
Hæc cantu finditque solum, Manesque sepulcris
Elicit, et tepido devocat ossa rogo ;
Jam tenet infernas magico stridore catervas,
Jam jubet adspersas lacte referre pedem ;
Cum libet, hæc tristi depellit nubila cælo,
Cum libet, æstivo convocat orbe nives ;

Mais ces leçons, il faut les mériter, maîtresse,
Et la nuit se lever sans peur et sans paresse.
Quand je vais, moi, la nuit, promener mon tourment
Par la ville, Vénus a pitié d'un amant ;
C'est elle qui me guide, et dérobe ma vue
Au voleur qui dépouille, à l'assassin qui tue.
Car l'amant est sacré : toujours en sûreté,
Il peut aller partout sans être inquiété.
Pour moi je ne crains rien, ni les flots de l'averse,
Ni dans les nuits d'hiver le froid aigu qui perce,
Pouvu que Délia, sans élever la voix,
Vienne ouvrir et m'appelle au doux bruit de ses doigts.
Hommes, fermez les yeux ; femmes, soyez discrètes ;
Les faveurs de Vénus doivent rester secrètes ;
Gardez de m'effrayer par le bruit de vos pas,
Ignorez qui je suis, et ne m'éclairez pas ;
Et si quelqu'un me voit sans le vouloir, n'importe :
Qu'il jure qu'il n'a vu personne à cette porte.
L'indiscret connaîtrait le courroux menaçant
De celle qui naquit des flots mêlés de sang.
Aussi bien ton époux le croirait-il ? Non certe :
J'en ai l'aveu formel d'une sorcière experte.
Je l'ai vue arracher les étoiles au ciel,
Les fleuves remonter leur cours à son appel ;
Elle entr'ouvre la terre, et les morts qui l'habitent
Se lèvent, et les os du bûcher ressuscitent ;
Elle évoque d'un mot les esprits des enfers,
Qu'un geste fait rentrer dans leurs gouffres ouverts ;
Au seul son de sa voix la tempête recule,
Ou bien la neige tombe en pleine canicule ;

Sola tenere malas Medeæ dicitur herbas,
Sola feros Hecatæ perdomuisse canes.
Hæc mihi composuit cantus, quis fallere posses ;
Ter cane, ter dictis despue carminibus :
Ille nihil poterit de nobis credere cuiquam,
Non sibi, si in molli viderit ipse toro.
Tu tamen abstineas aliis, nam cetera cernet
Omnia : de mé uno sentiet ille nihil.
Quid credam ? nempe hæc eadem se dixit amores
Cantibus aut herbis solvere posse meos,
Et me lustravit tædis, et nocte serena
Concidit ad magicos hostia pulla deos ;
Non ego totus abesset amor, sed mutuus esset,
Orabam, nec te posse carere velim.
Ferreus ille fuit, qui te cum posset habere,
Maluerit prædas stultus et arma sequi.
Ille licet Cilicum victas agat ante catervas,
Ponat et in capto Martia castra solo,
Totus et argento contextus, totus et auro,
Insideat celeri conspiciendus equo ;
Ipse boves, mea, sim tecum modo, Delia, possim
Jungere, et in solito pascere monte pecus ;
Et te dum liceat teneris retinere lacertis,
Mollis et inculta sit mihi somnus humo.
Quid Tyrio recubare toro sine amore secundo
Prodest, cum fletu nox vigilanda venit ?
Nam neque tum plumæ, nec stragula picta soporem,
Nec sonitus placidæ ducere possit aquæ.
Num Veneris magnæ violavi numina verbo,
Et mea nunc pœnas impia lingua luit ?

De Médée elle sait les poisons violents,
Et d'Hécate elle a pu dompter les chiens hurlants.
Or elle m'a dicté, pour que tu les redises,
Des chants magiques ; chante et crache à trois reprises :
Ton époux ne croira personne ; je dis mieux :
Il nous verrait au lit sans en croire ses yeux.
Mais n'accorde qu'à moi tes faveurs : je l'atteste,
Aveugle pour moi seul, il verrait tout le reste.
Dois-je l'en croire ? elle ose encore m'affirmer
Qu'elle peut par ses chants m'empêcher de t'aimer ;
Portant autour de moi sa torche, aux dieux de l'ombre
Elle a dans la nuit pure offert un agneau sombre ;
Mais moi, qui ne saurais voir mon amour changé,
Je priais seulement pour qu'il fût partagé.
Cet homme était d'airain, qui naguère à tes charmes
Préféra follement le butin et les armes.
Qu'il chasse devant lui le Cilicien défait,
Que sur un sol conquis il campe, satisfait,
Que tout couvert d'argent et d'or, soldat cupide,
On l'admire monté sur un cheval rapide ;
Moi, je voudrais, Délie, avec toi partager
Le sort d'un laboureur ou celui d'un berger ;
Dans mes bras caressants pourvu que je te presse,
Je dormirais content sur la terre, ô maîtresse.
Que sert un lit de pourpre à qui n'est pas aimé,
S'il doit veiller la nuit, dans les pleurs consumé ?
Ni lit de plume alors, ni riche couverture
N'endort, ni le doux bruit d'un ruisseau qui murmure.
Ai-je fait un outrage à ta divinité,
Vénus ? suis-je puni de quelque impiété ?

Num feror incestus sedes adiisse deorum,
Sertaque de sanctis deripuisse focis ?
Non ego, si merui, dubitem procumbere templis
Et dare sacratis oscula liminibus,
Non ego tellurem genibus perrepere supplex,
Et miserum sancto tundere poste caput.
At tu, qui lætus rides mala nostra, caveto
Mox tibi : non uni sæviet usque deus.
Vidi ego, qui juvenum miseros lusisset amores,
Post Veneris vinclis subdere colla senem,
Et sibi blanditias tremula componere voce,
Et manibus canas fingere velle comas :
Stare nec ante fores puduit, caræve puellæ
Ancillam medio detinuisse foro.
Hunc puer, hunc juvenis turba circumterit arta,
Despuit in molles et sibi quisque sinus.
At mihi parce, Venus ; semper tibi dedita servit
Mens mea : quid messes uris acerba tuas ?



De quelque sanctuaire ai-je souillé l'enceinte,
Ou pris sur un autel une guirlande sainte ?
J'irais alors devant les temples vénérés
Me prosterner, j'irais baiser leurs seuils sacrés,
J'irais, à deux genoux me traînant sur la terre,
Triste, heurter mon front à leurs portes de pierre.
Mais toi, qui ris gaîment de mes maux, gare à toi !
Les dieux ne voudront pas frapper toujours sur moi.
Tel des jeunes amants a raillé la détresse,
Qui de Vénus subit le joug dans sa vieillesse :
Sa voix en chevrotant marmotte des aveux,
Sur sa tête il arrange un reste de cheveux,
Devant un seuil fermé sans honte il se lamente,
Et veut en plein forum soudoyer la servante ;
Enfants et jeunes gens le suivent quand il sort,
Et crachent sur leur sein pour conjurer le sort.
Mais moi, Vénus, je suis un esclave qui t'aime :
Cruelle, en me frappant, tu frappes sur toi-même.



III

IBITIS *Ægæas sine me, Messalla, per undas ;*
O utinam memores, ipse cohorsque, mei !
Me tenet ignotis ægrum Phæacia terris :
Abstineas avidas, Mors, precor, atra, manus ;
Abstineas, Mors atra, precor : non hic mihi mater
Quæ legat in mæstos ossa perusta sinus,
Non soror, Assyrios cineri quæ dedat odores,
Et fleat effusis ante sepulcra comis,
Delia non usquam ; quæ me quam mitteret urbe
Dicitur ante omnes consuluisse deos.
Illa sacras pueri sortes ter sustulit : illi
Rettulit e trinis omina certa puer.
Cuncta dabant reditus ; tamen est deterrita nunquam
Quin fleret, nostras respueretque vias.
Ipse ego solator, cum jam mandata dedissem,
Quærebam tardas anxius usque moras :
Aut ego sum causatus aves aut omina dira,
Saturnive sacram me tenuisse diem.
O quotiens, ingressus iter, mihi tristia dixi
Offensum in porta signa dedisse pedem !
Audeat invito ne quis discedere Amore,
Aut sciat egressum se prohibente deo.

III

MESSALA, dans la mer Egée allez sans moi,
Mais ne m'oubliez pas, tes compagnons et toi.
La fièvre loin de vous m'arrête en Phéacie :
O Mort, retiens tes mains avides, je t'en prie.
Epargne-moi : ma mère en deuil n'est point ici
Pour recueillir mes os brûlés ; ma sœur aussi,
Les cheveux dénoués, n'est pas là pour répandre
Des pleurs sur mon tombeau, des parfums sur ma cendre,
Ni ma Délie enfin, qui voulut consulter
Tous les dieux de la ville avant de me quitter.
Trois fois l'enfant aux sorts interrogé par elle
Lui fit de mon retour la promesse formelle ;
Mais les signes certains n'ont pu la rassurer,
Rien n'a pu l'empêcher de craindre et de pleurer.
Et moi, prêt à partir, je m'effrayais comme elle,
Et cherchais pour rester quelque raison nouvelle.
J'invoquais un augure annonçant quelque mal,
Le vol de quelque oiseau, le sabbat, jour fatal.
Un faux pas que je fis fut un fâcheux présage
Auquel j'ai bien souvent pensé dans le voyage.
Ah ! ne partez jamais quand l'Amour le défend,
Ou craignez le courroux de ce cruel enfant.

Quid tua nunc Isis mihi, Delia, quid mihi prosunt
Illa tua totiens æra repulsa manu ?
Quidve, pie dum sacra colis, pureque lavari
Te (memini), et puro secubuisse toro ?
Nunc, dea, nunc succurre mihi (nam posse mederi
Picta docet templis multa tabella tuis),
Ut mea votivas persolvens Delia voces
Ante sacras, lino tecta, fores sedeat,
Bisque die, resoluta comas, tibi dicere laudes
Insignis turba debeat in Pharia ;
At mihi contingat patrios celebrare Penates,
Reddereque antiquo menstrua tura Lari.
Quam bene Saturno vivebant rege, priusquam
Tellus in longas est patefacta vias !
Nondum cæruleas pinus contempserat undas,
Effusum ventis præbueratque sinum,
Nec vagus, ignotis repetens compendia terris,
Presserat externa navita merce ratem ;
Illo non validus subiit juga tempore taurus,
Non domito frenos ore momordit equus ;
Non domus ulla fores habuit, non fixus in agris,
Qui regeret certis finibus arva, lapis ;
Ipsæ mella dabant quercus, ultroque ferebant
Obvia securis ubera lactis oves ;
Non acies, non ira fuit, non bella, nec ensem
Immiti sævus duxerat arte faber.
Nunc Jove sub domino cædes et vulnera semper,
Nunc mare, nunc leti multa reperta via est.
Parce, pater : timidum non me perjuria terrent,
Non dicta in sanctos impia verba deos.

A quoi bon secouer ton sistre, ô ma Délie,
Et supplier Isis, qui maintenant m'oublie ?
Pourquoi ce corps dans l'eau pieusement baigné,
Tandis que de ton lit je restais éloigné ?
Ah ! guéris-moi, déesse : en toi j'ai confiance,
Puisque tant d'ex-voto démontrent ta puissance ;
Guéris-moi : ma Délie, en vêtements de lin,
Accomplissant son vœu devant ton seuil divin,
Cheveux flottants, parmi tes pieuses phalanges,
Ira matin et soir célébrer tes louanges.
Et moi, puissé-je encor, vieux Lares paternels,
O Pénates, brûler l'encens sur vos autels !
Quand Saturne régnait, la vie était heureuse ;
La terre n'offrait pas de route aventureuse ;
Nul pin n'avait encor bravé les flots mouvants,
Ni fait enfler sa voile aux haleines des vents ;
Errant pour s'enrichir aux lointaines contrées,
Nul ne chargeait sa nef d'exotiques denrées ;
Nul ne savait plier au joug le bœuf puissant,
Ni soumettre un cheval au mors obéissant ;
Les maisons n'avaient point de porte ; aucune pierre
Des champs délimités ne fixait la lisière ;
Le miel coulait tout seul des chênes ; la brebis
D'elle-même au berger venait tendre son pis.
Alors on ignorait la bataille et la guerre,
Et le glaive forgé par l'homme sanguinaire.
Aujourd'hui ce ne sont que meurtres et combats,
Et par mille chemins l'homme court au trépas.
Pitié pour moi, grands Dieux ! j'ignore le parjure,
Et jamais contre vous je n'ai lancé l'injure.

Quod si fatales jam nunc explevimus annos,
Fac lapis inscriptis stet super ossa notis :
« *Hic jacet immiti consumptus morte Tibullus,*
Messallam terra dum sequiturque mari. »
Sed me, quod facilis tenero sum semper Amori,
Ipsa Venus campos ducet in Elysios.
Hic choreæ cantusque vigent, passimque vagantes
Dulce sonant tenui gutture carmen aves ;
Fert casiam non culta seges, totosque per agros
Floret odoratis terra benigna rosis ;
At juvenum series teneris immixta puellis
Ludit, et assidue prælia miscet Amor.
Illic est, cuicumque rapax mors venit amanti,
Et gerit insigni myrtea serta coma.
At scelerata jacet sedes in nocte profunda
Abdita, quam circum flumina nigra sonant ;
Tisiphoneque impexa feros pro crinibus angues
Sævit, et huc illuc impia turba fugit ;
Tunc niger in porta serpentum Cerberus ore
Stridet, et æratas excubat ante fores.
Illic Junonem tentare Ixionis ausi
Versantur celeri noxia membra rota,
Porrectusque novem Tityos per jugera terræ
Assiduas atro viscere pascit aves ;
Tantalus est illic, et circum stagna, sed acrem
Jamjam poturi deserit unda sitim ;
Et Danai proles, Veneris quod numina læsit,
In cava Lethæas dolia portat aquas.
Illic sit, quicumque meos violavit amores,
Optavit lentas et mihi militias.

Que si les jours prescrits déjà sont achevés,
Qu'on m'élève une tombe avec ces mots gravés :
« Ci-gît Tibulle, mort par un destin sévère,
En suivant Messala sur la terre étrangère. »
Mais si durant ma vie Amour seul m'inspira,
Aux Champs Elyséens Vénus me conduira.
Là ce ne sont que danse et chants, et sous l'ombrage
On entend les oiseaux chanteurs au doux ramage ;
Là croissent sans travail des arbres embaumés ;
De fleurs au frais parfum les champs sont parsemés ;
La ronde des garçons et des filles rieuses
Tourne, et l'amour préside à leurs luttes joyeuses ;
Là viennent, couronnés du myrte de Cypris,
Les malheureux amants que la mort a surpris.
Mais le séjour maudit dans une nuit profonde
Se cache, enveloppé du fleuve noir qui gronde.
Là Tisiphone, avec des serpents pour cheveux,
Traque de tous côtés les coupables hideux ;
Sur les portes d'airain veille le noir Cerbère,
Dont les serpents affreux sifflent avec colère ;
Là, pour avoir tenté de séduire Junon,
Sur sa roue attaché, tourne et roule Ixion ;
Là, couvrant neuf arpents de terre, on voit Titye
Offrir son foie au noir vautour qui le châtie ;
Tantale est dans un lac, mais s'il y veut puiser,
L'eau s'enfuit, et sa soif ne se peut apaiser ;
Pour avoir offensé Vénus, les Danaïdes
Emplissent d'eau sans fin des tonneaux toujours vides :
Puissé-je y voir aussi le rival offensant
Qui peut-être a compté me voir longtemps absent.

At tu, casta, precor, maneas, sanctique pudoris
Assideat custos sedula semper anus;
Hæc tibi fabellas referat, positaque lucerna
Deducat plena stamina longa colu;
At circa gravibus pensis affixa puella
Paulatim somno fessa remittat opus.
Tum veniam subito, nec quisquam nuntiet ante,
Sed videar cælo missus adesse tibi.
Tunc mihi, qualis eris, longos turbata capillos,
Obvia nudato, Delia, curre pede.
Hoc precor; hunc illum nobis Aurora nitentem
Luciferum roseis candida portet equis.



Mais toi, ne trahis pas : de ta vertu gardienne,
Qu'une mère attentive auprès de toi se tienne.
Ecoute ses récits, quand elle vient s'asseoir,
Et filer sa quenouille à la lampe, le soir ;
Et tandis que, cédant au sommeil qui l'engage,
L'esclave à ton côté laisse tomber l'ouvrage,
Sans qu'on m'ait annoncé je parais à tes yeux ;
Et toi, tu me croiras envoyé par les dieux :
Tes beaux cheveux épars, pieds nus, mais toujours belle,
Tu courras au devant de l'amant qui t'appelle.
C'est là l'unique vœu que forme mon amour :
Puisse la blanche aurore amener ce beau jour !



IV

SIC *umbrosa tibi contingant tecta, Priape,*
Ne capiti soles, ne noceantque nives :
Quæ tua formosos cepit sollertia ? certe
Non tibi barba nitet, non tibi culta coma est,
Nudus et hibernæ producis frigora brumæ,
Nudus et æstivi tempora sicca Canis. »
Sic ego : tum Bacchi respondit rustica proles,
Armatus curva sic mihi falce deus.
« *O fuge te teneræ puerorum credere turbæ,*
Nam causam justi semper amoris habent :
Hic placet, angustis quod equum compescit habenis ;
Hic placidam niveo pectore pellit aquam ;
Hic, quia fortis adest audacia, cepit ; at illi
Virgineus teneras stat pudor ante genas.
Sed ne te capiant, primo si forte negabit,
Tædia : paulatim sub juga colla dabit.
Longa dies homini docuit parere leones;
Longa dies molli saxa peredit aqua ;
Annus in apricis maturat collibus uvas,
Annus agit certa lucida signa vice.
Nec jurare time : Veneris perjuria venti
Irrita per terras et freta summa ferunt ;

IV

PRIAPE, qu'un épais feuillage te protège
Et du soleil brûlant et de la froide neige !
Mais comment nos mignons cèdent-ils à tes vœux,
Toi qui soignes si mal ta barbe et tes cheveux,
Toi qui subis tout nu le froid et la gelée,
Et les feux dévorants dont la terre est brûlée ?
Ainsi disais-je : armé de la faux qu'il brandit,
Le dieu, rustique enfant de Bacchus, répondit :
« Fuis nos jeunes garçons, Tibulle, par prudence,
Car devant leurs attraits tu seras sans défense.
L'un par un frein serré maîtrise les chevaux ;
De sa blanche poitrine un autre fend les eaux ;
Celui-ci nous séduit par son bouillant courage,
L'autre par la pudeur qui rougit son visage.
Au surplus d'un refus ne va pas t'alarmer ;
Sans doute avec le temps tu te feras aimer :
Le temps peut des lions dompter l'humeur altière ;
Le temps permet à l'eau de creuser une pierre ;
Ce n'est qu'au bout d'un an que le raisin mûrit,
Et que le cercle entier par l'étoile est décrit.
Jure sans crainte aussi, car le vent sur ses ailes
Emporte au loin les faux serments des infidèles ;

Gratia magna Jovi : vetuit pater ipse valere,
Jurasset cupide quidquid ineptus amor ;
Perque suas impune sinit Dictynna sagittas
Affirmes, crines perque Minerva suos.
At si tardus eris, errabis : transiet ætas,
Quam cito! non segnis stat remeatque dies.
Quam cito purpureos deperdit terra colores,
Quam cito formosas populus alba comas!
Quam jacet, infirmæ venere ubi fata senectæ,
Qui prior Eleo est carcere missus equus!
Vidi jam juvenem, premeret cum serior ætas,
Mærentem stultos præteriisse dies.
Crudeles divi! serpens novus exuit annos :
Formæ non ullam fata dedere moram.
Solis æterna est Phœbo Bacchoque juventa :
Nam decet intonsus crinis utrumque deum.
Tu, puero quodcumque tuo tentare libebit,
Cedas : obsequio plurima vincit amor.
Neu comes ire neges, quamvis via longa paretur,
Et Canis arenti torreat arva siti,
Quamvis prætexens picea ferrugine cælum,
Venturam admittat nimbifer arcus aquam ;
Vel si cæruleas puppi volet ire per undas,
Ipse levem remo per freta pelle ratem ;
Nec te pæniteat duros subiisse labores
Aut opera insuetas atteruisse manus ;
Nec, velit insidiis altas si claudere valles,
Dum placeas, humeri retia ferre negent ;
Si volet arma, levi tentabis ludere dextra :
Sæpe dabis nudum, vincat ut ille, latus.

Rends grâce à Jupiter : il rend nuls les serments
Qu'un désir insensé dicte seul aux amants,
Et c'est impunément qu'un parjure profane
Les cheveux de Minerve et les traits de Diane.
Mais hâte-toi : le temps marche d'un pas pressé,
Et jamais ne revient après qu'il a passé.
Qu'en peu de temps le sol perd sa riche parure,
Et le beau peuplier sa pâle chevelure !
Qu'il languit promptement, par l'âge estropié,
Ce coursier qui dans Pise autrefois a brillé !
Ah ! combien j'en ai vus, au seuil de la vieillesse,
Pleurer d'avoir perdu follement leur jeunesse !
Dieux cruels ! tous les ans le serpent rajeunit,
Tandis qu'en peu d'instants la beauté se ternit :
Seuls Bacchus et Phébus ont toujours le même âge,
Avec de longs cheveux sur un jeune visage.
« Cède aux moindres désirs de qui t'a su charmer :
C'est en obéissant que l'on se fait aimer.
S'il veut partir, si loin qu'il aille, on l'accompagne,
Même quand Sirius déssèche la campagne,
Même si, déployant aux cieux un rideau noir,
L'arc-en-ciel te prévient qu'il va bientôt pleuvoir ;
Veut-il fendre les flots de la mer azurée,
Prends la rame et conduis la barque démarrée ;
Supporte sans regrets de pénibles travaux ;
Use ta main novice à des efforts nouveaux ;
Veut-il chasser la bête au fond de son repaire,
Emporte ses filets sur ton dos pour lui plaire ;
Si vous luttez ensemble, attaque avec douceur,
Prête un flanc découvert aux coups de l'agresseur.

Tum tibi mitis erit, rapias tum cara licebit
Oscula : pugnabit, sed tamen apta dabit.
Rapta dabit primo, mox offeret ipse roganti ;
Post etiam collo se implicuisse volet.
Heu ! male nunc artes miseras hæc sæcula tractant :
Jam tener assuevit munera velle puer.
Jam tu, qui Venerem docuisti vendere primus,
Quisquis es, infelix urgeat ossa lapis.
Pieridas, pueri, doctos et amate poetas,
Aurea nec superent munera Pieridas.
Carmine purpurea est Nisi coma ; carmina ni sint,
Ex humero Pelopis non nituisset ebur.
Quem referent Musæ, vivet, dum robora tellus,
Dum cælum stellas, dum vehet amnis aquas ;
At qui non audit Musas, qui vendit amorem,
Idææ currus ille sequatur Opis,
Et tercentenas erroribus expleat urbes,
Et secet ad Phrygios vilia membra modos.
Blanditiis vult esse locum Venus ipsa : querelis
Supplicibus, miseris fletibus illa favet. »
Hæc mihi, quæ canerem Titio, deus edidit ore :
Sed Titium conjux hæc meminisse vetat.
Pareat ille suæ : vos me celebrate magistrum,
Quos male habet multa callidus arte puer.
Gloria cuique sua est : me, qui spernentur, amantes
Consultent : cunctis janua nostra patet.
Tempus erit, cum me Veneris præcepta ferentem
Deducat juvenum sedula turba senem.
Heu, heu ! quam Marathus lento me torquet amore !
Deficiunt artes, deficiuntque doli.

Alors, rendu traitable, il te laissera prendre,
Non sans le refuser d'abord, un baiser tendre ;
Ce baiser, pris d'abord, bientôt il l'offrira,
Jusqu'au jour où lui-même à ton cou se pendra.
» Hélas ! que notre siècle a des mœurs déplorables !
Sans argent, nos mignons restent inexorables.
Mais toi, qui le premier a vendu ton baiser,
Puisse une lourde pierre à ta cendre peser !
Aimez la Muse, aimez ses doctes interprètes,
O jeunes gens ! à l'or préférez les poètes.
Le cheveu de Nisus par eux fut inventé ;
Pélops leur doit son bras ; l'homme par eux chanté
Vivra, tant qu'on verra des chênes sur la terre,
Des étoiles au ciel, des flots dans la rivière.
Mais celui qui dédaigne un poète, et se vend,
Puisse-t-il, de Cybèle adorateur fervent,
Parmi trois cents cités promenant son orgie,
Se mutiler au son des flûtes de Phrygie !
Vénus même veut qu'on soit doux pour les amants :
Elle écoute leur plainte et calme leurs tourments. »
A Titius du dieu j'ai porté la réponse :
Titius n'est plus libre : on veut qu'il y renonce.
Qu'il obéisse donc ; mais suivez mes leçons,
Vous tous, qu'ont maltraités quelques rusés garçons.
A chacun son talent : que tous ceux qu'on dédaigne
Viennent chez moi chercher les secrets que j'enseigne.
Et plus tard, entouré d'une nombreuse cour,
J'irai, donnant à tous des préceptes d'amour.
Hélas ! je traîne encore une bien lourde chaîne ;
Ma ruse est impuissante, et ma science est vaine ;

Parce, puer, quæso, ne turpis fabula fiam,
Cum mea ridebunt vana magisteria.



Ah ! pitié, Marathus, ou d'infâmes risées
Bientôt vont outrager mes leçons méprisées.



V

ASPER *eram et bene discidium me ferre loquebar :*
At mihi nunc longe gloria fortis abest.
Namque agor, ut per plana citus sola verbere turben,
Quem celer assucta versat ab arte puer.
Ure ferum et torque, libeat ne dicere quicquam
Magnificum post hæc ; horrida verba doma.
Parce tamen, per te furtivi fœdera lecti,
Per Venerem quæso compositumque caput.
Ille ego, cum tristi morbo defessa jaceres,
Te dicor votis eripuisse meis ;
Ipseque te circum lustravi sulfure puro,
Carmine cum magico præcinuisset anus ;
Ipse procuravi ne possent sæva nocere
Somnia, ter sancta deveneranda mola ;
Ipse ego, velatus filo, tunicisque solutis,
Vota novem Triviæ nocte silente dedi.
Omnia persolvi : fruitur nunc alter amore,
Et precibus felix utitur ille meis.
At mihi felicem vitam, si salva fuisses,
Fingebam demens, sed renuente deo.
Rura colam, frugumque aderit mea Delia custos,
Area dum messes sole calente teret ;

V

J'ÉTAIS fier, croyant rompre avec indifférence !
Mais j'ai perdu depuis cette belle assurance.
Je vais, je viens, pareil à ce léger jouet
Qu'un enfant fait courir et tourner sous son fouet.
Brûle donc et tourmente, et réduis au silence
Un amant orgueilleux ; dompte son insolence.
Mais non, pitié plutôt, par nos liens cachés,
Par Vénus, par nos fronts dans l'amour rapprochés !
En proie au mal cruel qui t'avait affaiblie,
C'est par moi, par mes vœux, que tu fus rétablie.
Le soufre autour de toi par moi seul fut porté,
Quand pour rompre les sorts la sorcière eut chanté ;
Des songes effrayants seul je t'ai délivrée,
En répandant trois fois la farine sacrée ;
Neuf fois, en vêtements flottants, de lin voilé,
J'ai prié Trivia sous le ciel étoilé.
J'ai tout fait : cependant un autre me succède,
Et du fruit de mes vœux remplis me dépossède.
  Moi qui me promettais des jours délicieux
Après ta guérison ! qu'ai-je donc fait aux dieux ?
J'irai soigner mes champs, disais-je, et ma Délie
Surveillera les blés, la gerbe qu'on délie

Aut mihi servabit plenis in lintribus uvas,
Pressaque veloci candida musta pede;
Consuescet numerare pecus, consuescet amantis
Garrulus in dominæ ludere verna sinu.
Illa deo sciet agricolæ pro vitibus uvam,
Pro segete spicas, pro grege ferre dapem.
Illa regat cunctos, illi sint omnia curæ:
At juvet in tota me nihil esse domo.
Huc veniet Messalla meus, cui dulcia poma
Delia selectis detrahat arboribus;
Et tantum venerata virum, hunc sedula curet,
Huic paret atque epulas ipsa ministra gerat.
Hæc mihi fingebam, quæ nunc Eurusque Notusque
Jactat odoratos vota per Armenios.
Sæpe ego tentavi curas depellere vino:
At dolor in lacrimas verterat omne merum.
Sæpe aliam tenui: sed jam cum gaudia adirem,
Admonuit dominæ deseruitque Venus;
Tunc me discedens devotum femina dixit
(Ah! pudet), et narrat scire nefanda meam.
Non facit hoc verbis: facie tenerisque lacertis
Devovet et flavis nostra puella comis:
Talis ad Hæmonium Nereis Pelea quondam
Vecta est frenato cærula pisce Thetis.
Hæc nocuere mihi, quod adest huic dives amator:
Venit in exitium callida lena meum.
Sanguineas edat illa dapes, atque ore cruento
Tristia cum multo pocula felle bibat;
Hanc volitent animæ circum, sua fata querentes,
Semper, et e tectis strix violenta canat;

Sur l'aire ensoleillée, ou les raisins nouveaux
Qu'on écrase d'un pied rapide à pleins cuveaux.
Puis je la vois compter mes brebis ; elle appelle
Le jeune esclave aimé qui vient jouer sur elle ;
Elle offre aux dieux des champs brebis, épis, raisin,
Pour le troupeau, pour les moissons, et pour le vin.
Qu'elle gouverne tout, qu'elle soit la maîtresse,
Que devant son pouvoir mon pouvoir disparaisse.
Quand Messala viendra, sur des arbres choisis
Qu'elle cueille pour lui les fruits les plus exquis,
Et pleine de respect, d'empressement, de zèle,
Lui serve de ses mains des repas faits par elle.
C'étaient là tous mes vœux : hélas ! jouets du vent,
Ils voltigent aux bords embaumés du Levant.
J'ai voulu dissiper mes chagrins dans l'ivresse ;
Mais le vin se changeait en pleurs. Dans ma détresse
Je pris une autre femme : hélas ! en l'embrassant,
Je pensais à Délie, et je fus impuissant.
Elle me quitte alors, en disant que Délie
M'avait ensorcelé sûrement par magie.
Mais non : il n'est ici d'autres charmes troublants
Que sa beauté, ses blonds cheveux, et ses bras blancs :
Telle autrefois Thétis, la fille de Nérée,
Sur un dauphin docile allait trouver Pélée.
Mon malheur est venu de ce qu'impudemment
Une infâme lui fit connaître un riche amant.
Puisse-t-elle, de chair saignante alimentée,
Abreuver de venin sa gorge ensanglantée.
Des amants trépassés crains les lugubres voix,
Crains la stryge hurlant, farouche, au bord des toits ;

Ipsa, fame stimulante furens, herbasque sepulcris
Quærat, et a sævis ossa relicta lupis;
Currat et inguinibus nudis, ululetque per urbes,
Post agat e triviis aspera turba canum.
Evenient: dat signa deus; sunt numina amanti,
Sævit et injusta lege relicta Venus.
At tu quam primum sagæ præcepta rapacis
Desere, nam donis vincitur omnis amor.
Pauper erit præsto semper tibi: pauper adibit
Primus, et in tenero fixus erit latere;
Pauper in angusto fidus comes agmine turbæ
Subjicietque manus efficietque viam;
Pauper ad occultos furtim deducet amicos,
Vinclaque de niveo detrahet ipse pede.
Heu! canimus frustra, nec verbis victa patescit
Janua, sed plena est percutienda manu.
At tu, qui potior nunc es, mea fata timeto:
Versatur celeri Fors levis orbe rotæ.
Non frustra quidam jam nunc in limine perstat
Sedulus, ac crebro prospicit, ac refugit,
Et simulat transire domum, mox deinde recurrit
Solus, et ante ipsas exscreat usque fores.
Nescio quid furtivus amor parat. Utere, quæso,
Dum licet: in liquida nat tibi linter aqua.



Cherche dans les tombeaux, par la faim égarée,
L'herbe et les os laissés par la louve effarée ;
Le ventre nu, parmi les villes, hurle et fuis ;
Que des chiens furieux te chassent jours et nuits !
Mes vœux seront comblés, l'Amour le certifie ;
Vénus sait châtier quiconque l'a trahie.
A d'infâmes conseils cesse de croire encor,
O Délia ! l'amour succombe devant l'or ;
Tandis que l'amant pauvre, esclave volontaire,
Toujours à tes côtés, fera tout pour te plaire :
La foule aux rangs serrés qu'il fend avec la main
S'ouvrira devant lui pour te faire un chemin,
Il saura te mener dans une maison sûre,
Lui-même à tes pieds blancs dénouera ta chaussure.
Hélas ! la porte est close, et mes discours sont vains :
On n'entre ici qu'avec de l'argent plein les mains.
Mais toi, qui m'as vaincu, crains mon destin, perfide !
La fortune est changeante, et sa roue est rapide.
Devant le seuil déjà vois cet homme en arrêt :
Il écoute, lance un coup d'œil, et disparaît ;
Il passe la maison, puis revient, puis se cache,
Et chaque fois qu'il est devant la porte, il crache.
Gare ! une trahison s'apprête en ce moment :
Profite de l'instant où le ciel est clément !



VI

SEMPER, *ut inducar, blandos offers mihi vultus,*
Post tamen es misero tristis et asper, Amor.
Quid tibi sævitiæ mecum est ? an gloria magna est
Insidias homini composuisse deum ?
Jam mihi tenduntur casses, jam Delia furtim
Nescio quem tacita callida nocte fovet.
Illa quidem jurata negat, sed credere durum est :
Sic etiam de me pernegat usque viro.
Ipse miser docui, quo posset ludere pacto
Custodes : heu heu ! nunc premor arte mea.
Fingere tunc didicit causas, ut sola cubaret,
Cardine tunc tacito vertere posse fores ;
Tunc sucos herbasque dedi, quis livor abiret,
Quem facit impresso mutua dente Venus.
At tu, fallacis conjux incaute puellæ,
Me quoque servato, peccet ut illa nihil.
Neu juvenes celebret multo sermone, caveto,
Neve cubet laxo pectus aperta sinu,
Neu te decipiat nutu, digitoque liquorem
Ne trahat, et mensæ ducat in orbe notas.
Exibit quam sæpe, time, seu visere dicet
Sacra bonæ maribus non adeunda deæ.

VI

AMOUR, tu me souris, quand tu veux me séduire ;
Mais bientôt ton courroux succède à ton sourire.
Pourquoi cette rigueur ? est-il digne des dieux
De dresser aux mortels des pièges odieux ?
On me trompe déjà ! La perfide Délie
Caresse un autre amant dans la nuit, et m'oublie.
Elle jure que non ; mais puis-je y donner foi,
Quand elle en jure autant à son mari pour moi ?
Pour l'instruire à tromper un époux légitime,
Je suis de mes leçons devenu la victime :
C'est grâce à moi qu'elle ouvre une porte sans bruit,
Invente des raisons d'être seule la nuit,
Fait disparaître avec des sucs les meurtrissures
Qu'impriment des baisers les avides morsures.
Mais toi, d'une infidèle époux imprévoyant,
Empêche ses écarts, fût-ce en me surveillant.
Avec les jeunes gens souvent elle bavarde,
Ou se couche en montrant son sein nu : prends-y garde !
Veille aux signes de tête, aux lettres que parfois
Elle écrit sur la table en humectant ses doigts.
Quand elle sort, tu dois la surveiller sans cesse ;
Les mystères secrets de la bonne déesse

At mihi si credas, illam sequar unus ad aras :
Tunc mihi non oculis sit timuisse meis.
Sæpe, velut gemmas ejus signumve probarem,
Per causam memini me tetigisse manum ;
Sæpe mero somnum peperi tibi, at ipse bibebam
Sobria supposita pocula victor aqua.
Non ego te læsi prudens : ignosce fatenti ;
Jussit Amor : contra quis ferat arma deos ?
Ille ego sum, nec me jam dicere vera pudebit,
Instabat tota cui tua nocte canis.
Quid tenera tibi conjuge opus ? tua si bona nescis
Servare, frustra clavis inest foribus :
Te tenet, absentes alios suspirat amores,
Et simulat subito condoluisse caput.
At mihi servandam credas : non sæva recuso
Verbera, detrecto non ego vincla pedum.
Tum procul absitis, quisquis colit arte capillos,
Et fluit effuso cui toga laxa sinu ;
Quisquis et occurret, ne possit crimen habere,
Stet procul, aut alia se occulat ante via.
Sic fieri jubet ipse deus, sic magna sacerdos
Est mihi divino vaticinata sono :
Hæc ubi Bellonæ motu est agitata, nec acrem
Flammam, non amens verbera torta timet ;
Ipsa bipenne suos cædit violenta lacertos,
Sanguineque effuso spargit inulta deam,
Statque latus præfixa veru, stat saucia pectus,
Et canit eventus, quos dea magna monet.
« Parcite, quam custodit Amor, violare puellam,
Ne pigeat magno post didicisse malo :

Aux hommes sont fermés ; pourtant, si tu le veux,
Je l'y suivrai tout seul, sans craindre pour mes yeux.
Sous prétexte souvent d'admirer une pierre,
J'ai su presser sa main dans ma main familière ;
Je t'abreuvais de vin qu'en dormant tu cuvais,
Et moi, sobre, c'était de l'eau que je buvais......
Je t'ai trompé : pardon ! ce fut involontaire ;
L'amour me l'ordonnait : pouvais-je m'y soustraire ?
C'est moi, car désormais je ne te cache rien,
Qui faisais aboyer toute la nuit ton chien.
Puisque tu ne sais pas garder ta jeune épouse,
En vain tu clos sur elle une porte jalouse.
Dans tes bras elle songe à l'amoureux absent,
Soupire et feint un mal de tête intéressant.
Mais laisse-m'en la garde, et je me fais esclave,
Et je brave le fouet, et j'accepte l'entrave.
Arriére alors, muguets aux cheveux éclatants,
A la ceinture lâche, aux vêtements flottants ;
Arrière tous : afin que nul ne la soupçonne,
Délie en son chemin ne doit trouver personne.
C'est le dieu qui l'a dit, et d'un ton solennel
La prêtresse m'en a transmis l'arrêt formel.
De ses transports bouillants quand Bellone l'inspire,
Insensible à la flamme, au fouet qui la déchire,
De la hache à grands coups frappant son bras tendu,
Eclaboussant l'autel de son sang répandu,
Portant un dard au flanc, la poitrine percée,
Sa voix de la déesse explique la pensée :
« Respectez cette enfant que protège l'Amour,
Ou craignez un amer repentir, car un jour

Attigeris, labentur opes, ut vulnere nostro
Sanguis, ut hic ventis diripiturque cinis. »
Et tibi nescio quas dixit, mea Delia, pœnas :
Si tamen admittas, sit precor illa levis.
Non ego te propter parco tibi, sed tua mater
Me movet, atque iras aurea vincit anus.
Hæc mihi te adducit tenebris, multoque timore
Conjungit nostras clam taciturna manus ;
Hæc foribusque manet noctu me affixa, proculque
Cognoscit strepitus me veniente pedum.
Vive diu mihi, dulcis anus ; proprios ego tecum,
Sit modo fas, annos contribuisse velim.
Te semper, natamque tuam te propter, amabo :
Quidquid agit, sanguis est tamen illa tuus.
Sit modo casta, doce, quamvis non vitta ligatos
Impediat crines, nec stola longa pedes ;
Et mihi sint duræ leges, laudare nec ullam
Possim ego, quin oculos appetat illa meos,
Et si quid peccasse puter, ducarque capillis
Immerito, pronas proripiarque vias.
Non ego te pulsare velim, sed venerit iste
Si furor, optarim non habuisse manus ;
Nec sævo sis casta metu, sed mente fideli :
Mutuus absenti te mihi servet amor.
At quæ fida fuit nulli, post, victa senecta,
Ducit inops tremula stamina torta manu,
Firmaque conductis annectit licia telis,
Tractaque de niveo vellere ducta putat ;
Hanc animo gaudente vident juvenumque catervæ
Commemorant merito tot mala ferre senem ;

Vous perdriez vos biens, comme ma chair blessée
Perd son sang, comme au vent la cendre est dispersée. »
Toi-même, sais-tu bien, tu cours quelque danger :
S'il faut un châtiment pourtant, qu'il soit léger !
Je t'épargne, non pas pour toi, mais pour ta mère,
Dont les rares bontés désarment ma colère :
C'est elle qui vers moi dans l'ombre te conduit,
Tremblante, et met ta main dans la mienne sans bruit ;
La nuit, devant ta porte elle m'attend, pensive,
Et de loin reconnaît mon pas, lorsque j'arrive.
Vis longtemps, bonne vieille, au gré de mes amours ;
Je voudrais à tes jours pouvoir joindre mes jours.
En aimant Délia, c'est encor toi que j'aime ;
Dût-elle me trahir, elle est ton sang quand même.
Toutefois, sans porter ni bandeaux ni stola,
Ah ! qu'elle ne soit pas moins chaste pour cela.
Qu'elle m'impose alors la loi la plus cruelle,
Et m'arrache les yeux, si je vante une belle ;
Sur un simple soupçon, que de ses propres mains
Je sois par les cheveux traîné sur les chemins ;
Et si de te frapper j'avais, moi, la folie,
Puissé-je n'avoir pas de bras, ô ma Délie.
Sois chaste, non par peur, mais par amour pour moi :
L'amour seul doit garder à ton amant ta foi. —
La volage, plus tard, réduite à la détresse,
Tourne un fuseau tremblant dans sa triste vieillesse,
Ou dirige la trame entre les fils tendus,
Ou carde la toison prise aux béliers tondus.
La jeunesse autour d'elle, en troupe réunie,
Se moque, et dit : « La vieille est justement punie ! »

Hanc Venus ex alto flentem sublimis Olympo
Spectat, et infidis quam sit acerba monet.
Hæc aliis maledicta cadant : nos, Delia, amoris
Exemplum cana simus uterque coma.



Du haut du ciel Vénus, qui la voit, montre à tous
Cet exemple éclatant d'un trop juste courroux.
Ne le méritons pas. Jusqu'à la mort fidèles,
D'amour, en cheveux blancs, nous serons des modèles.



VII

HUNC *cecinere diem Parcæ fatalia nentes*
Stamina, non ulli dissoluenda deo :
Hunc fore, Aquitanas posset qui fundere gentes,
Quem tremeret forti milite victus Atax.
Evenere : novos pubes Romana triumphos
Vidit, et evinctos brachia capta duces ;
At te victrices lauros, Messalla, gerentem
Portabat niveis currus eburnus equis.
Non sine me est tibi partus honos : Tarbella Pyrene
Testis, et Oceani litora Santonici,
Testis Arar Rhodanusque celer, magnusque Garonna,
Carnuti et flavi cærula lympha Liger.
An te, Cydne, canam, tacitis qui leniter undis
Cæruleus placidis per vada serpis aquis,
Quantus et ætherio contingens vertice nubes
Frigidus intonsos Taurus alat Cilicas ?
Quid referam, ut volitet crebras intacta per urbes
Alba Palæstino sancta columba Syro,
Utque maris vastum prospectet turribus æquor
Prima ratem ventis credere docta Tyros,
Qualis et, arentes cum findit Sirius agros,
Fertilis æstiva Nilus abundet aqua ?

VII

En filant les destins plus forts que les dieux même,
Les Parques ont prédit à ce héros que j'aime
Qu'avec ses fiers soldats, vainqueurs de l'Aquitain,
Il ferait devant lui trembler l'Atax lointain.
C'était vrai : de nouveau la jeunesse Romaine
A vu des chefs captifs qu'en triomphe on promène ;
Messala, couronné de lauriers éclatants,
S'avançait sur un char d'ivoire à chevaux blancs.
J'ai vu, moi, ses hauts faits ; j'ai vu les Pyrénées,
Et sur les bords Santons les ondes effrénées,
La Garonne, la Saône, et le Rhône au flot vif,
Et la Loire d'azur du Carnute rétif.
Dois-je aussi te chanter, Cydnus, fleuve paisible,
Dont le flot pur serpente en un cours insensible ?
Et toi, Taurus glacé, dont le front touche au ciel,
Qui nourris sur tes flancs le Cilicien cruel ?
Et la blanche colombe, au Tyrien sacrée,
Qui parcourt librement l'opulente contrée ?
Et, dominant du haut des tours les flots mouvants,
Sidon, qui la première osa braver les vents ?
Et le Nil qui déborde en sa riche vallée,
Quand l'ardent Sirius fend la terre brûlée ?

Nile pater, quanam possim te dicere causa
Aut quibus in terris occuluisse caput ?
Te propter nullos tellus tua postulat imbres,
Arida nec pluvio supplicat herba Jovi.
Te canit atque suum pubes miratur Osirin
Barbara, Memphiten plangere docta bovem.
Primus aratra manu sollerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum ;
Primus inexpertæ commisit semina terræ,
Pomaque non notis legit ab arboribus ;
Hic docuit teneram palis adjungere vitem,
Hic viridem dura cædere falce comam ;
Illi jucundos primum matura sapores
Expressa incultis uva dedit pedibus.
Ille liquor docuit voces inflectere cantu,
Movit et ad certos nescia membra modos ;
Bacchus et agricolæ magno confecta labore
Pectora tristitiæ dissoluenda dedit ;
Bacchus et afflictis requiem mortalibus affert,
Crura licet dura compede pulsa sonent.
Non tibi sunt tristes curæ nec luctus, Osiri,
Sed chorus et cantus et levis aptus amor,
Sed varii flores et frons redimita corymbis,
Fusa sed ad teneros lutea palla pedes,
Et Tyriæ vestes, et dulcis tibia cantu,
Et levis occultis conscia cista sacris.
Huc ades, et Genium ludo Geniumque choreïs
Concelebra, et multo tempora funde mero :
Illius et nitido stillent unguenta capillo,
Et capite et collo mollia serta gerat.

Dis-moi, Nil vénérable, où donc faut-il chercher
Ta source inaccessible, et pourquoi la cacher ?
La pluie est inutile aux terres que tu baignes ;
L'herbe n'a jamais soif au pays où tu règnes ;
Le noir Égyptien, pleurant le bœuf Apis,
Te célèbre et t'admire à l'égal d'Osiris.
Osiris le premier inventa la charrue,
Et déchira le sol ameubli par ta crue ;
Dans la terre il sema des germes ignorés,
Sur des arbres nouveaux cueillit des fruits dorés,
Appuya sur des pieux la vigne qui serpente,
Fit épamprer les ceps sous la serpe coupante,
Et sut extraire enfin la suave liqueur
Du raisin mûr que foule aux pieds le vendangeur.
C'est au vin que l'on doit l'art du chant, et la danse,
Qui des pipeaux légers suit la molle cadence ;
Le vin donne la joie et l'oubli de ses maux
Au laboureur lassé par ses rudes travaux ;
Il calme les tourments du malheureux esclave,
Qui de ses pieds meurtris traîne sa lourde entrave.
Osiris n'aime pas le deuil, ni les chagrins,
Mais les amours légers, la danse, et les refrains,
Les guirlandes de fleurs, et les fronts ceints de lierre,
La robe de safran qui tombe jusqu'à terre,
La flûte aux doux accents, les vêtements pourprés,
Et la ciste qu'on porte aux mystères sacrés.
De Messale avec nous viens fêter le Génie,
Par les jeux, par la danse, et l'ivresse bénie :
Que de ses beaux cheveux le parfum coule en pleurs,
Que sa tête et son cou se décorent de fleurs.

Sic venias hodierne : tibi dem turis honores,
Liba et Mopsopio dulcia melle feram.
At tibi succrescat proles, quæ facta parentis
Augeat, et circa stet veneranda senem.
Nec taceat monumenta viæ, quem Tuscula tellus
Candidaque antiquo detinet Alba Lare.
Namque opibus congesta tuis hic glarea dura
Sternitur, hic apta jungitur arte silex.
Te canit agricola, e magna cum venerit urbe
Serus, inoffensum rettuleritque pedem.
At tu, natalis, multos celebrande per annos,
Candidior semper candidiorque veni.



Viens, ô Génie : avec l'encens aromatique,
Nous t'offrirons le miel suave de l'Attique.
Et toi, puissent tes fils, de tes exploits rivaux,
Parer tes cheveux blancs de triomphes nouveaux !
Puisse le Tusculan, puisse Albe au Lare antique
Célébrer à jamais ta route magnifique !
Là s'étale à tes frais un lit de dur gravier,
Là le pavé s'aligne en ordre régulier ;
Le paysan tardif, qui revient de la ville,
Te chante en regagnant sans heurt son domicile.
Ah ! sois fêté longtemps, jour où Messale est né,
Et reviens chaque fois plus beau, plus fortuné !



VIII

NON *ego celari possum, quid nutus amantis,*
Quidve ferant miti lenia verba sono.
Nec mihi sunt sortes, nec conscia fibra deorum,
Præcinit eventus nec mihi cantus avis :
Ipsa Venus magico religatum brachia nodo
Perdocuit, multis non sine verberibus.
Desine dissimulare : deus crudelius urit,
Quos videt invitos succubuisse sibi.
Quid tibi nunc molles prodest coluisse capillos,
Sæpeque mutatas disposuisse comas ?
Quid fuco splendente genas ornare, quid ungues
Artificis docta subsecuisse manu ?
Frustra jam vestes, frustra mutantur amictus,
Ansaque compressos colligat arta pedes.
Illa placet, quamvis inculto venerit ore,
Nec nitidum tarda compserit arte caput.
Num te carminibus, num te pollentibus herbis
Devovit tacito tempore noctis anus ?
Cantus vicinis fruges traducit ab agris,
Cantus et iratæ detinet anguis iter ;
Cantus et e curru Lunam deducere tentat,
Et faceret, si non æra repulsa sonent.

VIII

LES signes d'un amant, les mots qu'il dit tout bas,
Ont un sens, Marathus, qu'on ne me cache pas.
Je ne suis un devin non plus qu'un haruspice,
Et le chant des oiseaux ne m'offre aucun indice ;
Mais Vénus, me liant de magiques bandeaux,
M'instruisit à grands coups de verges sur le dos.
Ne feins plus ; car l'Amour plus durement obsède
Celui qui, mal soumis, à contre-cœur lui cède.
A quoi bon ces cheveux rangés artistement,
Dont l'ordre ingénieux varie à tout moment ?
Pourquoi ce fard brillant sur ta joue éclatante,
Et ces ongles taillés par une main savante ?
En vain de vêtements tu changes tous les jours,
Et comprimes tes pieds dans des liens trop courts.
Ah ! Pholoé te plaît sans farder sa figure,
Ni coiffer longuement sa belle chevelure.
Les chants de la sorcière ou ses sucs tout puissants
Ont-ils dans la nuit calme ensorcelé tes sens ?
La moisson du voisin sort des champs à son ordre,
Elle peut empêcher la vipère de mordre,
Même elle arracherait la lune au ciel serein,
Si de coups redoublés ne résonnait l'airain.

Quid queror, heu! misero carmen nocuisse, quid herbas?
Forma nihil magicis utitur auxiliis;
Sed corpus tetigisse nocet, sed longa dedisse
Oscula, sed femori conseruisse femur.
Nec tu difficilis puero tamen esse memento:
Persequitur pœnis tristia facta Venus;
Munera nec poscas: det munera canus amator,
Ut foveas molli frigida membra sinu.
Carior est auro juvenis, cui levia fulgent
Ora, nec amplexus aspera barba terit.
Huic tu candentes humero suppone lacertos,
Et regum magnæ despiciantur opes.
At Venus inveniet puero concumbere furtim,
Dum tumet, et teneros conserit usque sinus,
Et dare anhelanti pugnantibus humida linguis
Oscula, et in còllo figere dente notas.
Non lapis hanc gemmæque juvant, quæ frigore sola
Dormiat, et nulli sit cupienda viro;
Heu! sero revocatur amor, seroque juventa,
Cum vetus infecit cana senecta caput.
Tum studium formæ est: coma tum mutatur, ut annos
Dissimulet, viridi cortice tincta nucis;
Tollere tum cura est albos a stirpe capillos,
Et faciem dempta pelle referre novam.
At tu, dum primi floret tibi temporis ætas,
Utere: non tardo labitur illa pede.
Neu Marathum torque: puero quæ gloria victo est?
In veteres esto dura, puella, senes;
Parce, precor, tenero: non illi sontica causa est,
Sed nimius luto corpora tingit amor.

Mais que parlé-je ici de chant magique et d'herbe ?
Faut-il de tels secours à la beauté superbe ?
Ton mal vient des contacts et des genoux pressés,
Des longs baisers, des corps tendrement enlacés.
  Prends garde, Pholoé, sois désormais traitable,
Ou Vénus châtierait ton orgueil indomptable.
Fais payer, si tu veux, les vieillards refroidis,
Pour chauffer sur ton sein leurs membres engourdis ;
Mais il vaut mieux que l'or, lui dont la joue est lisse,
Dont la barbe soyeuse aux baisers est propice ;
A son buste d'ivoire attache tes bras blancs,
Et méprise des rois les trésors opulents.
Vénus vous trouvera tous les deux dans ta couche,
Poitrine sur poitrine et bouche contre bouche :
Vos langues lutteront en d'humides baisers,
Et vos dents marqueront vos cous cicatrisés.
Que servent les bijoux, lorsqu'au lit on frissonne,
L'hiver, sans inspirer de désirs à personne ?
Quand les ans ont blanchi nos fronts, c'est sans retour,
Et l'on rappelle en vain la jeunesse et l'amour.
Pour déguiser son âge, on soigne sa parure,
On teint avec du brou de noix sa chevelure,
On arrache à son front les poils qu'on voit blanchir,
Et l'on s'use la peau pour la mieux rafraîchir.
Puisque tu vois briller la fleur de ta jeunesse,
Profite de l'instant qui passe, le temps presse.
Torturer un enfant, est-ce bien glorieux ?
Garde pour les vieillards ces tourments odieux,
Épargne Marathus : vois, son visage est blême,
Non qu'il soit gravement malade, mais il t'aime.

Væ ! miser absenti mæstas quam sæpe querelas
Conjicit, et lacrimis omnia plena madent !
« *Quid me spernis? ait ; poterat custodia vinci :*
Ipse dedit cupidis fallere posse deus.
Nota Venus furtiva mihi est, ut lenis agatur
Spiritus, ut nec dent oscula rapta sonum,
Et possum media quamvis obrepere nocte,
Et strepitu nullo clam reserare fores.
Quid prosunt artes, miserum si spernit amantem,
Et fugit ex ipso sæva puella toro ?
Vel cum promittit (subito sed perfida fallit),
Est mihi nox multis evigilanda malis ;
Dum mihi venturam fingo, quodcumque movetur,
Illius credo tunc sonuisse pedem. »
Desistas lacrimare, puer : non frangitur illa,
Et tua jam fletu lumina fessa tument.
Oderunt, Pholoe, moneo, fastidia divi,
Nec prodest sanctis tura dedisse focis.
Hic Marathus quondam miseros ludebat amantes,
Nescius ultorem post caput esse deum ;
Sæpe etiam lacrimis fertur risisse dolentis,
Et cupidum ficta detinuisse mora ;
Nunc omnes odit fastus, nunc displicet illi
Quæcumque opposita est janua dura sera.
At te pœna manet, ni desinis esse superba :
Quam cupies votis hunc revocare diem !



Souvent l'infortuné, tout couvert de ses pleurs,
Exhale contre toi ses amères douleurs.
« Pourquoi me repousser, dit-il : Amour lui-même
Enseigne comme on trompe un gardien, quand on aime.
Je sais l'art des amours secrètes : maîtriser
Son haleine, sans bruit dérober un baiser,
Se glisser doucement dans la nuit la plus sombre,
Sans qu'on entende ouvrir une porte dans l'ombre.
Mais que sert mon savoir, si je suis éconduit,
Si de son propre lit la cruelle s'enfuit ?
Parfois elle promet, toujours elle me leurre ;
Et moi, toute la nuit je l'attends, et je pleure ;
J'ai peine à supposer qu'elle ne viendra pas,
Et crois au moindre bruit reconnaître son pas. »
Enfant, console-toi ; déjà tes pleurs pour elle
Ont gonflé tes beaux yeux sans la fléchir. Cruelle,
Va, les dieux puniront tes mépris offensants ;
En vain sur leurs autels tu brûleras l'encens.
Marathus autrefois avait ton arrogance ;
Il ignorait qu'Amour sait punir qui l'offense.
Même il riait, dit-on, des pleurs de ses amants,
Et par de vains délais aiguisait leurs tourments.
Il déteste aujourd'hui cet orgueil impassible,
Et maudit les verrous d'une porte inflexible.
Quitte donc ta superbe, ou crains l'arrêt fixé :
Vainement tu voudras rappeler le passé.



IX

QUID *mihi, si fueras miseros læsurus amores,*
Fœdera per divos, clam violanda, dabas ?
Ah miser ! et si quis primo perjuria celat,
Sera, tamen tacitis Pœna venit pedibus.
Parcite, cælestes : æquum est impune licere
Numina formosis lædere vestra semel.
Lucra petens habili tauros adjungit aratro,
Et durum terræ rusticus urget opus ;
Lucra petituras freta per parentia ventis
Ducunt instabiles sidera certa rates :
Muneribus meus est captus puer ; at deus illa
In cinerem et liquidas munera vertat aquas.
Jam mihi persolvet pœnas, pulvisque decorem
Detrahet et ventis horrida facta coma ;
Uretur facies, urentur sole capilli,
Deteret invalidos et via longa pedes.
Admonui quotiens : « Auro ne pollue formam :
Sæpe solent auro multa subesse mala.
Divitiis captus si quis violavit amorem,
Asperaque est illi difficilisque Venus.
Ure meum potius flamma caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbere terga seca.

IX

POURQUOI, si tu voulais tromper mon pauvre amour,
Faire tant de serments pour les trahir un jour?
Malheureux! Si l'on cache un instant son parjure,
La peine vient, à pas muets, lente, mais sûre.
Pitié, grands dieux! il est si beau! qu'il soit absous,
Pour la première fois qu'il pèche contre vous!
C'est par amour du gain qu'attelant sa charrue,
Le laboureur s'applique à sa tâche assidue;
C'est pour l'amour du gain qu'au royaume des vents,
L'astre fixe conduit les navires mouvants.
Les présents ont séduit aussi celui que j'aime:
Ah! qu'un dieu les réduise en cendres et les sème!
Bientôt, pour le punir de sa déloyauté,
La poussière et le vent terniront sa beauté;
Le soleil brûlera sa tête et son visage,
Ses pieds faibles seront meurtris d'un long voyage.
Souvent, pour l'avertir, je lui disais ces mots :
« Ne te vends pas : parfois l'or cache bien des maux.
Le parjure qui pour de l'or se rend coupable,
Allume de Vénus le courroux implacable.
Perce mon sein d'un fer plutôt, brûle mon front,
Frappe mon dos de coups qui le déchireront ;

Nec tibi celandi spes sit peccare paranti :
Est deus, occultos qui vetat esse dolos ;
Ipse deus tacito permisit sæpe ministro
Ederet ut multo libera verba mero ;
Ipse deus somno domitos emittere vocem
Jussit, et invitos facta tegenda loqui. »
Hæc ego dicebam : nunc me flevisse loquentem,
Nunc pudet ad teneros procubuisse pedes.
Tunc mihi jurabas nullo te divitis auri
Pondere, non gemmis, vendere velle fidem,
Non tibi si pretium Campania terra daretur,
Non tibi si Bacchi cura Falernus ager.
Illis eriperes verbis mihi sidera cæli
Lucere, et puras fulminis esse vias.
Quin etiam flebas : at non ego fallere doctus,
Tergebam humentes credulus usque genas.
Quid faciam, nisi et ipse fores in amore puellæ ?
Sed precor exemplo sit levis illa tuo.
O quotiens, verbis ne quisquam conscius esset,
Ipse comes multa lumina nocte tuli !
Sæpe insperanti venit tibi munere nostro,
Et latuit clausas post adoperta fores.
Tum miser interii, stulte confisus amari :
Nam poteram ad laqueos cautior esse tuos.
Quin etiam attonita laudes tibi mente canebam,
Et me nunc nostri Pieridumque pudet.
Illa velim rapida Vulcanus carmina flamma
Torreat, et liquida deleat amnis aqua.
Tu procul hinc absis, cui formam vendere cura est,
Et pretium plena grande referre manu.

Mais ne crois pas qu'ici ta faute soit celée :
Il est un dieu par qui la fourbe est dévoilée.
Ce dieu permet souvent qu'un serviteur discret
Trahisse dans l'ivresse un coupable secret,
Ou qu'un homme endormi malgré lui parle en rêve,
Et que des trahisons le voile se soulève. »
Je lui parlais ainsi, pleurant et me traînant
A genoux devant lui : j'en rougis maintenant.
Tu me jurais alors que pour une fortune
Jamais tu ne voudrais trahir la foi commune,
Dût-on même t'offrir la Campanie en prix,
Ou Falerne et ses champs dont Bacchus est épris.
Avec des mots si doux, tu m'aurais fait accroire
Que l'astre ne luit pas, et que la foudre est noire.
Tu pleurais même : alors, moi qui ne mens jamais,
Crédule, j'essuyais ces beaux yeux que j'aimais.
Hélas !... Mais n'as-tu pas toi-même une maîtresse ?
Qu'elle soit, pour ta peine, autant que toi traîtresse !
Souvent, pour écarter les gens de ton chemin,
Je vous suivis, la nuit, une lampe à la main ;
Souvent, grâce à mes soins, elle t'ouvrit sa porte,
En se cachant derrière un instant. Mais qu'importe ?
Ma folle confiance a causé mes malheurs ;
Je pouvais éviter tes pièges enjôleurs.
J'ai fait plus : j'ai chanté ta gloire en mon délire,
Et j'en rougis, car j'ai déshonoré ma lyre.
Que mes vers soient livrés au feu, jetés aux vents,
Qu'ils soient anéantis au sein des flots mouvants.
Et toi, fuis loin d'ici, toi qui vends ta personne,
Et te remplis les mains du prix que l'on t'en donne.

At te, qui puerum donis corrumpere es ausus,
Rideat assiduis uxor inulta dolis,
Et cum furtivo juvenem lassaverit usu,
Tecum interposita languida veste cubet;
Semper sint externa tuo vestigia lecto,
Et pateat cupidis semper aperta domus;
Nec lasciva soror dicatur plura bibisse
Pocula vel plures emeruisse viros:
Illam sæpe ferunt convivia ducere Baccho,
Dum rota Luciferi provocet orta diem;
Illa nulla queat melius consumere noctem
Aut operum varias disposuisse vices.
At tua perdidicit: nec tu, stultissime, sentis,
Cum tibi non solita corpus ab arte movet.
Tune putas illam pro te disponere crines,
Aut tenues denso pectere dente comas?
Ista hæc persuadet facies, auroque lacertos
Vinciat, et Tyrio prodeat apta sinu?
Non tibi sed juveni cuidam vult bella videri,
Devoveat pro quo remque domumque tuam.
Nec facit hoc vitio, sed corpora fœda podagra
Et senis amplexus culta puella fugit.
Huic tamen accubuit noster puer: hunc ego credam
Cum trucibus Venerem jungere posse feris.
Blanditiasne meas aliis tu vendere es ausus?
Tune aliis demens oscula ferre mea?
Tum flebis, cum me vinctum puer alter habebit,
Et geret in regno regna superba tuo.
At tua tum me pœna juvet, Venerique merenti
Fixa notet casus aurea parma meos:

Mais toi, vil séducteur, qui m'a pris mon amant,
Que ta femme cent fois te trompe impunément,
Qu'après avoir lassé son ami, la rusée
Te refuse en ton lit son ardeur épuisée,
De vestiges honteux que tes draps soient souillés,
Et que ta porte s'ouvre à vingt amants choyés ;
Qu'on ne puisse affirmer que ta sœur débauchée
But davantage, ou fut plus souvent chevauchée :
Car elle sait, dit-on, prolonger un festin
Jusqu'à l'heure où Vénus ramène le matin ;
Mieux qu'une autre elle sait, en des nuits sans vergogne,
Varier avec art l'amoureuse besogne.
Ta femme aussi le sait : idiot ! vois-tu pas
Avec quel art nouveau manœuvrent ses appas ?
Crois-tu que c'est pour toi qu'elle orne sa coiffure,
Ou passe au peigne fin sa longue chevelure ?
Est-ce pour ton museau, tous ces bracelets d'or,
Et tous ces vêtements de pourpre ? Hé non, butor !
C'est pour paraître belle à celui qu'elle admire,
Prête à te ruiner, s'il faut, pour le séduire.
Et peut-on la blâmer si d'un vieux corps goutteux
La belle enfant veut fuir l'embrassement hideux ?
Et pourtant Marathus a partagé sa couche !
Ah ! cet homme unirait Vénus à l'ours farouche !
Mais lui, lui, les avoir de la sorte vendus,
Ces caresses et ces baisers qui m'étaient dûs !
Tu pleureras, le jour où, m'imposant sa chaîne,
Un rival règnera, superbe, en ton domaine.
Je rirai de tes pleurs alors, et graverai
Sur un bouclier d'or à Vénus consacré :

« *Hanc tibi fallaci resolutus amore Tibullus*
Dedicat, et grata sis, dea, mente rogat. »



« Tibulle est affranchi des fers d'un infidèle.
Accepte son offrande, ô déesse immortelle ! »



X

QUIS *fuit, horrendos primus qui protulit enses?*
Quam ferus et vere ferreus ille fuit!
Tum cædes hominum generi, tum prœlia nata,
Tum brevior diræ mortis aperta via est.
At nihil ille miser meruit! nos ad mala nostra
Vertimus, in sævas quod dedit ille feras.
Divitis hoc vitium est auri; nec bella fuerunt,
Faginus adstabat cum scyphus ante dapes;
Non arces, non vallus erat, somnumque petebat
Securus varias dux gregis inter oves.
Tunc mihi vita foret dulcis, nec tristia nossem
Arma, nec audissem corde micante tubam:
Nunc ad bella trahor, et jam quis forsitan hostis
Hæsura in nostro tela gerit latere.
Sed patrii servate Lares: aluistis et idem,
Cursarem vestros cum tener ante pedes.
Neu pudeat prisco vos esse e stipite factos:
Sic veteris sedes incoluistis avi.
Tunc melius tenuere fidem, cum paupere cultu
Stabat in exigua ligneus æde deus.
Hic placatus erat, seu quis libaverat uvam,
Seu dederat sanctæ spicea serta comæ;

X

Ah ! qui donc inventa le glaive meurtrier ?
Ce fut un cœur barbare, et plus dur que l'acier !
Il enfanta le meurtre et la guerre homicide,
Frayant devant la mort un chemin plus rapide.
Que dis-je ? il n'a rien fait : les auteurs de nos maux,
C'est nous ; lui nous armait contre les animaux.
Le coupable, c'est l'or : on ignorait la guerre,
Quand pour boire on n'avait qu'une coupe vulgaire ;
Sans tours ni bastions, parmi les gras troupeaux,
Le berger savourait sans crainte un doux repos.
J'eusse aimé vivre alors : loin du fracas des armes,
La trompette en mon cœur n'eût point jeté d'alarmes.
Mais on m'entraîne, hélas ! peut-être un assassin
Déjà porte le trait qui doit percer mon sein.
O Lares, qui m'avez nourri, quand mon enfance
A vos pieds s'ébattait, veillez à ma défense.
Et ne rougissez pas d'être d'un bois si vieux :
Ainsi vous habitiez la maison des aïeux.
Or la vertu régnait, quand l'étroit sanctuaire,
Sans luxe, n'abritait qu'un dieu de bois vulgaire.
Pour le rendre propice un raisin suffisait,
Ou les épis tressés qu'à son front on posait ;

Atque aliquis voti compos liba ipse ferebat,
Postque comes purum filia parva favum.
At nobis ærata, Lares, depellite tela,...
. . . .
. . . .
Hostiaque e plena rustica porcus hara.
Hanc pura cum veste sequar, myrtoque canistra
Vincta geram, myrto vinctus et ipse caput.
Sic placeam vobis : alius sit fortis in armis,
Sternat et adversos Marte favente duces,
Ut mihi potanti possit sua dicere facta
Miles, et in mensa pingere castra mero.
Quis furor est atram bellis arcessere mortem ?
Imminet et tacito clam venit illa pede.
Non seges est infra, non vinea culta, sed audax
Cerberus et Stygiæ navita turpis aquæ :
Illic, perscissisque genis ustoque capillo,
Errat ad obscuros pallida turba lacus.
Quam potius laudandus hic est, quem prole parata
Occupat in parva pigra senecta casa !
Ipse suas sectatur oves, at filius agnos,
Et calidam fesso comparat uxor aquam.
Sic ego sim, liceatque caput candescere canis,
Temporis et prisci facta referre senem.
Interea Pax arva colat. Pax candida primum
Duxit araturos sub juga panda boves ;
Pax aluit vites et sucos condidit uvæ,
Funderet ut nato testa paterna merum ;
Pace bidens vomerque vigent, at tristia duri
Militis in tenebris occupat arma situs...

Puis, les vœux exaucés, une simple galette,
Avec le miel doré qu'apportait la fillette.
Dieux Lares, loin de moi chassez les traits de fer,...
. . . .
. . . .
D'un porc choisi pour vous je vous promets la chair.—
Je le suivrai, vêtu de blanc, la tête ceinte
Du myrte qui s'enroule à la corbeille sainte.
Puissé-je ainsi vous plaire ! A d'autres les combats !
Qu'un autre aille avec Mars jeter des chefs à bas,
Pour qu'en buvant j'apprenne un exploit mémorable,
Tandis qu'un doigt mouillé trace un camp sur ma table.
Quelle fureur ! chercher la mort dans les combats !
La mort, qui vient sans bruit et guette tous nos pas ! —
Las ! on ne voit là-bas ni moisson ni vignoble,
Mais l'effrayant Cerbère, et le nocher ignoble ;
Là-bas, cheveux roussis, visages balafrés,
Le pâle troupeau vague aux lacs enténébrés.
Qu'il faut louer plutôt celui qui, rendu père,
Vieillit tranquillement dans une humble chaumière ;
Avec son fils il paît ses brebis sans tracas,
Et sa femme lui chauffe un bain, quand il est las.
Puissé-je voir ainsi blanchir ma tête noire,
Et de mes jeunes ans un jour conter l'histoire.
Que la paix cependant règne en nos champs toujours.
Douce paix, tu plias au joug les taureaux lourds ;
Tu conservas le jus de la vigne prospère,
Pour faire boire au fils la récolte du père ;
Le soc et le hoyau triomphent sous ta loi,
Et les glaives cruels, rouillés, n'ont plus d'emploi...

. . . .
. . . .

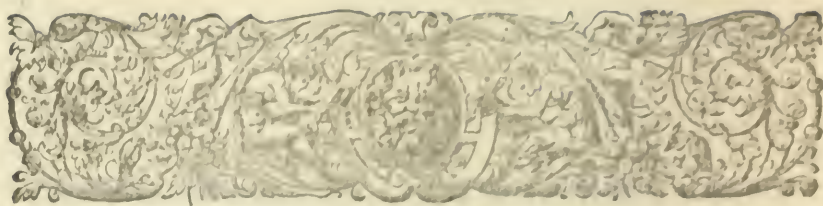
Rusticus e lucoque vehit, male sobrius ipse,
Uxorem plaustro progeniemque domum.
Sed Veneris tunc bella calent, scissosque capillos
Femina perfractas conquerit urque fores ;
Flet teneras subtusa genas, sed victor et ipse
Flet sibi dementes tam valuisse manus.
At lascivus Amor rixæ mala verba ministrat,
Inter et iratum lentus utrumque sedet.
Ah! lapis est ferrumque, suam quicumque puellam
Verberat : e cælo deripit ille deos.
Sit satis e membris tenuem rescindere vestem,
Sit satis ornatus dissoluisse comæ,
Sit lacrimas movisse satis : quater ille beatus
Quo tenera irato flere puella potest.
Sed manibus qui sævus erit, scutumque sudemque
Is gerat, et miti sit procul a Venere.
At nobis, Pax alma, veni, spicamque teneto,
Perfluat et pomis candidus ante sinus.



. . . .

Du bois le laboureur, que la boisson enflamme
Ramène en chariot ses enfants et sa femme.
Les amants sont en guerre : elle, les yeux pochés,
Pleure son huis brisé, ses cheveux arrachés,
Son visage meurtri ; lui-même, en sa démence,
De son bras triomphant déplore la puissance,
Tandis qu'Amour, assis paisiblement entre eux,
Suggère à leur fureur des mots malencontreux.
Ah ! l'homme au cœur de fer qui frappe son amie
Commet un sacrilège affreux, une infamie !
Déchire sur son sein sa robe si tu veux,
Arrache les liens dont s'ornent ses cheveux,
Fais la pleurer : heureux l'amant dont la colère
Peut tirer d'une femme une larme sincère !
Mais si d'un bras cruel tu veux la châtier,
Va, renonce à Vénus, et prends un bouclier.
Douce Paix, viens à nous avec la gerbe blonde,
Et verse-nous les fruits de ta robe féconde.





ALBII TIBULLI

LIBER SECUNDUS

I

QUISQUIS *adest, faveat : fruges lustramus et agros,*
Ritus ut a prisco traditus exstat avo.
Bacche, veni, dulcisque tuis e cornibus uva
Pendeat, et spicis tempora cinge, Ceres.
Luce sacra requiescat humus, requiescat arator,
Et grave suspenso vomere cesset opus.
Solvite vincla jugis : nunc ad præsepia debent
Plena coronato stare boves capite.
Omnia sint operata deo : non audeat ulla
Lanificam pensis imposuisse manum.
Vos quoque abesse procul jubeo, discedat ab aris,
Cui tulit hesterna gaudia nocte Venus.



LES ÉLÉGIES DE TIBULLE

LIVRE SECOND

I

SILENCE ! nous allons purifier ces terres,
Suivant le rite ancien consacré par nos pères.
Viens, Bacchus, dieu cornu, de raisins couronné ;
Viens, Cérès : que ton front d'épis mûrs soit orné.
Qu'avec le laboureur la terre se repose ;
Quittez vos socs, cessez votre labeur morose,
Et détachez les jougs : vos bœufs, des fleurs au front,
Devant leur crèche pleine aujourd'hui se tiendront.
Ne travaillez que pour les dieux : que la fileuse
S'abstienne de toucher à sa laine moelleuse.
Et vous, écartez-vous de cet autel fleuri,
Vous tous à qui l'Amour cette nuit a souri.

Casta placent superis : pura cum veste venite,
Et manibus puris sumite fontis aquam.
Cernite, fulgentes ut eat sacer agnus ad aras,
Vinctaque post olea candida turba comas.
Di patrii, purgamus agros, purgamus agrestes :
Vos mala de nostris pellite limitibus ;
Neu seges eludat messem fallacibus herbis,
Neu timeat celeres tardior agna lupos.
Tunc nitidus plenis confisus rusticus agris
Ingeret ardenti grandia ligna foco,
Turbaque vernarum, saturi bona signa coloni,
Ludet, et ex virgis exstruet ante casas.
Eventura precor : viden ut felicibus extis
Significet placidos nuntia fibra deos ?
Nunc mihi fumosos veteris proferte Falernos
Consulis, et Chio solvite vincla cado.
Vina diem celebrent : non festa luce madere
Est rubor, errantes et male ferre pedes.
Sed « bene Messalam » sua quisque ad pocula dicat,
Nomen et absentis singula verba sonent.
Gentis Aquitanæ celeber Messalla triumphis,
Et magna intonsis gloria victor avis,
Huc ades adspiraque mihi, dum carmine nostro
Redditur agricolis gratia cælitibus.
Rura cano rurisque deos. His vita magistris
Desuevit querna pellere glande famem ;
Illi compositis primum docuere tigillis
Exiguam viridi fronde operire domum ;
Illi etiam tauros primi docuisse feruntur
Servitium, et plaustro supposuisse rotam.

Pour plaire aux dieux, qu'on vienne en robe virginale;
Purifiez vos mains pour porter l'eau lustrale.
Voyez, c'est l'agneau saint qu'à l'autel on conduit :
D'olivier couronnée, une foule le suit.
Purifions ici les hommes et la plaine :
Dieux paternels, chassez les maux de mon domaine,
Des champs aux blés trompeurs chassez les faux épis,
Chassez le loup, terreur de la lente brebis.
Alors le laboureur, sûr de son bénéfice,
Brûlera sans compter le bois du sacrifice,
Et, signe d'abondance, il verra sans ennui
Les ébats des petits esclaves nés chez lui.
Nos vœux sont exaucés : les entrailles propices
De la faveur des dieux donnent de sûrs indices.
Apportez maintenant le Falerne enfumé
D'un vieux consul : versez le Chio parfumé.
Que pour fêter ce jour le vin joyeux ruisselle,
Et ne rougissons pas si notre pied chancelle.
Mais du cher Messala portons tous la santé :
Que par chacun de nous son nom soit répété.
Triomphateur fameux des peuples d'Aquitaine
Dont la victoire illustre une race lointaine,
Oh ! viens, inspire-moi, tandis que dans mes chants
Je rends grâces aux dieux qui protègent nos champs. [pères
Honneur aux dieux des champs. C'est par eux que nos
Ont cessé de manger des glands dans leurs tanières,
Puis, s'intruisant dans l'art d'assembler des chevrons,
Sous un toit de feuillage ont abrité leurs fronts.
Par eux on sut plier le bœuf à l'esclavage ;
On fit marcher un char ; puis l'arbuste sauvage

Tum victus abiere feri, tum consita pomus,
Tum bibit irriguas fertilis hortus aquas,
Aurea tum pressos pedibus dedit uva liquores,
Mixtaque securo est sobria lympha mero.
Rura ferunt messes, calidi cum sideris æstu
Deponit flavas annua terra comas.
Rure levis verno flores apis ingerit alveo,
Compleat ut dulci sedula melle favos.
Agricola assiduo primum satiatus aratro
Cantavit certo rustica verba pede,
Et satur arenti primum est modulatus avena
Carmen, ut ornatos diceret ante deos;
Agricola et minio suffusus, Bacche, rubenti
Primus inexperta duxit ab arte choros :
Huic datus a pleno, memorabile munus, ovili
Dux pecoris curtas auxerat hircus opes.
Rure puer verno primum de flore coronam
Fecit, et antiquis imposuit Laribus.
Rure etiam, teneris curam exhibitura puellis,
Molle gerit tergo lucida vellus ovis ;
Hinc et femineus labor est, hinc pensa colusque,
Fusus et apposito pollice versat opus :
Atque aliqua assiduæ textrix operata Minervæ
Cantat, et applauso tela sonat latere.
Ipse interque greges interque armenta Cupido
Natus, et indomitas dicitur inter equas ;
Illic indocto primum se exercuit arcu :
Hei mihi ! quam doctas nunc habet ille manus !
Nec pecudes, velut ante, petit : fixisse puellas
Gestit, et audaces perdomuisse viros ;

Disparut : à sa place on planta les vergers,
Et l'eau vint abreuver les riches potagers ;
On foula le raisin pour sa liqueur pourprée,
Dont l'enivrante ardeur par l'eau fut tempérée.
Les champs donnent le blé, gloire de messidor,
Quand le sol, chaque été, quitte ses cheveux d'or.
Pour emplir les rayons de sa ruche féconde,
Parmi les fleurs des champs l'abeille vagabonde.
C'est aux champs que, lassé de ses rudes travaux,
L'homme plia sa voix à des rythmes nouveaux,
Sur ses pipeaux légers essaya des cantiques,
Qu'il redisait devant l'autel des dieux antiques,
Et, le front barbouillé de cinabre éclatant,
Pour toi, Bacchus, forma des danses en chantant :
Un bouc, chef du troupeau, servait de récompense,
Et venait augmenter une modeste aisance.
C'est là qu'un jeune enfant, avec les fleurs des prés,
Couronna le premier ses lares vénérés ;
C'est là que, pour fournir l'ouvrage à la bergère,
La blanche brebis porte une toison légère ;
Puis viennent la quenouille et son fil dévidé,
Que tourne le fuseau par le pouce guidé,
Tandis qu'à son métier une tisseuse habile
Chante, et fait résonner la navette mobile.
  L'Amour même naquit au milieu des troupeaux,
Des brebis, des chevaux indomptés, des taureaux ;
C'est là qu'il essaya son arc d'un bras débile :
Hélas ! comme sa main est devenue habile !
Ce n'est plus des troupeaux qu'il veut être vainqueur :
C'est la vierge, c'est l'homme altier qu'il frappe au cœur.

Hic juveni detraxit opes, hic dicere jussit
Limen ad iratæ verba pudenda senem ;
Hoc duce custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit,
Et pedibus prætentat iter, suspensa timore,
Explorat cæcas cui manus ante vias.
Ah ! miseri, quos hic graviter Deus urget ! at ille
Felix, cui placidus leniter afflat Amor.
Sancte, veni dapibus festis, sed pone sagittas,
Et procul ardentes hinc, precor, abde faces.
Vos celebrem cantate deum, pecorique vocate
Voce : palam pecori, clam sibi quisque vocet ;
Aut etiam sibi quisque palam : nam turba jocosa
Obstrepit et Phrygio tibia curva sono.
Ludite : jam Nox jungit equos, currumque sequuntur
Matris lascivo sidera fulva choro,
Postque venit tacitus furvis circumdatus alis
Somnus, et incerto Somnia nigra pede.



A l'homme il prend ses biens ; au seuil fermé des femmes,
Il arrache au vieillard des paroles infâmes ;
Il conduit en secret l'amante à son ami,
Toute seule, et trompant le gardien endormi :
Elle avance d'abord un pied, et puis écoute,
Tremblante, et tend son bras pour explorer la route.
Malheur à ceux qu'Amour en fureur a blessés !
Heureux ceux que sa douce haleine a caressés !
Divin enfant, prends part à ce festin, mais quitte
Ce carquois détesté, cette torche maudite.
Et vous, chantez ce dieu puissant ; priez-le tous,
Tout haut pour vos troupeaux, à voix basse pour vous,
Ou même à haute voix, car tout le peuple crie,
Et l'on entend sonner la flûte de Phrygie.
Jouez : déjà la Nuit attelle ses coursiers ;
Les astres d'or dansants la suivent par milliers ;
Puis le Sommeil muet, que voile une aile sombre,
Conduit les Songes noirs qui chancellent dans l'ombre.



II

DICAMUS *bona verba — venit natalis — ad aras :*
Quisquis ades, lingua, vir mulierque, fave.
Urantur pia tura focis, urantur odores,
Quos tener e terra divite mittit Arabs.
Ipse suos Genius adsit visurus honores,
Cui decorent sanctas mollia serta comas.
Illius puro destillent tempora nardo,
Atque satur libo sit madeatque mero,
Annuat et, Cornute, tibi, quodcumque rogabis.
En age, quid cessas ? annuit ille : roga.
Auguror, uxoris fidos optabis amores :
Jam reor hoc ipsos edidicisse deos.
Nec tibi malueris, totum quæcumque per orbem
Fortis arat valido rusticus arva bove,
Nec tibi, gemmarum quidquid felicibus Indis
Nascitur, Eoi qua maris unda rubet.
Vota cadunt. Viden ut strepitantibus advolet alis
Flavaque conjugio vincula portet Amor,
Vincula, quæ maneant semper, dum tarda senectus
Inducat rugas inficiatque comas.
Hic veniat natalis avis, prolemque ministret,
Ludat et ante tuos turba novella pedes.

II

Voici donc, Cornutus, le jour de ta naissance. [lence.
Formons d'heureux souhaits. Toi, peuple, fais si-
Brûlons l'encens sacré, les parfums onctueux,
Produits par l'Orient riche et voluptueux.
Viens toi-même, ô Génie, accueillir nos offrandes,
Tes cheveux saints parés de flexibles guirlandes.
Que le nard odorant luise à ton front divin ;
Soûle-toi de gâteaux, enivre-toi de vin ;
Viens, et de Cornutus exauce la prière.
  Parle, ami, qu'attends-tu ? ton vœu sera prospère.
Ah ! tu veux des amours constants, je le prévois :
Tu les as demandés aux dieux plus d'une fois,
Tu les mets au-dessus de tous les champs du monde,
Qu'avec ses bœufs puissants le laboureur féconde,
Ou des riches trésors au sein des mers éclos,
Aux pays d'Orient où rougissent les flots.
Tes vœux sont exaucés : l'Amour, battant des ailes,
Apporte à ton hymen des chaînes éternelles,
Qui dureront encor quand l'âge paresseux
Viendra rider ta joue et blanchir tes cheveux.
  Fêtez un siècle entier cette journée heureuse,
Et qu'à vos pieds s'ébatte une race nombreuse.

III

RURA *meam, Cornute, tenent villæque puellam :*
Ferreus est, heu heu! quisquis in urbe manet.
Ipsa Venus lætos jam nunc migravit in agros,
Verbaque aratoris rustica discit Amor.
O ego, dum aspicerem dominam, quam fortiter illic
Versarem valido pingue bidente solum,
Agricolæque modo curvum sectarer aratrum,
Dum subigunt steriles arva serenda boves!
Nec quererer quod sol graciles exureret artus,
Læderet et teneras pussula rupta manus.
Pavit et Admeti tauros formosus Apollo,
Nec cithara intonsæ profueruntve comæ,
Nec potuit curas sanare salubribus herbis :
Quidquid erat medicæ vicerat artis amor.
Ipse deus solitus stabulis expellere vaccas,
. . . .
Et miscere novo docuisse coagula lacte
Dicitur, et mixtus obriguisse liquor.
Tum fiscella levi detexta est vimine junci,
Raraque per nexus est via facta sero.
O quotiens illo vitulum gestante per agros
Dicitur occurrens erubuisse soror !

III

IL faut un cœur de fer pour rester à la ville
Quand la femme que j'aime aux champs lointains [s'exile ;
Car Vénus l'a suivie en ce riant séjour,
Et le parler des champs devient celui d'Amour.
Ah ! qu'avec le hoyau, pourvu que je la voie,
Je remuerais les champs fertiles avec joie,
Et guiderais le soc ainsi qu'un laboureur,
Pour creuser le sillon qu'emplira le semeur.
Sans plainte je verrais par le soleil flétrie
Ma peau blanche, et ma main par l'ampoule meurtrie.
Phébus même d'Admète a fait paître les bœufs :
Sa lyre ne servit à rien, ni ses cheveux,
Aucune herbe ne put guérir sa peine amère,
A l'amour triomphant l'art ne peut le soustraire.
Lui-même conduisait les vaches dans les champs,
. . . .
Pour faire mieux cailler le lait pur et fluide,
Il y mêla, dit-on, de la présure acide ;
Et pour que le serum du lait pût dégorger,
Il tressa des clayons avec le jonc léger.
Que de fois, en portant un veau parmi la plaine,
Il fit rougir sa sœur d'une honte soudaine !

O quotiens ausæ, caneret dum valle sub alta,
Rumpere mugitu carmina docta boves!
Sæpe duces trepidis petiere oracula rebus,
Venit et a templis irrita turba domum;
Sæpe horrere sacros doluit Latona capillos,
Quos admirata est ipsa noverca prius.
Quisquis inornatumque caput crinesque solutos
Adspiceret, Phœbi quæreret ille comam.
Delos ubi nunc, Phœbe, tua est, ubi Delphica Pytho?
Nempe amor in parva te jubet esse casa.
Felices olim, Veneri cum fertur aperte
Servire æternos non puduisse deos.
Fabula nunc ille est: sed cui sua cura puella est,
Fabula sit mavult, quam, sine amore, deus.

. . . .

. . . .

At tu, quisquis is es, cui tristi fronte Cupido
Imperitat, nostra sint tua castra domo.

. . . .

. . . .

Ferrea non Venerem, sed prædam, sæcula laudant:
Præda tamen multis est operata malis.
Præda feras acies cinxit discordibus armis:
Hinc cruor, hinc cædes mors propiorque venit.
Præda vago jussit geminare pericula ponto,
Bellica cum dubiis rostra dedit ratibus.
Prædator cupit immensos obsidere campos,
Ut multo innumeram jugere pascat ovem;
Cui lapis externus curæ est, urbisque tumultus,
Portatur validis mille columna jugis,

Et que de fois ses bœufs, qui paissaient dans les champs,
Osèrent en beuglant interrompre ses chants !
Du sanctuaire antique où l'avenir s'annonce,
Que de rois alarmés sont partis sans réponse !
Ces cheveux qu'autrefois Junon même admirait,
Latone, en les voyant si négligés, pleurait :
Dans ces longs crins épars sur un front sans parure,
Qui donc eût reconnu sa belle chevelure ?
De Delphes, de Délos, qu'as-tu fait, dieu du jour ?
Qui t'oblige à rester esclave ? C'est l'amour ! [même :
Heureux temps, lorsqu'aimaient sans honte les dieux
Hélas ! on est raillé maintenant quand on aime ;
Mais aux cœurs bien épris, être raillés vaut mieux
Que de cesser d'aimer, fût-ce pour être dieux.

. . . .

. . . .

O vous, pour qui l'Amour est un maître sévère,
Venez me demander un conseil salutaire.

. . . .

. . . .

Plus d'amour en ce siècle affreux ; l'or seul est roi,
L'or, qui traîne toujours tant de maux après soi.
A l'or on doit la guerre et le glaive homicide,
Le sang versé, le meurtre, et la mort plus rapide,
Et les durs éperons des navires mouvants,
Aux périls de la guerre ajoutant ceux des vents.
On veut mettre la main sur d'immenses domaines,
Pour que les gras troupeaux y paissent par centaines ;
On cherche au loin le marbre, et cent bœufs frémissants
Par la ville en émoi traînent des blocs puissants ;

Claudit et indomitum moles mare, lentus ut intra
Neglegat hibernas piscis adesse minas.
At tibi læta trahant Samiæ convivia testæ,
Fictaque Cumana lubrica terra rota.
Heu heu ! divitibus video gaudere puellas :
Jam veniant prædæ, si Venus optat opes,
Ut mea luxuria Nemesis fluat, utque per urbem
Incedat donis conspicienda meis.
Illa gerat vestes tenues, quas femina Coa
Texuit, auratas disposuitque vias ;
Illi sint comites fusci, quos India torret,
Solis et admotis inficit ignis equis ;
Illi selectos certent præbere colores
Africa puniceum purpureumque Tyros.
. . . .
. . . .
Nota loquor : regnum iste tenet, quem sæpe coegit
Barbara gypsatos ferre catasta pedes.
Sit tibi dura Ceres, Nemesim qui abducis ab urbe :
Persolvat nulla semina terra fide.
Et tu, Bacche tener, jucundæ consitor uvæ,
Tu quoque devotos, Bacche, relinque lacus ;
Haud impune licet formosas tristibus agris
Abdere : non tanti sunt tua musta, pater.
O valeant fruges, ne sint modo rure puellæ :
Glans alat, et prisco more bibantur aquæ.
Glans aluit veteres, et passim semper amarunt :
Quid nocuit sulcos non habuisse satos ?
Tunc, quibus adspirabat Amor, præbebat aperte
Mitis in umbrosa gaudia valle Venus ;

Un môle clôt la mer indomptable, et, tranquille,
Le poisson peut braver sa fureur inutile.
Mais toi, que le potier de Cume ou de Samos
Pour tes repas joyeux fabrique d'humbles pots.
Hélas! la femme même à la fortune aspire.
Je m'enrichirai donc, si Vénus le désire,
Pour que ma Némésis, riche de mes présents,
Attire en son chemin les regards complaisants ;
Que les femmes de Cos amincissent pour elle
Ces tissus transparents où l'or pur étincelle ;
Que pour cortège elle ait ces esclaves hâlés,
Qu'un soleil trop voisin de ses feux a brûlés ;
Que les plus beaux tissus de Tyr et de Carthage
Lui donnent à l'envi leurs pourpres en partage.
. . . .
. . . .
On sait qu'elle a pour maître un barbare affranchi,
Qui pour être vendu bien des fois fut blanchi.
Sois privé de moissons, toi qui m'a privé d'elle ;
Que tes grains soient trahis par la terre infidèle.
Et toi, tendre Bacchus, père du doux raisin,
Laisse là tes cuveaux maudits, laisse ton vin ;
Crois-tu cacher aux champs impunément nos belles ?
O père, tes faveurs à ce prix sont cruelles.
Si les champs cultivés nous volent nos amours,
Vivons de glands et d'eau comme aux anciens jours :
Beaux jours, où nos aïeux aimaient à l'aventure.
Ils ont pu sans dommage ignorer la culture ;
Vénus alors offrait sans honte aux amoureux
De faciles plaisirs dans les vallons ombreux

Nullus erat custos, nulla exclusura dolentes
Janua : si fas est, mos, precor, ille, redi.
. . . .
Horrida villosa corpora veste tegant ;
Nunc si clausa mea est, si copia rara videndi,
Heu ! miserum laxam quid juvat esse togam ?
Ducite : ad imperium dominæ sulcabimus agros :
Non ego me vinclis verberibusque nego.



Sans gardiens vigilants, sans portes rigoureuses.
Hélas ! que n'avons-nous encor ces mœurs heureuses ?
[Vivons en liberté dans les bois chevelus,]
Et de peaux d'animaux couvrons nos corps velus :
Si l'on tient loin de moi mon invisible amante,
Que me sert de porter une toge élégante ?
Allons ! à travailler le sol résignons-nous :
J'accepte de sa main les chaînes et les coups.



IV

HIC *mihi servitium video dominamque paratam :*
Jam mihi, libertas illa paterna, vale.
Servitium sed triste datur, teneorque catenis,
Et nunquam misero vincla remittit Amor ;
Et seu quid merui, seu quid peccavimus, urit :
Uror, io! remove, sæva puella, faces.
O ego ne possim tales sentire dolores,
Quam mallem in gelidis montibus esse lapis,
Stare vel insanis cautes obnoxia ventis,
Naufraga quam vasti tunderet unda maris !
Nunc et amara dies et noctis amarior umbra est,
Omnia nunc tristi tempora felle madent.
Nec prosunt elegi, nec carminis auctor Apollo :
Illa cava pretium flagitat usque manu.
Ite procul, Musæ, si non prodestis amanti :
Non ego vos, ut sint bella canenda, colo,
Nec refero solisque vias, et qualis, ubi orbem
Complevit, versis Luna recurrit equis ;
Ad dominam faciles aditus per carmina quæro :
Ite procul, Musæ, si nihil ista valent.
At mihi per cædem et facinus sunt dona paranda,
Ne jaceam clausam flebilis ante domum ;

La rhétorique traduit blessure-désir précisément

IV

Ô NÉMÉSIS, je vais subir ton esclavage :
Adieu ma liberté, mon unique héritage.
Mais qu'il est dur ton joug, et quels fers sont les miens !
Hélas ! jamais l'Amour ne détend mes liens.
Tu me brûles, cruelle : ai-je donc fait un crime ?
Tu me brûles, te dis-je : épargne ta victime.
Oh ! pour ne plus souffrir ces tourments insensés,
Je voudrais être un roc sur les sommets glacés,
Un écueil qui des vents subirait les outrages,
Et que battraient les flots fertiles en naufrages.
Mais mes jours sont amers, et mes nuits encor plus ;
Par un fiel noir tous mes instants sont corrompus.
A quoi servent mes vers et le dieu qui m'inspire ?
Elle ne sait qu'ouvrir la main quand je soupire.
Adieu, Muses, puisque vous ne me servez pas.
Je vous invoquais, non pour chanter les combats,
Ou le cours du soleil, ou la lune sereine,
Qui commence à décroître aussitôt qu'elle est pleine,
Mais pour trouver près d'elle un plus facile accès :
Partez, Muses, mes vers ont trop peu de succès.
Ah ! pour avoir de l'or je tuerai : que m'importe ?
Je ne veux pas rester couché devant sa porte ;

Aut rapiam suspensa sacris insignia fanis ;
Sed Venus ante alios est violanda mihi :
Illa malum facinus suadet dominamque rapacem
Dat mihi : sacrilegas sentiat illa manus.
O pereat, quicumque legit viridesque smaragdos
Et niveam Tyrio murice tingit ovem.
Hic dat avaritiæ causas et Coa puellis
Vestis, et e rubro lucida concha mari.
Hæc fecere malas : hinc clavim janua sensit,
Et cœpit custos liminis esse canis.
Sed pretium si grande feras, custodia victa est,
Nec prohibent claves, et canis ipse tacet.
Heu quicumque dedit formam cælestis avaræ,
Quale bonum multis attulit ille malis !
Hinc fletus rixæque sonant, hæc denique causa
Fecit ut infamis sic deus esset Amor.
At tibi, quæ pretio victos excludis amantes,
Eripiant partas ventus et ignis opes :
Quin tua tum juvenes spectent incendia læti,
Nec quisquam flammæ sedulus addat aquam ;
Seu veniet tibi mors, nec erit qui lugeat ullus,
Nec qui det mæstas munus in exsequias.
At bona quæ nec avara fuit, centum licet annos
Vixerit, ardentem flebitur ante rogum :
Atque aliquis senior, veteres veneratus amores,
Annua constructo serta dabit tumulo,
Et « bene », discedens dicet, « placideque quiescas,
Terraque securæ sit super ossa levis. »
Vera quidem moneo, sed prosunt quid mihi vera ?
Illius est nobis lege colendus Amor.

J'irai des temples saints piller les ornements,
Ceux de Vénus d'abord, cause de mes tourments ;
C'est elle qui me donne une avide maîtresse :
Qu'elle connaisse donc ma fureur vengeresse.
Malheur à qui récolte émeraude ou rubis,
A qui fait teindre à Tyr la toison des brebis,
Car c'est là ce qui rend nos maîtresses avares.
Arrière les tissus de Cos, les perles rares :
Voilà ce qui fait mettre aux femmes des verroux
A leurs portes, des chiens devant leurs seuils jaloux.
Mais faites briller l'or, et les gardiens s'apaisent,
Les verrous sont ouverts, les chiens mêmes se taisent.
Rendre belle une femme avare, justes dieux,
C'est faire payer cher un bien si précieux !
De là vient qu'on querelle et qu'on frappe une amie,
De là vient qu'Amour même est noté d'infamie.
Toi qui fermes ta porte à l'amant qui n'a rien,
Puissent les vents, le feu, dissiper tout ton bien :
Les jeunes gens viendront contempler l'incendie,
Joyeux, et de l'éteindre aucun n'aura l'envie.
Et quand viendra la mort, personne, au désespoir,
N'ira sur le bûcher rendre un dernier devoir.
Mais la femme au cœur bon, de respects entourée,
Vécût-elle cent ans, verra sa mort pleurée ;
Quelque vieillard, songeant aux anciennes ardeurs,
Tous les ans sur sa tombe ira mettre des fleurs,
Et dira : « Dors en paix, ô toi qui me fus chère ;
Que la terre à tes os tranquilles soit légère ! »
Je dis vrai ; mais hélas ! que sert la vérité ?
Je l'aime : il me faut donc subir sa volonté.

Quin etiam sedes jubeat si vendere avitas,
Ite sub imperium sub titulumque, Lares.
Quidquid habet Circe, quidquid Medea veneni,
Quidquid et herbarum Thessala terra gerit,
Et quod, ubi indomitis gregibus Venus afflat amores,
Hippomanes cupidæ stillat ab inguine equæ,
Si modo me placido videat Nemesis mea vultu,
Mille alias herbas misceat illa, bibam.



Dois-je me séparer des biens de mes ancêtres ?
Lares, obéissez, cherchez de nouveaux maîtres.
Tout ce qu'en Thessalie on trouve de poison,
Ceux de Circé, ceux de l'amante de Jason,
Et l'humeur que produit la cavale indomptée,
Par les feux de Vénus à l'amour excitée,
Oui, pour en obtenir des regards apaisés,
Je boirai tous les sucs qu'elle aura composés.

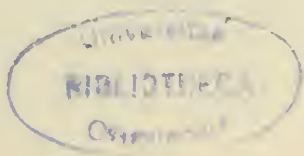


V

PHŒBE, *fave : novus ingreditur tua templa sacerdos ;*
Huc, age, cum cithara carminibusque veni ;
Nunc te vocales impellere pollice chordas,
Nunc precor ad laudes flectere verba meas.
Ipse triumphali devinctus tempora lauro,
Dum cumulant aras, ad tua sacra veni ;
Sed nitidus pulcherque veni : nunc indue vestem
Sepositam, longas nunc bene pecte comas,
Qualem te memorant, Saturno rege fugato,
Victori laudes concinuisse Jovi.
Tu procul eventura vides : tibi deditus augur
Scit bene quid fati provida cantet avis ;
Tuque regis sortes ; per te præsentit haruspex,
Lubrica signavit cum deus exta notis ;
Te duce Romanos nunquam frustrata Sibylla,
Abdita quæ senis fata canit pedibus.
Phœbe, sacras Messalinum sine tangere chartas
Vatis, et ipse, precor, quid canat illa doce.
Hæc dedit Æneæ sortes, postquam ille parentem
Dicitur et raptos sustinuisse Lares ;
Nec fore credebat Romam, cum mæstus ab alto
Ilion ardentes respiceretque deos.

V

Dans ton temple, Apollon, pénètre un nouveau prêtre :
Avec ta lyre, avec tes chants daigne paraître.
Que la corde sonore aujourd'hui sous tes doigts
Vibre, et qu'avec mes chants on entende ta voix.
Du laurier triomphal que ton front se fleurisse ;
Les dons chargent l'autel : assiste au sacrifice.
Mais soit brillant et beau pour te rendre à nos vœux :
Mets ta robe de fête et peigne tes cheveux,
Comme au jour où, Saturne ayant fui sur la terre,
Tu célébras, dit-on, la gloire de ton père.
Par toi l'augure, instruit de l'avenir lointain,
Dans le chant des oiseaux devine le destin ;
Les sorts te sont soumis ; par toi les haruspices
Des volontés des dieux recueillent les indices ;
Grâce à toi la Sibylle, en ses vers surhumains,
Jamais sur l'avenir n'a trompé les Romains.
Confie à Messalin ses sacrés caractères,
O Phébus, et fais lui comprendre leurs mystères.
Elle a prédit son sort à ce héros pieux
Qui portait dans sa fuite et son père et ses dieux.
En regardant de loin Ilion calcinée,
Il ne prévoyait pas Rome et sa destinée.



(Romulus æternæ nondum formaverat urbis
Mœnia, consorti non habitanda Remo;
Sed tunc pascebant herbosa Palatia vaccæ,
Et stabant humiles in Jovis arce casæ.
Lacte madens illic suberat Pan ilicis umbræ,
Et facta agresti lignea falce Pales;
Pendebatque vagi pastoris in arbore votum,
Garrula silvestri fistula sacra deo,
Fistula, cui semper decrescit arundinis ordo:
Nam calamus cera jungitur usque minor.
At qua Velabri regio patet, ire solebat
Exiguus pulsa per vada linter aqua;
Illa sæpe, gregis diti placitura magistro,
Ad juvenem festa est vecta puella die,
Cum qua fecundi redierunt munera ruris,
Caseus, et niveæ candidus agnus ovis.)
« *Impiger Ænea, volitantis frater Amoris,*
Troica qui profugis sacra vehis ratibus,
Jam tibi Laurentes assignat Juppiter agros,
Jam vocat errantes hospita terra Lares.
Illic sanctus eris, cum te veneranda Numici
Unda deum cælo miserit Indigetem.
Ecce super fessas volitat Victoria puppes,
Tandem ad Trojanos diva superba venit.
Ecce mihi lucent Rutulis incendia castris:
Jam tibi prædico, barbare Turne, necem.
Ante oculos Laurens castrum murusque Lavini est,
Albaque ab Ascanio condita Longa duce.
Te quoque jam video, Marti placitura sacerdos,
Ilia, Vestales deseruisse focos,

(Ils n'étaient pas encor bâtis par Romulus,
Ces remparts éternels interdits à Rémus.
O Palatin, sur toi les vaches paissaient l'herbe ;
Des pâtres t'habitaient, Capitole superbe.
Palès, qu'en bois grossier une serpe sculptait,
De lait pur avec Pan dans les bois s'humectait.
Le berger vagabond suspendait à l'yeuse,
En offrande à Silvain, sa flûte harmonieuse,
Sa flûte, où s'alignaient les roseaux frémissants,
Dont la cire unissait les tubes décroissants.
Des barques sillonnaient les plaines inondées
Du Vélabre, couvert par les eaux débordées ;
Pour plaire au possesseur d'un opulent troupeau,
Une bergère aux jours de fête passait l'eau ;
De champêtres présents revenaient avec elle :
Un fromage tout frais, un agneau blanc qui bêle.)
« O frère de l'Amour ailé, héros pieux,
Qui fuis sur tes vaisseaux en emportant tes dieux,
Jupiter te promet la terre de Laurente :
Un sol hospitalier attend ta nef errante,
Tout prêt à te compter un jour parmi ses dieux,
Quand le Numicius t'enverra dans les cieux.
La Victoire déjà sur ta flotte lassée
Plane : pour les Troyens elle s'est prononcée.
Je vois luire la flamme au camp des ennemis ;
Cruel Turnus, je sais quel trépas t'est promis.
Je vois Castrum d'abord, Lavinium ensuite,
Puis Albe, la cité par Ascagne construite.
Je vois, je vois encor la prêtresse Ilia,
Quittant, pour plaire à Mars, le foyer de Vesta,

Concubitusque tuos furtim, vittasque jacentes,
Et cupidi ad ripas arma relicta dei.
Carpite nunc, tauri, de septem montibus herbas,
Dum licet : hic magnæ jam locus urbis erit.
Roma, tuum nomen terris fatale regendis,
Qua sua de cælo prospicit arva Ceres,
Quaque patent ortus, et qua fluitantibus undis
Solis anhelantes abluit amnis equos.
Troja quidem tunc se mirabitur, et sibi dicet
Vos bene tam longa consuluisse via.
Vera cano : sic usque sacras innoxia laurus
Vescar, et æternum sit mihi virginitas. »
Hæc cecinit vates, et te sibi, Phœbe, vocavit,
Jactavit fusas et caput ante comas.
Quidquid Amalthea, quidquid Marpesia dixit
Herophile, Phyto Graia quod admonuit,
Quasque Aniena sacras Tiburs per flumina sortes
Portarit sicco pertuleritque sinu
(Hæ fore dixerunt, belli mala signa, cometen,
Multus ut in terras deplueretque lapis ;
Atque tubas atque arma ferunt strepitantia cælo
Audita, et lucos præcinuisse fugam ;
Ipsum etiam Solem defectum lumine vidit
Jungere pallentes nubilus annus equos,
Et simulacra deum lacrimas fudisse tepentes,
Fataque vocales præmonuisse boves) :
Hæc fuerunt olim ; sed tu jam mitis, Apollo,
Prodigia indomitis merge sub æquoribus ;
Et succensa sacris crepitet bene laurea flammis,
Omine quo felix et sacer annus erit.

Et son hymen furtif, et ses bandeaux à terre,
Et les armes de Mars au bord de la rivière.
Taureaux, sur les sept monts paissez en liberté,
Avant que s'y bâtisse une grande cité.
Rome, c'est ton destin de régner sur le monde,
Partout où l'on cultive une terre féconde,
Des pays d'Orient jusqu'au fleuve vermeil
Où plongent les coursiers haletants du soleil.
Troie alors, renaissant sur de nouveaux rivages,
Se félicitera de tes lointains voyages.
Ainsi puisse toujours le laurier me nourrir,
Et ma virginité ne se jamais flétrir ! »
A ces mots, invoquant Phébus dans sa prière,
La Sibylle à son front secoua sa crinière.
D'autre part Amalthée, et la Grecque Pytho,
Hérophile à Marpesse, enfin, sur l'Anio,
Tiburs, qui traversant la rivière à la nage,
Porta sans les mouiller ses livres au rivage,
Toutes ont annoncé des présages affreux :
Pierres tombant du ciel, comète à longs cheveux,
Bruit d'armes dans les airs avec son de trompettes,
Et dans les bois, des voix prédisant des défaites ;
Dans les temples des dieux des marbres ont pleuré ;
L'avenir fut prédit par le bœuf inspiré ;
On a vu le soleil, privé de sa lumière,
Dans le ciel assombri pâlir l'année entière.
C'est fini désormais : dieu puissant de Délos,
Sois propice, engloutis les prodiges aux flots ;
Et que ton laurier saint dans la flamme brûlante
Pétille, présageant une année abondante.

Laurus ubi bona signa dedit, gaudete, coloni :
Distendet spicis horrea plena Ceres,
Oblitus et musto feriet pede rusticus uvas,
Dolia dum magni deficiantque lacus.
At madidus Baccho sua festa Palilia pastor
Concinet : a stabulis tunc procul este, lupi ;
Ille levis stipulæ sollemnes potus acervos
Accendet, flammas transilietque sacras ;
Et fetus matrona dabit, natusque parenti
Oscula comprensis auribus eripiet ;
Nec tædebit avum parvo advigilare nepoti,
Balbaque cum puero dicere verba senem.
Tunc operata deo pubes discumbet in herba,
Arboris antiquæ qua levis umbra cadit,
Aut e veste sua tendent umbracula sertis
Vincta, coronatus stabit et ipse calix.
At sibi quisque dapes et festas exstruet alte
Cespitibus mensas cespitibusque torum.
Ingeret hic potus juvenis maledicta puellæ,
Post modo quæ votis irrita facta velit :
Nam ferus ille suæ plorabit sobrius idem,
Et se jurabit mente fuisse mala.
Pace tua pereant arcus, pereantque sagittæ,
Phœbe, modo in terris erret inermis Amor.
Ars bona : sed postquam sumpsit sibi tela Cupido,
Heu heu ! quam multis ars dedit illa malum !
Et mihi præcipue, jaceo cum saucius annum ;
Et faveo morbo, cum juvat ipse dolor ;
Usque cano Nemesim, sine qua versus mihi nullus
Verba potest justos aut reperire pedes.

O bonheur! le présage est bon ; joyeux fermiers,
Cérès fera ployer sous le poids vos greniers,
Et vos pieds fouleront plus de grappes fécondes
Qu'il n'en pourra tenir dans vos cuves profondes.
On fêtera Palès en buvant du vin doux :
Des étables alors, ô loups, écartez-vous.
Mettant, suivant l'usage, un tas de paille en flamme,
Le berger sautera par dessus ; et sa femme
Lui donnera des fils nombreux à caresser,
Qui lui prendront l'oreille afin de l'embrasser ;
Et l'aïeul veillera sur eux en son absence,
Bégayant avec eux les doux mots de l'enfance.
Le sacrifice fait, sur l'herbe on s'étendra,
Sous l'ombre d'un vieil arbre, ou bien on suspendra
Des vêtements liés pour en faire des tentes,
Et s'installer devant les coupes débordantes ;
Et chacun, pour goûter les mets et la boisson,
Elèvera sa table et son lit de gazon.
Là l'amant ivre insulte et maudit sa maîtresse ;
Mais les souhaits cruels formés durant l'ivresse
Sont bientôt regrettés après qu'elle a cessé,
Et l'on jure en pleurant qu'on était insensé.
Je t'en prie, ô Phébus, pour qu'Amour n'ait plus d'armes,
Adieu la flèche et l'arc, causes de tant de larmes.
Art divin ! mais, hélas ! depuis qu'Amour s'en sert,
Combien d'infortunés par cet art ont souffert !
Moi surtout, qui depuis un an que je l'endure,
Entretiens ma souffrance et chéris ma blessure ;
Car de mes chants toujours Némésis est l'objet,
Et mon vers est stérile en tout autre sujet.

At tu (nam divum servat tutela poëtas),
Præmoneo, vati parce, puella, sacro,
Ut Messalinum celebrem, cum præmia belli
Ante suos currus oppida victa feret,
Ipse gerens laurus, lauro devinctus agresti,
Miles « Io » magna voce « Triumphe » canet;
Tum Messalla meus pia det spectacula turbæ,
Et plaudat curru prætereunte pater.
Annue: sic tibi sint intonsi, Phœbe, capilli,
Sic tua perpetuo sit tibi casta soror.



Mais sache que les dieux protègent le poète,
O Némésis : prends garde, épargne ta conquête,
Que je puisse chanter Messalinus vainqueur,
Lauriers au front, et les soldats criant en chœur :
« Io ! Triomphe ! » derrière un peuple de statues,
Images et témoins des villes abattues ;
De la foule attendrie attirant les regards,
Que Messale applaudisse au passage des chars.
  Si tu m'entends, Phébus, que ta sœur reste pure,
Et toi, garde toujours ta longue chevelure !



VI

CASTRA *Macer sequitur : tenero quid fiet Amori ?*
Sit comes, et collo fortiter arma gerat ?
Et seu longa virum terræ via seu vaga ducent
Æquora, cum telis ad latus ire volet ?
Ure, puer, quæso, tua qui ferus otia liquit,
Atque iterum erronem sub tua signa voca.
Quod si militibus parces, erit hic quoque miles,
Ipse levem galea qui sibi portet aquam.
Castra peto, valeatque Venus valeantque puellæ :
Et mihi sunt vires, et mihi facta tuba est.
Magna loquor, sed magnifice mihi magna locuto
Excutiunt clausæ fortia verba fores.
Juravi quotiens rediturum ad limina nunquam !
Cum bene juravi, pes tamen ipse redit.
Acer Amor, fractas utinam tua tela sagittas,
Si licet, exstinctas adspiciamque faces !
Tu miserum torques, tu me mihi dira precari
Cogis et insana mente nefanda loqui.
Jam mala finissem leto, sed credula vitam
Spes fovet, et fore cras semper ait melius.
Spes alit agricolas, Spes sulcis credit aratis
Semina, quæ magno fenore reddat ager ;

VI

Macer part pour les camps : que vas-tu faire, Amour?
Prendras-tu comme lui les armes, tour à tour
Errant à ses côtés sur les mers incertaines,
Combattant avec lui dans des terres lointaines?
Enfant, brûle un cruel qui fuit ton doux repos,
Rappelle un déserteur qui trahit tes drapeaux.
Si tu dois épargner les guerriers, pour la guerre
Je veux partir aussi, je veux puiser l'eau claire
Dans mon casque : adieu donc les femmes et l'amour,
Car je suis fort et veux guerroyer à mon tour.
Voilà de bien grands mots ! Hélas ! vaine jactance :
Une porte fermée abat cette insolence.
Que de fois j'ai juré qu'on ne m'y verrait plus !
J'y vais toujours, et mes serments sont superflus.
Puissé-je, ô dur Amour, libre de tes atteintes,
Voir tes traits en morceaux et tes torches éteintes !
A force de subir tes tourments odieux,
Je me maudis moi-même, et blasphème les dieux.
Mais quand je veux mourir, la crédule Espérance
D'un lendemain meilleur me donne l'assurance.
C'est elle qui remplit les sillons des guérets,
Pour en tirer un jour d'énormes intérêts ;

Hæc laqueo volucres, hæc captat arundine pisces,
Cum tenues hamos abdidit ante cibus;
Spes etiam valida solatur compede vinctum:
Crura sonant ferro, sed canit inter opus;
Spes facilem Nemesim spondet mihi, sed negat illa.
Hei mihi! ne vincas, dura puella, deam.
Parce, per immatura tuæ precor ossa sororis:
Sic bene sub tenera parva quiescat humo.
Illa mihi sancta est, illius dona sepulcro
Et madefacta meis serta feram lacrimis,
Illius ad tumulum fugiam supplexque sedebo,
Et mea cum muto fata querar cinere.
Non feret usque suum te propter flere clientem:
Illius ut verbis, sis mihi lenta, veto,
Ne tibi neglecti mittant mala somnia Manes,
Mæstaque sopitæ stet soror ante torum,
Qualis ab excelsa præceps delapsa fenestra
Venit ad infernos sanguinolenta lacus.
Desino, ne dominæ luctus renoventur acerbi:
Non ego sum tanti, ploret ut illa semel;
Nec lacrimis oculos digna est fœdare loquaces:
Lena nocet nobis, ipsa puella bona est.
Lena necat miserum Phryne, furtimque tabellas
Occulto portans itque reditque sinu;
Sæpe ego cum dominæ dulces a limine duro
Agnosco voces, hæc negat esse domi;
Sæpe, ubi nox promissa mihi est, languere puellam
Nuntiat, aut aliquas extimuisse minas.
Tunc morior curis, tunc mens mihi perdita fingit,
Quisve meam teneat, quot teneatve modis;

Elle sait consoler le malheureux esclave,
Qui chante encor quand son pied sonne sous l'entrave;
Aux oiseaux elle tend des lacets, au poisson
La ligne, avec l'appât qui cache un hameçon ;
A moi, de Némésis elle offre la tendresse :
La cruelle refuse, et brave une déesse.
Par ta sœur qui mourut si prématurément,
Sois bonne, et que l'enfant dorme paisiblement.
J'irai sur son tombeau déposer mes offrandes;
Les larmes de mes yeux mouilleront les guirlandes;
Près d'elle, suppliant, j'irai m'asseoir en pleurs,
Et sa cendre muette apprendra mes douleurs.
Elle ne voudra pas que pour toi je gémisse
A jamais; je t'en prie en son nom, sois propice,
Ou des songes affreux t'agiteront la nuit :
Elle-même viendra, triste, devant ton lit,
Telle qu'au jour de deuil où sa chute fatale,
Sanglante, l'envoya vers la rive infernale.
Mais pourquoi t'exposer à des chagrins nouveaux?
Non, non; pleurer pour moi, c'est plus que je ne vaux.
Et qu'ont fait ses beaux yeux pour qu'elles les flétrisse?
Non, elle est bonne; c'est Phryné la séductrice,
C'est Phryné qui me tue : à tout instant du jour,
Elle porte en secret quelque lettre d'amour ;
Souvent, quand de ton seuil j'entends ta voix charmante,
La perfide me dit : Némésis est absente ;
Vienne une nuit promise à mon amour loyal :
Tu crains quelque danger, dit-elle, ou tu vas mal.
Alors je meurs d'ennuis, et je me représente
Un rival qui te tient dans ses bras, complaisante,

Tunc tibi, lena, precor diras: satis anxia vivas,
Moverit e votis pars quotacumque deos.



Et je maudis Phryné : quel serait son tourment,
Si les dieux m'exauçaient à moitié seulement !





TIBULLI LIBER TERTIUS

LYGDAMI ELEGIÆ

I

MARTIS *Romani festæ venere kalendæ*
(Exoriens nostris hinc fuit annus avis),
Et vaga nunc certa discurrunt undique pompa
Perque vias urbis munera perque domos :
Dicite, Pierides, quonam donetur honore
Seu mea, seu fallor, cara Neæra tamen.
Carmine formosæ, pretio capiuntur avaræ :
Gaudeat, ut digna est, versibus illa meis.
Lutea sed niveum involvat membrana libellum,
Pumex et canas tondeat ante comas,
Summaque prætexat tenuis fastigia chartæ,
Indicet ut nomen littera facta meum,



LE LIVRE III DE TIBULLE

ÉLÉGIES DE LYGDAMUS

I

Voici le mois de Mars et l'heureuse journée
Où nos aïeux jadis commençaient leur année.
En longue file on voit, de maisons en maisons,
Circuler les présents qu'aux belles nous faisons.
O Muses, quel cadeau dois-je faire à Néère?
Car, fidèle ou trompeuse, elle m'est toujours chère.
Étant belle, il lui faut des vers, et non de l'or :
O mes vers, prenez donc vers elle votre essor.
La feuille blanche aura couverture dorée,
Avec la pierre ponce épilée et lustrée ;
Un habile artisan gravera de sa main
Les lettres de mon nom au bord du parchemin,

II

QUI *primus caram juveni carumque puellæ*
Eripuit juvenem, ferreus ille fuit.
Durus et ille fuit, qui tantum ferre dolorem,
Vivere et erepta conjuge qui potuit.
Non ego firmus in hoc, non hæc patientia nostro
Ingenio : frangit fortia corda dolor ;
Nec mihi vera loqui pudor est, vitæque fateri
Tot mala perpessæ tædia nata meæ.
Ergo cum tenuem fuero mutatus in umbram,
Candidaque ossa super nigra favilla teget,
Ante meum veniat longos incompta capillos
Et fleat ante meum mæsta Neæra rogum.
Sed veniat caræ matris comitata dolore :
Mæreat hæc genero, mæreat illa viro.
Præfatæ ante meos Manes animamque precatæ,
Perfusæque pias ante liquore manus,
Pars quæ sola mei superabit corporis, ossa
Incinctæ nigra candida veste legent,
Et primum annoso spargent collecta Lyæo ;
Mox etiam niveo fundere lacte parent,
Post hæc carbaseis humorem tollere velis,
Atque in marmorea ponere sicca domo.

II

Il avait le cœur dur comme des diamants,
Celui qui le premier sépara deux amants.
Non moins dur fut celui qui supporta la vie,
Quand on l'eût arraché des bras de son amie.
Quant à moi, je suis faible, et presque défaillant;
Je sens que la douleur brise mon cœur vaillant.
Je ne rougirai pas d'avouer ma faiblesse,
Et les soucis cuisants qui rongent ma jeunesse.
Donc, quand mon ombre vaine ira dans les enfers,
De cendre noire quand mes os seront couverts,
Que devant mon bûcher Néère échevelée
Me fasse entendre alors sa plainte désolée;
Qu'elle amène sa mère au triste rendez-vous,
L'une pleurant son gendre, et l'autre son époux.
A mon ombre muette adressant leur prière,
Qu'elles baignent leurs mains pieuses dans l'eau claire;
Leurs vêtements de deuil recueilleront alors
Mes ossements blanchis, seul reste de mon corps.
Une fois recueillis, qu'un vin vieux les arrose,
Puis un lait pur; alors, que leur main les dépose,
Afin de les sécher, dans un voile très fin,
Et qu'un sombre tombeau les abrite à la fin,

Illic quas mittit dives Panchaia merces,
Eoique Arabes, pinguis et Assyria,
Et nostri memores lacrimæ fundantur eodem :
Sic ego componi, versus in ossa, velim.
Sed tristem mortis demonstret littera causam,
Atque hæc in celebri carmina fronte notet :
« *Lygdamus hic situs est : dolor huic et cura Neæræ,*
Conjugis ereptæ, causa perire fuit. »



Là, que tous les parfums de la riche Assyrie,
De l'Arabie Heureuse, et de la Panchaïe,
En souvenir de moi se mêlent à leurs pleurs :
Voilà ce que je veux comme derniers honneurs.
Mais qu'une fin si triste à tous soit révélée
Par ces deux vers gravés au front du mausolée :
« Ici gît Lygdamus, qui mourut de regret,
Navré d'avoir perdu celle qu'il adorait. »



III

QUID *prodest cælum votis implesse, Neæra,*
Blandaque cum multa tura dedisse prece,
Non ut marmorei prodirem e limine tecti,
Insignis clara conspicuusque domo,
Aut ut multa mei renovarent jugera tauri,
Et magnas messes terra benigna daret,
Sed tecum ut longæ sociarem gaudia vitæ,
Inque tuo caderet nostra senecta sinu,
Tum cum permenso defunctus tempore lucis
Nudus Lethæa cogerer ire rate?
Nam grave quid prodest pondus mihi divitis auri,
Arvaque si findant pinguia mille boves?
Quidve domus prodest Phrygiis innixa columnis,
Tænare, sive tuis, sive, Caryste, tuis,
Et nemora in domibus sacros imitantia lucos,
Auratæque trabes marmoreumque solum?
Quidve in Erythræo legitur quæ litore concha,
Tinctaque Sidonio murice lana juvat,
Et quæ præterea populus miratur? in illis
Invidia est: falso plurima vulgus amat.
Non opibus mentes hominum curæque levantur,
Nam Fortuna sua tempora lege regit.

III

En vain j'ai fatigué les cieux de ma prière,
En vain j'ai prodigué l'encens, ô ma Néère.
Je ne désirais pas, fier d'un luxe orgueilleux,
Fouler le marbre pur d'un palais merveilleux,
Ni remplir mille arpents fertiles de semences,
Afin d'y moissonner des récoltes immenses,
Mais avec toi longtemps vivre des jours joyeux,
Et le front sur ton sein plus tard fermer les yeux,
Lorsqu'au terme des jours que m'assigne la Parque,
Nu, je devrai monter dans la fatale barque.
A quoi bon remuer les trésors à pleins bras,
Et faire à mille bœufs labourer le sol gras ?
A quoi bon ces palais, ces colonnes, ces marbres,
Fournis par la Phrygie ou la Grèce, ces arbres
Qui dans nos atriums semblent des bois sacrés,
Ces pavés de porphyre, et ces lambris dorés,
Ces perles qu'on recueille aux rives indiennes,
Ces vêtements qu'ont teints les pourpres tyriennes,
Et tant d'autres objets du vulgaire admirés ?
Objets d'envie, hélas ! à grand tort désirés,
Car l'or ne chasse pas la douleur importune,
Et tout homme est soumis aux lois de la Fortune.

Sit mihi paupertas tecum jucunda, Neæra :
At sine te regum munera nulla volo.
O niveam, quæ te poterit mihi reddere, lucem !
O mihi felicem terque quaterque diem !
At si, pro dulci reditu quæcumque voventur,
Audiat aversa non meus aure deus,
Nec me regna juvant, nec Lydius aurifer amnis,
Nec quas terrarum sustinet orbis opes :
Hæc alii cupiant, liceat mihi paupere cultu
Securo cara conjuge posse frui.
Adsis et timidis faveas, Saturnia, votis,
Et faveas concha, Cypria, vecta tua ;
Aut si fata negant reditum, tristesque sorores,
Stamina quæ ducunt quæque futura neunt,
Me vocet in vastos amnes nigramque paludem
Ditis in ignava luridus Orcus aqua.



J'aimerais être pauvre, ô Néère, avec toi ;
Sans toi, je ne veux pas des richesses d'un roi.
O jour trois fois heureux, jour pur, jour mémorable,
Qui me ramènerait une amante adorable !
Hélas ! si tous mes vœux pour un si cher retour
Ne peuvent émouvoir l'impitoyable Amour,
Que m'importe un empire ou le fleuve aurifère
De la Lydie, ou tous les trésors de la terre ?
A d'autres ces désirs : je ne demande, moi,
Qu'à rester pauvre et vivre en repos avec toi.
Junon, et toi, Vénus, sur ta coquille humide,
Favorisez les vœux d'un suppliant timide.
Mais si les sombres Sœurs qui filent l'avenir,
Si le Sort m'interdit de te voir revenir,
Puissé-je alors descendre aux ténébreux rivages
Où l'Orcus pâle étend ses tristes marécages !



IV

Di meliora ferant, nec sint mihi somnia vera,
Quæ tulit hesterna pessima nocte quies.
Ite procul, vanum falsumque avertite visum :
Desinite in nobis quærere velle fidem.
Divi vera monent : venturæ nuntia sortis,
Vera monent Tuscis exta probata viris ;
Somnia fallaci ludunt temeraria nocte,
Et pavidas mentes falsa timere jubent ;
At natum in curas hominum genus omina noctis
Farre pio placant et saliente sale.
Sed tamen, utcumque est, sive illi vera monenti,
Mendaci somno credere sive volent,
Efficiat vanos noctis Lucina timores,
Et frustra immeritum pertimuisse velit,
Si mea nec turpi mens est obnoxia facto,
Nec læsit magnos impia lingua deos.
Jam Nox ætherium nigris emensa quadrigis
Mundum cæruleo laverat amne rotas,
Nec me sopierat menti deus utilis ægræ :
Somnus sollicitas deficit ante domos.
Tandem, cum sommo Phœbus prospexit ab ortu,
Pressit languentis lumina sera quies.

IV

GRANDS Dieux, protégez-moi ; démentez les présages
Qu'au matin m'ont donnés de funestes images.
Et vous, songes menteurs, écartez-vous de moi,
Ne croyez pas qu'en vous se repose ma foi.
Les dieux seuls disent vrai : à l'œil des haruspices
L'entraille interrogée offre de sûrs indices ;
Mais dans la nuit trompeuse un songe plein d'erreur
N'inspire à nos esprits qu'une fausse terreur.
Et l'homme, cependant, qu'un songe vain chagrine,
Le détourne en offrant le sel et la farine.
Mais n'importe : qu'il soit véridique ou trompeur,
Ce songe menaçant dont les hommes ont peur,
Lucine, rends la paix à mon âme agitée ;
Que ma crainte soit vaine autant qu'imméritée,
Si je n'ai point commis de crimes odieux,
Si ma langue jamais n'a blasphémé les dieux.
Déjà la Nuit, au bout de sa course éthérée,
Baignait ses noirs chevaux dans la mer azurée,
Et le sommeil, charmeur des peines, me fuyait,
Car il fuit la maison du mortel inquiet.
Enfin, lorsque Phébus fit poindre sa lumière,
Un repos bien tardif vint clore ma paupière.

Hic juvenis, casta redimitus tempora lauro,
Est visus nostra ponere sede pedem.
Non illo quicquam formosius ulla priorum
Ætas, heroum nec tulit ulla domus ;
Intonsi crines longa cervice fluebant ;
Stillabat Syrio myrtea rore coma ;
Candor erat, qualem præfert Latonia Luna,
Et color in niveo corpore purpureus,
Ut juveni primum virgo deducta marito
Inficitur teneras ore rubente genas,
Et cum contexunt amarantis alba puellæ
Lilia, et autumno candida mala rubent ;
Ima videbatur talis illudere palla :
Namque hæc in nitido corpore vestis erat ;
Artis opus raræ, fulgens testudine et auro,
Pendebat læva garrula parte lyra :
Hanc primum veniens plectro modulatus eburno,
Felices cantus ore sonante dedit ;
Sed postquam fuerant digiti cum voce locuti,
Edidit hæc tristi dulcia verba modo :
« *Salve, cura deum : casto nam rite poetæ*
Phœbusque et Bacchus Pieridesque favent ;
Sed proles Semeles Bacchus doctæque sorores
Dicere non norunt, quid ferat hora sequens ;
At mihi fatorum leges ævique futuri
Eventura pater posse videre dedit.
Quare ego quæ dico non fallax accipe vates,
Quidque deus vero Cynthius ore feram.
Tantum cara tibi, quantum nec filia matri,
Quantum nec cupido bella puella viro,

Alors, devant mon lit, à mon œil étonné,
Un jeune homme parut, de laurier couronné.
Jamais on n'a connu de beauté si parfaite,
Même autrefois, du temps des héros. Sur sa tête,
Autour de son cou blanc, des cheveux bruns flottaient,
Que les parfums luisants de Syrie humectaient.
Son teint blanc ressemblait à celui de Diane,
Et la pourpre courait sous sa peau diaphane :
Ainsi marche, le front de pudeur coloré,
La vierge que l'on mène à l'époux adoré ;
A l'amarante ainsi le lis blanc se marie,
Ainsi rougit la pomme, à l'automne mûrie.
Il portait une robe aux plis flottants et longs,
Qui semblait se jouer autour de ses talons.
A sa gauche pendait, avec art décorée,
Une lyre sonore en écaille dorée.
De son plectre d'ivoire accompagnant sa voix,
Il fit d'abord vibrer sa lyre sous ses doigts,
Et chanta. Quand il eut achevé son prélude,
Triste, il me dit ces mots pleins de mansuétude :
« Digne objet de l'amour des dieux, salut à toi.
Les Muses et Bacchus t'aiment ainsi que moi,
Car le poète est saint ; mais le Sort immuable
A Bacchus, aux neuf Sœurs, demeure impénétrable ;
Mon père m'a donné, moi, le pouvoir certain
De lire l'avenir au livre du destin.
Écoute donc ici l'avis du dieu-prophète,
Des mystères du sort infaillible interprète.
La femme que ton cœur chérit plus ardemment
Que la meilleure mère ou le plus tendre amant,

Pro qua sollicitas cælestia numina votis,
Quæ tibi securos non sinit ire dies,
Et cum te fusco somnus velavit amictu,
Vanum nocturnis fallit imaginibus,
Carminibus celebrata tuis formosa Neæra,
Alterius mavult esse puella viri,
Diversasque suas agitat mens impia curas,
Nec gaudet casta nupta Neæra domo.
Ah ! crudele genus, nec fidum femina nomen !
Ah ! pereat, didicit fallere si qua virum !
Sed flecti poterit : mens est mutabilis illis ;
Tu modo cum multa brachia tende prece.
Sævus Amor docuit validos tentare labores,
Sævus Amor docuit verbera posse pati.
Me quondam Admeti niveas pavisse juvencas
Non est in vanum fabula ficta jocum :
Tunc ego nec cithara poteram gaudere sonora,
Nec similes chordis reddere voce sonos,
Sed perlucenti cantum meditabar avena,
Ille ego Latonæ filius atque Jovis.
Nescis quid sit amor, juvenis, si ferre recusas
Immitem dominam conjugiumque ferum.
Ergo ne dubita blandas adhibere querelas :
Vincuntur molli pectora dura prece.
Quod si vera canunt sacris oracula templis,
Hæc illi nostro nomine dicta refer :
Hoc tibi conjugium promittit Delius ipse ;
Felix hoc : alium desine velle virum. »
Dixit, et ignavus defluxit corpore somnus.
Ah ! ego ne possim tanta videre mala !

Pour qui montent au ciel tes vœux mêlés de larmes,
Qui remplit tous tes jours de tourments et d'alarmes,
Et, quand de son manteau le sommeil clôt tes yeux,
Peuple encore tes nuits de spectres odieux,
Celle que tu chantas, ta Néère traîtresse,
D'un autre maintenant veut être la maîtresse ;
Un dessein criminel en son cœur inhumain
S'agite : Nééra refuse un chaste hymen.
Ah ! sexe trop perfide, et race trop cruelle !
Périsse désormais toute femme infidèle !
Mais tu peux la fléchir : leur cœur est inconstant.
Etends tes bras vers elle, et prie en insistant ;
L'amour nous fait soumettre aux peines les plus dures ;
Il nous fait endurer les coups et les blessures.
Moi-même (ce n'est pas un conte fabuleux),
D'Admète que j'aimais j'ai fait paître les bœufs.
Sans charmes désormais, ma lyre languissante
Ne se mariait plus à ma voix impuissante ;
Moi, fils de Jupiter, en gardant mon troupeau,
Comme un simple berger je jouais du pipeau.
Si tu ne peux souffrir les rigueurs d'une femme,
Le véritable amour est absent de ton âme.
Plains-toi donc tendrement ; aux larmes fais appel :
On triomphe en priant du cœur le plus cruel.
Si de mes temples saints l'oracle est véridique,
Porte-lui de ma part ce discours fatidique :
Je suis pour toi l'époux qu'Apollon révéla ;
Ne cherche pas ailleurs, car le bonheur est là. »
Ainsi parle Apollon. Aussitôt je m'éveille.
Ah ! faut-il que je souffre une douleur pareille ?

Nec tibi crediderim votis contraria vota,
Nec tantum crimen pectore inesse tuo:
Nam te nec vasti genuerunt æquora ponti,
Nec flammam volvens ore Chimæra fero,
Nec canis anguinea redimitus terga caterva,
Cui tres sunt linguæ tergeminumque caput,
Scyllaque virgineam canibus succincta figuram;
Nec te conceptam sæva leæna tulit,
Barbara nec Scythiæ tellus horrendave Syrtis,
Sed culta et duris non habitanda domus,
Et longe ante alias omnes mitissima mater,
Isque pater quo non alter amabilior.
Hæc deus in melius crudelia somnia vertat,
Et jubeat tepidos irrita ferre Notos.



Non, non, je n'y crois pas : ce criminel dessein
Ne fut jamais conçu contre moi dans ton sein.
Ce ne sont pas les flots cruels qui t'ont formée,
Ni l'horrible Chimère à la gueule enflammée,
Ni le triple gardien du séjour ténébreux,
Monstre tout hérissé de reptiles affreux,
Ni Scylla, sombre vierge à la meute hurlante,
Ni la froide Scythie ou la Syrte brûlante,
Ni la fauve lionne au désert embrasé ;
Non ; tu naquis dans un pays civilisé,
Ta mère est la plus douce entre toutes les mères,
Et ton père le plus aimable entre les pères.
  Dieux, empêchez ce rêve affreux de s'accomplir,
Et faites-le chasser par le tiède zéphir.



Nec tibi crediderim votis contraria vota,
Nec tantum crimen pectore inesse tuo:
Nam te nec vasti genuerunt æquora ponti,
Nec flammam volvens ore Chimæra fero,
Nec canis anguinea redimitus terga caterva,
Cui tres sunt linguæ tergeminumque caput,
Scyllaque virgineam canibus succincta figuram;
Nec te conceptam sæva leæna tulit,
Barbara nec Scythiæ tellus horrendave Syrtis,
Sed culta et duris non habitanda domus,
Et longe ante alias omnes mitissima mater,
Isque pater quo non alter amabilior.
Hæc deus in melius crudelia somnia vertat,
Et jubeat tepidos irrita ferre Notos.



Non, non, je n'y crois pas : ce criminel dessein
Ne fut jamais conçu contre moi dans ton sein.
Ce ne sont pas les flots cruels qui t'ont formée,
Ni l'horrible Chimère à la gueule enflammée,
Ni le triple gardien du séjour ténébreux,
Monstre tout hérissé de reptiles affreux,
Ni Scylla, sombre vierge à la meute hurlante,
Ni la froide Scythie ou la Syrte brûlante,
Ni la fauve lionne au désert embrasé ;
Non ; tu naquis dans un pays civilisé,
Ta mère est la plus douce entre toutes les mères,
Et ton père le plus aimable entre les pères.
Dieux, empêchez ce rêve affreux de s'accomplir,
Et faites-le chasser par le tiède zéphir.



V

Vos *tenet, Etruscis manat quæ fontibus unda,*
Unda sub æstivum non adeunda Canem,
Nunc autem sacris Baiarum proxima lymphis,
Cum se purpureo vere remittit humus.
At mihi Persephone nigram denuntiat horam :
Immerito juveni parce nocere, dea.
Non ego tentavi nulli temeranda virorum
Audax laudandæ sacra docere deæ ;
Nec mea mortiferis infecit pocula sucis
Dextera, nec cuiquam trita venena dedit ;
Nec nos sacrilegi templis admovimus ignes,
Nec cor sollicitant facta nefanda meum ;
Nec nos, insanæ meditantes jurgia mentis,
Impia in adversos solvimus ora deos ;
Et nondum cani nigros læsere capillos,
Nec venit tardo curva senecta pede :
Natalem primo nostrum videre parentes,
Cum cecidit fato consul uterque pari.
Quid fraudare juvat vitem crescentibus uvis,
Et modo nata mala vellere poma manu ?
Parcite, pallentes undas quicumque tenetis,
Duraque sortiti tertia regna dei.

V

AMIS, vous voilà donc aux thermes d'Étrurie,
Peu sûrs, quand le Grand Chien déchaîne sa furie,
Presque égaux à Baïa, quand la terre sourit
Sous le souffle clément du printemps qui fleurit.
Et moi, je vais mourir : Perséphone me presse.
Ah ! respecte un jeune homme innocent, ô déesse !
Je n'ai point dévoilé par des propos hardis
Les mystères sacrés aux hommes interdits ;
Je n'ai jamais offert dans la coupe mortelle
Les noirs poisons que broie une main criminelle,
Ni porté l'incendie aux temples saints des dieux,
Ni subi le remords d'aucun crime odieux ;
Jamais dans sa fureur ma langue téméraire
N'a blasphémé le ciel à mes désirs contraire ;
Et la vieillesse enfin, qui marche à pas tremblants,
N'a pas encor souillé mon front de cheveux blancs :
Mes parents m'ont vu naître en la funeste année
Où deux consuls sont morts dans la même journée.
Pourquoi cueillir des fruits à peine mûrissants,
Et dépouiller le cep de ses raisins naissants ?
Pitié ! vous qui régnez sur le sombre rivage
Que le cruel Pluton obtint pour son partage.

Elysios olim liceat cognoscere campos,
Lethæamque ratem, Cimmeriosque lacus,
Cum mea rugosa pallebunt ora senecta,
Et referam pueris tempora prisca senex.
Atque utinam vano nequicquam terrear æstu!
Languent ter quinos sed mea membra dies.
At vobis Tuscæ celebrantur numina lymphæ,
Et facilis lenta pellitur unda manu.
Vivite felices, memores et vivite nostri,
Sive erimus, seu nos fata fuisse velint.
Interea nigras pecudes promittite Diti,
Et nivei lactis pocula mixta mero.



Je veux bien voir un jour les Champs-Elyséens,
La barque du Léthé, les lacs Cimmériens,
Mais plus tard, quand, le front ridé par la veillesse,
Du passé je ferai l'histoire à la jeunesse.
Plût aux dieux que mon mal m'effrayât vainement !
Mais voici quinze jours que dure mon tourment.
Amis, qui célébrez les nymphes d'Etrurie
En fendant mollement les eaux, je vous en prie :
Vivez heureux, vivez, mais ne m'oubliez pas,
Que je survive, ou sois victime du trépas ;
Et vouez à Pluton l'offrande expiatoire
De lait mêlé de vin et d'une brebis noire.



VI

CANDIDE *Liber, ades : sic sit tibi mystica vitis*
Semper, sic hedera tempora vincta geras ;
Aufer et ipse meum patera medicante dolorem :
Sæpe tuo cecidit munere victus amor.
Care puer, madeant generoso pocula Baccho,
Et nobis prona funde Falerna manu.
Ite procul, durum curæ genus, ite labores ;
Fulserit hic niveis Delius alitibus.
Vos modo proposito dulces faveatis amici,
Neve neget quisquam me duce se comitem ;
Aut si quis vini certamen mite recusat,
Fallat eum tecto cara puella dolo.
Ille facit mites animos deus, ille ferocem
Contudit et dominæ misit in arbitrium,
Armenias tigres et fulvas ille leænas
Vicit, et indomitis mollia corda dedit :
Hæc Amor et majora valet ; sed poscite Bacchi
Munera : quem vestrum pocula sicca juvant ?
Convenit ex æquo nec torvus Liber in illis,
Qui se quique una vina jocosa colunt ;
Convenit iratus nimium nimiumque severos ;
Qui timet irati numina magna, bibat :

VI

DIVIN Bacchus, accours : par ta vigne mystique,
Par ton front couronné du lierre poétique,
Viens guérir ma blessure en m'offrant ta liqueur,
Car souvent tu fais fuir l'Amour de notre cœur.
Cher enfant, verse-moi la liqueur généreuse,
Et remplis jusqu'au bord ma coupe savoureuse.
Cruels soucis, fuyez ; fuyez, chagrins d'amour ;
Que d'un présage heureux s'éclaire ce beau jour.
Mais vous, mes chers amis, partagez mon ivresse ;
Qu'à m'imiter ici chacun de vous s'empresse :
Si quelqu'un se refuse à lutter, coupe en main,
Que par une perfide il soit trahi demain.
Oui, l'amour adoucit les âmes ; il abaisse
L'orgueilleux, et le courbe au joug d'une maîtresse ;
Les tigres, les lions, par sa main sont domptés,
Et le cœur le plus dur cède à ses volontés :
L'Amour peut plus encor ; mais que Bacchus nous guide !
Buvons : qui peut aimer à voir sa coupe vide ?
Bacchus est bon, Bacchus voit avec de doux yeux
Ceux qui pour l'honorer boivent le vin joyeux ;
Il déteste les gens d'humeur sobre et sévère ;
Qu'ils boivent donc, ceux qui redoutent sa colère !

Quales his pœnas qualis quantusque minetur,
Cadmeæ matris præda cruenta docet.
Sed procul a nobis hic sit timor, illaque, si qua est,
Quid valeat læsi sentiat ira dei.
Quid precor, ah! demens? venti temeraria vota,
Aeriæ et nubes diripienda ferant.
Quamvis nulla mei superest tibi cura, Neæra,
Sis felix, et sint candida fata tua.
At nos securæ reddamus tempora mensæ:
Venit post multas una serena dies.
Hei mihi! difficile est imitari gaudia falsa,
Difficile est tristi fingere mente jocum,
Nec bene mendaci risus componitur ore,
Nec bene sollicitis ebria verba sonant.
Quid queror infelix? turpes discedite curæ:
Odit Lenæus tristia verba pater.
Gnosia, Theseæ quondam perjuria linguæ
Flevisti ignoto sola relicta mari:
Sic cecinit pro te doctus, Minoi, Catullus,
Ingrati referens impia facta viri.
Vos ego nunc moneo: felix, quicumque dolore
Alterius disces posse cavere tuum;
Nec vos aut capiant pendentia brachia collo,
Aut fallat blanda subdola lingua prece.
Etsi perque suos fallax jurabit ocellos,
Junonemque suam, perque suam Venerem,
Nulla fides inerit: perjuria ridet amantum
Juppiter, et ventos irrita ferre jubet.
Ergo quid totiens fallacis verba puellæ
Conqueror? ite a me, seria verba, procul.

Le châtiment promis à ceux qui l'ont bravé
Est connu par le meurtre horrible d'Agavé.
Mais nous, ne craignons rien : c'est sur une traîtresse
Que doit tomber du dieu la fureur vengeresse.
Hélas ! vœux insensés ! puissent plutôt les vents
Les dissiper parmi les nuages mouvants !
Quoique ton cœur ingrat n'ait plus d'amour, Néère,
Puisse ta vie encore être heureuse et prospère !
Et nous, buvons en paix, et nargue du chagrin :
Voici qu'aux sombres jours succède un jour serein.
Ah ! qu'il est malaisé, quand l'âme est en détresse,
De prendre les dehors d'une fausse allégresse ;
Quand on souffre, les gais propos sont déplacés ;
Sur la lèvre qui ment les rires sont glacés.
Hélas ! pourquoi gémir ? fuyez, tristes alarmes,
Car Bacchus n'aime pas les plaintes, ni les larmes.
Ariane autrefois, seule en des bords déserts,
Pleurait sur les serments trahis par un pervers,
Et Catulle a chanté sa pauvre âme abusée
Par l'impie abandon du perfide Thésée.
Et moi, je vous le dis à tous : Heureux celui
Qui sait tirer profit des épreuves d'autrui !
Ne vous laissez pas prendre aux baisers, aux tendresses,
Aux doux mots prodigués par des femmes traîtresses.
Quand elles jureront, pour tromper leurs amants,
Par Junon, par Vénus, ou par leurs yeux charmants,
N'en croyez rien : serment d'amour, serment frivole,
Dont Jupiter sourit, et qui dans l'air s'envole.
Mais c'est assez gémir sur cette trahison ;
Loin de moi les propos que dicte la raison.

Quam vellem tecum longas requiescere noctes,
Et tecum longos pervigilare dies,
Perfida, nec merito nobis inimica merenti,
Perfida, sed, quamvis perfida, cara tamen!
Naida Bacchus amat: cessas, o lente minister?
Temperet annosum Marcia lympha merum.
Non ego, si fugiat nostræ convivia mensæ,
Ignotum cupiens vana puella torum,
Sollicitus repetam tota suspiria nocte.
Tu puer, i, liquidum fortius adde merum:
Jam dudum, Syrio madefactus tempora nardo,
Debueram sertis implicuisse comas.



J'aurais voulu, soumis pour jamais à ta loi,
Passer mes jours entiers et mes nuits avec toi,
Perfide, qui trahis mes fidèles amours,
Perfide, que mon cœur aime encore et toujours.
  Qu'attends-tu donc, esclave? allons, qu'une eau courante
Tempère de Bacchus la liqueur enivrante.
Si ma perfide fuit notre joyeux festin
Pour donner rendez-vous à quelque libertin,
Je ne veux plus passer mes nuits jusqu'à l'aurore
A soupirer. Du vin, esclave, verse encore !
J'aurais dû dès longtemps, renonçant à mes pleurs,
Inonder mes cheveux de parfums et de fleurs.





TIBULLI LIBER QUARTUS

VARIORUM CARMINA

II

SULPICIA *est tibi culta tuis, Mars magne, kalendis :*
Spectatum e cælo, si sapis, ipse veni ;
Hoc Venus ignoscet : at tu, violente, caveto
Ne tibi miranti turpiter arma cadant.
Illius ex oculis, cum vult exurere divos,
Accendit geminas lampadas acer Amor ;
Illam quidquid agit, quoquo vestigia movit,
Componit furtim subsequiturque decor ;
Seu solvit crines, fusis decet esse capillis :
Seu compsit, comptis est veneranda comis ;
Urit, seu Tyria voluit procedere palla :
Urit, seu nivea candida veste venit.



LE LIVRE IV DE TIBULLE

POÈMES DIVERS

II

POUR toi ma Sulpicie a voulu se parer,
Mars ; toi qui t'y connais, descends pour l'admirer.
Vénus pardonnera ; mais garde que tes armes
Ne tombent de tes mains en contemplant ses charmes.
Pour enflammer les dieux, c'est à ses yeux si beaux
Que le cruel Amour allume ses flambeaux.
Un charme enveloppant la suit partout, et prête
A tous ses mouvements une grâce secrète.
Belle avec des cheveux qui flottent sur son dos,
Belle encore quand elle ondule ses bandeaux,
Qu'une robe de pourpre à longs plis la décore,
On l'aime ; en vêtements tout blancs on l'aime encore.

Talis in æterno felix Vertumnus Olympo
Mille habet ornatus, mille decenter habet.
Sola puellarum digna est, cui mollia caris
Vellera det sucis bis madefacta Tyros,
Possideatque, metit quidquid bene olentibus arvis
Cultor odoratæ dives Arabs segetis,
Et quascumque niger rubro de litore gemmas
Proximus Eois colligit Indus aquis.
Hanc vos, Pierides, festis cantate kalendis,
Et testudinea Phœbe superbe lyra;
Hoc sollemne sacrum multos hæc sumat in annos;
Dignior est vestro nulla puella choro.



Ainsi l'heureux Vertumne, au sein des vastes cieux,
Sous mille aspects divers est toujours gracieux.
Elle seule a le droit de revêtir sans crainte
Les tissus précieux de pourpre deux fois teinte ;
Seule encore elle a droit aux parfums renommés
Que l'Arabe récolte en ses champs embaumés,
Aux perles qu'en ses mers l'Indien voit éclore,
Sur la rive rosée où se lève l'Aurore.
Muses, et toi, Phébus, de ta lyre orgueilleux,
Chantez Sulpicia durant ce jour joyeux ;
Qu'elle assiste longtemps à cette fête insigne,
Car de vos chants divins nulle autre n'est plus digne.



III

PARCE *meo juveni, seu quis bona pascua campi,*
Seu colis umbrosi devia montis aper;
Nec tibi sit duros acuisse in prœlia dentes:
Incolumem custos hunc mihi servet Amor.
Sed procul abducit venandi Delia cura:
O pereant silvæ, deficiantque canes!
Quis furor est, quæ mens, densos indagine colles
Claudentem teneras lædere velle manus?
Quidve juvat furtim latebras intrare ferarum,
Candidaque hamatis crura notare rubis?
Sed tamen, ut tecum liceat, Cerinthe, vagari,
Ipsa ego per montes retia torta feram,
Ipsa ego velocis quæram vestigia cervi,
Et demam celeri ferrea vincla cani.
Tunc mihi, tunc placeant silvæ, si, lux mea, tecum
Arguar ante ipsas concubuisse plagas:
Tunc veniat licet ad casses, illæsus abibit,
Ne Veneris cupidæ gaudia turbet, aper.
Nunc sine me sit nulla Venus, sed lege Dianæ,
Caste puer, casta retia tange manu:
Et quæcumque meo furtim subrepit amori,
Incidat in sævas diripienda feras.

III

HOTE des monts ombreux ou des gras pâturages,
Sanglier, à Cérinthe épargne tes outrages ;
Pour lutter contre lui n'aiguise pas ta dent,
Mais que l'Amour protège et sauve l'imprudent.
Loin de moi de Diane il veut suivre la trace :
Ah ! périssent les chiens, et les bois, et la chasse !
Quel plaisir insensé de courir les forêts
Pour se blesser les mains en y posant des rets,
De forcer le repaire où la bête s'enfonce,
Pour déchirer sa jambe aux piquants de la ronce !
Et cependant, pour être à tes côtés, j'irais,
O Cérinthe, à travers les monts porter les rets,
A la trace j'irais suivre la biche en fuite,
Et lancer le limier rapide à sa poursuite.
Oui, chère âme, aux forêts je me plairais toujours,
Si les forêts étaient témoins de nos amours.
Le sanglier cerné fuirait sans qu'on le blesse,
Et ne pourrait troubler notre ardente caresse.
Ah ! du moins sois fidèle et chaste loin de moi :
De Diane, en posant tes filets, suis la loi.
Si quelque autre en secret tente de te séduire,
Qu'un sanglier cruel de ses dents la déchire.

At tu venandi studium concede parenti,
Et celer in nostros ipse recurre sinus.



Mais toi, renonce enfin au plaisir de chasser,
Et reviens promptement dans tes bras m'enlacer.



IV

HUC *ades et teneræ morbos expelle puellæ,*
Huc ades, intonsa Phœbe superbe coma.
Crede mihi, propera : nec te jam, Phœbe, pigebit
Formosæ medicas applicuisse manus.
Effice ne macies pallentes occupet artus,
Neu notet informis candida membra color,
Et quodcumque mali est et quidquid triste timemus,
In pelagus rapidis evehat amnis aquis.
Sancte, veni, tecumque feras, quicumque sapores,
Quicumque et cantus corpora fessa levant ;
Neu juvenem torque, metuit qui fata puellæ,
Votaque pro domina vix numeranda facit.
Interdum vovet, interdum, quod langueat illa,
Dicit in æternos aspera verba deos.
Pone metum, Cerinthe : deus non lædit amantes ;
Tu modo semper ama : salva puella tibi est.
21 *Nil opus est fletu : lacrimis erit aptius uti,*
22 *Si quando fuerit tristior illa tibi.*
17 *At nunc tota tua est, te solum candida secum*
Cogitat, et frustra credula turba sedet.
Phœbe, fave : laus magna tibi tribuetur in uno
Corpore servato restituisse duos.

IV

PHÉBUS aux longs cheveux, viens guérir une amante:
Viens à nous, viens chasser le mal qui la tourmente.
Crois-moi, viens promptement ; tu peux, sans nuls regrets,
A guérir cette belle employer tes secrets.
Fais fleurir la santé sur ce beau front qui penche,
Efface la pâleur qui flétrit sa peau blanche,
Et qu'un fleuve rapide emporte aux flots marins
Tous les maux qu'elle endure et tous ceux que je crains.
Apporte, auguste dieu, les formules secrètes,
Les sucs dont tu guéris tous les maux que tu traites.
Épargne un jeune amant qui craint pour ses amours,
Et fait pour les sauver mille vœux tous les jours.
Parfois, hélas ! voyant languir celle qu'il aime,
Vers les dieux éternels il lance le blasphème.
Va, ne crains plus, les dieux ont pitié d'un amant ;
Sa guérison est sûre : aime-la seulement.
Tes pleurs sont déplacés : tu pleureras, Cérinthe,
Le jour où ses rigueurs justifieront ta plainte.
Pour l'instant elle est toute à toi, tous ses pensers
Sont pour toi seul : en vain mille amants empressés
L'assiègent. Mais pour toi quelle heureuse fortune,
O Phébus, de sauver deux personnes pour une !

23 *Jam celeber, jam lætus eris, cum debita reddet*
Certatim sanctis gratus uterque focis.
25 *Tunc te felicem dicet pia turba deorum,*
Optabunt artes et sibi quisque tuas.



Tu seras fier alors, quand ces heureux amants
Viendront aux saints autels accomplir leurs serments.
Tous les dieux t'envieront cet illustre avantage,
Et tous voudront avoir ta science en partage.



V

QUI *mihi te, Cerinthe, dies dedit, hic mihi sanctus*
Atque inter festos semper habendus erit.
Te nascente, novum Parcæ cecinere puellis
Servitium, et dederunt regna superba tibi.
Uror ego ante alias : juvat hoc, Cerinthe, quod uror,
Si tibi de nobis mutuus ignis adest.
Mutuus adsit amor, per te dulcissima furta,
Perque tuos oculos, per Geniumque rogo.
Magne Geni, cape tura libens, votisque faveto,
Si modo, cum de me cogitat, ille calet ;
Quod si forte alios jam nunc suspirat amores,
Tunc, precor, infidos, sancte, relinque focos.
Nec tu sis injusta, Venus : vel serviat æque
Vinctus uterque tibi, vel mea vincla leva ;
Sed potius valida teneamur uterque catena,
Nulla queat posthac nos soluisse dies.
Optat idem juvenis quod nos, sed tectius optat :
Nam pudet hæc illum dicere verba palam ;
At tu, Natalis, quoniam deus omnia sentis,
Annue : quid refert, clamne palamne roget ?

V

O CÉRINTHE, le jour où j'ai fait ta conquête,
Jour sacré, comptera pour moi comme une fête.
Quand tu naquis, la Parque a prédit qu'à ta loi
Tous les cœurs féminins seraient soumis. Pour moi,
Je brûle plus qu'une autre : ah ! l'heureuse blessure,
Si de la partager avec toi j'étais sûre !
Par nos secrets larcins, je t'en prie à genoux,
Par ton Génie et par tes beaux yeux, aimons-nous.
Puissant Génie, entends les vœux que je t'adresse,
Si ma pensée encore éveille sa tendresse ;
Mais s'il doit soupirer pour une autre que moi,
Déserte le foyer d'un infidèle. Et toi,
Vénus, fais-lui porter la chaîne qui me lie,
C'est justice ! ou rends-moi ma liberté ravie ;
Mais plutôt l'un à l'autre attache-nous si bien
Que rien ne puisse un jour rompre notre lien.
Ses souhaits sont pareils aux miens, mais il s'en cache,
Car sa pudeur lui fait craindre qu'on ne les sache ;
Mais qu'importe qu'ils soient secrets ou dévoilés ?
Toi qui lis dans son cœur, Génie, exauce-les.

VI

NATALIS *Juno, sanctos cape turis acervos,*
Quos tibi dat tenera docta puella manu.
Lota tibi est hodie, tibi se lætissima compsit,
Staret ut ante tuos conspicienda focos.
Illa quidem ornandi causas tibi, diva, relegat :
Est tamen, occulte cui placuisse velit.
At tu, sancta, fave, neu quis divellat amantes,
Sed juveni, quæso, mutua vincla para.
Sic bene compones : ullæ non ille puellæ
Servire aut cuiquam dignior illa viro.
Nec possit cupidos vigilans deprendere custos,
Fallendique vias mille ministret Amor.
Annue, purpureaque veni perlucida palla :
Ter tibi fit libo, ter, dea casta, mero.
Præcipiat natæ mater studiosa quod optet :
Illa aliud tacita, jam sua, mente rogat.
Uritur, ut celeres urunt altaria flammæ,
Nec, liceat quamvis, sana fuisse velit.
Sit juveni grata, ac veniet cum proximus annus,
Hic idem votis jam vetus adsit amor.

VI

DAIGNE agréer, Junon protectrice, ô déesse,
L'encens que t'offre ici la jeune poétesse.
C'est pour toi qu'aujourd'hui son beau front s'est paré,
Pour être belle au pied de ton autel sacré :
Oui, c'est pour toi, sans doute ; et pourtant, sans le dire,
Elle songe à quelqu'un qu'elle voudrait séduire.
Fais qu'ils ne soient jamais séparés tous les deux ;
Impose des liens pareils à chacun d'eux ;
Ils seront assortis comme un couple modèle :
Elle est digne de lui comme il est digne d'elle.
Puissent-ils, échappant aux gardiens diligents,
Apprendre de l'Amour l'art de tromper les gens.
Mets ton manteau de pourpre, et viens, chaste déesse :
De gâteaux et de vin nous te faisons largesse.
Sa mère en vain s'applique à lui dicter un choix :
Son cœur, désormais libre, écoute une autre voix,
Et, pareil à l'autel que la flamme dévore,
Brûle, et, pouvant guérir, voudrait brûler encore.
Ah ! puisse-t-il l'aimer : qu'un amour déjà vieux,
Quand viendra l'an prochain, soit témoin de ses vœux !

VII

TANDEM *venit amor, qualem texisse pudori est,*
Cum nudasse alicui sit mihi fama magis.
Exorata meis illum Cytherea Camenis
Attulit in nostrum deposuitque sinum;
Exsolvit promissa Venus: mea gaudia narret,
Dicetur si quis non habuisse sua.
Non ego signatis quicquam mandare tabellis,
Ne legat id nemo quam meus ante, velim;
Sed peccasse juvat, vultus componère famæ
Tædet: cum digno digna fuisse ferar.



VII

Enfin il est à moi. Honni soit qui s'en cache ;
Moi, je mettrai ma gloire à vouloir qu'on le sache.
Fidèle à sa parole, et sensible à mes vers,
Vénus a mis Cérinthe entre mes bras ouverts.
Les jaloux, qui n'ont pu posséder leurs maîtresses,
Peuvent bien, s'il leur plaît, raconter mes ivresses ;
Je n'irai pas sceller des tablettes pour lui
De peur que mes secrets ne soient connus d'autrui ;
Fière d'avoir commis une faute si belle,
J'aurais honte de feindre, et veux qu'on la révèle.



VIII

INVISUS *natalis adest, qui rure molesto*
Et sine Cerintho tristis agendus erit.
Dulcius urbe quid est? an villa sit apta puellæ,
Atque Arretino frigidus amnis agro?
Jam, nimium Messalla mei studiose, quiescas,
Non tempestivæ sæpe propinque viæ.
Hic animum sensusque meos abducta relinquo,
Arbitrio quoniam non sinis esse meo.



VIII

FACHEUX anniversaire, où je serai contrainte
De demeurer aux champs, triste, et loin de Cérinthe.
La ville est pour la femme un séjour plein d'appas;
Les champs, les champs glacés ne lui conviennent pas.
Tu m'aimes trop, Messale ; au moins cesse, en ton zèle,
D'entreprendre toujours quelque course nouvelle,
Car si ma liberté demeure à ta merci,
Près de toi, ma pensée et mon cœur sont ici.



IX

SCIS *iter ex animo sublatum triste puellæ?*
Natali Romæ jam licet esse tuo:
Omnibus ille dies nobis genialis agatur,
Qui nec opinanti nunc tibi forte venit.



IX

A CE fâcheux départ je puis donc me soustraire ;
Je puis rester ici pour ton anniversaire.
Soyons donc tous heureux ensemble, en célébrant
Ce jour inespéré que le destin nous rend.



X

GRATUM *est, securus multum quod jam tibi de me*
Permittis, subito ne male inepta cadam;
Si tibi cura togæ potior pressumque quasillo
Scortum quam Servi filia Sulpicia,
Solliciti sunt pro nobis, quibus illa doloris,
Ne cedam ignoto, maxima causa, toro.



X

J'ADMIRE qu'avec moi prenant ces libertés,
De ma part tu ne crains point d'infidélités.
Mais si de Servius la fille est méprisée
Pour quelque vile esclave aujourd'hui courtisée,
D'autres sont inquiets du danger que je cours
De me voir supplanter par d'indignes amours.



XI

ESTNE *tibi, Cerinthe, tuæ pia cura puellæ,*
Quod mea nunc vexat corpora fessa calor?
Ah! ego non aliter tristes evincere morbos
Optarim, quam te si quoque velle putem;
At mihi quid prosit morbos evincere, cum tu
Nostra potes lento pectore ferre mala?



XI

CÉRINTHE, n'as-tu pas souci de ton amante,
Quand la fièvre en son lit la brûle et la tourmente ?
Je ne puis souhaiter que mes maux soient calmés,
Qu'autant que dans ton cœur mêmes vœux sont formés ;
Mais si tu peux les voir avec indifférence,
A quoi me servirait de guérir ma souffrance ?



XII

Ne tibi sim, mea lux, æque jam fervida cura
Ac videor paucos ante fuisse dies,
Si quicquam tota commisi stulta juventa,
Cujus me fatear pænituisse magis,
Hesterna quam te solum quod nocte reliqui,
Ardorem cupiens dissimulare meum.



XII

Je veux bien voir la fin de ce brûlant amour
Qui pour moi paraissait t'enflammer l'autre jour,
Si jamais j'ai commis dans toute ma jeunesse
Une faute qui m'ait causé tant de tristesse
Que de t'avoir laissé la nuit d'hier sans moi,
Pour te cacher l'amour ardent que j'ai pour toi.



XIII

NULLA *tuum nobis subducet femina lectum :*
Hoc primum juncta est fœdere nostra Venus.
Tu mihi sola places, nec jam, te præter, in urbe
Formosa est oculis ulla puella meis.
Atque utinam posses uni mihi bella videri !
Displiceas aliis : sic ego tutus ero.
Nil opus invidia est, procul absit gloria vulgi :
Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu.
Sic ego secretis possum bene vivere silvis,
Qua nulla humano sit via trita pede.
Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atra
Lumen, et in solis tu mihi turba locis.
Nunc licet e cælo mittatur amica Tibullo,
Mittetur frustra, deficietque Venus.
Hoc tibi sancta tuæ Junonis numina juro,
Quæ sola ante alios est tibi mihi magna deos.
Quid facio demens ? heu heu ! mea pignora cedo.
Juravi stulte : proderat iste timor.
Nunc tu fortis eris, nunc tu me audacius ures :
Hoc peperit misero garrula lingua malum.
Jam faciam quodcumque voles, tuus usque manebo,
Nec fugiam notæ servitium dominæ,

XIII

Nulle autre ne saurait me dérober à toi :
De l'amour qui nous joint c'est la première loi.
Oui, toi seule me plais ; pas une autre dans Rome
Ne mérite à mes yeux qu'après toi je la nomme.
Hélas ! que ne peux-tu plaire à moi seul aussi ?
Déplais au monde entier, j'aurai moins de souci.
Je fuis la renommée, et crains qu'on ne m'envie :
Quand il est sage, l'homme heureux cache sa vie.
Ah ! que je vivrais bien dans l'ombre des forêts,
Loin des sentiers foulés et des yeux indiscrets !
Etoile de mes nuits, charme de ma souffrance,
Un désert est peuplé par ta seule présence.
Le ciel même aurait beau compter sur les appas
Des déesses : Vénus ne me séduirait pas ;
Oui, j'en prends à témoin ta Junon familière,
Qui des divinités est pour moi la première.
Insensé, qu'ai-je fait ? contre elle imprudemment
Je me suis désarmé par ce fatal serment.
Sois sans peur maintenant ; va, tourmente et maltraite
Un malheureux trahi par sa langue indiscrète.
Va, tu n'as qu'à vouloir, j'obéis désormais ;
Je t'appartiens, je suis ton esclave à jamais.

Sed Veneris sanctæ considam vinctus ad aras :
Hæc notat injustos supplicibusque favet.



Mais je prierai Vénus, aux suppliants propice,
Et Vénus punira ta cruelle injustice.



XIV

RUMOR *ait crebro nostram peccare puellam :*
Nunc ego me surdis auribus esse velim ;
Crimina non hæc sunt nostro sine facta dolore :
Quid miserum torques, rumor acerbe ? tace.



XIV

Ma maîtresse, dit-on, m'est souvent infidèle :
Ah ! que ne suis-je sourd quand on parle ainsi d'elle ?
Hélas ! qu'un tel reproche est douloureux pour moi !
Bruit cruel, laisse en paix un pauvre homme, tais-toi.





COMMENTAIRE

LIVRE PREMIER

I

MESSALA, partant pour l'Orient, probablement à la fin de 723/31 (V. la Notice, ch. I), avait invité Tibulle à l'accompagner. Tibulle lui répond qu'il aime mieux passer dans la paix une existence modeste que de s'enrichir au milieu des dangers ; et il détaille la vie charmante qu'on mène à la campagne, qu'il désire y mener toujours. Il a d'ailleurs une autre raison pour ne pas suivre Messala : il aime Délie, il en est aimé (cette élégie est la première des élégies déliennes), et il ne voudrait pas l'affliger par son départ ; il espère bien que Délie lui sera fidèle jusqu'à la mort, et en attendant que la mort vienne, il veut profiter de sa jeunesse.

Ce poème, plein de sentiment et d'émotion, où abondent les détails charmants, traite un sujet si simple qu'il semble difficile qu'il puisse pécher par la composition. C'est cependant sur celui-là que les critiques se sont donné le plus de mal. On est allé jusqu'à soutenir qu'il était composé de pièces et de morceaux. Les plus modérés se sont bornés à bouleverser l'ordre des vers ; et l'on ne s'en est pas fait

faute depuis Scaliger jusqu'à Bæhrens. Et il est bien certain que les détails, si charmants qu'ils soient, se tiennent souvent fort mal ensemble ; d'autre part, les répétitions abondent, sans parler des contradictions. Nous ne saurions suivre cependant les éditeurs dans la voie des transpositions arbitraires D'abord, aucune disposition ne semble s'imposer de préférence aux autres, et aucune, pour vouloir échapper à certaines critiques, ne manque d'en provoquer de nouvelles. D'autre part et surtout, il faut une fois pour toutes se pénétrer de cette idée que les poètes anciens de l'espèce de Tibulle n'avaient pas de la composition le même souci que nous, Tibulle moins que tout autre. Il écrivait les vers qui lui venaient, comme ils lui venaient ; et si la régularité en souffre parfois, on ne saurait dire que la grâce et le naturel y perdent rien. Nous conserverons donc l'ordre des manuscrits, nous bornant à signaler chemin faisant les contradictions, s'il y a lieu.

1-4. — Si la première élégie du premier livre est celle qui a donné lieu au plus grand nombre de controverses, dans l'élégie entière, les quatre premiers vers sont également ceux qui ont été le plus discutés. Dans le premier distique, Tibulle manifeste son dédain pour la richesse. Mais il ne s'agit pas de la richesse acquise : le dessein de Tibulle est moins de comparer la pauvreté à la richesse que d'opposer la paix à la guerre ; il s'agit donc de la richesse qu'on acquiert dans ou par les expéditions lointaines. Dès lors le second distique semble d'abord venir à propos pour préciser le sens du premier, puisqu'il énonce les inconvénients de la guerre. Malheureusement le lien n'est pas très clair, au moins dans la forme. On s'enrichit, il est vrai, de deux manières à la guerre : d'abord par butin, et c'est ce que le v. 1 semble indiquer ; ensuite par les terres que les vétérans obtenaient à cette époque de leurs généraux, une fois leurs campagnes terminées. Mais si tel est le sens du v. 2, on ne s'explique pas le verbe *teneat,* qui, placé à côté de *terreat,* semble désigner la possession actuelle, et non l'acquisition. Ce n'est pas tout, et le second distique prête encore à plus d'une critique. Il y a d'abord *assiduus*, qui est répété trois vers plus bas. Il est vrai que Tibulle n'est pas à une répétition près ; mais comment justifier *pulsa*, si impropre à côté de *classica ?* Qu'est-ce enfin que cette

expression : *labor terreat hoste vicino ?* Ce n'est pas une raison cependant pour suspecter ce distique, comme l'ont fait plusieurs critiques : il est nécessaire à l'achèvement de la pensée. Mieux vaut encore attribuer ces défauts à l'inexpérience d'un poète de vingt-trois ans. — *Multa* Fris., Par., *magna* MSS. Le grammairien Diomède a cité le distique avec la leçon *multa*.

3. — *Quem*, pour *ut eum*, et plus loin *cui* pour *ut ei*. — *Labor assiduus terreat* est peu clair, comme nous l'avons dit. Il se peut que *labor* soit destiné seulement à développer *terreat :* qu'il soit effrayé et soumis à des épreuves perpétuelles. Le mot *labor* peut aussi désigner, puisqu'il s'agit de guerre, les occupations auxquelles se livraient les soldats qui campaient, chercher de l'eau, du bois, des vivres, occupations qui étaient constamment troublées par l'ennemi : ces travaux sont effrayants en quelque mesure, par les dangers qu'ils font courir. — *Pulsa :* les anciens avaient des instruments qu'on frappait ; mais la trompette n'est pas de ceux-là, et le mot est impropre. Il s'agit ici de la trompette qui appelle aux armes au milieu de la nuit, en cas d'alerte.

5. — *Mea paupertas* correspond aux v. 1-2, et *vita inerti* aux v. 3-4. *Traducat* est d'ailleurs peu clair ; probablement : me fasse vivre d'une vie oisive, c'est-à-dire pacifique. — *Vita* Fris., Par. ; *vitæ* MSS, ce qui n'est pas plus clair, mais ce qui montre bien que l'expression laisse à désirer. — *Assiduo*, qui ne s'éteint pas : le foyer qui s'éteint était un signe d'extrême pauvreté ; or, le poète ne tient pas à être riche, mais il ne veut pas manquer du nécessaire. *Exiguo* Par. est une correction acceptable sans doute, mais due évidemment au souci de ne pas répéter *assiduus ; assiduo* est autorisé non seulement par les MSS, mais encore par les métriciens qui ont cité le vers. — Après le v. 6, L. Müller intercale les v. 25-34.

9. — *Spes*, l'Espérance personnifiée, à cause de *præbeat*.

11. — *Nam veneror :* sa piété mérite les faveurs qu'il demande. — Il s'agit dans ces deux vers des images en bois ou en pierre, trop grossièrement figurées pour mériter le nom de statues, et qui représentaient soit le dieu Terme, soit Priape ou quelque autre divinité champêtre. Dans les champs, le dieu Terme servait à séparer les propriétés :

une vieille souche taillée à coups de hache en faisait l'office. Au croisement des chemins, on employait la pierre ; peut-être le second vers désigne-t-il les *Lares compitales*, objets d'une dévotion spéciale. — *Desertus*, non pas abandonné, ce qui serait en contradiction avec *florea serta*, mais isolé.

13 — *Novus annus*, la saison nouvelle, l'automne de chaque année. — *Libatum* indique qu'il en offre les prémices. — *Agricolæ deo*, soit à Silvain, soit aux dieux des champs en général, le singulier étant mis pour le pluriel.— *Ponitur ante* équivaut à *apponitur*, et *agricolæ deo* est le complément de *libatum*. — *Deo* Muret, *deum* MSS, amené sans doute par *ante ;* quelques éditeurs (L. Müller) au lieu de changer *deum* en *deo*, changent, d'après Puccius, *agricolæ* en *agricolam*, qui devient complément de *ante*. — Pour *pomum*, L. Müller écrit *donum*.

16. — *Templi ante fores*, comme c'était l'habitude. *Templi* désigne probablement quelque chapelle rustique.

17. — *Ruber*, épithète de *Priapus ; custos*, attribut de *ponatur*. On sait que Priape était rougi de vermillon. Cela n'était pas d'ailleurs particulier à Priape, et le vermillon était d'un grand emploi dans toutes les cérémonies religieuses : c'était sans doute une antique tradition, qui remontait à l'époque où l'on n'avait pas d'autres procédés pour décorer les images des dieux, et qui devait sa persistance à son caractère religieux (cf., II, I, 55, l'origine des danses en l'honneur de Bacchus). Pour Priape en particulier, cela pouvait contribuer à écarter les oiseaux. — Ce distique s'accorde assez mal avec ses voisins, dans lesquels il est question d'offrandes, d'autant plus que *quoque* au v. 19 implique une idée pareille à celle du vers précédent ; pour mettre plus de suite dans les idées, Bæhrens écrit *donatur* pour *ponatur* d'après Lambin, ce qui est peu naturel. L. Müller se borne à intercaler 13-14 entre 18 et 19 ; mais alors il semble que *ponatur* au v. 18 exigerait *ponatur* ou *ponatur* au v. 14, et de plus à une distance plus courte, la répétition est plus choquante. — Sur Priape, voir I, IV, et la note au v. 7.

19. — *Felicis*, riche et par conséquent vaste : allusion au patrimoine dont il avait perdu une partie (V. la Notice, ch. I).

22. — *Parva ;* la var. *magna* est peut-être regrettable, mais elle n'est pas suffisamment autorisée. — Ailleurs, II, I, 15, le poète immole également un agneau à Bacchus et à Cérès. C'est peut-être la même cérémonie, mais rien ne le prouve. Au v. 35, un peu plus bas, il est question d'une cérémonie certainement différente, celle de la fête des Palilies.

23. — *Pubes rustica*, les paysans, comme *pubes Romana* (I, VII 5), les Romains, et *pubes barbara* (ib. 27), les Égyptiens. — *Messes,* sous-entendu *bonas* ou un équivalent.

25. — *Jam modo, jam possim* Fris. ; L. Müller change inutilement *modo* en *mihi,* d'après Schneidewin ; *Quippe ego jam possum* Par. ; *Jam modo non possum* MSS, qui n'a pas de sens : on l'expliquait en mettant *modo non* entre deux virgules, avec le sens de : naguère je ne pouvais pas (?), et maintenant je puis (le subjonctif est d'ailleurs d'autant plus désirable ici qu'il se lie mieux avec *nec pudeat* et la suite) ; *Dummodo jam* Bæhrens ; *Jam modo iners* Haupt. — *Viæ* ne désigne pas des voyages quelconques, mais des expéditions comme celle à laquelle Messala invitait Tibulle (il en est de même au v. 52), et *semper* indique clairement qu'il a déjà pris part à plus d'une avant d'écrire cette élégie.

27. — *Canis æstivos ortus* pour *æstum canis orientis,* les chaleurs qui commencent avec le lever héliaque de Sirius, et par suite la période caniculaire.

30. — *Tenuisse, increpuisse,* aoristes ; cette syntaxe est extrêmement fréquente chez Tibulle. *Increpare stimulo*, parce que les paroles accompagnent le geste.

31-32. — Voici bien le détail le plus charmant du tableau ; l'imagerie religieuse en a singulièrement abusé depuis.

34. — Cf. la 85e Priapée, insérée dans les éditions de Catulle sous le n° 19, aux v. 20-21.

36. — *Spargere lacte :* il s'agit peut-être d'une véritable aspersion faite sur la statue de la déesse (cf. II, V, 27), peut-être simplement d'une libation faite sur l'autel. — Pour les cérémonies des Palilies, voir Ovide, *Fastes,* IV, 721-860.

38. — *Fictilibus :* on avait conservé l'usage des vases d'argile dans les cérémonies, même après que le luxe s'était

répandu à Rome ; c'est un nouvel exemple de la persistance des traditions et des rites religieux, déjà signalée au v. 17. — *Puris*, condition nécessaire à tous les objets employés au culte, comme aux personnes qui y participent.

39-40. — Distique destiné à expliquer pourquoi les dieux ne doivent pas dédaigner l'argile.

41. — Nouvelle allusion à l'ancien patrimoine de sa famille.

43. — Il n'y a pas lieu de distinguer entre le sens de *lecto* et celui de *toro,* qui signifierait lit de repos ou lit de table ; l'expression est simplement répétée, et il s'agit uniquement de dormir, ou du moins de se reposer la nuit dans le lit dont on a l'habitude (cf. I. II. 72).

45. — *Audire cubantem,* au lieu d'avoir à les supporter, comme ceux qui partent pour les expéditions lointaines ; et de même au vers 48 : le poète ne perd jamais de vue l'opposition. — *Continuisse* MSS, *detinuisse* Itali (L. Müller).

47. — *Hibernus* pour *hieme. Fuderit* est au futur : nous ne sommes donc pas encore en hiver, mais sans doute à la fin de l'automne, ce qui n'est pas en désaccord avec *tristes pluvias* du v. 50. — *Juvante,* par le bruit monotone qu'elle fait en tombant, détail charmant que Bæhrens se refuse à comprendre : il propose *sonante* (!).

49. — *Hoc mihi contingat* n'implique pas nécessairement que Tibulle n'ait pas encore possédé Délie ; mais on peut accepter l'hypothèse sans inconvénient : *quam juvat* (v. 45) aura alors un sens général.

51. — *Potius pereatque* Itali, *pereat potiusque* MSS (Haupt). — *Smaragdi* pour *gemmæ :* il s'agit d'une expédition en Orient, pays des pierres précieuses.

54. — *Domus præferat,* suivant la coutume romaine : c'étaient des trophées qu'on suspendait aux murs et aux portes extérieures.

55. — *Vinctum* MSS, *victum* Itali (L. Müller). — *Janitor :* le poète compare métaphoriquement les chaînes que Délie lui fait porter à celles dont on attachait les esclaves qui faisaient fonction de portiers. Je dis métaphoriquement, car on ne saurait prendre *sedeo ante fores* au sens propre ; même en admettant que Tibulle n'ait pas encore possédé Délie, aucun obstacle ne l'empêche de la voir, si ce n'est les précautions qu'elle peut prendre pour éviter le scandale ;

duras même est en quelque sorte une épithète de nature dans la circonstance. Au contraire, les v. 61 et sqq. ne peuvent être adressés qu'à une femme dont on est accueilli favorablement, et dont on se croit aimé ; ils sont d'ailleurs parmi les plus tendres et les plus touchants qu'ait écrits le poète.

57. — Tibulle n'a employé cette coupe que deux fois (cf. I, IV, 3).

61. — *Lecto*, le lit sur lequel on déposait les corps pour les porter au bûcher.

63. — C'est à peu près l'expression d'Horace : *Illi robur et æs triplex Circa pectus erat ;* le second vers répète l'idée sous une forme plus simple ; ce sont au reste des métaphores usuelles dans toutes les langues.

67. — Sentiment poétique et délicat de la part d'un amant qui ne veut pas que celle qu'il aime s'enlaidisse, même pour le pleurer. Ovide dit de même *(Tristes,* III, III, 51) : *Parce tamen lacerare genas nec scinde capillos.* — *Tum* Haupt, *tu* MSS.

69 et sqq. — C'est là un refrain qui revient bien souvent chez Tibulle : cf. I, IV, 27 et I, VIII, 47. C'est d'ailleurs un lieu commun cher aux poètes anciens, voire aux modernes, depuis Ronsard jusqu'à Victor Hugo, mais qui convenait surtout aux anciens, étant donnée l'idée qu'ils se faisaient de l'autre vie. — *Tenebris, caput adoperta,* expressions destinées à marquer la surprise que la Mort cause toujours ; *subrepet* au vers suivant a un sens analogue.

72. — *Capite* MSS ; *capiti* (L. Müller) est moins autorisé, et de plus moins satisfaisant pour le sens.

74. — *Rixas,* non pas avec des rivaux, mais avec les femmes elles-mêmes : cf. *frangere postes*. C'est là une idée générale où se révèle la pétulance du jeune homme : Tibulle n'a pas à briser la porte de Délie. — *Inseruisse* MSS, *conseruisse* Itali (L. Müller).

76. — *Cupidis,* avides, puisqu'ils font la guerre pour s'enrichir.

77. — *Composito acervo,* ma petite provision, et par conséquent mon aisance modeste, car c'est là ce que les poètes latins appellent *paupertas*, d'où *despiciam famem*. Le poète semble indiquer par *composito* qu'il a accru les débris de son patrimoine dans quelques expéditions antérieures (cf. v. 26).

II

CETTE élégie, postérieure au mariage de Délie, est la quatrième des élégies déliennes (V. la Notice, chap. II). Le poète, ne pouvant pas revoir Délie, parce que le mari la fait garder, veut noyer son chagrin dans le vin, et lance des imprécations contre la porte de sa maîtresse : c'est ce que les Grecs appelaient un poème παρακλαυσίθυρον. Il les regrette bientôt et encourage Délie à tromper la surveillance dont elle est l'objet, lui assurant que si elle a de l'audace, elle sera secondée par Vénus, qui protège les amants hardis. Quant aux dénonciations que des indiscrets pourraient faire, elle ne doit pas les craindre : il a obtenu d'une magicienne des formules qui doivent rendre l'époux de Délie incrédule. Ici se place une allusion à un homme (sans doute le *dives amator* de l'élégie V), qui, pouvant posséder Délie, a préféré s'enrichir à la guerre ; Tibulle ne l'envie pas : que lui importent la fortune ou la gloire, s'il peut avoir Délie ? Mais il ne l'a pas ; et alors il se demande quel crime il a commis ; il est prêt à toutes les expiations ; en attendant, que ceux qui se moquent de ses tourments prennent garde au châtiment qui les attend : devenus vieux, ils seront amoureux et ridicules.

1. — *Adde* et non *da :* il en veut davantage (cf. III, VI, 63). — *Novos*, parce qu'après une première rupture (él. V), Tibulle a voulu renouer avec Délie, et qu'il ne peut la voir.

3. — *Perfusum tempora Baccho*, parce que les vapeurs du vin montent au cerveau, et que la tête en est comme noyée. *Tempora* n'a pas besoin d'autre explication ; on pourrait remarquer toutefois que peut-être la boisson fait battre les tempes plus violemment : ainsi s'expliquerait la leçon *percussum* MSS, mais cette leçon s'accorde mal avec l'idée de repos ; cf. de plus I, VII, 50.

6.— On appelait *sera* une traverse en bois ou en fer qu'on enlevait pour ouvrir : *reserare*.

7. — On doit rapporter *difficilis* non à *dominæ*, suivant la syntaxe ordinaire, mais à *janua*, parce que le sens est meilleur ; on ne saurait pour cela prendre *dominæ* pour un datif. — On sait combien ces apostrophes aux portes des femmes sont fréquentes chez les poètes anciens. Ces portes étaient l'objet d'un véritable culte pour les amants : ils les embrassaient, les ornaient de fleurs et de guirlandes, les arrosaient de parfums ; ils se couchaient devant le jour et la nuit, les apostrophaient, les remerciaient, les maudissaient : cf. en particulier Ovide, *Am.*, I, VI, Horace, *Odes*, III, X, et Catulle, LXVII. Si l'on prend l'élégie tout entière pour un *carmen* παρακλαυσίθυρον, on supposera que le poète, par fiction tout au moins, après avoir attendu inutilement que la porte s'ouvrît, a fait, dès le début, venir du vin pour s'enivrer devant la porte même. Cela n'est pas absolument invraisemblable, étant données les mœurs des anciens. — *Dominæ* Itali, *domini* MSS (Haupt), *domitu* Bæhrens.

8. — *Jovis imperio*, c'est-à-dire *a Jove*, à moins qu'on ne prenne *imperium Jovis* dans le sens de *cælum*, ce qui est peu naturel.

14. — *Florida serta* : voir la note au v. 7. — *Florida* MSS, *Florea* Broukhusius (L. Müller) ; nous pourrions dire aussi bien : des guirlandes fleuries.

15. — *Tu quoque*, et toi de ton côté (cf. II, I, 11).

17. — *Nova limina*, parce que Délie a changé de domicile en se mariant. Rien n'empêche toutefois qu'on prenne le vers dans un sens général. — On entend par *dente* le panneton d'une clef, et par suite la clef elle-même ; mais *fixo* convient-il bien, avec cette interprétation ? — *Seu quis* MSS, *seu qui* L. Müller, pour l'euphonie : est-ce suffisant ?

19. — *Derepere* Fris., *decedere* MSS (Haupt).

21. — *Conferre nutus*, par analogie avec *conferre sermones*. Ces idées sont fréquemment exprimées par les élégiaques, et Ovide a plus d'une fois imité Tibulle. — *Compositis*, convenus.

25. — *Anxius*, tourmenté par des soucis d'amour. — Le pentamètre manquait dans les MSS ; il a été refait de diverses façons par les érudits italiens du XV[e] siècle ; Aurispa : *Securum in tenebris me facit esse Venus* ; Seneca : *Præsidio noctis sentio adesse deam* ; Pontanus : *Usque meum custos ad latus hæret Amor*. Il n'y a pas lieu de supposer

qu'il y ait ici une lacune de plusieurs vers ; il ne manque qu'une idée très courte : Vénus me guide, à laquelle fait suite directement le vers 25. C'est un nouveau développement de *fortes adjuvat*.

26. — Me dépouille de mes vêtements pour les vendre, à moins que *præmia* ne désigne le butin lui-même.

29-30. — Cf. I, I, 47-50 : la saison est la même, mais non l'année, car la situation est tout autre.

33. — *Parcere luminibus*, simplement ne pas se servir de ses yeux, sens très fréquent de *parcere*.

36. — *Lumina*, de la lumière ; tout à l'heure, les yeux : légère négligence.

40. — Saturne (Κρόνος), fils de Cælus (Οὐρανός), avait mutilé d'un coup de faux les parties viriles de son père, et les avait jetées dans la mer, où elles produisirent une écume : c'est de cette écume que naquit Vénus (Ἀφροδίτη). Vénus n'est donc pas née seulement de l'écume de la mer, comme on le croit généralement ; elle est née aussi et surtout du sang d'Οὐρανός ; l'un et l'autre expliquent les colères de la déesse, dont le poète menace ici l'indiscret : *is sentiet*... — *Rabido* Puccius ; *rapido* MSS (Haupt) n'est pas assez fort pour la pensée.

42. — Ici commence un développement sur la magie, qui nous semble aujourd'hui bien disproportionné ; les contemporains n'en jugeaient pas ainsi, et c'était à l'époque un lieu commun fort exploité (cf. I, VIII, 19). Tibulle croit-il à tout ce qu'il dit ? Pas entièrement peut-être, mais en partie assurément. On sait combien les Romains ont été superstitieux de tout temps, et nous verrons ailleurs que Tibulle ne le cédait là-dessus à personne, non plus que Délie : l'amour et la poésie ont toujours fait bon ménage avec la superstition. — *Pollicita est :* ce n'est pas une prédiction de l'avenir, c'est un sort jeté sur le mari.

43. — Le spectacle des étoiles filantes a pu contribuer à faire naître cette croyance, ainsi que les éclipses, car c'est généralement sur la lune que s'exerce ce pouvoir magique.

46. — Quelques commentateurs ont compris que la magicienne prenait des os sur le bûcher pour s'en servir dans ses opérations, d'autres qu'elle faisait disparaître le cadavre ; le sens n'est pourtant pas douteux ; l'opération

est la même que celle du vers précédent : elle ressuscite le mort.

48. — Le lait s'employait concurremment avec le sang et le vin dans les évocations magiques ; mais cet emploi particulier du lait est rarement signalé par les auteurs anciens (V. Stace, Thébaïde, IV, 544).

50. — *Æstivo orbe* signifie, non pas *æstatis tempore*, mais *cælo per æstatem*.

51. — *Tenere*, posséder, conserver, ou connaître. — Médée était après Circé la plus fameuse magicienne de l'antiquité. — *Perdomuisse*, soit qu'elle les ait obligés à sortir des enfers avec leur maîtresse, soit qu'elle ait calmé leur fureur par des gâteaux (cf. la Sibylle et Cerbère dans l'Enéide) ou par des incantations. Les chiens hurlants d'Hécate sont bien connus ; Hécate elle-même est toujours invoquée par les magiciennes.

53. — *Fallere*, sans complément (cf. I, VIII, 56). — Les Romains crachaient beaucoup, particulièrement dans le *sinus* de leur robe (cf. v. 96), pour conjurer les mauvais sorts.

56. — C'était bien commode ! Mais les chants magiques ne sont pas indispensables ici : les contes de La Fontaine et autres nous montrent plus d'un mari qui a vu et à qui l'on prouve qu'il s'est trompé, d'autres que l'on met dans le cas de voir sans croire.

58. — La précaution n'est pas mauvaise, puisque Délie, avant son mariage, avait déjà trompé Tibulle. Le poète exploite habilement la superstition de Délie... à moins qu'il ne la partage ! *Ille* Itali, *ipse* MSS, sans doute à cause du v. 56.

60. — *Herbis* : cf. sup. *malas Medeæ herbas* ; les sorciers ont employé de tout temps et emploient encore des breuvages composés avec des herbes secrètes On sait que beaucoup de remèdes composés ainsi dans les campagnes ou dans les pays peu civilisés, ont parfois, malgré les médecins, une réelle efficacité dans certaines maladies. Il est même probable que la plupart des herbes aujourd'hui employées en pharmaceutique ont été à l'origine des remèdes *de bonnes femmes*.

61. — *Lustrare*, tourner autour pour purifier. — *Ad deos*, par analogie avec *ad aras*. — *Deos magicos*, les divinités infernales, qu'on invoque dans les cérémonies magiques.

64. — *Posse velim* n'est pas synonyme de *possim ;* on a cité judicieusement à ce propos le vers d'Ovide, *Art.* II, 454 : *Ille ego sim... Quo sine non possit vivere, posse velit.* On peut ne pas pouvoir, tout en souhaitant de pouvoir : Tibulle non seulement ne peut pas, mais refuserait de pouvoir ; non seulement il a une chaîne, comme on disait naguère, mais il aime sa chaîne. Aussi a-t-il fait dévier, pour ainsi dire, l'incantation, en modifiant la prière qu'il aurait dû faire ; de sorte qu'il ne sait pas *(quid credam ?)* si la sorcière était capable de réussir.

65. — Il manque évidemment une transition ; c'est ce qui a fait supposer à beaucoup de commentateurs que l'élégie finissait ici, et que la suite ne lui appartenait pas ; mais il n'y a aucune nécessité de couper ainsi l'élégie. Nous avons discuté dans la Notice (chap. II) la question de savoir de qui il pouvait être question dans les vers 65-70 ; nous y renvoyons le lecteur. Nous ajouterons que si la transition manque dans la forme, les idées se lient parfaitement : Tibulle vient de dire qu'il ne saurait souhaiter même de pouvoir se passer de Délie ; la preuve, c'est que jamais il n'aurait imité le personnage dont il est fait mention. Les v. 65-78 servent donc de développement à *nec te posse carere velim.* — *Maluerit* est au subjonctif, conformément à la syntaxe ordinaire des Latins, et n'a nullement le sens du conditionnel.

67. — Il ne s'agit pas, bien entendu, d'un triomphe, pas plus qu'aux v. 69-70, mais seulement d'une défaite hypothétique à infliger aux Ciliciens, et du butin que pourra faire sur l'ennemi ce personnage, qui est parti pour s'enrichir par le pillage.

71. — Il y a correspondance exacte de forme entre 71-72 et 73-74 : *sim tecum modo* correspond à *dum liceat,* et *possim* à *sit mihi.* — *Sim* Itali ; *si* MSS (L. Müller et Haupt) devrait se joindre à *possim,* et la syntaxe est bien pénible ; beaucoup de mss transposent inutilement *modo* et *mea ;* Bæhrens propose : *mea sit mecum modo Delia,* ce qui modifie trop le texte, et supprime la correspondance de *tecum* et de *te* (v. 73). — *Solito :* cf. I, I, 44 ; c'est bien à tort que Scaliger a proposé *solo,* accueilli par Bæhrens.

75. — *Tyrio,* de pourpre, recouvert de la pourpre de Tyr, expression aussi classique que l'idée elle-même.

78. — Il s'agit sans doute des fontaines que les Romains riches faisaient couler dans leurs atriums. — *Possit* Itali, *posset* MSS (L. Müller, Haupt).

79. — Scaliger plaçait arbitrairement toute cette fin à la suite de la première moitié de l'élégie V, coupée en deux. La transition est encore absente ici, mais la raison ne suffit pas ; il manque seulement l'idée suivante : pourquoi donc ne puis-je pas te posséder, moi qui t'aime tant ?

81. — *Feror adiisse* n'est pas sensiblement différent de *adii*. — *Incestus*, souillé, non purifié suivant les rites. — *Serta deripuisse,* sans doute pour les suspendre à la porte de Délie, procédé économique dont il y avait des exemples, dit-on.

87. — Le poète semble s'adresser à un passant : rappelons qu'il est censé se trouver devant la porte de Délie. — *Uni,* sous-entendu *mihi*. — *Non uni* Itali, *non unus,* MSS, qu'on expliquait très mal, même en faisant de *tibi* le régime de *sæviet*.

91. — Il prépare des propos galants pour les répéter à celle qu'il aime. — *Velle,* parce que la chose n'est peut-être pas possible : il essaye du moins, il *ramène,* dans l'argot du boulevard.

94. — Les procédés n'ont pas changé.

96. — Cf. v. 54 et la note

98. — Expression proverbiale dont on pourrait trouver des équivalents en d'autres langues. C'est dans un sens un peu différent qu'Horace dit *(Ep.,* II, 1, 220) : *vineta sua cædere,* dire du mal de soi-même, jeter des pierres dans son propre jardin.

III

TIBULLE, qui, malgré son premier refus, avait accompagné Messala à son départ pour l'Asie, à la fin de 723/31, est tombé malade en route, et a dû s'arrêter à Corcyre. Il se plaint d'être exposé à mourir loin

des siens, rappelle la douleur de Délie et les présages qui auraient dû le retenir, et invoque Isis. Puis il maudit les voyages, et vante l'âge d'or où l'on ne voyageait pas. Comme il va peut être mourir, il compose son épitaphe, et décrit les Champs-Elysées, où il rejoindra les amants ; il oppose à ce tableau celui du Tartare, où il place les criminels classiques, et où il envoie ses ennemis. Il termine en conjurant Délie de lui rester fidèle pendant son absence ; son unique souhait à lui est de la revoir. Cette élégie fait suite à l'élégie I.

1. — Sur Messala, voir la Notice, chap. I. — *Memores*, sous-entendu *sitis*. — *Cohors*, les jeunes gens de ta suite.

3. — La Phéacie est bien connue par un épisode de l'Odyssée ; Phéacie est l'ancien nom de Corcyre, aujourd'hui Corfou. — *Ignotis*, non pas précisément inconnues, mais étrangères, où il ne connaît personne.

6. — *Mæstos sinus*, robe de deuil.

7. — *Assyrios* pour *Syrios* : cf. III, II, 24 ; on trouvera dans ce morceau une description complète des rites résumés ici. — Ovide nous dit (*Am.*, III, IX, 49 et sqq.) que Tibulle eut en mourant la consolation qu'il réclame ici ; mais c'est une fiction littéraire où il réunit et fait dialoguer Délie et Némésis, et qui ne doit inspirer qu'une confiance médiocre. Peut-être pouvons-nous croire du moins que la mère et la sœur de Tibulle lui survécurent, ce qui peut faire supposer qu'elles l'assistèrent en effet à son lit de mort ; mais Délie ? et Némésis ??

9. — *Quam* doit se joindre à *ante*. *Mittere* peut signifier aussi bien laisser partir que faire partir. — *Quam* Dousa, *cum* MSS (Haupt).

11. — Nouvel exemple de la superstition de Délie et de Tibulle. Les *sortes* étaient, dit M. Waltz, « des tablettes sur lesquelles étaient inscrites à l'avance diverses réponses ; on les mêlait pour en prendre ensuite une au hasard. » De jeunes garçons, au Cirque Maxime et au Forum, invitaient les passants à tirer une tablette. Des industriels éduquent encore aujourd'hui des serins, pour leur faire prendre du bec au hasard un bout de papier, où l'acheteur voit toute sorte de succès. — *Rettulit :* le jeune garçon interprétait peut-être les réponses obtenues ; l'expression n'est pas claire. — *E trinis* Muret ; *e triviis* MSS faisait supposer un genre de

divination différent du précédent, ce qui est bien peu probable, et moins clair encore.

13. — *Est deterrita :* aucune des réponses heureuses qu'elle reçut ne put la détourner de pleurer et de s'opposer au voyage. — *Respueret* Itali ; *respiceret* MSS est peu clair : les uns le prenaient au figuré : réfléchir avec inquiétude ; les autres supposaient qu'ayant quitté Tibulle, Délie se retournait pour le voir encore, ce qui était un aussi mauvais présage que de pleurer. Haupt écrit *despueret* (cf. I, II, 54 et 96), qui n'est pas bien naturel ici, au sens propre.

17. — *Omina dira :* on sait s'il y en avait, et de toutes sortes. — *Saturni diem,* le jour du sabbat. La superstition du samedi commençait à être fort répandue à Rome : outre que le samedi était consacré à la planète Saturne, dont l'influence passait pour pernicieuse, on avait encore, pour autoriser cette superstition, l'exemple des Juifs, qui depuis quelque temps étaient assez nombreux à Rome. Au reste, il ne faut pas nous en étonner outre mesure : que de gens aujourd'hui se feraient encore scrupule de commencer un voyage le vendredi ! les grandes compagnies de transport en savent quelque chose ; les grands magasins eux-mêmes font moins d'affaires ce jour-là ; il n'y a que le jour de changé. — *Saturnive* Broukhusius, *Saturni aut* Itali, *Saturni* MSS, conservé par Bæhrens, qui change *omina dira* en *omine diro.*

19. — *Ingressus iter :* une fois en route, je me suis rappelé... Faire un faux pas sur le seuil était un présage funeste entre tous.

22. — *Sciat,* qu'il sache bien, qu'il n'oublie pas..., et par suite qu'il s'attende aux conséquences. *Prohibente deo* est trop peu différent de *invito Amore,* et l'idée est mal exprimée.

23. — Les cultes orientaux commençaient aussi à être fort répandus à Rome ; ils séduisaient beaucoup les âmes superstitieuses, et particulièrement les femmes, qui s'y adonnèrent beaucoup plus que les hommes. Le culte d'Isis surtout avait tant de succès que les pouvoirs publics en prirent ombrage : à plusieurs reprises le sénat fit démolir ses chapelles, toujours rebâties. Depuis quelques années on le tolérait ; on avait même bâti en 712/42 un grand temple à Isis et Sérapis près du Champ-de-Mars. Le culte

13

était naturellement célébré suivant les rites Egyptiens : les v. 24-32 nous donnent là-dessus quelques renseignements. Délie, dont nous connaissons la superstition, était apparemment fort dévote à Isis : de là l'épithète *tua*. Mais que veut dire exactement le poète dans tout ce passage ? Fait-il allusion, comme le croyait Heyne, aux dévotions ordinaires de Délie *(toties),* qui auraient dû lui valoir une protection plus efficace de la déesse ? Peut-être ; mais les v. 29 et sqq. semblent indiquer qu'il s'agit d'un vœu particulier. Délie a donc fait un vœu avant le départ de Tibulle, pour qu'il échappât à toute maladie pendant son voyage. Mais toutes ces dévotions n'ont servi à rien, semble-t-il, puisque Tibulle est néanmoins gravement malade. Toutefois Isis peut encore le guérir, et alors Délie sera tenue (*debeat* au v. 32) d'accomplir son vœu.

24. — *Æra,* les sistres, comme le dit Ovide, reproduisant ces détails dans l'élégie déjà citée : *Quid vos sacra juvant ? quid nunc Ægyptia prosunt Sistra ? quid in vacuo secubuisse toro ?* (*Am.* III, IX, 33-34). Le sistre était un instrument assez analogue au tambour de basque ; mais on ne le frappait pas comme le tambour de basque, on l'agitait bruyamment à l'aide d'un manche : c'est ce que veut dire ici *repulsa,* où le préfixe marque la répétition des secousses ; le terme est d'ailleurs assez impropre.

26. — *Quidve,* sous-entendu *mihi prodest*, avec propos. infinitive.

27. — *Memini* se rapporte grammaticalement aux deux membres de phrase réunis par *que, et ;* il n'y a rien de ridicule à cela, quoiqu'en dise Bæhrens, qui voudrait changer l'ordre des mots ; il est évident que Tibulle songe bien plus au second terme qu'au premier, mais le premier est la préparation nécessaire du second, et ils sont liés dans l'esprit de Tibulle. — Ce sont là des rites propres au culte d'Isis, et c'est ce qu'on appelait *esse in casto ;* cela durait neuf jours. On voit que nos neuvaines ne datent pas d'aujourd'hui ; nous verrons plus loin (I, V, 16), Tibulle faire une autre neuvaine à Hécate en faveur de Délie.

28. — *Tabella :* l'usage des *ex-voto* est aussi d'une antiquité respectable ; le mot qui les désigne en latin semble indiquer qu'ils étaient souvent peints, comme les tableaux que les naufragés montraient pour exciter la pitié ;

mais ordinairement ils portaient une simple inscription, comme aujourd'hui.

29. — *Votivas persolvens voces,* simplement *persolvens votum,* d'après Heyne ; d'autres entendent les hymnes ou les chants promis par son vœu, mais alors *voces* fait double emploi avec *laudes*. Scaliger a écrit *noctes,* adopté par Bæhrens. — *Lino tecta :* le lin est fort usité dans les cérémonies religieuses, mais particulièrement dans le culte d'Isis, qui passait pour avoir enseigné aux hommes la culture de cette plante. L'épithète de *linigera* est fréquemment attribuée à Isis.

31. — *Bisque die :* le matin, après l'ouverture du temple, que les fidèles attendaient assis sur les degrés *(sedeat),* et le soir, à la fermeture des portes. — *Insignis,* par sa beauté. — *Turba in Pharia*, non pas les prêtres Egyptiens (Pharos est une île voisine d'Alexandrie), mais plus généralement les adorateurs d'Isis, Délie n'étant pas une prêtresse. — *Debeat*, à cause de son vœu.

33. — Tibulle a beaucoup de dévotion pour les dieux du foyer ; il oppose son culte patriarcal aux pratiques égyptiennes de sa maîtresse ; c'était d'ailleurs l'habitude de ceux qui revenaient de voyage d'aller faire leurs dévotions aux Pénates. — *Menstrua*, à l'époque de la nouvelle lune (cf. Horace, *Odes,* III, XXIII, 2-3).

35 et sqq. — Description de l'âge d'or, lieu commun cher aux poètes anciens : cf. Virg., *Bucol.*, IV, et *Géorg.*, I ; Ovide, *Métam.*, I et XV, et *Am.*, III, VIII ; Horace, *Ep.* XVI. Celle de Tibulle se lie au sujet par l'importance donnée à cette idée qu'autrefois on ne voyageait pas.

38. — *Sinum*, la voile gonflée par le vent.

39. — *Compendia*, gain, proprement profit acquis par l'économie (cf. *dispendium*), d'où le sens dérivé d'abréviation que le mot a pris généralement. On sait, ou plutôt on ne sait pas assez que compendieusement veut dire : en abrégé.

44. — *Regere*, fixer d'une manière régulière et incontestable ; en ce sens l'expression s'applique généralement à l'homme et non aux choses.

45. — *Ipsæ*, spontanément : c'était un produit naturel du chêne, au lieu que maintenant il faut élever des abeilles dans des ruches. L'opinion vient sans doute de ce que les

troncs d'arbres ont été le premier abri des abeilles. — *Securis*, sous-entendu *hominibus*.

47. — *Non acies, non ira fuit, non bella :* l'ordre des idées semble peu régulier ou peu logique ; aussi beaucoup d'éditeurs ont-ils proposé de remplacer *acies*, qui par *animi*, qui par *rabies* (Bæhrens écrit *facinus*). — *Ducere* a souvent le sens général de façonner, mais seulement en parlant de choses qui peuvent se décrire ou s'allonger, comme le fer malléable ou *ductile* s'allonge en forme d'épée sous le marteau du forgeron.

49. — *Jove sub domino*, le règne de Jupiter opposé au règne de Saturne, l'âge de fer à l'âge d'or. — *Mare*, les voyages sur mer, source de naufrages. — Pour *multa*, cf. *multa tabella* (v. 28) ; quant à *reperta*, qu'on a critiqué, il est parfaitement clair : ce sont bien les hommes qui ont trouvé ces moyens nouveaux de mourir, puisqu'autrefois ils n'existaient pas. — *Multa reperta via* Itali ; *mille reperte viæ* MSS, corrigé plus tard en *mille repente viæ*, qui a passé dans la plupart des textes (Haupt) ; cette leçon n'est pas absurde, quoiqu'en dise L. Müller : *repente* s'explique par rapport à *leti* et non à *sunt* sous-entendu ; la tournure est seulement un peu embarrassée ; l'autre leçon, fondée sur *reperte*, est plus claire, mais s'écarte davantage des MSS : on peut hésiter entre les deux.

51. — *Pater*, Jupiter ; joignez *timidum à terrent :* le poète veut dire qu'il n'a commis aucun des crimes qui pourraient lui faire craindre justement une mort prématurée (cf. I, II, 79 et sqq. ; cf. aussi III, V, 14 et sqq. où la même idée est plus développée).

52. — L. Müller veut qu'il y ait ici une lacune. Il ne conçoit pas que le poète ait pu demander à Jupiter lui-même de lui élever un tombeau. Il suppose donc que Tibulle, ayant achevé sa prière, trop courte au gré de l'éditeur, s'adresse ensuite à Messala. Mais, outre qu'il n'est pas certain que Messala retourne jamais à Corcyre, *fac ut stet* n'est pas synonyme de *exstrue ;* et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le poète, après avoir prié Jupiter de l'épargner, s'écrie : si cependant je dois mourir, au moins ne permets pas que ma cendre soit privée d'un tombeau ?

53. — *Fatales*, fixées par les destins. — *Inscriptis* MSS, *inscriptus* ou *his scriptus* Itali, leçons peut-être meilleures.

56. — La circonstance n'est pas indifférente ; elle rend la mort plus injuste ; toutefois l'expression est bien plate.

57. — *Facilis*, docile. — C'était Mercure qui conduisait ordinairement les âmes des morts aux enfers (ψυχοπομπός) ; le poète, en véritable amant, a préféré Vénus. Au reste on honorait à Rome une Vénus Libitine, qui présidait aux pompes funèbres, ce qui justifierait, s'il en était besoin, l'aimable invention du poète. Mais nous ne sommes pas ici dans les Champs-Élysées tels que les décrira Virgile, tels que d'autres les ont décrits ; ce n'est pas de ses vertus ni de sa bravoure, ni même de sa poésie, que Tibulle sera récompensé, mais de son amour pour Délie ; ses Champs-Elysées sont le séjour des amants : aussi en fait-il une description aussi personnelle que gracieuse et poétique. Au contraire sa peinture du Tartare sera conforme à la tradition la plus banale : ce seront les criminels classiques, ceux que l'on trouve partout, et que Virgile va bientôt représenter à son tour dans son livre VI.

61. — *Casiam*, le cannelier, dont l'écorce, dite cannelle, s'appelait *cinnamus* ou *cinnamum*. — *Seges*, la terre, le mot ayant désigné successivement la terre à ensemencer, puis la terre ensemencée, enfin la moisson sur pied.

63. — *Juvenum series*, jeunes hommes qui se tiennent par la main. — *Prælia miscet*, expression connue, renouvelée par la construction, *Amor* étant sujet, au lieu de *prælia miscent*, *Amore duce* ou *præside*.

66. — *Insigni*, c'est-à-dire *insignita*, *ornata*. — *Myrtea*, parce que le myrte est consacré à Vénus.

67. — *Scelerata*, pour *sceleratorum*. — *Flumina nigra*, le Cocyte (cf. *Enéide*, VI, 132), et non le Phlégéton, qui roule des flammes (ib. 551). Toutefois dans Virgile le Cocyte fait le tour des Enfers ; c'est le Phlégéton qui entoure le Tartare. Tous les deux se jettent dans l'Achéron.

69. — *Impexa* MSS, corrigé inutilement en *implexa* Itali (Bæhrens). L'expression ordinaire serait *impexa crines*, les cheveux en désordre ; les cheveux étant remplacés par des serpents, le poète écrit hardiment et poétiquement : *impexa angues pro crinibus* ; c'est bien à tort que Bæhrens critique *pro*. Dans Virgile, elle les tient à la main : *torvosque sinistra intentans angues* (VI, 571).

71. — Cerbère est ordinairement à la porte des Enfers,

et non à celle du Tartare ; mais il a pour fonction ici d'empêcher les criminels, *impia turba*, de s'enfuir. — *In porta* fait pléonasme avec *ante fores*, et il semble qu'il a dû y avoir là une épithète à *ore ;* malheureusement il y en a trop de possibles et pas une qui s'impose. Heinsius proposait *intorto*. — *Serpentum ore stridet ;* sur son triple cou se hérissent des serpents (cf. *Énéide*, VI, 419), qu'il fait siffler à son gré ; d'autres le font aboyer.

73. — *Ixionis*. Ixion, roi des Lapithes (cf. *En.* VI, 601, qu'on doit désormais faire suivre des v. 616-620, M. Havet ayant démontré la transposition). — *Noxia*, par hypallage pour *noxii*.

75. — *Tityos*, Titye, un des Géants, fils de Jupiter ; avait été tué à coups de flèches par Diane et Apollon pour avoir outragé Latone, leur mère (cf. *En.* VI, 595-600). — *Assiduas*, au sens propre et figuré ; *aves*, quoique d'ordinaire il n'y en ait qu'un. — *Atro viscere*, le foie, *μέλαν ἧπαρ*.

77. — *Tantalus*, Tantale, également fils de Jupiter, roi de Phrygie, puis d'Argos, ancêtre des Atrides ; ayant reçu les dieux à sa table, il leur avait servi les membres de son fils Pélops. Le jeune homme fut ressuscité par Jupiter, qui dut lui donner une épaule d'ivoire pour remplacer celle que Cérès avait déjà mangée. Tibulle reparlera de cette épaule (I, IV, 64).

79. — *Danai proles*, les cinquante filles de Danaüs, qui, mariées aux cinquante fils d'Egyptus, s'enfuirent, la première nuit de leurs noces, après avoir tué leurs époux, à l'exception d'Hypermnestre qui sauva Lyncée.

81. — *Quicumque*, dans le sens hypothétique, *si quis*. — Transition habile pour revenir à son sujet, mais ce n'est pas autre chose. Dissen dépense en vain beaucoup d'encre pour prouver que cette description des enfers est intimement liée au sujet, à cause des v. 81-82 ; il va jusqu'à essayer de démontrer longuement que les exemples particuliers choisis par Tibulle conviennent expressément à la situation. Voilà bien du temps perdu.

84. — *Anus*, la vieille mère de Délie : cf. I, VI, 57-69, où il l'appellera *aurea anus*, *dulcis anus*.

87. — *At circa... puella ;* plusieurs commentateurs ont pensé qu'il s'agissait ici de Délie elle-même, mais il est bien difficile d'admettre que Tibulle parle ainsi d'elle à la

troisième personne ; et de plus *gravibus pensis* ne convient guère qu'à une esclave. D'autre part *circa* se comprend peu en parlant d'une seule personne ; on admettra, s'il le faut, que le singulier est ici pour le pluriel, quoique la condition de Délie ne lui permette probablement pas un grand luxe d'esclaves.

92. — *Nudato pede*, oubliant ses sandales dans sa précipitation (Heyne). Voilà un tableau de genre plein de finesse et de poésie.

93. — Haupt et L. Müller mettent une virgule après *Hoc precor*, le rattachant ainsi à ce qui suit ; mieux vaut peut-être le rattacher à ce qui précède, pour éviter une trop grande accumulation de pronoms dans la même proposition. — *Hunc illum*, ce jour si beau.

94. — *Luciferum;* c'est le nom de Vénus, lorsqu'elle précède le soleil. A la vérité, elle précède aussi l'aurore ; mais comme elle annonce le jour, le mot est pris ici dans le sens de *dies*, comme dans Properce, II, XIX, 28 : *Venturum paucis me tibi luciferis*. — *Candida*, brillante, ou peut-être favorable.

IV

TIBULLE a consulté Priape au nom d'un certain Titius, afin de savoir comment on doit s'y prendre pour gagner les faveurs des jeunes garçons. Il expose la réponse du Dieu. « Le mieux d'abord est de les fuir. Que si l'on fait la faute d'en aimer un, il ne faut pas se laisser rebuter par un premier refus ; il faut prodiguer les serments ; surtout il faut se hâter et profiter de sa jeunesse ; mais le vrai moyen d'obtenir du retour, c'est la complaisance que rien ne rebute. Malheureusement les jeunes garçons se font payer comme des courtisanes : maudit soit celui qui préfère l'or à la poésie. » Grâce aux conseils de Priape, Tibulle est devenu précepteur d'amour : c'est là qu'il met sa gloire. En attendant, ses leçons ne semblent

pas lui servir beaucoup pour lui-même, car Marathus le dédaigne toujours.

Il y a assurément quelque désordre dans cette élégie. Ritschl a proposé l'ordre suivant : 1-14, 39-56, 71-72, 21-26, 15-20, 27-38, 73-84, 57-70. L. Müller ne l'a pas suivi, pour un motif qu'il ne dit pas, mais il en exprime un très vif regret : « *piget ac pæne pudet.* » C'est beaucoup dire. Il y a lieu de faire une distinction dans toutes ces transpositions. Que les conseils donnés par Priape sur la patience qu'il faut montrer, les serments qu'il faut prodiguer, le bon usage qu'il faut faire de sa jeunesse, enfin les complaisances qu'il faut multiplier, que tous ces conseils ne soient pas dans le meilleur ordre, cela se peut bien, et l'ordre proposé est peut-être préférable. Mais est-ce une raison pour bouleverser un texte consacré ? Y a-t-il là une nécessité manifeste ? Nous ne le croyons pas. Les poètes anciens n'avaient pas là-dessus tant de scrupules que nous. Et pour Tibulle lui-même, le seul abus qu'il fait de la conjonction *at*, en manière de transition, suffirait à prouver le peu d'importance qu'il attache à une division bien régulière, à une composition bien serrée ; nous l'avons déjà dit à propos de l'élégie I. Il n'en est pas de même des v. 57-70. Il y a là non plus des conseils (or on ne demande que cela à Priape), mais des plaintes sur la vénalité des jeunes gens. Or ces plaintes seraient sans doute beaucoup mieux à leur place dans la bouche de Tibulle que dans celle de Priape ; et d'autre part elles se lient très mal au v. 56, tandis qu'elles feraient une suite très naturelle au retour de Tibulle sur lui-même et sur Marathus : nous verrons en effet, dans l'élégie IX, Tibulle reprocher vivement à Marathus sa vénalité. Si l'on considère en outre qu'en laissant à leur place 71-72, on a deux morceaux (57-70 et 71-84) qui sont exactement d'égale longueur, on voit aisément combien l'hypothèse d'une transposition est naturelle. Peut-être serait-il bon de modifier le texte en conséquence. Bæhrens fait d'autres transpositions, mais beaucoup moins acceptables, car elles ont le grand tort d'intercaler 57-70 entre 76 et 77, séparant ainsi mal à propos des vers qui se suivent parfaitement.

1. — *Sic* ou *ita*, qui impliquaient d'abord une comparaison, étaient devenus de simples formules de souhait,

l'une des parties de la comparaison étant sous-entendue ; mais on peut toujours la rétablir : ici par exemple le mot sert à établir un lien entre le souhait et la question posée, le souhait n'étant fait qu'à la condition qu'il sera répondu à la question. — *Umbrosa tecta :* on mettait volontiers les statues de Priape à l'ombre d'un arbre.

5. — *Producere*, mener jusqu'au bout, par ex. *cœnam, noctem*, et par suite passer tout le temps de...

7-8. — Priape était fils de Bacchus et de Vénus. Ses statues, qu'on mettait dans les jardins, étaient armées d'une faux, pour effrayer (?) les oiseaux et les voleurs. A la vérité, il avait une autre arme plus utile, car on la detachait pour frapper sur les maraudeurs : c'est la *mentula* sur laquelle les Priapées sont intarissables. On sait que Priape, dieu des jardins, était aussi le dieu de toutes les débauches, et particulièrement de celle qui fait le sujet de cette peu édifiante élégie. Il avait donc qualité pour répondre à Tibulle.

10. — *Amoris*, au sens passif.

14. — *Ante,* pour *in*, n'est pas très correct, car on ne saurait guère personnifier ici la Pudeur, comme le proposait Heyne.

15. — Il y a ici une ellipse un peu forte : si toutefois tu es épris de l'un d'eux malgré mes conseils, *ne te capiant... ;* peut-être manque-t-il un distique.

19. — *Annus,* qui ne semble pas avoir été toujours compris, est ici en quelque façon synonyme de *longa dies ;* c'est la même idée qui se développe par un exemple plus précis : il faut un an entier (c'est-à-dire longtemps, *longa dies),* pour que le raisin mûrisse ; et de même au vers suivant. — Outre le mouvement apparent des astres, qui semblent faire une révolution en vingt-quatre heures par suite de la rotation de la terre sur elle-même, il y a un autre mouvement apparent, dû à la translation de la terre autour du soleil, et qui dure un an. Les astres visibles cèdent progressivement la place à d'autres suivant une succession régulière, *certa vice,* et il faut un an pour que cette succession nous ramène au point de départ ; c'est exactement ce que veut dire le poète.

22. — *Summa*, la surface des eaux, balayée par le vent ; *longa* Ebor. (L. Müller), signifierait lointains.

23. — *Valere*, être valables, non pas *servari*, mais *servanda esse* : Jupiter n'a pas défendu qu'on les tînt, mais qu'on fût obligé de les tenir. Il est curieux qu'on ait pu s'y tromper. — *Ineptus amor*, la sottise de quelque amant : *ineptus* n'est pas une épithète de nature.

25. — *Dictynna*, nom de l'Artémis Crétoise, probablement de δίκτυον, filet de chasse ou de pêche : aussi était-elle également vénérée des chasseurs et des pêcheurs. — *Crines* : après les flèches de Diane, on aurait attendu pour Minerve quelque chose d'analogue ; aussi les commentateurs ne se sont pas fait faute de faire des conjectures ; mais rien ne les appuie ; et si la chose reste un peu singulière, il ne faut pas oublier que Minerve après tout avait une belle chevelure blonde : Ἀθηναίης ἠϋκόμοιο, dit Homère (Il. Z, 92), cité par Heyne ; et malgré sa haute sagesse, malgré des mérites plus considérables, elle devait en être quelque peu fière, puisque Méduse vit ses cheveux changés en serpents, pour avoir osé les comparer à ceux de la déesse. — Il va sans dire que Diane et Minerve sont citées ici à cause de leur chasteté.

27. — *Tardus eris* MSS, corrigé inutilement en *tarderis* par Lachmann (Haupt). Pour l'allongement à la césure penthémimère, cf. I, X, 13, II, II, 5, et IV, II, 3. — *Transiet* MSS est un archaïsme, quoique le mot ne se retrouve que dans Tertullien et la Vulgate. La plupart des éditeurs anciens, répugnant à prêter cette forme à Tibulle, ont changé *transiet* en *transiit*, avec le sens de l'aoriste grec. Pour le sens, cf. I, I, 70 et sqq. — Haupt et L. Müller, après beaucoup d'autres, mettent un point après *ætas*, et rattachent *quam cito* à la proposition qui suit. C'est parfait pour la symétrie ; mais pour le sens ? Comment expliquer *quam cito* devant deux verbes précédés d'une négation, surtout quand l'un de ces verbes est *stat* ? Et si l'on considère *non stat* comme équivalent à *it*, à quoi équivaudra *non remeat*, et que fera-t-on de *segnis* ?

30. — *Alba* Itali, *alta* MSS ; *alba*, plus poétique, correspond mieux à *formosas*.

31. — *Quam jacet*, sous-entendu *cito*. — *Prior* a gêné les commentateurs, qui ont essayé de le remplacer ; mais *prior* n'indique pas une comparaison avec d'autres chevaux : il faudrait *primus* ; *prior* est simplement pour *prius*,

proposé par Broukhusius, et que le poète a évité sans doute à cause de *missus equus*. — *Eleo ;* les poètes échangent constamment les noms d'Elis, de Pise et d'Olympie. — On appelait *carceres*, ordinairement au pluriel, l'enceinte fermée d'où l'on faisait partir les chevaux et les chars dans les courses, et plus tard les bêtes féroces dans le cirque.

33. — *Jam* ne peut tomber que sur *vidi ;* il ne pourrait se rapporter à *juvenem* que si on le prenait dans le sens de *modo*, ce qui n'est pas très naturel. — *Premere* n'a pas le sens d'accabler, ce qui serait excessif pour *serior ætas*, car de même que *senior* indique un âge moins avancé que *senex*, *serior* doit être ici moins fort que *sera*. Il s'agit en réalité d'un homme qui est encore *juvenis* (on était *juvenis* entre vingt-cinq et quarante ans environ), et qui est sur le point de devenir *senior : serior ætas eum premit*, c'est-à-dire *instat ;* il a donc à peu près quarante ans ; il n'est pas vieux, il est, comme on dit, « d'un certain âge » ; accablé par la vieillesse est un contre-sens. — *Stultos*, c'est-à-dire *stulte consumptos*, à savoir sans aimer.

35. — *Novus*, qui fait peau neuve. — *Exuit annos*, hyperbole poétique : c'est sa peau qu'il dépouille, et il a tout de même un an de plus.

38. — *Nam :* les cheveux longs, que les sculpteurs ont toujours donné à Bacchus et Apollon, sont en effet un *signe* de jeunesse ; toutefois le vers est languissant, et la conjonction y est pour quelque chose.

43. — *Prætexens*, voilant le ciel, c'est-à-dire accompagnant les nuages qui voilent le ciel. — *Nimbifer* Itali, *imbrifer* MSS, avec allongement à la césure. — *Arcus* MSS, *Eurus* Balbus (Haupt, L. Müller) ; *indicat nubifer ortus* Bæhrens (??). — Il n'y a aucune bonne raison pour modifier *arcus*. Quant à *admittat*, c'est le seul mot qu'on ait pu trouver pour remplacer *amiciat* et *annutiat* des MSS. Il n'est pas satisfaisant, et le sens en est très controversé. Les uns l'ont pris dans le sens étymologique, comme dans l'expression *admittere equum*, lancer un cheval : c'est l'interprétation la plus générale ; mais n'est-elle pas en contradiction avec le futur *venturam ?* D'autres traduisent *admittere* par présager : mais *admittere* ne s'emploie ainsi que pour des présages heureux, et dans un sens voisin de per-

mettre. Le plus simple n'est-il pas d'expliquer *admittere* par l'opinion fort répandue chez les anciens, d'après laquelle l'arc-en-ciel aspirait les eaux pour les renvoyer en pluie peu de temps après? *Concipit Iris aquas*, dit Ovide ; et Lucrèce : *Oceanum bibit*. Cette interprétation s'accorde avec *venturam :* il ne s'agit pas en effet de partir quand il pleut, mais de partir malgré des menaces de pluie prochaine.

48. — *Atteruisse*, archaïsme pour *attrivisse*.

49. — *Insidiis*, des filets. — *Retia ferre :* c'était l'office des esclaves ; c'est donc un témoignage d'extrême complaisance (cf. IV, III, 12).

51-52. — Le premier vers a trait à l'offensive, le second à la défensive : attaquer avec douceur et se défendre mollement.

54. — *Apta :* malgré sa résistance, tu pourras les prendre commodément, car ce n'est qu'une feinte. — Bæhrens écrit *tibi rapta*, à cause du vers suivant : est-ce une raison suffisante pour changer le texte ?

55. — Les commentateurs se sont acharnés sur ce vers : aux uns *rapta dabit* a déplu ; les autres ont trouvé une contradiction entre *ipse* et *roganti*. *Apta dabit*, proposé par Lachmann, serait préférable à cause du vers précédent, si le sens le permettait ; mais *rapta dabit* est une expression charmante qui résume très spirituellement les deux vers précédents. Le sens est très simple : il te les laissera prendre d'abord, et même *apte*, commodément, mais comme il résistera pour la forme, ils auront beau être *data*, ils seront néanmoins *rapta ;* puis, la résistance cessant, tu n'auras qu'à les demander *(roganti)*, pour qu'il t'offre ses joues tout seul et sans violence : *offeret ipse ;* enfin (v. 56), il te les rendra. — *Offeret* Puccius, *afferet* Mss.

57. — Encore un vers bien maltraité. Heyne, s'imaginant que Priape veut ici donner un conseil nouveau, à savoir d'adresser des vers aux jeunes garçons qu'on veut séduire (malheureusement il n'y a trace nulle part de ce conseil), prend *artes* dans le sens de poésie, et explique *male tractare* par maltraiter, mépriser, ou encore travailler sans succès. Quelle singulière interprétation ! Voss donne aussi à *male tractare* le sens de mépriser ; mais il rapporte *artes miseras* aux procédés énumérés plus haut par Priape, lesquels n'ont plus aujourd'hui aucun succès. Le sens est bien

préférable, sans être encore satisfaisant. Nous avons dit que ce développement n'est probablement pas à sa place : y serait-il, qu'il faudrait encore renoncer à lier *artes* à ce qui précède. *Tractare artes miseras* s'explique très simplement si on le rapporte à ce qui suit : cela signifie mettre en pratique des procédés déplorables, à savoir *munera velle ; male,* malheureusement ou méchamment.

59. — *Jam tu* MSS, corrigé en *jam tua, at tua* (Haupt), *at tu* (L. Müller), etc. — *Urgeat ossa lapis,* par opposition à la locution si fréquente : *sit tibi terra levis.*

63. — Ce Nisus était un roi de Mégare, pourvu d'un cheveu rouge, auquel était attachée la conservation de son royaume. Sa fille Scylla, éprise de Minos, qui assiégeait Mégare, coupa le cheveu fatal et le lui livra : la ville fut prise. Nisus fut changé en épervier en poursuivant sa fille, changée elle-même en alouette. — Pour Pélops, voir I, III, 77 et la note. — On avouera que les exemples cités ici par Tibulle pour prouver la puissance de la poésie, seraient avantageusement remplacés par d'autres. Dissen ne manque pas d'en admirer cependant la parfaite convenance.

66. — *Vehet :* exemple assez remarquable de *zeugma, vehet* ne pouvant pas se sous entendre devant *robora* ni *stellas.*

67. — *Non audit,* c'est-à-dire *spernit.* — Ops est la déesse latine identifiée à la Rhéa des Grecs, identifiée elle-même à la Cybèle des Phrygiens, femme de Saturne et mère des dieux. Le centre de son culte était l'Ida, montagne de Phrygie où résidaient ses prêtres fameux, Galles et Corybantes. Le culte de Cybèle passa de très bonne heure en Italie, avec ses prêtres mutilés et ses rites sanglants ; son char n'y était pas sans doute traîné par des lions, comme dans la Fable, mais par les Galles eux-mêmes.

69. — Heyne prend *explere urbes erroribus* pour *explere errores per urbes ;* d'autres rapportent *explere* au chiffre de trois cents, dans le sens de l'expression *explere numerum ;* pourquoi pas simplement à *urbes,* avec le sens normal ? L'expression manque peut-être de simplicité ; mais rien ne justifierait une correction. — C'est bien évidemment de la mutilation qu'il est question ici, et non d'une lacération à

coups de fouet, comme le suggère Heine. Quel plus rude châtiment Tibulle pouvait-il imaginer pour un amant vénal ? Et à quoi bon l'envoyer chez les Corybantes, si ce n'est précisément pour qu'il se mutile comme eux ?

71. — Ce distique n'est évidemment pas à sa place à la suite des précédents, tandis qu'il suivrait parfaitement le v. 56.

74. — *Conjux* peut signifier ici indifféremment femme ou maîtresse. Peu importe d'ailleurs qui pouvait être ce Titius.

75. — *Suæ*, avec une nuance de mépris. — *Celebrare*, aller trouver en foule, quoique l'expression s'applique plus ordinairement aux choses.

80. — *Deducat... senem,* pareil aux avocats illustres, accompagnés au forum par la foule de leurs clients, ou par les jeunes gens qui s'instruisaient à leur école.

81. — Retour charmant du poète sur lui-même : lui, si savant en théorie, il n'est même pas capable de pratiquer ses leçons avec succès.

V

LE poète, trompé par Délie, a rompu avec elle, et comme il ne s'en console pas, il s'humilie et demande grâce. Il rappelle les jours heureux les soins qu'il a prodigués à sa maîtresse pendant une maladie qu'elle a faite, le rêve qu'il faisait d'aller après sa guérison passer avec elle à la campagne le temps des moissons et des vendanges ; il rappelle même les consolations qu'il a cherchées inutilement dans le vin et la débauche. Il s'en prend alors à l'entremetteuse, seule coupable, dit-il, de la trahison de Délie, et lance contre elle des malédictions. Puis il essaye de peindre encore le bonheur dont Délie pourrait jouir avec lui, dont elle ne peut pas jouir avec un amant riche. A la fin cependant, il se reprend, et insulte Délie, devenue à ses yeux une courtisane avide ; il va jus-

qu'à menacer le nouvel amant de je ne sais quel rival qui déjà rôde autour de la maison : adieu ironique et définitif (il le croit du moins), qu'il adresse à la fois à Délie et à son amant. Cette élégie, qui fait suite aux élégies I et III, termine la première période des amours de Délie et de Tibulle, celle qui précède le mariage de Délie.

2. — *Mihi*, même sens que *a me*. — *Gloria*, avec le sens du verbe *gloriari*.

3. — *Turben*, cité par Charisius, *turbo* MSS. La comparaison n'est pas rare chez les anciens (cf. *Enéide*, VII, 378); elle montre l'antiquité de nos jouets. — *Ab arte*, pour *arte* (cf. I, IX, 66, et II, I, 56).

7. — *Per te*, syntaxe ordinaire (cf. III, I, 15 et IV, V, 7). — *Furtivi*, à cause des précautions qu'elle prend pour sa réputation. — *Fœdera*, au sens matériel; *compositum*, au sens étymologique.

10. — *Dicor*, tout le monde sait que je...

11. — *Te* MSS, *ter* Itali, peut-être avec raison. Singulière cérémonie d'ailleurs, que ce soit une fois ou trois! — *Puro*, peut-être parce qu'il purifie.

12. — *Præcinuisset*, non pas chanter avant, mais détourner des enchantements par des chants; le préfixe a ici la même fonction que *pro* dans *procuravi* et *de* dans *deveneranda*, aux deux vers suivants. *Procurare* n'est donc pas actif ici; il est construit comme *prohibere* : j'ai fait des expiations pour empêcher que...; quant à *devenerari*, le simple étant synonyme de *precari*, le composé est synonyme de *deprecari*. Ces trois mots expriment au fond la même idée. — Grammaticalement, *deveneranda* a ici le sens de *devenerando*, au gérondif.

14. — *Mola*, farine de blé torréfié, mêlée de sel *(mola salsa)*, dont on se servait dans les sacrifices. Encore une singulière cérémonie! Tibulle a probablement répandu trois fois cette farine sur la flamme d'un autel pour écarter par cette offrande les songes funestes, et les empêcher de se réaliser.

15. — *Velatus filo*; il s'agit de la large bande d'étoffe (de lin ici, de laine ailleurs), qui entourait la tête de l'officiant (et aussi de la victime). — *Tunicis solutis*, parce que dans ces cérémonies aucun objet ne doit être attaché. — *Vota dedi*. Heyne explique : j'ai sacrifié neuf fois pour

accomplir mon vœu *(dedi* pour *persolvi)*. Mais les neuvaines se font avant et non après (cf. I, III, 27); il faut donc entendre (si vœu il y a) : j'ai fait un vœu au moyen d'une neuvaine. Le distique fait suite naturellement à ceux qui précèdent, et désigne comme eux des cérémonies faites pour obtenir la guérison. Quant à l'accomplissement du vœu, il serait exprimé nettement par *omnia persolvi*. Mais il n'est même pas indispensable de prendre *vota* dans le sens de vœux : *vota dedi* pourrait signifier simplement j'ai adressé des prières ; dans ce cas *omnia persolvi* signifierait : je me suis acquitté à moi seul de tout ce qu'il fallait faire pour te guérir, résumant ainsi, comme il convient, les quatre distiques précédents. — *Novem*, pendant neuf nuits.

17. — *Amore*, mon amour, et non l'amour de Délie : *fructum amoris mei percipit*, dit judicieusement Dissen ; et de même *precibus meis*, le résultat acquis par mes prières.

20. — *Sed*, sous-entendu *fingebam ;* éviter de lier *sed renuente deo* à *demens*, qui n'est qu'une sorte d'exclamation. — *Deo*, sans doute l'Amour.

21. — Voici un tableau exquis dans sa simplicité, plein de grâce et de sentiment, de poésie et de passion contenue. — *Area teret messes*, poétique pour *in area terentur messes*. — *Sole calente :* c'est en effet en plein soleil et à côté des champs qu'on nivelait l'aire et qu'on battait le blé ; on n'emportait dans les greniers que le blé battu. Il fallait pour cela le climat des pays méridionaux. Dans nos pays, c'est dans la grange même qu'on battait le blé ; mais on ne le bat plus guère aujourd'hui, du moins avec le fléau.

24. — *Musta pressa*, le vin doux qui coule du raisin pressé.

26. — *Verna :* Délie fera jouer sur ses genoux le petit esclave préféré *(amantis)*. On sait que le grand nombre des esclaves nés à la maison *(verna)* était un signe de prospérité ; ces esclaves, surtout dans leur jeune âge, étaient traités avec plus de familiarité que les autres ; on s'amusait de leur gazouillement *(garrulus)*, et ils jouaient avec beaucoup de liberté.

27. — *Deo agricolæ*, sans doute Priape, à moins que ce ne soit Bacchus, invoqué ailleurs avec Cérès, à moins aussi que le singulier ne soit mis pour le pluriel. — *Segete*,

avec allongement devant la consonne double (cf. I, VI, 34); *segete et* Amb. et Vat. — *Dapem,* sacrifice offert aux dieux, par suite victime.

34. — *Hunc* MSS, avec allongement de la finale précédente, qui devrait régulièrement s'élider. Toute correction est d'ailleurs inutile, d'autant plus qu'elle entraînerait aussi la correction de *huic* au vers suivant.

36. — *Fingebam* semble répéter ici le *fingebam* du v. 20; mais à *hæc* il faut joindre *vota,* ce qui change un peu le sens du verbe. — L'Eurus et le Notus, noms classiques employés constamment par les poètes pour désigner des vents rapides, car au sens propre l'Eurus, vent d'est, et le Notus, vent du sud, pourraient difficilement porter quelque chose en Arménie. Il est vrai que *jactat* ne veut pas dire : porte. Au reste Arménie même est pris dans le sens général, d'abord de contrée lointaine, et ensuite de région du Levant, comme l'indique l'épithète *odoratos*, qui s'applique moins bien à l'Arménie qu'à d'autres contrées orientales.

37. — C'est ici que Scaliger a introduit I, III, 81-100, commençant avec le v. 37 une autre élégie. D'autres, comme Heyne, sans rien transposer, ont estimé que les v. 37-76 n'avaient aucun rapport avec les v. 1-36. C'est aller un peu trop loin ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il manque peut-être une transition entre des idées un peu différentes ; mais le sujet n'a pas changé. — Cf. pour la pensée I, II, 1.

39. — On s'est beaucoup indigné de l'aveu que fait ici Tibulle. Pur pharisaïsme. Cela est arrivé à bien d'autres qui ne s'en sont pas vantés, et cela est au fond bien humain. On prétendra qu'il y a des choses qu'il ne faut pas avouer, et ce sera encore de l'hypocrisie. En somme la grossièreté du procédé est singulièrement atténuée ici par l'aveu d'impuissance qui suit immédiatement. Cela prouve au moins un cœur qui n'est pas médiocrement épris. Et de ceux qui jettent la pierre à Tibulle, et qui ont cherché les mêmes consolations que lui, combien pourraient en dire autant? Ce n'est pas qu'il faille approuver pleinement le poète, mais il nous semble que s'il prête à la critique, c'est plutôt au point de vue littéraire. Après la peinture si poétique qu'il vient de tracer du bonheur qu'il avait rêvé, ce détail sensuel et un peu grossier est certainement choquant et de mauvais goût.

41. — *Devotum*, ensorcelé ; on a cru de tout temps que des maléfices pouvaient rendre impuissant ; c'est ce qu'on appelait jadis : nouer l'aiguillette. — *Nefanda*, des secrets abominables. — *Ah ! pudet* L. Müller, *et pudet* MSS (Haupt). — *Meam* Nodell, suivi par tous les éditeurs modernes ; *mea* MSS n'a pas de sens, *nefanda* ne pouvant guère se rapporter à Tibulle ; on avait d'abord proposé *meæ*, qui a l'avantage de rapporter *nefanda* à Délie, mais avec une syntaxe moins bonne que *meam*, sujet de *scire*.

43. — *Verbis*, des formules magiques ; *hoc*, que je sois ensorcelé.

45. — Pourquoi Thétis plutôt qu'une autre ? Elle était apparemment plus célèbre depuis l'Epithalame de Catulle. D'autres poètes, comme Ovide, l'ont représentée surprise par Pélée dans une grotte au bord de la mer. — *Frenato pisce*, un dauphin. — *Cærula* est expliqué généralement par : marine. Il serait absurde, dit Heyne, d'appliquer l'épithète à la couleur du corps. C'est probable ; mais pourquoi pas à celle des yeux ? *cærula*, aux yeux bleus, et par extension, blonde. Horace dit bien : *Nec fera cærulea domuit Germania pube ;* cependant les Germains n'ont rien de commun avec la mer.

47. — *Hæc*, à savoir *quod*..., sans qu'il soit nécessaire de mettre le singulier, comme le voudrait Bæhrens. Si l'on tenait à justifier le pluriel, on pourrait mettre une virgule après *amator*, et supposer un asyndeton. En tout cas, *hæc* ne peut se rapporter à ce qui précède, et il ne faut qu'une virgule après *mihi ;* il en resulte que *nocuere* est pris dans son sens propre, et nullement dans le sens de *devovet*.

50. — *Tristia*, amers. — *Animæ*, les âmes des amants dont elle a corrompu les maîtresses. On ne doit pas oublier que ce ne sont pas là de simples souhaits, mais des imprécations qui sont estimées devoir produire leur effet. — *Strix*, la strige, oiseau fabuleux ; *violenta*, épithète de *strix* et non régime de *canat*.

56. — *Post*, derrière, et non pas ensuite : *agat post ; agat turba*, sans liaison grammaticale avec le vers précédent, mais équivalant à *agente turba*.

57. — *Evenient* Itali, *eveniet* MSS, suivis par Bæhrens (!) : cf. I, VII, 5. — *Deus*, l'Amour. — *Sunt numina amanti ;* l'expression est devenue proverbiale en français, appliquée

à différentes catégories de personnes, par ex. : Il y a un dieu pour les ivrognes. — *Injusta lege*, injustement, sans raison ; *lege* remplit ici à peu près la fonction de ce *mente*, qui s'est si bien généralisé, comme on sait, qu'il a engendré plus tard tous nos adverbes en *ment*. — *Relicta*, car trahir sa foi, ou la faire trahir à une autre, c'est trahir Vénus.

59. — *Sagæ*, entremetteuse, sans doute parce que les sorcières en faisaient parfois le métier ; *rapacis*, car ce n'était pas pour rien. — *Nam donis vincitur omnis amor*. On a étrangement déraisonné sur le sens de cette proposition. Sans parler de ceux qui ont voulu changer *nam* en *non*, les uns veulent qu'*amor* désigne l'amour de Délie pour son nouvel amant, les autres, l'amour de la même Délie pour Tibulle : tu cesserais de m'aimer si tu acceptais des présents (??); comme si ce n'était pas déjà fait. Mais pourquoi ne pas laisser à l'expression le sens absolument général qu'implique ici *omnis?* Dès qu'il est question d'argent, il n'y a plus d'amour, dirions-nous familièrement, et cela ni de part ni d'autre : or on doit supposer que Délie veut aimer et être aimée. Que si l'on tient à donner à l'expression un sens plus particulier, on rapportera *amor* à l'amant qui paye, et l'on comprendra : On ne peut pas aimer les femmes qu'on paye, tandis qu'un amant pauvre, qui ne peut pas payer, est plein d'amour et de complaisance ; et ainsi le vers est intimement lié à ceux qui suivent par une opposition très naturelle.

61. — *Semper tibi* Muret, *semper te* Par., qu'on pourrait conserver, et qui donne un régime à *adibit* ; *præsto tibi præsto* MSS, leçon adoptée par Haupt (!). Celle de Muret, faite des deux autres, a l'avantage de faire commencer toutes les propositions par *pauper*.

64. — *Subjiciet*, au sens propre, signifierait : te prendra sous les bras pour te soutenir et te guider dans la foule, ce qui n'est pas impossible ; toutefois, à cause de *efficiet viam*, il semble qu'il faille entendre : avancera la main devant toi ; on pourrait préférer *objiciet* en ce sens.

65. — Ce vers est peu intelligible, et il est probable que le texte n'en est pas correct. Le seul sens possible est celui-ci : Tibulle (car *pauper*, c'est Tibulle) mènera Délie chez des amis pour festoyer avec eux, les portes closes, divertissement qu'un barbon riche ne saurait lui offrir. On

lie ce vers au suivant en faisant observer que dans les festins les convives avaient coutume de se déchausser. Tout cela n'est pas impossible. Mais d'autre part, au lieu de *amicos*, on trouve dans quelques mss. *amictus*, dont l'idée semble se lier plus aisément avec le vers suivant. Aussi a-t-on essayé diverses corrections à l'aide d'*amictus ;* Bæhrens propose : *Pauper ad hoc* (en outre) *cinctos raptim deducet* (baissera) *amictus*, conjecture qui a besoin d'un commentaire (V. ses Prolégom., p. XXII-XXIII).

67. — Ce vers a fait supposer que l'élégie V était encore un παρακλαυσίθυρον.

68. — Le poète passe de la prière à l'injure, et parce que l'amant de Délie est riche, il la traite en courtisane.

69. — Heyne critique vivement cette fin et la prend, avec quelques autres, pour un fragment étranger à l'élégie. Il n'y a cela à aucune raison sérieuse. Que le sentiment ne soit pas d'une noblesse parfaite, on peut en convenir ; mais cela est encore bien humain. Le poète, s'apercevant (v. 67-68) qu'il faut décidément renoncer à Délie, en prend son parti : qu'y a-t-il de si surprenant à le voir souhaiter un sort pareil à son rival ? Horace en fait autant, *Ep.* XV, 17. Toutefois ce qui paraît naturel de la part d'Horace l'est peut-être moins de la part de Tibulle. Le ton badin de ces derniers vers semble peu conciliable avec la passion violente ou profonde qui se peint dans le reste de l'élégie. Ici vraiment on peut dire que *bene discidium fert,* et même trop bien. — *Fata* Muret, *furta* Mss.

70. — *Fors,* la Fortune, dont la roue est bien connue.

74. — *Exscreat,* apparemment pour attirer l'attention : nous nous bornerions en pareil cas à tousser.

75. — *Utere,* sans régime : cf I, VIII, 48. — *Liquida :* on voudrait prendre ce mot dans le sens défavorable : un perfide élément, ce qui rappellerait le v. 70 ; le morceau se terminerait mieux par une menace que par le simple développement de *licet ;* malheureusement le mot n'a jamais ce sens-là au figuré ; il faut donc entendre : les circonstances sont propices, tu as bon vent.

VI

TIBULLE, qui a renoué des relations avec Délie après son mariage, soupçonne de nouveau la fidélité de sa maîtresse ; il craint d'être victime lui-même des leçons qu'il lui a données pour tromper son époux ; il avertit cet époux des précautions qu'il doit prendre, et tout en avouant qu'il l'a trompé, il s'offre à lui pour servir de gardien à Délie. D'ailleurs une prêtresse inspirée lui a prédit que ceux qui outrageraient sa maîtresse seraient châtiés. Délie aussi serait punie ; mais il souhaite encore que ce soit avec indulgence, non pour elle, mais pour sa vieille mère, qui a toujours favorisé leurs amours. Enfin, prêt à subir les conditions les plus dures si elle veut bien lui être fidèle, il expose le triste sort qui est réservé aux femmes volages, et il exprime l'espoir que dans leur vieillesse ils seront encore un modèle d'amour mutuel. Cette élégie est la dernière des élégies déliennes.

Ici encore les Allemands, après Scaliger, se sont donné carrière dans le jeu des transpositions. L. Müller a transporté les v. 25-32, qui sont en effet assez mal où ils sont, entre les v. 20 et 21, où ils ne sont pas sensiblement mieux. Bæhrens fait d'autres modifications : il met 21-22 après 16, et 23-24 après 38. Tous ces changements sont purement arbitraires. Il ne serait pas très malaisé de trouver encore d'autres dispositions. Mais comme en somme toutes ces transpositions relèvent du goût personnel, sans qu'aucune s'impose par des raisons suffisantes, nous avons pensé que l'ordre traditionnel valait mieux encore, quelles que soient les critiques de détail auquelles il peut prêter.

1. — *Ut inducar*, pour me séduire. Le premier vers fait allusion à la réconciliation du poète avec Délie, le second aux soupçons qui le tourmentent. Il avait rompu ; il était donc libre, et l'Amour ne l'a rengagé dans sa chaîne que pour le faire souffrir de nouveau.

3. — *Quid tibi sævitiæ mecum est ?* Cette phrase (cf. *quid*

tibi rei mecum est ?) devrait signifier littéralement : Quelle cruauté y a-t-il entre toi et moi ? ce qui ne présente aucun sens Aussi a-t-on essayé de corriger *sævitiæ*. Mais la corr. ital. *sæve puer* donne à *quid tibi mecum est* un sens inacceptable. Mieux vaut encore garder *sævitiæ* en prenant *mecum* dans le sens de contre moi.

7. — *Jurata* Heyne, d'après Ovide, *Tristes*, II, 447 (V. *infra*, v. 32 et la note) ; *tam multa* MSS (Haupt) n'a guère de sens. Heyne proposait encore *sua furta*, leçon très acceptable, si l'on n'avait Ovide.

12. — *Cardine tacito*, peut-être au moyen de procédés particuliers.

13. — *Sucos herbasque*, hendiadys : des breuvages faits avec des sucs de plantes. — *Dedi*, j'ai donné, si on le rapporte à *herbas* de préférence, mais j'ai enseigné, si on le rapporte à *sucos*. — *Venus*, passion violente *(dente impresso)*.

16. — *Me quoque servato* (impératif), expression admirable de la jalousie : Tibulle aime mieux être privé de Délie que de partager ses faveurs avec d'autres. Bæhrens corrige et met *te* (?) — *Nihil*, pas même avec moi, mieux que *minus*, emprunté à Ovide (v. inf.) par les mss. de second ordre.

17. — *Celebrare*, fréquenter, indique ici non pas le grand nombre de personnes qui accomplissent l'acte (cf. I, IV, 75), mais la répétition de l'acte par la même personne ; il faut se garder de prendre *celebrare* dans le sens de louer.

19. — *Neu te decipiat nutu* a été judicieusement rapproché par Heyne du grec μή σε λάθῃ διανεύουσα : *decipere* ne veut donc pas dire exactement tromper, mais plutôt échapper aux regards. — *Trahere liquorem* indique le procédé, et *ducere notas* le résultat.

21. — Les mystères de la Bonne Déesse sont bien connus, particulièrement par l'aventure de Clodius qui viola la consigne sous un déguisement. — En raison de *seu*, beaucoup d'éditeurs, entre autres L. Müller, ont pensé qu'il manquait ici un distique commençant par un second *seu*. La chose est possible ; toutefois si *vel*. qui signifie *ou*, signifie aussi *même*, *seu* ou *sive*, qui signifient *ou si*, ne peuvent-ils signifier par hasard *même si* ? (Cf. II, IV, 43, ou *seu*

signifie nécessairement *et si*). D'autre part, au v. 24, il semble qu'il est fait allusion à la croyance d'après laquelle les hommes qui assistaient aux mystères de la Bonne Déesse perdaient la vue : dès lors que peut-on intercaler entre 22 et 23? L. Müller suppose, d'après un passage d'Ovide, qu'il devait être question d'Isis; les cérémonies du culte d'Isis fournissaient en effet aux femmes des prétextes pour sortir ; mais le culte d'Isis, pour être l'objet particulier de la dévotion des femmes, n'était pas pour cela interdit aux hommes. Quant à déplacer les v. 23-24, il n'y faut pas songer, quoiqu'en dise Bæhrens ; ils sont parfaitement à leur place. La lacune n'est donc pas du tout évidente.

23. — *Credas;* L. Müller écrit *cedas,* estimant que *credas* a été tiré du v. 37. Il n'y a pas de raison. — *Aras :* le pluriel n'a pas besoin d'être justifié; on sait toutefois qu'il y avait à Rome deux temples consacrés à la Bonne Déesse.

24 — *Mihi non sit,* οὐκ ἄν μοι εἴη. Virgile dit de même : *Cernere erat ;* c'est une construction qui n'est pas rare, mais qui présente ici un sens un peu pénible, quoiqu'on puisse la traduire à peu près en français par : je ne saurais.

25. — *Gemmas,* pierres précieuses ; *signum,* intaille servant de cachet ; il est vrai que l'intaille elle-même était gravée dans une pierre précieuse ; mais *gemmas* peut désigner les pierres dures qu'on taille et qu'on ne grave pas. — *Signumve* Itali, d'après Ovide (V. inf.), *signumque* MSS (Haupt).

28. — *Supposita,* substituée, et non mise au fond de la coupe. — *Victor,* sans doute dans tous les sens, car il pouvait profiter du sommeil de l'époux.

30. — C'est par trop commode ; il est bien peu de délits qui ne pussent s'excuser de la sorte.

32. — *Instabat,* sous-entendu *latratu;* Bæhrens écrit *latrabat,* emprunté sans doute à Ovide, mais le distique d'où il le tire est sujet à caution. Voici au reste le passage entier où Ovide a reproduit quelques parties de cette élégie : on verra que l'avant-dernier distique tient assez mal au contexte, et que, s'il est d'Ovide, Ovide a été trompé par sa mémoire sur le sens des passages qu'il reproduisait. Nous joignons aux vers d'Ovide (*Tristes,* II, 447-462) les chiffres des vers correspondants de Tibulle.

Credere juranti durum putat esse Tibullus,
Sic etiam de se quod neget illa viro. (7-8)
Fallere custodes idem docuisse fatetur,
Seque sua miserum nunc ait arte premi. (9-10)
Sæpe, velut gemmam dominæ signumve probaret,
Per causam meminit se tetigisse manum. (25-26)
Utque refert, digitis sæpe est nutuque locutus,
Et tacitam mensæ duxit in orbe notam ; (19-20)
Et quibus e sucis abeat de corpore livor,
Impresso fieri qui solet ore, docet. (13-14)
Denique ab incauto nimium petit ille marito,
Se quoque uti servet, peccet ut illa minus. (15-16)
Scit cui latretur, cum solus obambulet ipse, (32)
Cur toties clausas exscreet ante fores, (V, 74)
Multaque dat talis furti præcepta, docetque
Qua nuptæ possint fallere ab arte viros.

34. — *Clavis,* la barre ou traverse (cf. I, II, 18).

36. — Soit pour aller retrouver son amant, soit pour obliger l'époux à s'abstenir. « En Gallorum nostrorum *vapeurs* », s'écrie Heyne ; et il faut avouer que le mot et la chose étaient un peu trop usités de son temps. Aujourd'hui nous appelons cela plus simplement une migraine.

37-38. — Il se soumet aux châtiments des esclaves, s'il remplit mal son office de gardien.

39. — C'était déjà un moyen de séduction ! — *Colit* MSS, *colis* Guyet (L. Müller), correction inutile : cf., I, II, 35, *fiat,* et non *fias.* — La toge flottante était une tenue efféminée adoptée par les libertins ; on la reprochait à César dans sa jeunesse, s'il faut en croire Suétone.

42. — *Se occulat* Bücheler, heureuse correction de *stet procul* MSS, qui n'est qu'une répétition du premier verbe. Bæhrens propose *se auferat*, mais *se occulat* présente l'avantage d'avoir pu favoriser l'erreur du copiste par sa ressemblance avec *stet procul.* En tout cas le sens ne paraît pas pouvoir être contesté ; il ne semble pas que le poète ait pu dire autre chose que ceci : Qui que ce soit qui la rencontre, qu'il se tienne à distance quand elle passera, ou mieux encore disparaisse par un autre chemin, afin de n'être pas vu du tout, même de loin. L. Müller écrit : *Sit*

procul, aut alia stet precor ante via, qui présente le même sens, mais d'une façon plus pénible, et en modifiant tout autant le texte des MSS. On écrivait autrefois, d'après Statius : *Stet procul ante, alia stet procul ante via*, leçon bien médiocre, conservée par Haupt.

43. — *Ipse deus;* ce ne peut être que l'Amour (cf. v. 51 et sqq.). Il faut bien distinguer ici le rôle joué par l'Amour de celui que joue Bellone. Pour connaître l'avenir, il fallait s'adresser à des sanctuaires qui en eussent la spécialité : or les sanctuaires de Bellone étaient de ceux-là ; c'est donc là que le poète va chercher des oracles, quoique d'ailleurs il n'y ait rien de commun entre Bellone elle-même et les questions d'amour. Bellone n'est ici que pour inspirer la prêtresse et lui faire connaître l'avenir, quel qu'il soit. Or l'avenir, ce sont les châtiments que l'Amour infligera à ceux qui outrageront Délie, et à Délie elle-même. C'est donc l'Amour qui ordonne qu'on la respecte, et la prêtresse, à qui Bellone révèle l'avenir, fait connaître les menaces du dieu.

46. — Elle se brûle et se flagelle elle-même. Il n'y a probablement là ni dans ce qui suit aucune exagération. En tout temps le fanatisme de certains cultes a engendré des pratiques semblables. Nous connaissons la mutilation des prêtres de Cybèle (cf. I, IV, 70) ; et sans nous arrêter aux Flagellants du Moyen-Age, de nos jours même on peut voir en Afrique les supplices que s'infligent les Aïssaouas. Au reste, il est probable qu'à Rome, à cette époque, il entrait dans ces pratiques beaucoup de supercherie. — *Torta*, dont les fils sont tordus. — Tout ce développement est un hors-d'œuvre, qui rappelle I, II, 45 et sqq.

48. — *Inulta*, sans éprouver de douleur, sens rare, mais dont il y a d'autres exemples. Le français *impunément* pourrait aussi avoir le même sens, mais prêterait à l'amphibologie.

52. — *Didicisse*, d'apprendre qu'Amour la garde.

53. — *Attigeris*, sous-entendu *si*. — *Labentur*, préférable à *dilabentur*, qui est plus employé en ce sens, mais qui s'accorderait mal avec *sanguis*. — *Hic cinis :* la prêtresse est probablement devant un autel, sur lequel elle prend une pincée de cendre. — *Attigeris* Itali, *attigerit* MSS (Haupt).

55. — *Nescio quas,* à cause de *levis,* au vers suivant. Pour pouvoir souhaiter que la peine soit légère, Tibulle est obligé de ne pas la préciser, même par une épithète. — On a beaucoup déraisonné sur le v. 56. On est allé jusqu'à sous-entendre *me* à côté de *admittas,* à cause de 59 et sqq. Mais *parco tibi* (v. 57) exige qu'on prenne *admittere* dans le sens de *peccare* : on peut sous-entendre *quid,* et non *me.* D'autre part, beaucoup ont rapporté *sit illa levis* à la prêtresse : puissent ses prédictions rester vaines ! ou même : puisse-t-elle se parjurer ! C'est peu naturel. *Levis* se rapporte à *pœnas* par syllepse, sans quoi on s'expliquerait mal *nescio quas.* Bæhrens écrit *quam pœnam* sans nécessité absolue : *pœnas* est au pluriel parce que c'est l'habitude, et *illa* au singulier pour la mesure.

58. — *Aurea anus :* cf. *aurea mediocritas.*

59. — *Hæc mihi te adducit.* — Délie se rend peut-être chez Tibulle, mais c'était peu l'habitude ; il faut donc supposer de préférence que Tibulle est à la porte de sa maîtresse, attendant qu'on veuille bien la lui ouvrir, et que Délie va l'y chercher, conduite par sa mère Le v. 61 vient à l'appui de cette interprétation (cf. I, IX, 43, et II, I, 76).

64. — *Contribuisse tecum,* pour *cum tuis,* joindre mes années aux tiennes : *contribuere cum aliquo* ne saurait signifier partager avec quelqu'un ; mais *proprios annos* n'implique pas nécessairement la totalité.

66. — *Quidquid agit* à l'indicatif : il ne s'agit pas de la conduite qu'elle peut avoir dans l'avenir, mais des soupçons que Tibulle a conçus sur sa fidélité présente ; c'est donc bien à tort que quelques éditeurs écrivent *agat.*

67. — *Sit modo casta :* il l'aimera, quoiqu'il ait des raisons pour la soupçonner ; mais au moins qu'elle ne persiste pas, qu'elle ne justifie pas ses soupçons. — *Casta,* avec un mari et un amant : tout est relatif ! — Il s'agit dans ces deux vers, non pas du costume des Vestales, mais simplement de celui des matrones et des jeunes filles de condition élevée, dont la pudeur était l'attribut nécessaire. Cf. Ovide, *Pont.* III, III, 49 : *Scis tamen, ut liquido juratus dicere possis, Non me legitimos sollicitasse toros : Scripsimus hæc istis, quarum nec vitta pudicos Contingit crines, nec stola longa pedes.* Ainsi la condition de Délie ne lui permettait pas de porter les bandelettes *(vitta),* ni la

la tunique longue *(stola)*, mais seulement la tunique courte qui allait jusqu'aux genoux. C'est le seul renseignement certain que nous ayons sur sa condition sociale : c'était probablement une affranchie.

69. — Qu'elle soit chaste, et il se soumet de son côté aux plus dures conditions. — Eviter de faire porter *nec* sur *ullam*, dans le sens de *ne ullam quidem*, comme on l'a proposé : *ne .. quidem* ne pourrait tomber que sur *laudare*.

71-72. — Ces deux vers ont été écrits de vingt façons différentes. Les verbes surtout ont été maltraités : on en a changé successivement ou simultanément le mode, le temps, la personne et la voix ! Les MSS ayant *putat ducorque*, Bæhrens conjecture ingénieusement une métathèse de finales, et il écrit : *putor*, *ducatque*, d'où *proripiat* pour *proripior* MSS. Nous avons conservé avec L. Müller (Haupt écrit *putet)* le texte traditionnel, qui est suffisant. Toutefois, l'absence de préposition avec *vias* est choquante : *proripi vias* est difficilement comparable à *itque reditque viam*, par ex. ; aussi Bæhrens a-t-il adopté la leçon *in medias* Rigler, pour *immerito* MSS ; à côté de *in medias*, il écrit *properans*, d'après le Guelf., pour *proprias* MSS, changé ordinairement en *pronas*. Heinsius proposait ingénieusement *pronas per rapiarque vias*.

73. — Non seulement il accepte toutes les violences, mais il s'engage à s'en abstenir lui-même ; d'où la conclusion : *Nec sis casta metu*, qui ramène à l'idée principale. — *Pulsare :* c'était assez l'habitude de battre sa maîtresse (cf. I, X, 53 et sqq., et particulièrement 61-63, qui montrent ce que faisaient les plus modérés) ; raison de plus pour que Délie ne soit qu'une affranchie : Catulle n'aurait pas tenu ce langage à Lesbie.

76. — *Absenti*, quand je ne suis pas près de toi.

79. — La difficulté de ce vers généralement mal expliqué tient surtout à l'indécision du vocabulaire technique en latin en matière de tissage ; il semble que les mêmes mots puissent signifier indifféremment fil ou tissu, chaîne ou trame ; la confusion est courante en poésie. Nous croyons cependant que si l'on se rendait compte exactement de l'opération, on arriverait à éclaircir parfaitement ce vers. Notons d'abord qu'il ne s'agit pas ici d'un détail particulier, comme par ex. II, I, 65, mais de l'opération

elle-même, énoncée sommairement dans une périphrase : elle tisse, comme au vers précédent : elle file. Ajoutons que les épithètes se rapportent naturellement aux substantifs du vers : il est absurde de vouloir rapporter *firma* au sujet, étant donné que le poète vient de dire *victa senecta* et *tremula manu;* d'autre part ces épithètes sont des épithètes de nature qui se correspondent : *conductis* ne signifie donc pas, comme le croit Heyne, qu'elle s'est chargée de l'ouvrage moyennant salaire. Cela dit, voyons l'opération. Le tissage consiste essentiellement à faire passer un fil horizontal appelé *trame* entre les fils verticalement tendus appelés *chaîne,* lesquels sont séparés en pairs et impairs, et se croisent par mouvements alternés pour enfermer la trame et se lier avec elle. Dès lors *licia firma,* ce sont les fils tendus de la chaîne (nous avons tiré de *licia* lisse, pour lice, si usité en tapisserie) ; et si l'on trouvait que *firma* n'est pas suffisamment expliqué par le mot *tendu,* nous pourrions ajouter que les fils de la chaîne, par suite du travail qu'ils sont appelés à fournir, sont toujours plus *solides* que la trame. D'autre part *telis conductis,* c'est la trame guidée entre les fils de la chaîne par la main de l'ouvrière, ou même, si l'on veut, par la navette qui la porte, le pluriel étant justifié par ce fait que la trame se divise en une multiplicité de fils horizontaux ; et ainsi l'ouvrière lie *(annectit)* à la trame ou par la trame les fils de la chaîne. — C'est apparemment dans le même sens qu'il faut prendre une expression de Virgile mal expliquée *(Géorg.,* I, 285) : *licia telæ addere,* ou le singulier *telæ* correspond mieux encore au français *trame.*

80. — *Tracta,* les flocons de laine brute. — *Ducta,* tirés de, et non pas filés. — *Ducta* MSS, *dente* Statius (L. Müller). — *Putat,* avec *dente,* signifierait nécessairement : carde ; mais sans *dente,* il peut aussi bien signifier : éplucher, qui dans l'espèce semble plus naturel.

81. — Construction de *que* particulière aux poètes : *catervæ* est sujet de *vident* aussi bien que de *commemorant.* — *Senem* peut être pris indifféremment comme adjectif apposé, ou comme substantif féminin.

VII

CE poème est destiné à célébrer l'anniversaire de Messala. Tibulle énumère les lieux témoins des exploits de son héros. Il commence par l'Aquitaine, qui vient de valoir le triomphe à Messala, et continue par la Cilicie, la Syrie et l'Egypte, que Messala avait parcourues antérieurement. A propos de l'Egypte, il chante Osiris, et l'invite à prendre part à la fête. La pièce se termine par des vœux en faveur de Messala.

1. — *Diem*. Nous avons accepté, avec tous les éditeurs modernes, la leçon des MSS, mais elle ne laisse pas de présenter quelque difficulté. Il est bien difficile en effet que le *hunc* du v. 3 ne se rapporte pas au même substantif que le premier ; or on ne peut sous-entendre *diem* au v. 3, qu'en admettant avec Dissen que Messala remporta sa principale victoire sur les Aquitains le jour même de son anniversaire. Assurément cela n'est pas impossible ; mais la bataille de Philippes avait déjà coïncidé avec cet anniversaire : voilà bien des coïncidences. L'explication serait beaucoup plus simple si l'on admettait la conjecture de Heinsius, *ducem*, ou même celle de Bæhrens, *olim :* les Parques ont prédit, *cecinere*, qu'un jour Messala serait vainqueur des Aquitains, *hunc (ducem) fore qui*... Il serait même parfaitement inutile, pour expliquer *fore*, de supposer que la prédiction eut lieu avant la naissance du héros, comme dans l'Epithalame de Catulle, ce qui était contraire aux traditions (cf. IV, V, 3) : le futur ne s'applique qu'à la victoire. — *Dissoluenda*, diérèse qui n'est pas rare dans les pentamètres (cf. inf. 40, X, 62 et IV, V, 16).

3. — *Aquitanas ;* c'est en 727/27 que Messala vainquit les Aquitains et en triompha (V. la Notice, chap. I). Il est naturel que Tibulle, célébrant les exploits de Messala, commence par le plus récent, qui lui a valu le triomphe. — *Atax,* l'Aude. Plusieurs éditeurs (L. Müller), à l'exemple de Scaliger, ont voulu changer *Atax* en *Atur* (l'Adour),

sous le prétexte que l'Aude n'est pas en Aquitaine ; mais la Saône et le Rhône n'y sont pas davantage ; faut-il donc lire encore au v. 11 avec Scaliger *Atur Duranusque* (pour *Duranius*, la Dordogne) ?

5. — *Pubes Romana*, les Romains, armée et peuple. — *Evinctos brachia capta duces,* pour *duces captos evinctis brachiis :* double hypallage.

9. — *Non sine me est tibi ;* Bæhrens écrit *Non sine marte ibi,* sans motif sérieux. Le voyage de Tibulle en Gaule est connu par ailleurs, et il est bien naturel que Tibulle en fasse mention ; toutefois, il faut le reconnaître, on s'étonne que Tibulle prenne tant de pays à témoin de sa présence ; on voudrait que *testis* pût se rapporter à *partus honos tibi.* — *Tarbella,* adj. pour *Tarbellica ;* les Tarbelles ou Tarbelliens habitaient le territoire de Dax. — *Pyrene*, nom de la jeune fille qui, dit-on, donna son nom aux Pyrénées *(Pyrenæi montes)* : c'était la fille du roi des Bébryces (la Bébrycie s'appela plus tard Bithynie), établis en Narbonnaise ; elle avait été, dit la légende, ensevelie sous la montagne. — *Santonici*, des Santones ou Santons (Saintonge actuelle).

11. — *Carnuti ;* les Carnutes habitaient le pays Chartrain ; *flavus* est une épithète commune à tous les peuples de la Gaule, comme *cærulus* à toutes les eaux. Tibulle ne suit évidemment pas l'ordre des faits : Messala a dû aller des Pyrénées à la Loire en traversant la Garonne, et redescendre par la Saône et le Rhône.

13. — Avec le Cydnus nous passons en Asie. Cette rivière minuscule (aujourd'hui Tarsous tchai), qui traversait la Cilicie, était célèbre par la froideur de ses eaux plutôt que par leur lenteur : on sait qu'Alexandre faillit s'y noyer en s'y baignant couvert de sueur. — *Canam*, au subjonctif : faut-il que je te chante ? c'est la syntaxe ordinaire. — *Cæruleus*, pur ; *vada,* le lit du fleuve. — L'incidente est bien pénible. Comme on ne peut guère prendre *placidis aquis* pour une répétition de *tacitis leniter undis,* on l'entend généralement dans le sens de *ad placidas aquas*, sur la foi de Strabon, qui parle de marais stagnants à l'embouchure du fleuve. Dans ces conditions, on pourrait accepter la correction de Bæhrens : *Cærulea ad placidas per vada serpis aquas,* car il est malaisé de croire que le texte n'est pas altéré.

16. — *Intonsos,* sauvages. — *Alat :* les flancs du Taurus étaient habités ; les MSS ont *arat,* qui a fait couler beaucoup d'encre.

17-18. — La colombe était l'oiseau de Vénus Astarté ; à ce titre elle était sacrée. Il faut que ce détail de mœurs ait singulièrement frappé le poète, pour qu'il en ait fait une périphrase à l'effet de désigner la contrée. — *Syro Palæstino,* la partie pour le tout, la Syrie comprenant la Phénicie, la Palestine, et la Cœlé-Syrie.

19. — *Prospectet turribus :* les Tyriens en avaient besoin pour signaler l'arrivée des vaisseaux. — *Prima... Tyros :* les Tyriens, ou plus exactement les Phéniciens, furent en effet les premiers navigateurs.

22.— *Æstiva* pour *æstate.* — *Pater,* épithète des fleuves.

24. — Il a fallu près de dix-neuf siècles pour que la question fut résolue.

26. — C'est une pure redite.

27. — *Pubes barbara,* les Egyptiens, comme plus haut *pubes romana,* les Romains. — *Memphiten bovem,* le bœuf Apis, dont les funérailles, souvent renouvelées, étaient une des grandes cérémonies du culte Egyptien : c'est dans le corps du bœuf Apis qu'était passée l'âme d'Osiris. — *Plangere,* littéralement pleurer en se frappant : les funérailles étaient en effet accompagnées d'un deuil bruyant.

29. — Osiris est considéré ici comme bienfaiteur de l'humanité. Tibulle lui attribue, sans doute d'après des traditions égyptiennes importées à Rome, les inventions que les Grecs attribuèrent, soit à Cérès (cf la fable de Triptolème), soit à Bacchus, avec lequel Osiris fut identifié. Tout ce développement a été repris par le poète, II, 1, 41-46. — *Teneram,* épithète naturelle à toute terre labourable ; toutefois il n'est pas impossible que le poète ait pensé ici aux inondations du Nil, dont il vient de parler, et qui devaient admirablement *ameublir* la terre.

31. — *Inexpertæ,* au sens actif, pour *inexperta,* au sens passif.

34. — *Viridem cædere comam,* épamprer. — *Dura,* épithète de nature ici au sens propre, et non au sens figuré.

36. — *Incultis,* non pas sales (on l'a dit !), ni même tachés par le vin, mais simplement grossiers, rustiques,

incultorum hominum. Le procédé est encore usité, mais il ne sert plus depuis des siècles qu'à empiler le raisin : le pressoir est là pour faire le vin.

37. — *Inflectere ;* ce qu'on appelle inflexions de la voix en français s'applique exclusivement à la voix parlée ; cette voix dessine en quelque sorte une ligne courbe, tandis que la voix chantée dessine une ligne brisée ; *inflectere* s'applique ici à la seconde. — *Modos :* le rythme était évidemment marqué par des instruments dès l'origine.

39. — *Bacchus*. Il n'est pas impossible que le poète identifie ici lui-même Bacchus à Osiris ; il est plus probable néanmoins que ce n'est qu'une métonymie : on sait à quel point les Latins, et Virgile en particulier, en abusent pour Bacchus et Cérès, qu'ils prennent constamment pour le vin et le pain. C'est donc la continuation du développement commencé par *ille liquor*. Il se pourrait d'ailleurs que ces quatre vers fussent interpolés ; ils font longueur ici et le second est bien faible. — *Dissoluenda dedit*, fit délivrer, expression inséparable, à peu près identique à *dissolvit ; tristitiæ*, au gén., pour *tristitia*.

43. — *Sunt*, sous-entendu *aptæ*, c'est-à-dire *decent*. Tout ce développement semble fait pour Bacchus plutôt que pour Osiris : cette fois l'identification est manifeste.

46. — *Lutea palla*, la robe couleur de safran, signe de joie, également employée dans le culte de Cybèle. — *Teneros*, adjectif de prédilection pour Tibulle, qui l'a employé vingt-deux fois dans le premier livre seul.

47. — *Tyriæ*, de pourpre. — *Cista*, la corbeille sacrée des cérémonies du culte bachique. *Conscia* est ordinairement expliqué par : qui contient ; mais avec cette interprétation, *occultis* s'explique difficilement. Pourquoi ne pas traduire très simplement avec le sens ordinaire : témoin des cérémonies secrètes, et par suite : qu'on porte dans les mystères ?

49. — *Genium :* on sait que le Génie était la divinité propre à chaque homme ; le catholicisme, qui a conservé tant d'éléments empruntés aux religions antiques, en a fait l'ange gardien. — *Genium ludo*, très heureuse correction proposée par Heyne pour *centum ludos* MSS, corrigé précédemment en *centum ludis* Itali. — *Tempora funde mero :* cf. I, II, 3.

51. — *Illius* se rapporte évidemment au Génie, mais la syntaxe de ce passage est bien irrégulière : le poète s'adresse ici à Osiris, et parle du Génie à la troisième personne ; deux vers plus loin il s'adressera au Génie lui-même, et deux vers plus loin à Messala.

53. — *Sic venias* s'adresse au Génie, d'une part à cause de *sic*, qui résume les deux vers précédents, d'autre part parce que les offrandes dont il est question sont de celles qu'on lui fait. — *Hodierne,* pour *hodie,* sans qu'il soit nécessaire d'entendre : dieu tutélaire de ce jour. — *Mopsopio*, de l'Attique, le miel de l'Hymette étant célèbre. — *Melle* Itali *mella* MSS ; il y a dans le Guelf. de Bæhrens une leçon élégante, qui maintient *mella* des MSS, en changeant *liba* en *libem* et *feram* en *favo :* Heyne l'avait déjà signalée, et la correction serait sans doute heureuse ; Heinsius la faisait plus heureuse encore en changeant *dem* en *dum*, et ponctuant après *libem ;* mais le texte des MSS est clair, et toute modification autre que celle de *mella* est arbitraire.

56. — *Veneranda* MSS, *venerata* Itali (Bæhrens), *venerande* L. Müller. Ces corrections sont inutiles. *Venerandus* signifie ici noble, illustre, comme dans le *Venerande puer* de Virgile (*En.* IX, 276) : c'est le développement naturel de *augeat*, et l'on comprend que l'illustration des fils augmente d'autant la majesté du vieillard. On sait que Messala avait deux fils : M. Val. Messalinus, qui fut consul avec L. Cornelius Lentulus en 751/3, vainquit les Dalmates comme proconsul, et eut les honneurs du triomphe ; et Lucius, adopté par la gens Aurelia, dont il prit le nom (L. Aurelius Cotta Messalinus Volusus), célèbre seulement comme gourmet, d'après Pline, ou comme flatteur de Tibère, d'après Tacite. C'est apparemment du premier qu'il sera question dans l'élégie V du livre II.

57. — On sait que les triomphateurs avaient coutume d'employer une partie de leur butin (*manubiæ*) à des ouvrages d'utilité publique. Dans les premières années de son principat, Auguste, qui s'était chargé pour son compte de la réfection de la voie Flaminia, distribua les autres voies aux généraux qui avaient triomphé. Messala eut en partage une partie de la voie Latine. Il paraît bien que l'éloge de Tibulle n'est pas exagéré, car Martial, voulant

promettre l'immortalité à ses vers, les compare jusqu'à deux fois aux pierres, *saxa,* aux marbres, *marmora,* de Messala, dont la beauté et la solidité étaient apparemment passés en proverbe, et leur promet une durée plus longue encore (*Epigr.*, VIII, III et X, II). Le mot *monumenta,* employé par Tibulle, n'est donc pas trop fort. — *Quem detinet,* l'habitant. — *Candida Alba,* peut-être par suite de l'apparence que la ville pouvait présenter de loin, peut-être simplement pour justifier le nom même de la ville ; on connaît l'explication qu'en donne Virgile (*En.* III, 390). — *Antiquo lare*, pour *antiqua*, doit se construire avec *Alba*.

59. — On cite ici Liv. XLI, 27 : *Censores vias sternendas silice in urbe, glarea extra urbem substruendas marginandasque primi omnium locaverunt.*

61. — *Canit* MSS, *canet* Itali. — *E magna* Itali, *magna* MSS.

63. — Il n'y a pas lieu de prendre *natalis* pour un nom propre, comme on le fera plus loin, IV, V, 19.

VIII

L'ÉLÉGIE VIII, qui fait suite à l'élégie IV, a pour sujet les amours de Marathus et de Pholoé. Il est question d'une Pholoé dans les odes d'Horace, mais il est un peu téméraire d'affirmer que c'est la même. Quant à Marathus, nous l'avons déjà vu dans l'élégie IV. Tibulle avait sans doute fini par obtenir ses faveurs, et pour l'en remercier, il se fait son entremetteur auprès de Pholoé ; il n'a pas de jalousie pour une femme. Il a remarqué à des signes nombreux que Marathus, naguère encouragé par Pholoé, mais depuis éconduit par elle, en est resté éperdument amoureux. Il reproche vivement ses dédains à Pholoé ; il lui montre qu'elle doit profiter de sa jeunesse pour caresser un amant jeune comme elle, et garder pour les vieillards ses exigences et ses rigueurs.

Il peint ensuite la douleur de Marathus, et répète ses plaintes. Il termine en menaçant Pholoé de la colère des dieux, cette même colère dont Marathus subit les effets, en punition de ses dédains antérieurs.

1-2. — Il s'agit évidemment des signes qu'il fait ou des mots qu'il prononce à part soi, quand il se croit seul.

3-4. — Le poète énumère les trois principaux procédés de divination : 1° les sorts (cf. I, III, 11, et la note); 2° l'observation des entrailles, faite par les haruspices; 3° les auspices, ou divination par le chant, le vol ou la manière de manger des oiseaux : c'est la science des augures. (Cf. II, V, 11-14). — *Conscia deorum,* qui connaît et par suite révèle la volonté des dieux. — *Præcinit,* prédit par son chant (cf. un sens très différent, I, V, 12).

5-6. — Le poète se compare à un esclave à qui on attache les mains derrière le dos pour le battre de verges : il symbolise ainsi les mésaventures amoureuses qui lui ont valu son expérience. — *Magico,* impossible à dénouer, où il y a par conséquent une sorte de magie.

9 et sqq. — La suite des idées est celle-ci : Tu aimes, et tu n'es pas aimé, malgré tous les efforts que tu fais pour l'être ; car l'amour est indifférent à tous ces procédés, et la preuve, c'est que Pholoé n'en a pas eu besoin pour être aimée de toi. Mais comment donc se fait-il que tu aimes ainsi ? *Num te,* etc. — Ces vers nous initient aux habitudes des jeunes garçons que les débauchés se disputaient. — *Molles,* parce qu'ils sont longs, à l'encontre des habitudes romaines : ces jeunes gens étaient généralement d'origine asiatique.

11. — *Fuco* MSS ; *suco* Par. (Haupt) aurait aussi bien le même sens. — *Artificis :* on s'adressait pour cela aux barbiers, qui déjà se traitaient d'artistes. Il faut admirer ici les progrès de la civilisation : nous avons pour cette fonction des artistes spéciaux, ou plutôt spéciales, les manicures ! Effet imprévu de la division du travail.

13. — *Vestes,* par opposition à *amictus,* doit désigner les vêtements de dessous. Les procédés n'ont d'ailleurs pas changé. — *Ansa arta,* des attaches serrées. — *Colligat* Par., *colligit* MSS, leçon peu défendable, que Bæhrens adopte avec Haupt.

15. — *Inculto,* en opposition avec *fuco splendente.*

17. — *Carminibus*, paroles magiques; *herbis*, breuvages. — *Pollentibus* Itali, *pallentibus* MSS (Haupt). — *Devovit :* cf. I, V, 41 et 44. — *Noctis :* cf. I, II, 61.

19 et sqq. — Nouveau développement sur la magie, chère à Tibulle et à ses contemporains (V. la seconde élégie).

21. — On connaît les superstitions anciennes relatives aux éclipses de lune, et les procédés bruyants qu'on employait pour conjurer les enchantements dont on la croyait victime. Ces superstitions se retrouvent à peu près identiques chez beaucoup de peuples non civilisés. — *Repulsa* signifie bien ici frappé (cf. un sens différent, I, III, 24 et la note). — La syntaxe de la prose exigerait *sonarent,* ou *faciat.*

25-26. — Il faut de toute nécessité, dit naïvement Heyne, que Pholoé ait été une de ces femmes effrontées que nous appelons *Coquettes* (le mot est en français) ! Bon Heyne ! Pholoé a peut-être eu pour Marathus un caprice qui maintenant est passé ; peut-être l'a-t-elle seulement excité par de menues faveurs. C'est bien mal ! — *Femori* MSS, *femini* proposé par L. Müller d'après un passage de Charisius qui n'est pas assez concluant. — Bæhrens introduit ici les vers 39-44 de l'élégie IX (?).

27. — *Nec tu*, pour *at tu non.*

28. — *Tristia facta* pour *tristitiam,* dans le sens de *superbiam.*

30. — *Foveas* Itali, *foveat* MSS (Bæhrens).

32. — *Terit amplexus* pour *terit quam amplectitur.*

35. — *Inveniet concumbere* n'est pas d'une syntaxe très correcte, mais il n'est pas douteux que l'expression ne soit mise pour *inveniet concumbentem* : elle te trouvera couchée avec lui, et non pas, comme l'explique Heyne : elle te procurera les moyens de le faire. — Il paraît bien difficile de ne pas donner à *tumet* un sens obscène ; mais alors ne sera-t-on pas obligé d'en faire autant pour la suite du vers ? — *Inveniet* Scaliger, *invenit* MSS ; *concumbere* MSS, *succumbere* Itali (L. Müller et Haupt). — *Tumet* Scaliger, *timet* MSS ; L. Müller : *dum timet, ut teneros conserat ;* Bæhrens : *cum tumido et teneros conserere.*

38. — Cf. I, VI, 14.

39. — Après avoir développé le v. 33 par les v. 35-38,

le poète reprend l'idée générale : *Munera nec poscas,* car les trésors ne servent à rien, quand on n'aime pas et qu'on n'est pas aimée (39-40) ; et quand plus tard, délaissée, tu voudras rappeler ta jeunesse, il sera trop tard (41-46) ; il faut donc en profiter maintenant (47-48). — *Hanc juvant quæ dormiat* équivaut à peu près à *te juvabunt, quum dormies,* et le subjonctif marque la possibilité et non le souhait. Si l'on fait de *quæ dormiat* un souhait, *hanc* est inexplicable. — *Frigore,* parce que quand il fait chaud, on ne se plaint pas de coucher seul.

42. — *Inficere,* teindre d'une couleur quelconque, ici blanchir (cf. II, II, 20).

44. — Pline, XV, 24 : « *Rufatur capillus primum prodeuntibus nuculis : id compertum infectis tractatu manibus.* » Nous ne nous servons plus du brou de noix que pour les meubles ; la chimie a trouvé pour les cheveux des procédés moins rudimentaires.

46. — Encore un vers fort mal expliqué : on parle de fards ou d'enduits ; mais ces ingrédients peuvent bien *demere rugas* et non pas *demere pellem.* Il ne peut être question que de la pierre ponce. On s'en servait pour s'épiler les jambes ; on pouvait aussi bien blanchir ou tout au moins rougir par le frottement une peau jaunie.

50. — *Veteres* prend ici un sens très péjoratif.

51-52. — Tournure elliptique : épargne-le, *car* s'il est pâle, c'est d'amour et non de maladie. *Tenero*, sans substantif, comme *formosi,* I, IV, 3 et I, IX, 6, et ailleurs *formosæ.* — *Sonticus,* qui fournit une excuse légitime, et par extension, grave : on disait *sonticus morbus*, d'où *sontica causa,* qui a ici apparemment le même sens. — *Lutum,* nom de couleur d'un sens très vague, comme tous les noms de couleurs chez les anciens ; ici pâleur. — *Corpora* pour *corpus,* et *corpus* pour *os*.

53. — *Væ* Itali, *heu* Bæhrens, *vel* MSS (L. Müller) ; *vel* ne peut tomber que sur *absenti,* et donne un sens médiocre.

55. — *Custodia* et les détails qui suivent, ainsi que *furtim* au v. 35, ont fait croire que Pholoé était mariée ; mais ces détails s'expliquent aussi bien par la présence d'un amant riche, qui ne veut pas qu'on le trompe. — *Vinci* est expliqué par le vers suivant ; c'est donc être trompé

(cf. II, I, 75), et non pas être corrompu par des présents. — *Dedit* n'est pas un aoriste d'habitude : l'Amour *(deus) a donné* aux amants le pouvoir de tromper. — *Cupidis,* aux amoureux, sans substantif : cf. I, IX, 58. — *Fallere,* sans complément : cf. I, II, 53 et IV, VI, 12.

57. — *Venus furtiva* est développé par *ut* et ce qui suit jusqu'à *fores.* — *Nec* pour *etiam non.*

59-60. — Cf. I, VI, 12 et I, II, 19-20.

62. — Quand il a réussi à pénétrer près d'elle.

63. — Quand elle promet d'aller le trouver. — *Sed* est faible ; on voudrait pouvoir lire : *subito* tum *perfida fallit,* et *mihi nox multis* est vigilanda *malis.*

68. — *Et* réunit les deux motifs pour lesquels il doit cesser de pleurer.

71. — La comparaison de Pholoé avec Marathus est amusante et bien en situation ; mais Pholoé pourrait répondre que si elle accueillait Marathus, elle empêcherait la vengeance des dieux de s'accomplir, puisqu'elle se manifeste précisément par la rigueur qu'elle a pour lui.

74. — *Mora,* motif de retard, empêchement ; *ficta,* imaginaire.

76. — *Opposita est,* sous-entendu *sibi.*

77. — L. Müller met un point après *manet,* à tort évidemment : puisqu'il y a une restriction, elle convient mieux encore à la première proposition qu'à la dernière ; la phrase est mieux équilibrée si l'on rattache la restriction au second vers, mais la première proposition est alors trop catégorique. — *Hunc diem,* parce que Pholoé peut encore suivre les conseils de Tibulle.

IX

MARATHUS a trahi Tibulle en se vendant à un vieux débauché, et Tibulle lui souhaite un prompt châtiment. Il lui rappelle tous les conseils qu'il lui a donnés, les serments qu'il a reçus de lui, les complai-

sances qu'il a eues pour ses amours avec Pholoé, les vers qu'il a faits pour lui, tout cela pour être enfin trahi. Il s'adresse alors au séducteur et lance contre lui toutes sortes de malédictions, en lui reprochant la conduite scandaleuse de sa sœur et de sa femme. Il termine en menaçant Marathus de le remplacer par un autre.

1. — *Fueras*, même sens que *eras*. — *Fœdera dare,* comme *dare fidem*. — *Violanda* marque simplement le futur : *quæ violaturus eras*.

3. — *Pœna,* la Punition personnifiée, considérée quelquefois comme la mère des Furies. On connaît le vers d'Horace : *Raro antecedentem scelestum Deseruit pede Pœna claudo ;* c'est devenu un lieu commun. — Tibulle avait reçu de Priape d'autres leçons (cf. I, IV, 21) ; mais ici c'est lui qui est intéressé.

6. — *Formosis* : singulier privilège ! Les Grecs n'auraient pas désavoué Tibulle, témoin l'admiration et presque le respect qu'ils ont toujours professé pour Hélène. Ovide a reproduit l'idée plus élégamment, *Am.*, II, XIV, 43 : *Di faciles, peccasse semel concedite tuto : Id satis est ; pœnam culpa secunda ferat.*

7. — *Habili*, au sens étymologique, qu'on manœuvre avec la main. — *Urget opus,* par analogie avec *urgere tauros*.

9. — *Freta parentia ventis,* les royaumes du vent, dit La Fontaine dans le Chêne et le Roseau. — *Instabiles*, errants, ou simplement mobiles, c'est-à-dire sans fixité, par opposition à *certa*, fixes dans leur marche.

12. — Parce que la cendre s'éparpille au vent, et parce que l'eau s'écoule et disparaît.

13. — *Que* n'empêche pas la proposition d'être le développement de *persolvet pœnas*. — Tibulle souhaite ici des accidents qui puissent ternir la beauté du jeune homme : c'est le meilleur châtiment qui puisse lui être infligé. Mais en outre, Heyne conjecture, non sans quelque fondement, que l'amant riche auquel Marathus avait cédé était peut-être un négociant qui voyageait dans les provinces, et qu'il avait emmené Marathus avec lui.

15. — *Urentur,* seront roussis ; il ne semble pas cependant que l'action du soleil soit bien nuisible aux cheveux ; peut-être les dessèche-t-il.

18. — *Subesse,* être caché, comme dans *subest dolus.*

20. — *Aspera,* cruelle, méchante ; *difficilis,* inexorable (cf. I, II, 7 et I, VIII, 27).

21-22. — Nouvelle allusion au traitement que subissaient les esclaves. — *Seca,* déchire : les coups de fouet peuvent en effet faire jaillir le sang comme d'une coupure. — *Intorto,* cf. I, VI, 46.

23-24. — Texte de Par. ; celui des MSS est moins bon, mais ne laisse pas de présenter un sens acceptable : *Nec tibi celanti fas sit peccare : paranti Sit deus, occultos qui vetet esse dolos.* Bæhrens propose de changer seulement *celanti* en *celandi,* et le second *sit* en *si est* ou en *stat,* en ponctuant après *fas sit.*

25. — *Sæpe* Itali, *leva (læva)* Ebor., *leve* ou *lene* Amb. et Vat., *lena* Itali, etc *Lene,* repris par Bæhrens, est fort plat. *Lena* a longtemps prévalu, mais est difficile à maintenir. En effet, d'une part, *lena* présente l'inconvénient d'introduire ici deux personnages dont l'un est inutile : qu'est-ce que ce serviteur qui se tait pendant que l'entremetteuse parle ? Supposer que c'est un homme qui, en se taisant, la fait boire pour la faire parler, c'est une sottise digne de Golbéry : singulier moyen de faire parler les gens que de se taire ! D'autre part *ut* est fort bien après *ederet,* à la condition qu'il n'y ait pas de sujet devant ; mais avec *lena,* séparé encore de *ederet* par un autre mot, c'est une syntaxe difficile à accepter. Il ne peut y avoir à cette place qu'un adverbe comme *lene,* ou un pluriel neutre, régime direct de *permisit* : ce serait le cas de *læva,* qu'on pourrait prendre dans le sens de *maladresse* ; mais cette construction est-elle bien latine ? *Sæpe* est l'hypothèse la plus simple ; le mot a son utilité à côté de *permisit,* qui demande une restriction, et il est toujours moins plat que *lene.* L. Müller et Haupt écrivent *lingua,* d'après Par., leçon bien médiocre. D'autres hypothèses ont encore été faites, mais aussi mauvaises.

31. — *Nullo te* Itali, *nullo tibi* Amb., Vat., *nullius* Ebor. (L. Müller), *non ullo* Haupt. — *Divitis auri* : cf. I, X, 7 et III, III, 11.

33. — *Campania terra,* la Campanie : le mot *terra* étant généralement sous-entendu devant les noms de pays, qui sont d'anciens adjectifs, il n'est pas extraordinaire qu'il

soit par hasard exprimé (cf. γή en grec). — Le vers suivant est une redite, ou fait avec le premier une sorte d'hendiadys, car le territoire de Falerne, si célèbre par ses vins, était en Campanie.

35. — *Eriperes mihi,* tu m'aurais arraché la croyance que... : la tournure est un peu vive. — *Cæli* MSS, *cælo* Itali ; l'idée exacte est : que les étoiles brillent ; avec *cælo* le sens serait plutôt : qu'il y a des étoiles au ciel. — *Vias fulminis,* l'éclair ; *puras,* brillant.

39. — *Quid faciam ?* probablement : que pourrais-je faire pour te punir, si..., mais heureusement je puis encore souhaiter que..., *sed precor... Quid facerem* Itali signifierait plutôt : qu'aurais-je fait ? On trouve en marge du Vat. *quid faceres,* dont le sens est peu satisfaisant : que ne ferais-tu pas, si, ayant une maîtresse, tu n'avais à craindre une punition de ce côté ?

43. — Ici encore (cf. I, VI, 59), on ne doit probablement pas supposer que Pholoé se rend chez Marathus, mais plutôt que Marathus attend devant la porte de Pholoé, désespérant de la voir s'ouvrir, et que parfois Pholoé, conduite ou simplement persuadée par Tibulle *(munere nostro),* se décide à devenir traitable, et à se rendre à la porte pour l'ouvrir à son amant *(venit tibi)* : cf. II, I, 75-78. — *Et latuit :* avant d'ouvrir, elle reste un instant cachée derrière la porte, pour entendre les plaintes de Marathus ; *adoperta,* la tête voilée, sans doute pour le surprendre un peu quand elle ouvrira.

45. — *Interii,* non pas : je suis mort, comme d'habitude, mais : je me suis perdu (par ma folle confiance). C'est donc à tort que L. Müller corrige *tum* en *a (ah),* d'après *o* Fris.

47. — *Attonita,* affolée, en délire, avec un sens un peu défavorable, et non pas simplement enthousiasmée.

48. — *Pudet nostri,* j'ai honte de moi-même ; *pudet Pieridum,* j'ai honte de l'opinion que les Muses ont dû avoir de moi, ou plus simplement j'ai honte de mes vers, par métonymie (cf. IV, VII, 3), comme *Vulcanus,* au vers suivant.

53. — Voici une série d'imprécations dignes de Juvénal. Cf. pour le ton les imprécations contre une entremetteuse (I, V, 49-56). — *Inulta,* impunément.

55. — *Usu,* au sens biblique du verbe *connaître.*

Veste interposita, pour que le contact n'éveille pas des désirs qu'elle ne veut pas satisfaire.

59. — *Plura,* plus qu'elle : que ta sœur, dont la débauche est connue (v. 61-64), n'ait pas plus mauvaise réputation que ta femme, que la débauche de ta femme égale celle de ta sœur. — *Emeruisse* s'explique ordinairement comme *emeritos fecisse,* avoir épuisé ; il nous semble qu'on pourrait le prendre plus correctement dans le sens de rendre service, obliger.

61. — *Baccho,* en buvant. — *Rota Luciferi,* le char du soleil lui-même, disent quelques-uns. L'étoile du matin suffit ; mais alors que signifie *rota*? est-ce le disque de l'étoile? ou faut-il lui donner un char comme au Soleil et à l'Aurore ?

63. — *Queat,* au conditionnel. — On veut que *operum* soit pour *operis ;* mais Tibulle peut songer à des besognes diverses, tout aussi bien qu'à des postures différentes.

65. — *Perdidicit,* sous-entendu *hæc.* — *Ab arte,* déjà noté, I, V, 4. Il n'y a pas de doute possible sur le sens libertin du vers.

68. — *Dente,* les dents du peigne : *dens* est susceptible d'une foule de sens, suivant le contexte ; *denso dente,* le peigne fin, qui implique une coiffure soignée.

69. — *Ista hæc facies,* au sens péjoratif. — *Apta* peut se prendre au sens étymologique : attachée ; il est peut-être plus naturel ici de voir dans ce mot une idée d'élégance ; mais dans les deux cas l'idée se rapporte logiquement à la robe. — C'est sans raison que L. Müller a reporté 69-70 après 71-72, rapportant *facies* à l'amant, erreur d'autant plus extraordinaire que *ista* ne peut se rapporter qu'au mari.

73. — *Nec... vitio, sed...,* non par l'effet d'un naturel vicieux, mais par une répugnance légitime : on n'a pas le droit de le lui reprocher.

75. — Retour facile à l'idée principale.

77. — *Meas,* qui étaient à moi ; de même *oscula mea ;* et plus loin *regno tuo,* un royaume qui t'appartenait, à savoir le cœur de Tibulle. — *Aliis,* pluriel hyperbolique.

81. — *Merenti,* de *mereo* et non de *mereor* : Vénus qui rend service, comme plus haut (v. 60) *emeruisse.* — *Parma* Bæhrens ; les MSS ont *palma* (L. Müller et Haupt), mais

tous les commentateurs s'accordent à donner à ce mot le sens de *parma ;* pourquoi donc ne pas écrire *parma* ?

84. — *Grata sis mente,* que tu la reçoives avec bienveillance. — Allusion à l'habitude qu'avaient les marins échappés au naufrage de fixer des ex-voto aux murs de certains temples, particulièrement de Castor et Pollux. Cf. I, III, 28, les ex-voto du temple d'Isis, offerts par les malades guéris.

X

LE poète, sur le point de partir pour une expédition (probablement pour la première fois, ce qui exclut celle d'Aquitaine), maudit les combats et l'avidité qui les a fait naître. Il regrette les temps anciens où l'homme vivait en paix avec des goûts simples, prie ses dieux Lares de le protéger, et oppose à la misérable condition des Ombres les bienfaits de la Paix, qu'il énumère avec complaisance. A la fin de cette énumération se trouve une description des querelles d'amoureux, qui sont, paraît-il, un des éléments nécessaires de la vie en temps de paix. — Il est probable que cette élégie est la première que le poète ait composée (V. la Notice).

2. — *Ferus... ferreus,* le poète joue sur les mots. Horace a dit mieux : *Illi robur et æs triplex Circa pectus erat,* expression déjà citée, I, I, 63. — Cf. pour la pensée, I, III, 47-50.

5 — *Nihil meruit,* il n'est pas coupable ; *miser,* il est à plaindre, à cause des conséquences fâcheuses qu'a entraînées une invention utile. — *At* Itali, *an* MSS (Haupt), leçon inacceptable, *ah* Voss (L. Müller).

7. — *Divitis auri :* cf. I, IX, 31 et III, III, 11. — *Faginus,* de hêtre, de bois, au lieu des coupes d'or dont les Romains se servaient dans les festins.

10. — *Varias,* de diverses couleurs ; l'épithète a déplu à quelques érudits : Heinsius conjecturait *saturas,* qui a eu quelque succès. — *Dux gregis,* le berger évidemment.

Wunderlich, se fondant sur le sens ordinaire de l'expression, veut que ce soit le bélier! Ainsi, quand les béliers dormaient tranquillement, les hommes étaient heureux !

11. — *Foret,* aurait été. — *Dulcis* Heinsius, *vulgi* Mss, *vulgo* Haupt. *Vulgi* est difficile à expliquer, car il faut le rattacher à *arma*; or qu'est-ce que *arma vulgi* ? Heyne explique : *quæ vulgo, non sapientibus, qui pacem colunt, conveniunt.* Ayrmann pense que c'est une allusion aux guerres civiles! Avec *vulgi* ou *vulgo*, *foret* devient un optatif.

19. — *Tunc melius tenuere fidem,* sous-entendu *homines.* Il faut reconnaître toutefois que ce membre de phrase, ainsi interprété, interrompt la suite des idées. On peut presque se demander si Heyne n'avait pas raison en expliquant *tenuere* comme *tenuistis* : *fides* peut en effet prendre le sens de protection; le grave défaut de cette interprétation est de mettre une sorte d'opposition entre *Lares tenuere* et *deus stabat* : on attendrait *stabant.* — *Paupere cultu,* dans un simple appareil.

21. — *Placatus,* non pas précisément apaisé, car il n'y a pas lieu, mais rendu propice ; il s'agit dans les v. 21-22 d'obtenir la faveur du dieu, dans les v. 23-24, de le remercier quand les vœux sont réalisés. Ce sont des cérémonies différentes, dont Tibulle nous donne le détail : distinction essentielle, qui n'a pas été faite.

23. — *Voti compos,* dont les désirs sont réalisés : il n'est pas question ici d'un vœu proprement dit. — *Liba :* ces gâteaux étaient faits de froment, d'huile et de miel. — *Filia parva :* on se demande s'il n'y a pas là un souvenir personnel : dans sa première enfance, le poète a pu voir sa sœur assister son père dans une cérémonie de ce genre.

26. — Tel est le texte des Mss, qui implique, semble-t-il, une lacune probablement fort courte : les érudits italiens n'ont pas manqué de la combler. Quelques éditeurs cependant ne veulent pas qu'il y en ait. Les uns acceptent la leçon *Hostia erit plena* Itali, où l'ablatif sans préposition est bien peu correct. Les autres (Haupt) conservent le texte et sous-entendent apparemment *depellat* à côté de *hostia,* syntaxe bien difficile à accepter ; il est d'ailleurs peu probable qu'il s'agisse d'un sacrifice propitiatoire, et l'on doit croire plutôt que Tibulle promet ici à ses Lares

une victime exceptionnelle, s'il échappe aux dangers de de l'expédition.

27. — *Pura,* probablement blanche : cf. II, I, 13 et 16, où la même expression est précisée par *candida turba*; ajoutons que le poète fait ici fonction de prêtre. — On voit que le myrte n'appartenait pas exclusivement à Vénus ; il était également consacré aux Lares.

29. — *Sic,* dans ce rôle de prêtre, et par conséquent d'homme de paix ; l'expression est en opposition avec ce qui suit.

32. — *Pingere castra mero :* cf. I, VI, 19-20.

36. — *Turpis :* Virgile a développé cette épithète, *En.* VI, 300.

37. — Les poètes représentent volontiers les morts descendant aux enfers tels qu'ils sont au moment de leur mort : *lacerum crudeliter ora,* dit Virgile (VI, 495), parlant de Déiphobe. On s'explique donc très bien que des soldats aient les joues balafrées. *Usto capillo* est moins naturel : ce ne peut être que le bûcher qui a produit ce résultat ; mais le bûcher a fait bien autre chose que de roussir les cheveux, et les morts ne sont pas descendus aux enfers au moment où la flamme les atteignait. — *Perscissis* Par., *percussis* MSS, *perculsis* Itali, *exesis* Heinsius, sans doute pour rapporter les deux effets à l'action du bûcher, *rescissis* Haupt.

40. — *Occupat,* vient sans qu'on s'en aperçoive, entre en possession, mais sans aucune des idées de violence ou de rapidité qui accompagnent ordinairement ce mot. — *Pigra,* épithète ordinaire de la vieillesse, comme du froid, avec sens actif. L'expression est d'un usage trop courant pour qu'on puisse prendre *pigra* dans un sens plus précis ; le mot est synonyme de *tarda.*

41. — Il paraît que les agneaux paissaient à part. — *Calidam :* on sait que le bain chaud était quotidien chez les Romains de cette époque : les Thermes forment une des catégories les plus importantes parmi les monuments que ce peuple nous a laissés. On ne s'attendait pas cependant à trouver ce luxe dans cette humble condition... et à la campagne.

43. — *Cani* s'emploie seul, même en prose.

45. — *Interea,* en attendant que cette vieillesse arrive.

— *Candida,* épithète des dieux. — *Panda* Par., *curva* MSS (Haupt).

47. — *Aluit,* sous-entendu *primum,* plutôt que *alere solet.*

51. — On admet depuis Haupt qu'il y a une lacune après le v. 50, et il est certain que *que* s'explique mal, que *luco* ne tient à rien, que *ipse* ne peut guère s'opposer au vers suivant, et qu'enfin les idées n'ont pas beaucoup de rapport. Il suffirait toutefois d'un distique ou deux pour combler cette lacune.

53. — *Veneris tunc bella calent.* Nous retrouverons, II, VI, 101 et sqq., cette idée un peu singulière que les querelles entre amants (ou entre époux) sont un des éléments nécessaires de la vie en temps de paix, étant une suite naturelle de l'ivresse à laquelle on s'abandonne les jours de fête. — *Sed tunc* s'explique par *male sobrius ipse.*

57. — *Rixæ,* au datif. — *Lentus,* paisible, sans doute parce que ce spectacle lui est habituel et agréable.

60. — *E cælo deripit ille deos,* expression proverbiale, peu claire au premier abord, mais qui veut dire certainement : cet homme-là commet un crime abominable, un sacrilège. Peut-être est-ce, comme l'indique Volpi, une allusion aux Géants, qui voulaient commettre le pire des sacrilèges en détrônant les dieux. D'autres explications ont été proposées, mais elles ne valent rien.

61. — *Sit satis... :* c'est déjà bien joli ! Il y a là un trait de mœurs curieux à noter.

64. — *Quo irato,* ablatif absolu : qui inspire assez d'affection pour que sa colère *puisse* faire pleurer : *flere potest* n'est pas identique à *flet.*

67. — *Spicamque teneto,* pour *spicam tenens* : c'est l'attribut ordinaire de la Paix, qu'on représente volontiers une javelle à la main et des fruits dans sa robe. — *Sinus perfluat pomis,* poétique pour *poma perfluant sinu ;* Heinsius proposait *perpluat.* — La conclusion est un peu brusque.



LIVRE SECOND

I

Ce beau poème a pour sujet essentiel l'éloge de la campagne, et pour occasion probable la fête des Ambarvales. Le poète, après avoir ordonné qu'on cesse tout travail, adresse sa prière à Bacchus et à Cérès, à qui l'on immole un agneau, et se propose de fêter journée en buvant, sans oublier de porter la santé de Messala. Il chante alors les dieux qui ont civilisé les premiers hommes, et montre cette civilisation se développant dans la vie des champs ; l'Amour lui-même, dit-il, est né aux champs, ce qui fournit au poète l'occasion de chanter la puissance de l'Amour.

1. — *Faveat*, sous-entendu *lingua*, se taise. — *Lustrare*, proprement faire le tour d'un lieu pour le purifier : de là le nom d'*Ambarvalia*, cérémonie printanière, à laquelle se rattachent évidemment nos Rogations. — *Faveat* Scaliger, *valeat* Mss ; la vulgate *ades*, *faveas*, est de Dousa.

3. — Les champs qu'on purifie renferment des moissons et des vignes (cf. I, 1, 24) : de là l'invocation à Bacchus et à Cérès. — On connaît les cornes naissantes dont les sculpteurs ornaient le front du jeune Bacchus.

6. — Il n'est peut-être pas indispensable de prendre *suspenso* au sens propre.

7. — *Solvite* semble indiquer l'interruption d'un travail commencé. On travaillait vraisemblablement le matin ; et cependant les interdictions qui suivent semblent s'appliquer à la journée entière. En tout cas la cérémonie devait avoir lieu l'après-midi, si l'on en juge par les v. 87 et sqq. — *Jugis* est probablement au datif.

9. — *Omnia sint operata deo*, que tout travaille pour les

dieux (le parfait fait fonction de présent), que tout ce qu'on fait concoure au sacrifice, qu'on ne fasse donc pas autre chose que ce qui est nécessaire au culte. *Operari* est toujours déponent : cf. II, III, 36, et II, V, 95. — *Non* pour *ne*.

11. — *Vos quoque*, quant à vous (cf. I, II, 15).

13. — *Pura cum veste* s'explique par *candida turba*, au v. 16. — *Fontis aquam*, l'eau lustrale nécessaire au sacrifice : il ne s'agit pas de se purifier les mains dans l'eau d'une source, mais d'avoir les mains pures (au sens antique) pour porter l'eau du sacrifice.

16. — *Candida turba ;* Valatour traduisait : une foule de prêtres (!) Il n'y a qu'un seul prêtre ici, et c'est Tibulle lui-même : la foule vêtue de blanc est composée de sa famille, de ses fermiers et de leurs enfants, de son berger (cf. I, I, 35), en un mot de tout ce que les Latins appelaient *familia*.

17. — *Di patrii*, particulièrement ceux des champs, en y comprenant Lares et Pénates. — *Agrestes :* on ne purifiait pas seulement les champs, mais aussi les troupeaux et les hommes.

19. — *Seges* doit désigner ici l'état où se trouve la terre au moment même où se fait la cérémonie des Ambarvales. Il faut donc entendre : puisse le blé en herbe ne pas tromper plus tard l'espérance du laboureur ; *fallacibus herbis* désigne, non pas même les mauvaises herbes, comme l'ivraie, qu'il est facile de distinguer, mais bien les blés qui ont l'air beaux quand ils sont en herbe, et qui, au moment de la moisson, ne donnent plus que des épis vides. *Eludere messem*, ne pas donner la moisson promise. — *Tardior* doit peut-être se prendre dans un sens précis : qui est en retard, qui reste en arrière ; ce peut être aussi une épithète de nature, mise en opposition avec *celeres*. Ce vers sépare mal à propos le v. 19 du v. 21, qui en est la suite naturelle.

21. — *Tum*, alors, c'est-à-dire si la moisson répond à l'espoir du laboureur, si les champs sont bien remplis *(agris plenis)*. — *Nitidus*, plein de santé peut-être, mais comme rien ne justifie ce sens, mieux vaut entendre : en habits de fête, vu la circonstance énoncée au vers suivant. — *Confisus*... : sûr que sa moisson luxuriante sera d'un bon rapport, il n'épargnera pas le bois du sacrifice ; *foco* ne peut en effet désigner l'âtre, car nous serons alors en été. A quel

moment précis se fera ce sacrifice ? immédiatement avant la moisson : *agris plenis* (cf. Virgile, *Géorg.*, I, 347)

23. — *Bona signa ;* nous avons dit (note à I, V, 26) que le grand nombre des esclaves nés à la maison est un signe de prospérité, car on engage l'avenir en les faisant naître ; mais il ne s'agit ici que de l'année courante ; *bona signa* n'est donc pas en apposition à *herba*, mais à *ludet*, et *saturi* signifie non pas riche, mais bien repu. — *Ante*, devant lui pour l'amuser.

25. — *Eventura* : cf. I, V, 57, et I, VII, 5. — *Viden*, le singulier pour le pluriel. — *Extis*, l'ensemble des entrailles ; *fibra*, les lobes du foie ou du poumon, sens propre du mot.

27. — *Fumosos*, non pas fumeux, mais qu'on a exposés à la fumée pour les conserver ou les vieillir plus vite. — *Falernos*, sous-entendu *cados*, pour *Falernum (vinum) ;* on sait la réputation qu'avaient chez les Romains le Falerne et le Massique, crus célèbres de Campanie. — *Veteris consulis*, parce que les Romains dataient par les consuls, comme les Grecs par les Olympiades ; les noms des consuls de l'année où l'on avait récolté le vin étaient inscrits sur les vaisseaux où on le conservait. Pline dit qu'il fallait quinze ans au Falerne pour être bon. — *Vincla*, les bouchons scellés avec de la poix. Il ne s'agit pas de boire ici deux vins différents : les vins grecs, beaucoup plus doux, étaient mélangés aux vins latins au moment de boire.

29. — *Vina diem celebrent*, poétique pour *vino dies celebretur*. — *Madere*, métaphore dont nous avons plus d'un équivalent en français.

31. — *Bene Messalam*, sous-entendu *valere jubeo :* c'est une formule pour porter la santé de quelqu'un. On employait aussi le datif. — *Ad pocula*, en s'adressant à sa coupe, en buvant. — *Singula*, probablement pour *singulorum*, chacun à son tour, et non pas à chaque parole.

34. — *Intonsis* marque simplement l'antiquité de la race, car les premiers Romains portaient la barbe et les cheveux longs ; il paraît même que les barbiers n'étaient alors connus à Rome que depuis moins de trois siècles. Or les Valerius faisaient remonter leur généalogie jusqu'à un des compagnons du roi Tatius.

35. — Tibulle s'adresse à Messala comme à un dieu. — *Agricolis cælitibus*, et au vers suivant *ruris deos*, désignent

tout particulièrement Bacchus et Cérès, à qui les poètes attribuent la première éducation des hommes.

37. — Ici commence l'énumération des progrès successifs que la civilisation a faits aux champs, développement suivi et lié qui ne prendra fin qu'au vers 70. Nous retrouvons ici les théories scientifiques propagées à Rome par Lucrèce, en contradiction absolue avec la théorie poétique de l'âge d'or. — *Vita*, l'espèce humaine.

42. — *Plaustro*, un chariot traîné par des bœufs.

43. — *Victus feri*, les fruits sauvages, par opposition aux fruits cultivés, *pomus ;* au vers suivant c'est des légumes qu'il est question.

45. — *Pressos*, par hypallage, pour *pressa* (cf. I, V, 24 et la note). — *Securo*, qui dissipe les soucis : c'est une épithète constamment appliquée au vin par les anciens, et qui ici correspond parfaitement à *sobria (se, ebrius)* : qui empêche l'ivresse ; ce sont donc deux avantages qui s'ajoutent l'un à l'autre, et il faut se garder de prendre *securo* pour un développement de *sobria*. Valatour fait un faux sens en traduisant : dont le mélange de l'eau permit d'user sans crainte.

47. — Le présent remplace momentanément le parfait, mais c'est bien le même mouvement qui continue. — *Calidi sideris*, la saison chaude. — *Annua*, pour *quotannis*.

49. — *Verno*, pour *vere*. — *Flores*, le suc des fleurs. — *Alveo*, exemple unique de synizèse fourni par Tibulle.

51. — Ici le parfait reprend ; mais pour varier la tournure d'une autre manière, le poète remplace *rure* par *agricola*, tournure équivalente : il reprendra *rure* au v. 59. Au reste toute cette description est un des morceaux les plus parfaits qu'ait écrits Tibulle. — *Satiatus* (de *satis*), quand il a suffisamment travaillé ; *aratro* pour *aratri opere*. — *Certo pede*, avec une mesure fixe : c'est l'invention de la poésie ; aux v. 53-54, ce sera l'invention de la musique, aux v. 55-56, l'invention de la danse, origine du théâtre.

53. — *Arenti*, épithète de nature. — *Ornatos*, après les avoir couronnés de fleurs, c'est-à-dire aux jours de fête.

55. — *Minio :* v. la note à I, I, 17. — *Bacche :* on dansait surtout dans les fêtes de Bacchus, et l'on sait que de ces danses sortit le chœur dramatique, puis la tragédie et

la comédie, qui ne cessèrent jamais en Grèce d'être attachées au culte de Bacchus. — *Inexperta*, inconnu jusqu'alors ; *ab arte,* construction déjà vue deux fois. — *Duxit*, forma, parce que les danseurs peuvent se grouper en longues chaînes : même acception que plus haut, I, III, 48.

57. — C'est la tradition constante chez les critiques anciens, crus sur parole par Ronsard, Boileau, et tous les modernes, jusqu'à une époque toute récente. Il paraît que le prix était en réalité un bœuf : le dithyrambe *tragique* était ainsi nommé, dit-on, soit parce qu'on immolait un bouc, soit parce que les chanteurs se déguisaient en satyres, avec cornes, oreilles, et pieds de bouc. — *Curtas* Waardenburg, *hircus* MSS ; *opes* Wassenbergh, *oves* MSS ; ces deux corrections sont un peu problématiques, mais le passage est désespéré.

61. — *Curam exhibitura puellis :* il s'agit des opérations qui précèdent le filage, par conséquent la tonte des moutons ou bien le cardage ou l'épluchage de la laine : cette division du travail entre les filles et les femmes (v. 62) est assez curieuse, car enfin il est difficile d'admettre que *hinc et femineus labor* soit le développement de *curam*. — *Lucida,* brillante, c'est-à-dire blanche.

63. — *Hinc,* c'est-à-dire *a lana, a vellere.* — *Versat opus :* le fuseau, en tournant sur lui-même, tord le fil de la quenouille.

65. — *Assiduæ* et *Minervæ* Ebor., *assidue* et *Minervam* Amb. et Vat. ; *operari Minervæ* étant assez bizarre, on a changé de bonne heure *textrix* en *textis* (datif), auquel *Minervæ* servait de complément ; Bæhrens adopte *textis* en conservant *Minervam* (?). — *Applauso* Itali, *appulso* MSS. — Nous pensons que *tela* doit être pris ici dans le même sens que I, VI, 79 : c'est donc la trame, c'est-à-dire la navette qui la porte, qui dans son va-et-vient frappe alternativement les deux flancs du métier. Il semblera peut-être hardi de prendre *tela* dans le sens de *navette ;* mais ce sens n'est pas plus extraordinaire que celui de *métier*, qu'on lui prête ici.

67. — *Interque greges...*, paraphrase de *rure,* idée exprimée pour la dernière fois. Seulement le poète ne se borne pas à dire que l'Amour est né aux champs : il dit formellement que les bêtes se sont aimées avant les

hommes (v. 71-72), idée un peu surprenante chez un poète ancien, qui ignore les beautés du transformisme. *Interque greges* Puccius, *quoque inter greges* Vat., *quoque inter agros* Ebor., Amb. (Haupt); la leçon *greges* présente l'avantage de compléter l'énumération : moutons, taureaux, chevaux. Klotz proposait *quoque inter apros.*

74. — *Iratæ,* sous-entendu *puellæ;* nous disons de même en français, dans un sens voisin, *une cruelle.* — Toute cette peinture de la puissance de l'Amour n'est pas inférieure au développement qui précède, et le détail en est exquis.

77-78. — Il s'agit bien entendu des couloirs de la maison, des cours et portiques par où passe la jeune fille pour aller ouvrir la porte à son amant (cf. I, VI, 59, IX, 43 et les notes).

79. — *Urget* est en corrélation avec *afflat ;* ce sont donc deux métaphores coordonnées, et *urget* suggère l'idée d'un orage déchaîné, *afflat* celle d'un zéphyr favorable.

83. — *Celebrem,* qu'on invoque si fréquemment, *qui celebratur.* — *Pecori*, pour qu'il se multiplie. — *Clam sibi,* pour ne pas mettre le public dans la confidence de ses amours. — L. Müller ponctue après *vocate.*

85. — *Obstrepit,* et par conséquent empêchera qu'on ne connaisse vos souhaits amoureux. — La flûte Phrygienne était recourbée, tandis que les autres étaient droites ; elle avait aussi un son plus grave ou plus perçant ; elle était usitée surtout dans les sacrifices.

88. — *Choro,* parce qu'ils ont des mouvements réglés et simultanés comme ceux d'un chœur de danse ; *lascivo,* bondissant, épithète naturelle de *choro.*

89. — *Furvis,* et plus loin *nigra :* le sommeil et les songes sont noirs comme la Nuit qu'ils accompagnent. C'est bien mal à propos qu'on a voulu éviter la répétition de l'idée en changeant *nigra* en *vana, pigra*, etc. — *Furvis* Itali, *fulvis* Mss. — *Incerto,* mal assuré : les anciens représentaient primitivement les songes sous la figure de jeunes gens boiteux, sans doute pour symboliser leur nature incertaine et ambiguë, ou le manque de suite qui caractérise leur succession.

II

TIBULLE célèbre l'anniversaire d'un certain Cornutus qui sans doute venait de se marier, ou peut-être allait se marier, et lui souhaite amours constants, longue vie et nombreuse postérité. — On assimile généralement ce Cornutus au Cérinthus dont les amours avec Sulpicia sont chantées au livre IV : voir à ce sujet la Notice.

1. — Beaucoup d'éditeurs prennent *natalis* pour un nom propre, ce qui n'est pas sans créer quelques difficultés : ce Natalis est-il le même que le Génius nommé plus bas ? le contraire serait peu naturel ; mais si c'est le même, il faut avouer que *venit Natalis* ne se concilie pas très bien avec *ipse Genius adsit*. Le mieux est peut-être de prendre le mot pour un nom commun, et de rapporter *ad aras* à *dicamus ;* toutefois *venit* serait alors mieux au parfait.

2. — On connaît le sens de l'expression *favere lingua ;* il n'y a pas lieu d'en chercher un autre ici. Tibulle seul prend la parole ou invite Cornutus à la prendre ; les autres doivent garder le silence.

4. — *Tener,* voluptueux, pour ne pas dire plus, car l'épithète, synonyme ici de *mollis*, n'est pas flatteuse. — On sait que l'Arabie, comme la Syrie, est riche en parfums et en plantes précieuses.

5. — *Genius*, le Génie de Cérinthus ; le poète a parlé ailleurs du Génie de Messala, I, VII, 49 et sqq.

7. — *Destillent,* dégouttent : cf. I, VII, 51 ; il faut avouer que les anciens faisaient des parfums un abus qui nous paraît un peu répugnant ; car si le Génie doit en ruisseler, ce n'est qu'à l'imitation des convives dans les festins. — *Libo :* cf. I, X, 23 et la note. — *Madeat :* cf. II, I, 29.

9. — *Cornute* MSS, *Cerinthe* Itali.

12. — *Edidicisse*, parce que c'est une prière qu'il a sans doute faite aux dieux plus d'une fois déjà.

15. — *Gemmarum*, les perles. — *Felicibus*, même sens que *divite* au v. 4.

16. — *Eoi qua maris unda rubet.* Il ne s'agit pas de ce que nous appelons aujourd'hui la Mer Rouge. Nous avons réservé cette appellation au golfe Arabique; mais les anciens appelaient *mare Rubrum* l'Océan Indien en général, et plus particulièrement le golfe Persique, qui aujourd'hui encore est renommé pour ses huîtres perlières. Pourquoi ce nom de *Rubrum*? Peut-être simplement à cause du soleil levant.

17. — *Vota cadunt,* tes vœux sont exaucés, parce que le contexte ne permet pas un autre sens; mais l'expression par elle-même aurait plutôt le sens contraire; et il n'y a pas lieu de rapprocher ce vers de I, VI, 85, car *maledicta* est autre chose que *vota.* — *Viden ut* Guyet, *utinam* MSS (Haupt). Il est évident qu'ici Tibulle doit constater un fait, plutôt que former un souhait, étant donné *vota cadunt.* M. Waltz propose de lire *vota cadant utinam,* mais c'est assez l'habitude de Tibulle, quand il forme un souhait devant l'autel, d'en constater l'accomplissement : cf. *evenient* (I, V, 57), et *eventura precor* (II, I, 25), qui précisément est suivi de *viden.* La conjecture de Bæhrens, *ut jam,* serait heureuse si elle n'exigeait *advolat* et *portat.* — *Flava :* c'était, disent les commentateurs, la couleur de la joie... et du mariage (?).

20. — *Inficiat*, teigne, c'est-à-dire ici blanchisse : cf. I, VIII, 42.

21. — *Hic veniat natalis avis* MSS; la leçon n'est pas très satisfaisante, mais elle vaut toujours les conjectures qu'on a tentées. Il faut entendre : que cet anniversaire revienne encore pour vous à l'âge où l'on est grand-père; il faut donc entendre par *turba novella* les petits-enfants, et peut-être en est-il de même de *prolem.* Heinsius, suivi par L. Müller, conjecturait *hac avi,* sans doute avec le sens de *hoc augurio,* car on ne peut pas rapporter *hac avi* à l'Amour. — *Ministret* avec *natalis* pour sujet, n'est pas très naturel, si l'on ne fait pas de *natalis* un nom propre, contrairement au v. 1. Bæhrens écrit *proles,* sujet de *ministret,* et *ut* au lieu de *et.*

III

NÉMÉSIS étant allée à la campagne, Tibulle se déclare prêt à se livrer à tous les travaux des champs, pourvu qu'il la voie, et il s'autorise de l'exemple d'Apollon chez Admète. Mais autrefois l'amour était en honneur ; il ne l'est plus aujourd'hui ; c'est l'or qui règne, et le poète s'attaque à l'avidité du siècle, à ce luxe effréné qui atteint même les femmes, et en particulier Némésis. Puis il lance des imprécations contre le riche affranchi qui l'a privé de sa maîtresse ; il maudit les champs qui la lui dérobent, et regrette l'époque où il n'y avait ni moissons ni vêtements, où l'Amour était libre. — Cette élégie est une de celles qui nous sont arrivées dans le plus mauvais état. On la coupe généralement en trois parties au moins, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit faite de pièces et de morceaux, mais simplement qu'elle est inachevée ou incomplète.

1. — *Cornute* MSS, *Cerinthe* Itali, comme dans la pièce précédente.

3. — *Lætos* Itali, *latos* MSS (Haupt) ; *lætos* est peut-être bien en contradiction avec l'idée générale du morceau, mais *latos* n'a guère de sens.

5. — *Dum* Heyne, *cum* MSS (L. Müller, Haupt), *ut* Voss (Bæhrens). *Dum* signifie naturellement *pourvu que*.

8. — *Steriles*, épithète de nature.

10. — *Pussula* Fris., adopté par beaucoup d'éditeurs modernes au lieu de *pustula* MSS (Haupt), parce que le mot est cité isolément par Fris., sans doute à cause de sa rareté. Il ne s'agit pas d'ailleurs de pustules, mais simplement d'ampoules.

11. — Admète est ce fameux roi de Phères, en Thessalie, si connu par le dévouement d'Alceste, sa femme. Apollon pour le récompenser de son hospitalité, avait permis que sa mort fût reculée si une autre victime se dévouait pour lui. Mais que faisait Apollon chez lui ? On raconte

généralement que le dieu fut heureux d'être reçu par Admète, quand il fut chassé du ciel pour avoir tué quelques Cyclopes. Tibulle suit une autre tradition, d'après laquelle Apollon se serait fait serviteur d'Admète par amour. Ceci est un peu délicat, car l'objet de cet amour n'est autre qu'Admète lui-même. — *Intonsæ :* Tibulle attachait beaucoup d'importance à cet attribut particulier d'Apollon ; il en a déjà parlé (I, IV, 38), et il y reviendra au vers 23 en insistant (cf. encore II, V, 8 et 121). — *Profuerunt :* à quoi? à se concilier l'affection d'Admète, disent les commentateurs. Mais alors pourquoi lui témoigna-t-il sa reconnaissance? Il est évident que ce vers est lié par le sens aux suivants : le souci de ses beaux cheveux et l'amour de sa lyre auraient dû l'empêcher de s'abandonner à cette passion, mais pour elle il négligea tout le reste.

14. — Ce vers paraît suspect à L. Müller, vu le mauvais état dans lequel ce passage nous est venu. Les MSS ont en effet, entre les vers 14 et 15, deux distiques dont le premier n'a pas de pentamètre, et le second se tient fort mal sur ses pieds. Pour le pentamètre absent, Aurispa écrivait : *Et potum fessas* (ou *pastas*) *ducere fluminibus* ; Seneca : *Creditur ad mulctram constituisse prius* (ou *pecus*) ; Pontanus : *In nemus et pastas inde referre domum,* avec deux vers de plus, qui sont peu clairs. Quant au second distique, qui a été contesté, et dont le second vers paraît bien suspect, il nous semble qu'en remplaçant *lacteus* MSS par *dicitur* suivi d'une virgule, on lui donne tout au moins un sens satisfaisant, et une syntaxe possible. En tout cas, nous ne voyons pas pourquoi L. Müller et d'autres supposent une lacune entre ces deux vers. Lachmann, suivi par Haupt, écrivait : *lacteus et mixtu subriguisse liquor,* correction très ingénieuse ; malheureusement il n'y a pas d'exemple de ce verbe, tandis que *obrigesco* est très usité ; or avec *obriguisse*, *mixtu* est bien plus difficile à admettre que *mixtus*, pour la mesure.

16. — *Rara via,* non pas un passage étroit (*rarus* n'a jamais ce sens, et d'ailleurs si le jonc est trop serré, le lait ne passera plus du tout), mais plutôt des issues clairsemées. Et alors on peut se demander si *rara* n'est pas pour *raros :* le mot serait pris tout à fait dans son sens propre. En effet on appelait *textum rarum* un tissu clair ; *vimine*

rarius contextus saccus, dit Columelle, IX, XV, 12, pour désigner un panier à claire-voie, et Ovide, exprimant la même idée que Tibulle : *Dentque viam liquido vimina rara sero (Fastes,* IV, 770).

18. — *Soror :* la sœur d'Apollon, c'est Diane, qui a pu le rencontrer parfois dans ses chasses.

22. — *Irrita*, qui ne réussit pas, épithète transférée ici de la chose à la personne, et par conséquent : qui n'obtient pas de réponse.

23. — *Horrere,* sales et en désordre ; *doluit*, car elle était fière, comme toutes les mères, d'avoir un fils si beau. — *Ipsa noverca,* l'épouse légitime de Jupiter, Junon, qui n'avait pas généralement grande tendresse pour les bâtards de son époux, non plus que pour ses maîtresses ; on sait que Latone elle-même dut se réfugier à Délos pour y mettre au monde Apollon et Diane.

25. — *Solutos :* les cheveux d'Apollon sont toujours longs, mais non épars ; ils sont généralement attachés comme ceux de sa sœur. La coiffure de l'Apollon du Belvéder est bien connue ; celle de l'Apollon Sauroctone est plus féminine encore.

27. — Délos et Delphes (ou Pytho) ont été de tout temps les centres principaux du culte d'Apollon.

29. — *Felices,* sous-entendu *homines.*

31. — *Ille,* c'est-à-dire *amor ; fabula*, un objet de raillerie (cf. I, IV, 83). — J'ai mis *sine amore* entre deux virgules, pour empêcher qu'on n'en fasse une sorte d'épithète à *deus ; sine amore* se rapporte au sujet : il aime mieux s'exposer à la raillerie en aimant, que d'être un dieu, s'il doit pour cela ne plus aimer.

33. — L'épisode d'Apollon se termine avec le v. 32. Avec le v. 35 commence la diatribe contre le luxe, qu'on a coutume d'isoler. Il y a cependant un lien entre ces deux développements, qui l'un et l'autre sont des hors d'œuvre. On peut en effet considérer les vers 35 et sqq. comme le développement et la suite de *Fabula nunc ille est, ille* désignant l'amour, désigné au v. 35 par *venerem.* Malheureusement les deux morceaux sont séparés par un distique, peut-être interpolé, qui ne se rattache pas mieux à ce qui précède qu'à ce qui suit. Si on le supprimait, il n'y aurait plus de lacune. Le sens de ce distique est d'ailleurs obscur,

Heyne rapproche le second vers de I, IV, 77-78 : est-il bien certain que le sens soit le même? Haupt n'adopte pas la correction *imperitat* Itali ; il conserve *imperat ut* MSS, et met une virgule après *domo,* laissant la phrase inachevée.

35 — *Prædam,* le gain, l'amour du gain, la cupidité, que le poète critique ici, non pas seulement, comme ailleurs, dans ses procédés (voyages lointains sur mer ou expéditions militaires), mais encore et surtout dans ses résultats, c'est-à-dire ce luxe effréné que les Romains commençaient à déployer (cf. *prædator* au v. 41). Sénèque et Juvénal ne tiendront pas un autre langage, quand ils parleront du luxe de leurs contemporains. — *Operata est,* verbe déponent construit avec le datif (cf. II, I, 65) ; aoriste d'habitude.

37-38. — Cf. I, X, 3-4.

39. — *Geminare pericula :* on ne s'est pas contenté de se battre sur terre, on s'est battu sur mer, ajoutant ainsi les périls de la tempête à ceux de la bataille. — *Ponto,* à l'ablatif. — *Dubiis,* instables, désigne en partie l'un des périls, *rostra* désignant l'autre.

41. — *Prædator,* celui qui veut s'enrichir, soit par des voyages lointains, soit par des expéditions militaires (cf. *supra*).

42. — *Ut multo innumeram jugere pascat ovem* Ebor., *ut multa innumera jugera pascat ove* Amb., Vat., Par. (Haupt). Bæhrens adopte aussi la seconde leçon, mais en changeant *multa* en *culta.* — *Multo jugere, innumeram ovem* : cf. I, III, 50, II, V, 72, etc.

43. — *Lapis externus,* les marbres rares (cf. III, III, 13-14). — *Urbi tumultus,* apposition au vers suivant : on avait peur que les rues de la ville ne fussent ébranlées au point de faire écrouler les maisons Heyne cite à ce propos le *Panég.* de Pline, 51 : *Itaque non, ut ante, immanium transvectione saxorum urbis tecta quatiuntur,* etc. Heyne ajoute que les entrepreneurs de ces transports fournissaient des cautions aux propriétaires des maisons dans les rues où ils devaient passer.

45. — Horace signale aussi le fait : la gourmandise de certains Romains ne leur permettait pas de se passer de poisson par les plus gros temps.

47. — *Tibi :* il s'adresse à Némésis, qu'il nommera plus loin. Il n'est pas impossible qu'il y ait une lacune avant ce

distique, comme l'indique Bæhrens; mais c'est bien le même morceau qui continue ensuite. Ce distique semble être encore une transition factice et médiocre ; mais on sait que Tibulle abuse étrangement des *At tu* et *at tibi*. — *Rota Cumana,* la roue du potier de Cumes : les poteries de Samos et de Cumes étaient la vaisselle la plus commune. — *Lubrica,* car les poteries les plus communes sont vernies.

49. — *Divitibus,* beaucoup plus fort et plus précis que *divitiis*. — *Prædæ,* comme plus haut, le gain, la richesse : il cherchera lui-même à s'enrichir, dit-il, puisque c'est le seul moyen d'obtenir les faveurs de Némésis.

51. — *Fluat : nager* fait chez nous une métaphore analogue. — *Incedat,* expression emphatique.

53. — Il y avait, paraît-il, à Cos, diverses espèces de chenilles, dont la soie composait des tissus très fins ; ces tissus, à cause de leur transparence même, étaient naturellement réservés aux courtisanes. — *Auratas vias :* c'est apparemment ce que nous appelons des tissus lamés d'or ; *via* implique, semble-t-il, une certaine largeur, et ne peut guère s'appliquer à un simple fil.

55. — Le mot *India* ne désigne pas seulement en latin le pays de l'Indus, et par extension la Perse, ou même l'Arabie ; il désigne aussi et tout particulièrement l'Ethiopie, à l'inverse de *mare rubrum* qui désigne plutôt le golfe Persique. C'est en effet d'esclaves éthiopiens, à type nègre, qu'il s'agit ici : la mode commençait à s'en répandre à Rome. — *Inficit,* teint, et ici noircit ; cf. I, VIII, 42, et II, III, 20, où le mot signifie blanchir.

58. — La pourpre était une couleur de luxe fort usitée dans l'antiquité, et dont les nuances variaient de l'écarlate au violet foncé ; on peut donc prendre *puniceum* pour une des nuances de la pourpre ; toutefois ce mot désigne particulièrement l'écarlate, par opposition à la pourpre proprement dite, qu'on fabriquait à Tyr, et qui était plus sombre. De plus, il y a lieu de supposer que la fabrication même n'était pas pareille. Tandis que Tyr continuait à tirer la pourpre du coquillage que les Latins appelaient *murex*, Carthage faisait l'écarlate avec la cochenille, non pas celle du nopal, originaire du Mexique, et qu'ont employée les modernes, mais celle du chêne-vert, appelée coccum (κόκκος) par les Latins, Kermès par les Arabes. On

ignorait d'ailleurs que la cochenille fût un insecte : on ne s'en est rendu compte qu'au XVIIe siècle, où on l'appelait encore graine d'écarlate. Ajoutons que depuis la découverte des rouges d'aniline, la cochenille est bien déchue de sa splendeur ; l'écarlate de cochenille ne sera bientôt plus qu'un souvenir historique, aussi bien que la pourpre du murex.

60. — Nous rentrons enfin dans le sujet, mais si brusquement qu'on admet généralement qu'il y a une lacune. — On appelait *catasta* une sorte d'échafaudage fermé de grilles, où l'on exposait les esclaves à vendre ; elle est appelée ici *barbara*, parce qu'on y mettait particulièrement les esclaves d'outre-mer. — *Gypsatos*, parce qu'on leur blanchissait les pieds avec de la craie.

61. — *Sit tibi dura Ceres.* Les MSS portent *at tibi dura seges.* La correction *Ceres*, de Heinsius, adoptée par la plupart des éditeurs (mais non par Haupt), est assez probable : outre que *dura* convient mieux à *Ceres* qu'à *seges*, le rapprochement, perpétuel chez Tibulle, de Cérès et de Bacchus, semble s'imposer ici d'autant mieux que *tu quoque* au v. 64, implique une comparaison avec une autre divinité. Mais cette correction ne suffit pas à donner au texte des MSS un sens satisfaisant. Si l'on conserve *at*, comme le font la plupart des éditeurs, de deux choses l'une : ou bien *Ceres* sera au nominatif, et alors il faudra changer *terra*, par exemple en *certa* (leçon de Puccius, adoptée par L. Müller et Haupt), et de plus l'incidente qui se rapporte à *tibi*, intercalée entre *Ceres* et *persolvat*, constituera une syntaxe bien pénible ; ou bien *Ceres* sera au vocatif, *terra* étant sujet, et alors il faudra changer *qui* en *quæ*, ou écrire *quia ducis*. Cette leçon, longtemps suivie, a l'inconvénient de ne pas se lier du tout à ce qui précède ; en revanche elle se lie mieux avec ce qui suit, et commence une série d'imprécations directement adressées à Cérès et à Bacchus, qui durera jusqu'au v. 66, malgré les épithètes du v. 63. D'autre part, la correction *sit* pour *at*, proposée par Rossbach, suivie par Bæhrens, rattache le vers à ce qui précède, sans produire pour l'incidente une syntaxe aussi pénible que celle de L. Müller et Haupt ; elle divise le distique en deux propositions dont la seconde est le développement de la première, ce qui n'est que trop fréquent

dans les pentamètres. Le choix est difficile entre ces diverses corrections. Nous avons adopté celle de Rossbach, parce que c'est celle qui modifie le moins le texte des Mss.

64. — *Devotos lacus,* tes maudites cuves, tes maudites vendanges, qui sont cause qu'on nous enlève nos femmes, idée répétée au vers suivant par *tristibus agris.*

65. — *Haud impune licet* pourrait avoir pour complément *agris* mais il vaut mieux le rapporter à Bacchus ; la punition de Bacchus, c'est qu'on refuse désormais ses présents : *non tanti sunt...* — C'est sans doute ce passage qui a fait accuser Tibulle de n'aimer la campagne que comme un cadre poétique pour ses amours. Il semble en effet qu'il contredise ici ce qu'il en disait dans le premier livre et encore dans la première élégie du livre II. On le dirait devenu bien citadin, depuis qu'il aime Némésis. Et cependant, comme ses souhaits de retour à la vie ancestrale prouvent bien encore son amour pour les champs ! Au fond, la seule campagne qu'il n'aime pas, c'est celle où se trouve Némésis, parce qu'il ne peut pas l'y voir commodément. D'ailleurs il s'en prend à la moisson et à la vendange plutôt qu'à la campagne elle-même. Il ne dit adieu aux moissons et aux champs cultivés *(fruges* et *rus)* que pour faire l'éloge de la campagne primitive, sans culture et sans blés, mais couvertes de forêts ombreuses (cf. IV, XIII, 9-10).

67. — *Fruges,* toutes les productions de la terre, y compris les raisins.

69. — C'est l'opinion scientifique répandue par Lucrèce et déjà signalée, II, I, 38. Mais la théorie de l'âge d'or s'y trouve encore fondue en quelque mesure, tant elle est ancrée dans les esprits ; Tibulle n'a pas du tout conscience de ce que devait être la vie des hommes primitifs. — *Passim :* c'est la promiscuité des femmes, et le poète ne songe pas qu'elle est peu conciliable avec l'amour tel qu'il doit l'entendre.

71. — *Adspirabat :* cf. II, I, 80.

74. — A remarquer la construction du vocatif avec le pronom démonstratif.

75. — Ce vers manque dans Vat. et Amb. ; on l'a rétabli de diverses façons, mais d'une manière peu satisfaisante.

78. — *Laxa toga,* toge aux plis flottants, à la ceinture lâche ; on sait (cf. I, VI, 40) que c'était la tenue des jeunes

élégants, tenue raillée par les hommes sévères, mais dont les élégants se faisaient un mérite. Tibulle veut donc dire : à quoi me sert ma tenue élégante ? par opposition au v. 76, *veste villosa.* Sans doute les toges dont on laissait flotter les plis étaient plus amples que les autres : c'était un luxe ; mais l'idée d'ampleur est ici secondaire.

80. — Cf. I, VI, 37-38.

IV

TIBULLE se plaint du triste sort que lui fait l'avarice de Némésis, à qui il ne peut offrir l'or qu'elle exige. Il renonce, dit-il, à la poésie, qui ne lui sert à rien, et commettra des crimes pour trouver de l'or. Puis il maudit tout ce qui encourage l'avidité des femmes, et se plaint que les dieux donnent la beauté à une avare. Il prédit enfin aux femmes avares un sort misérable. Mais après tout cela il est prêt à vendre, s'il le faut, son patrimoine, à boire tous les poisons, pourvu que Némésis soit plus clémente.

3. — *Triste :* ce n'est pas seulement un esclavage (il y en a après tout qui sont tolérables), c'est le plus pénible de tous, car on le tient perpétuellement aux fers *(teneor catenis)*, ce qui est le pire traitement qu'on inflige aux esclaves.

5. — *Peccavimus* n'est guère qu'une répétition de *merui*, et *seu...*, *seu...* ne se comprend pas bien. On pourrait remplacer un des *quid* par *nil* Heinsius (Haupt), mais le résultat est encore bien plat. — Le sujet de *urit* est sans doute *Amor*, mais c'est aussi *domina*, à en juger par le vers suivant. Ces mots *urit*, *uror*, *faces*, tout en désignant naturellement les feux d'amour, continuent la métaphore du commencement, par allusion aux tourments qu'on faisait subir aux esclaves.

7. — Cette proposition est apparemment subordonnée à la suivante. Toutefois la différence des temps peut faire supposer un souhait formulé expressément (cf. III, IV, 82). — *Mallem*, c'est l'irréel, opposé au potentiel.

10. — *Naufraga,* au sens propre et étymologique ; qui brise les vaisseaux.

11. — *Nunc*, mais, marquant opposition, comme νῦν δέ en grec.

14. — *Pretium* est vif ; mais *cava manu* est sanglant.

16. — *Ut sint bella canenda*, c'est-à-dire *ut bella canam.*

17. — *Solis vias*, le cours du soleil à travers les signes du zodiaque. — *Qualis*, l'adjectif pour l'adverbe : comment. — *Versis recurrit equis*, appliqué au soleil, ne pourrait avoir un autre sens que celui de reculer ; ici le mot exprime poétiquement cette idée que la lune, après avoir progressivement complété son disque, revient en quelque sorte sur ses pas, puisqu'elle décroît après avoir crû.

28. — *Murice :* voir la note à II, III, 58. — *Ovem* pour *lanam.*

29. — *Hic* MSS, *hinc* Itali (L. Müller), correction assez médiocre, car elle a pour effet de donner pour sujet à *dat* les seuls mots *vestis* et *concha*, excluant ainsi les deux vers précédents. *Hic* se rapporte à *quicumque ;* c'est un mot indispensable, malgré l'embarras de la construction. — *Coa :* voir la note à II, III, 53. — *Rubro mari,* le golfe Persique : voir la note à II, II, 16. — *Concha*, le contenant pour le contenu.

31-32. — Afin de n'ouvrir qu'à ceux dont la bourse était suffisante : les deux vers suivants l'expliquent spirituellement. — *Clavim,* d'après le témoignage de Charisius, *clavem* MSS.

36. — *Quale :* ce bien a pour rançon tant de misères qu'il devient fâcheux dans cette circonstance ; l'expression laisse toutefois à désirer : on attendrait tout au moins *tam* à côté de *multis.* — *Attulit*, sous-entendu *nobis*, *malis* étant à l'ablatif ; rien n'autorise *addidit* pour *attulit.*

38. — *Infamis*, de mauvaise réputation, parce qu'il ruine les jeunes gens. — *Sic* Heinsius, *hic* MSS.

39. — *Pretio victos* signifie probablement : dont l'offre est couverte par une surenchère, ou simplement qui ne peuvent pas donner autant d'argent que les autres ; par suite le vers entier : toi qui te donnes au plus offrant. Bæhrens propose : *pretio vacuos.* — *Ventus et ignis*, la flamme excitée par le vent, car le distique suivant ne parle que d'incendie.

43. — *Erit*, au futur : la prédiction se confond avec le souhait, et le futur aurait pu commencer aussi bien à *spectent*, comme le subjonctif continuer par *sit*. — *Munus*, offrande funéraire par laquelle on rend les derniers devoirs, par exemple : des parfums.

45. — *Centum annos*, quoiqu'on ait eu le temps par conséquent de l'oublier. *Centum*, hyperbole poétique, car si elle vivait cent ans, ses amants ne lui survivraient pas pour la pleurer.

48. — *Constructo*, élevé par ses soins, sans quoi l'épithète serait oiseuse.

52. — *Illius lege*, moyennant finances.

54. — *Ite sub imperium*, passez en son pouvoir, parce que les créanciers pouvaient exiger la vente des biens d'un débiteur insolvable ; *ite sub titulum*, expression technique : soyez mis en vente ; on appelait *titulus* l'écriteau ou l'affiche de vente.

55. — Non seulement il se dépouillera de tout ce qu'il possède, mais il s'exposera aux douleurs les plus cruelles en buvant tous les poisons que Némésis voudra. — La manière dont Circé *charma* Ulysse et ses compagnons est bien connue. On ne connaît pas moins les philtres magiques de Médée et ses amours avec Jason. La Thessalie, où régnait la famille de Jason, est la terre classique des enchantements.

57. — *Gregibus*, les taureaux par exemple, mais surtout les cavales, nommées au vers suivant, et désignées tout particulièrement par l'épithète classique *indomitis*, avec le sens particulier qu'elle prend ici, de même que plus haut, II, I, 68. — *Hippomanes :* cette humeur servait, paraît-il, à composer des philtres.

V

UN des fils de Messala, l'aîné probablement (voir la note à I, VII, 55), ayant été admis dans le collège des Quindécemvirs préposés à la garde des livres Sibyllins, Tibulle composa ce poème en son honneur. — Il invoque d'abord Apollon, l'inspirateur de tous les oracles, et en particulier de ceux des Sibylles, puis il fait connaître quelques-unes de leurs prédictions. C'est d'abord la Sibylle de Cumes, qui, après une parenthèse où le poète représente ce que furent jadis les lieux où Rome devait s'élever, s'adresse à Enée au moment de sa fuite, et lui annonce la victoire définitive des Troyens sur le sol de Laurente, et la gloire future de Rome. Le poète parle ensuite des prodiges récents, prédits jadis par les autres Sibylles, et prie Apollon de détruire désormais tous les présages funestes. Apollon s'étant montré favorable, il décrit la vie heureuse que mèneront les paysans. Enfin, après un retour sur lui-même et sur les rigueurs de Némésis, il revient au fils de Messala, à qui il souhaite un triomphe dont son père puisse être témoin.

1. — *Tua templa :* il s'agit du temple qu'Auguste venait de faire bâtir sur le Palatin (726/28), et où fut chanté le *Carmen sæculare* d'Horace. Apollon étant le dieu de toutes les espèces de divinations (cf. inf. les v. 11-15), les oracles des Sibylles lui étaient aussi consacrés. On avait donc pratiqué dans le piédestal de sa statue deux compartiments, où étaient enfermés dans des coffres d'or ceux des livres Sibyllins qu'Auguste avait conservés, après avoir brûlé les autres. La garde de ces livres était attribuée à un collège de quinze prêtres qui se recrutaient par cooptation. Quant à la statue elle-même, c'était l'Apollon Citharède, que Scopas avait sculpté pour Rhamnonte, type particulier, dont nous avons probablement une réplique dans le marbre bien connu du Vatican, qu'on appelle l'Apollon Musagète : le dieu est représenté vêtu d'une longue robe (cf. inf., v. 7-8), et couronné de laurier (v. 5) ; il s'avance, l'air inspiré, en

jouant de la cithare, *cum cithara carminibusque.* Sur Apollon et son temple, voir Properce, II, XXXI.

4. — *Ad laudes flectere verba meas :* le sens de cette expression sera parfaitement clair, si l'on considère les v. 3-4 comme le développement de *cum cithara carminibusque ;* le v. 3 développe *cithara,* et le suivant *carminibus* ; par conséquent *verba* se rapporte à Apollon : le poète prie le dieu d'accompagner par ses chants l'éloge qu'il va faire *(laudes meas)* du nouveau prêtre. L'idée ou l'expression laisse peut-être à désirer : il n'y a pas lieu cependant de changer *meas* en *mea* comme a fait Lachmann, suivi par L. Müller, ni de changer *te* en *me,* comme Bæhrens, qui adopte en outre la leçon *tuas* Itali, insuffisamment autorisée ; Haupt écrit *novas* ; toutes ces modifications ont pour but de rapporter *verba* au poète, ce qui ne s'impose pas du tout.

5. — *Ipse,* en personne.

7. — *Nitidus pulcherque* est développé par ce qui suit. Comme le dieu est habillé, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le poète suppose qu'à l'imitation des prêtres et des fidèles, il se pare les jours de grandes fêtes, et prend une robe plus belle, *sepositam,* réservée pour les grands jours. — *Pecte comas :* cf. II, III, 12 et la note.

9. — *Qualem* se rattache à *nitidus pulcherque veni.*

11. — *Deditus* Itali, *debitus* MSS ; *tibi deditus* équivaut pour le sens général à *per te* (v. 13) et à *te duce* (v. 15). Le poète rappelle ici (cf. I, VIII, 3-4) les trois procédés de divination les plus employés de son temps : par les oiseaux, par les sorts (cf. I, III, 11 et la note), par les entrailles ; il y ajoute les prédictions sibyllines, puisque c'est là son principal sujet. C'est donc à tort que Heyne prend *sortes* dans le sens d'oracle : ce mot ne peut avoir ici un autre sens que dans l'élégie citée plus haut.

14. — *Lubrica,* incertaines, jusqu'au moment ou *deus signavit notis.*

15. — *Sibylla,* la Sibylle de Cumes : on connaît l'anecdote de la vieille femme (la Sibylle elle-même, dit-on) apportant à Tarquin l'Ancien neuf livres de prophéties, réduits successivement à six, puis à trois, et acceptés enfin par le roi. Quelle que fût l'origine des livres sibyllins conservés à Rome sous la république, ils furent brûlés avec le

Capitole dans la guerre de Sylla, et remplacés par d'autres, qu'on rassembla de toutes les parties de l'empire romain. Les premiers peut-être, les derniers sûrement étaient écrits en hexamètres, *senis pedibus*. C'est parmi ceux-ci qu'Auguste avait fait un choix pour les enfermer dans le piédestal de la statue d'Apollon.

18. — *Doce :* ce n'était pas le tout de garder les livres Sibyllins : il fallait encore les interpréter ; et pour cela l'inspiration divine n'eût pas été superflue, si les réponses des prêtres n'avaient pas été dictées d'avance par les évènements, dans les cas toujours graves où on les consultait.

19. — *Hæc :* Tibulle identifie ici, avec d'autres auteurs, deux Sibylles que les érudits distinguaient généralement dans l'antiquité, la Sibylle de Cumes et la Sibylle Erythrée. C'est à la Sibylle Erythrée que Denys d'Halicarnasse attribue le conseil donné à Enée de faire voile vers l'Occident, et la prédiction des tables mangées qui doivent marquer la fin de ses voyages. La confusion vient sans doute de ce que la Sibylle Erythrée, ainsi nommée de la ville d'Erythres, en Ionie, fut aussi appelée *Cumana,* de la ville de Cyme, en Eolie ; mais les traditions relatives à la Sibylle de Cumes sont beaucoup moins anciennes que celles qui ont trait à la Sibylle Erythrée, et Virgile, aussi bien que Tibulle, la recule singulièrement en la faisant contemporaine d'Enée.

20. — *Lares :* les anciens confondaient déjà les Lares, dieux du foyer, avec les Pénates, dieux du pays. Il est d'ailleurs assez malaisé de les distinguer ; mais Enée est toujours représenté avec ses Pénates. — A quel moment se fit cette prédiction? Ce ne fut pas sans doute au moment où il s'embarqua, car la Sibylle Erythrée habitait bien l'Ionie, mais non la Troade ; de plus *vehis* au v. 40 serait bien impropre, si le voyage n'était pas déjà commencé ; enfin et surtout il y aurait contradiction avec les v. 21-22, qui impliquent nécessairement l'ignorance des prédictions de la Sibylle. Enée reçut donc ces prédictions à Erythres même, quelque temps après avoir quitté la Troade.

22. — *Deos,* les temples des dieux ou leurs statues.

23. — Ici s'intercale une longue parenthèse, où le poète, avant de reproduire les prophéties de la Sibylle sur la fon-

dation de Rome, décrit longuement l'état primitif des lieux où Rome s'élèvera. C'est là un lieu commun dont on rapproche aisément Virgile, *En.*, VIII, 357; Properce, IV, 1; Ovide, *Fastes*, I, 509. On ne peut pas dire que cette digression soit absolument étrangère au sujet, mais elle s'introduit mal à propos tout au milieu d'un développement. Le v. 39 devait suivre naturellement le v. 20, et déjà 21-22 interrompent la suite des idées; que dire de 23-38? Il y a lieu de se demander si le morceau n'est pas rapporté. — *Consorti*, c'est-à-dire *regni socio*, plutôt *que fratri*. — *Formaverat* MSS, *firmaverat* Itali (L. Müller et Haupt).

25. — *Palatia*, le Palatin; *Jovis arce*, le Capitole.

27. — *Lacte madens*: cf. I, 1, 36.

29. — *Vagi*, parce qu'il changeait de pâturages avec les saisons. — *Silvestri deo*, Silvain, naturellement associé à Pan et à Palès, et non pas les dieux des forêts en général.

31. — Les v. 31-32 paraissent suspects.

33. — Le Vélabre, quartier de Rome situé au pied de l'Aventin, entre le Capitole et le Palatin, était autrefois une plaine marécageuse inondée par les débordements du Tibre; elle fut asséchée sous les rois quand on construisit les égoûts. — *Pulsa*, sous-entendu *remis*.

35. — *Diti* Itali, *ditis* MSS; *diti* est préférable pour la syntaxe, mais il faut lui donner le même sens que s'il y avait *ditis*. — *Juvenem* est le même que *magistro*.

39. — La parenthèse fermée, nous trouvons enfin la prédiction de la Sibylle, morceau célèbre. — *Frater Amoris*, comme fils de Vénus. — *Troica sacra*, les Pénates de Troie.

43. — *Veneranda*, épithète naturelle des fleuves comme de leurs dieux; c'est bien inutilement que L. Müller corrige en *venerande*. — *Numici*, le Numicius, plutôt que le Numicus. — *Miserit*, expression hardie qui se justifie aisément: Enée ayant été rangé parmi les dieux indigètes après s'être noyé, dit-on, dans le fleuve, c'est en quelque sorte l'eau du fleuve qui a fait de lui un dieu; ou bien encore, du sein du fleuve, il est monté directement au ciel.

45. — *Super fessas puppes*, présage de la victoire qu'il remportera sur terre. — *Tandem*, à cause des défaites que les Grecs leur ont infligées, et des épreuves qu'ils ont subies avant d'aborder en Italie.

47. — Il ne peut être question ici que de l'incendie du

camp même des Rutules, quoique Virgile n'en parle pas : l'expression serait trop singulière, si elle désignait les torches avec lesquelles les Rutules faillirent une fois incendier la flotte troyenne ; et d'ailleurs la Sibylle parle ici de la victoire des Troyens, et non de leurs épreuves. — *Necem,* car il fut tué par Enée ; Virgile n'a fait que reproduire une légende connue.

49. — Il est difficile de savoir exactement ce que le poète entend par *Laurens castrum*. C'est apparemment le premier camp qu'Enée fortifia en débarquant sur le rivage Laurentin, par conséquent la première demeure des Troyens sur le sol italien ; la seconde sera Lavinium, et la troisième Albe la Longue. C'est probablement ce *Laurens castrum*, appelé aussi *Troja nova*, que Virgile appelle au livre X *Laurentia castra*. Quant à *Laurentum*, c'est une ville latine qui n'a aucun titre à figurer ici.

52. — *Ilia,* ou *Rhea Silvia,* vestale, fille de Numitor, séduite par Mars et mère de Romulus.

53. — *Vittasque jacentes,* peut-être parce qu'elles sont un insigne de virginité ; mais comme il est peu probable qu'Ilia ait ôté volontairement ses bandelettes, dans le dessein de céder à Mars, on doit supposer plutôt qu'elle les a perdues en voulant résister au dieu. — *Relicta* ne veut pas dire nécessairement que Mars ait oublié ses armes en s'en allant ; mais simplement qu'il les déposa au bord du fleuve, parce qu'elles l'auraient apparemment gêné.

57. — *Tuum nomen* pour *tu* ; *fatale*, désigné par les destins. Cf. *En.*, VI, 51 : *Tu regere imperio populos, Romane, memento.* — *Qua sua... Ceres*, partout où l'on cultive la terre, expression développée par le distique suivant qui signifie exactement : du levant au couchant.

60. — *Amnis,* le fleuve Océan, qui entoure la terre, dans la géographie homérique.

61. — *Se mirabitur,* en se voyant renaître ainsi après sa ruine. — *Vos,* Enée et ses compagnons.

63. — *Sic,* suivant la formule (cf. I, IV, 1) : aussi vrai que je ne mens pas, aussi vrai puissé-je... — *Innoxia :* cf. *inulta,* I, VI, 48. Manger du laurier donnait, paraît-il, des songes prophétiques, mais à la condition qu'Apollon fût favorable, faute de quoi cela pouvait devenir nuisible ; c'était une nourriture à l'usage des Sibylles seulement ;

c'est donc comme si elle disait : puissé-je toujours prédire l'avenir. — *Virginitas,* autre attribut des Sibylles.

66. — *Jactavit comas fusas ante caput,* pour *jactavit caput,* signe d'inspiration prophétique. — Il semble qu'après ce vers il y ait une lacune, et l'on peut se demander si le passage suivant n'est pas, lui aussi, rapporté (Bæhrens dit interpolé). Toujours est-il que les idées se suivent mal. Il y a plus : les v. 67-70 forment un sujet (ou un complément) dont on ne voit pas le verbe ; les uns les rattachent à *quid canat illa doce* (v. 18), ce qui est vraiment un peu fort ; les autres, et c'est ce qu'il y a de plus simple, les rattachent à *Hæc fuerunt olim* (v. 79), mettant les v. 71-78 entre parenthèses : mais quelle parenthèse encore ! Si par hasard nous avions ici l'œuvre intacte de Tibulle, il s'en faudrait singulièrement qu'il y eût mis la dernière main.

67-70. — Les anciens connaissaient dix Sibylles. Nous le savons en particulier par Lactance (*de Falsa relig.*, I, 6), qui les énumère d'après Varron. Il est néanmoins fort difficile de les distinguer. La Sibylle de Cumes, que Pausanias (X, 12) appelle Demo, est appelée par Lactance, d'après Varron, Amalthée, Hérophile, et Démophile. Nous voyons qu'ici Tibulle fait d'Amalthée et d'Hérophile deux Sibylles également distinctes de celle de Cumes. Pausanias aussi nous fait connaître Hérophile, née à Marpesse ou Marmesse en Troade : il faut se garder de la confondre avec la Sibylle Erythrée, identifiée à tort par Tibulle avec la Sibylle de Cumes. — Phyto est le nom de la Sibylle de Samos. — La Sibylle de Tibur s'appelait Albunée ; elle est désignée ici par les mots *Tiburs Aniena,* qui sont en réalité deux adjectifs. On ne connaît que par Tibulle l'anecdote rapportée ici, mais elle se lie évidemment à ce que raconte Lactance d'une image de la Sibylle, trouvée dans l'Anio, tenant dans les mains un livre d'oracles, qui fut placé par ordre du sénat dans le Capitole. — *Phyto* Huschke, *Graia* Lachmann, *Phœbo grata* MSS ; *Aniena... Tiburs* Itali, *Albana Tiberis* MSS.

71. — Les prédictions attribuées par Tibulle à toutes ces Sibylles concernent des prodiges récents, réels sans doute en partie, mais singulièrement exagérés déjà, sinon inventés, par la crédulité populaire et la superstition romaine. Ces prodiges, dont quelques-uns n'ont rien de

prodigieux, avaient coïncidé avec les guerres civiles et particulièrement avec la mort de César ; aussi des choses qui en d'autres temps auraient passé inaperçues avaient été prises pour des menaces du ciel et des présages sinistres. Outre Lucain et Pétrone, qui n'en sont plus contemporains, Virgile et Ovide se sont étendus complaisamment sur ces prodiges (cf. *Géorg.*, I, 465 et sqq., et *Métam.*, XV, 782 et sqq.). — *Hæ* Itali ; *hæc* MSS (L. Müller), qu'on prend pour un archaïsme, mais qui semble bien être une faute, due au voisinage de *mala signa*, ou de *hæc* aux v. 65 et 77.

72. — Construisez *utque multus.*

73. — Comme il s'agit de faits passés, le poète, au lieu de continuer l'énoncé de la prédiction, énumère les faits eux-mêmes tels qu'ils ont eu lieu. — *Lucos præcinuisse : vox,* dit Virgile, *per lucos exaudita*. Nous ne pensons pas que *præcinuisse* puisse se rapporter aussi à *tubas* et *arma,* à qui *audita* doit suffire.

75. — Les ouvrages d'astronomie nous apprennent qu'il y eut cette année-là (l'année de la mort de César) une éclipse partielle de soleil ; mais elle dut passer inaperçue, comme la plupart des éclipses partielles, et ce n'est pas de cela que parle Tibulle, non plus que Virgile ; ils parlent seulement du temps qui resta couvert d'une façon continue, si bien qu'on vit à peine le soleil de l'année. — *Jungere pallentes equos*, poétique pour *pallescere.*

77. — *Tepentes* constitue une hyperbole un peu forte. — *Vocales,* doués d'une voix humaine. — L. Müller intervertit 75-76 et 77-78 ; Heyne l'avait déjà proposé, pour rattacher 77 à *ferunt* ; mais ce n'est pas absolument indispensable.

79. — *Fuerunt* Itali, *fuerint* Itali, acceptable aussi, *fuerant* MSS. — *Merge sub æquoribus :* c'était l'usage de jeter dans la mer les objets qui présentaient de funestes présages, *prodigia,* par exemple les statues qui pleuraient (?).

83. — *Ubi* a été longtemps remplacé par *io*, conjecture de Heinsius ; mais *ubi* peut signifier *puisque.*

87. — *Sua :* la fête de Palès est naturellement la fête des bergers. Les Palilies se célébraient au milieu d'avril. — *A stabulis tunc,* sans doute parce qu'elles sont moins bien gardées quand on est occupé à boire.

89-90. — C'était certainement un des rites de la fête, car d'autres auteurs en parlent.

95. — *Operata deo,* ayant fait un sacrifice (cf. II, I, 9 et II, III, 36).

98. — *Vincta* s'accorde par hypallage avec *umbracula,* au lieu de s'accorder avec *veste*; *sertis,* sans doute des branches garnies de feuilles et de fleurs, à moins qu'il ne faille entendre *vincta sertis* : où il y a des guirlandes attachées. — *Ipse* MSS, inutilement corrigé en *ante*, par la plupart des éditeurs (L. Müller, Haupt) : la coupe *aussi* est ornée de guirlandes. C'est même la seule circonstance qui puisse expliquer que ce détail soit placé avant le distique suivant.

101. — Cf. I, X, 53 et la note.

104. — *Mente fuisse mala,* qu'il était fou.

105. — S'il n'y a pas ici une lacune, il y a tout au moins une transition un peu brusque. — *Pace tua,* car l'arc et les flèches sont les attributs d'Apollon, avant d'être ceux de l'Amour.

109. — Retour charmant du poète sur lui-même, amené par les généralités qui précèdent, et que le poète enchaînera habilement avec le souvenir de Messalinus, par où le poème doit naturellement se terminer. — *Cum juvat* MSS; il est inutile de changer *cum* en *tam,* même si l'on ne met pas un point après *præcipue,* ainsi que fait Haupt.

116. — *Oppida victa :* on portait dans le cortège triomphal des statues sur lesquelles étaient inscrits les noms des villes prises. Messalinus triompha en effet après sa victoire sur les Dalmates.

119. — *Pia spectacula,* le spectacle de son amour paternel.

121. — *Sic,* suivant la formule : cf. sup., v. 63, et pass.

VI

LE poète, dédaigné par Némésis, ayant vu un de ses amis partir pour la guerre, affiche la prétention d'en faire autant; mais il reconnaît bientôt qu'il n'en aurait pas le courage, car il espère toujours que

Némésis sera plus traitable : suit un lieu commun sur l'Espérance. Il conjure alors Némésis au nom des Mânes de sa sœur, qui venait de mourir prématurément en tombant d'une fenêtre. Mais il n'insiste pas, ne voulant pas la faire pleurer ; car au fond elle est bonne : la seule coupable, c'est l'entremetteuse Phryné, que le poète maudit.

1. — Il s'agit apparemment du poète Emilius Macer, natif de Vérone, auteur de divers poèmes didactiques, *Orthogonia, Theriaca, de Herbis*. Le poème que nous possédons sur ce dernier sujet est attribué à un autre Macer.

2. — *Sit comes*, et plus loin *ad latus ire volet* : ce ne peut guère être que comme compagnon d'armes. *Sit*, faut-il qu'il soit ? et par conséquent, sera-t-il ? Le subjonctif a ici à peu près le même sens que le futur employé deux vers plus loin.

5. — *Ure*, au sens figuré sans doute, mais avec allusion au sens propre, qui indique le tourment qu'on infligeait aux esclaves. — *Erronem*, déserteur. L'Amour ne pouvant évidemment pas suivre Macer, il ne lui reste qu'à l'obliger à revenir ; autrement, si la guerre met à l'abri de l'Amour, Tibulle se fera soldat.

7. — *Hic*, moi. — *Ipse levem*, etc. : il se résignera à tous les inconvénients du métier militaire, pour se dérober aux tourments de l'amour. — *Levem*, agile, rapide, épithète quelconque, à laquelle Dissen consacre une page entière !

11. — Cf. I, v, 6.

19. — *Vitam fovet*, non pas charme ma vie, mais simplement me fait continuer à vivre, par opposition à *leto*.

23-24. — Ces deux vers sont bien plats, au sens où tout le monde les prend, le second surtout, qui est une pure cheville, si l'on croit qu'il est question de l'espoir conçu par l'oiseleur ou le pêcheur. Mais ne pourrait-on entendre ici l'espoir des oiseaux et des poissons, qui sont pris au piège, et par suite trompés dans leur espérance, comme Tibulle lui-même, lorsqu'il compte sur un lendemain meilleur ? En ce sens, les deux vers seraient beaucoup plus acceptables, et se rattacheraient parfaitement à l'idée générale. *Captat* ne signifierait plus *chercher à prendre*, au sens propre, mais bien *séduire*, au sens figuré, et le second vers deviendrait nécessaire, ou du moins fort utile, pour expliquer *captat*,

en développant *arundine*, à défaut de *laqueo*. Si l'on n'accepte pas ce sens, il faudra se résigner à regarder le distique comme interpolé.

25-26. — Cf. I, VII, 41-42. — *Inter opus :* on faisait travailler les esclaves avec des fers aux pieds.

29. — *Immatura ossa,* expression claire, malgré la hardiesse de l'hypallage. — *Sic,* formule connue, déjà rencontrée plusieurs fois : *sic quiescat, ut parces.* — *Tenera humo,* modification de la formule *sit terra levis.* Nous avons remarqué ailleurs l'abus que fait Tibulle de l'adjectif *tener.*

33. — Ce sera pour lui un asile, au sens antique du mot. — *Sedebo :* c'était la posture des suppliants. — *Et mea...*, vers plein de charme et d'émotion.

35. — *Clientem,* puisqu'il se mettra sous sa protection. — *Ut,* adverbe : comme si elle parlait ; elle parle pour ainsi dire par la bouche de Tibulle. — *Lenta,* insensible, sens qui paraît en contradiction avec le sens de *flexible*, mais qui se rattache à l'idée de paresse.

39. — *Qualis :* cf. I, X, 37 et la note. Il y a ici un motif particulier pour qu'elle se montre dans cet état : il s'agit de punir Némésis de sa cruauté, en lui donnant *mala somnia.*

41. — Discrétion délicate et touchante, témoignage d'un cœur bien épris, comme toute la fin de ce morceau, où Tibulle attribue complaisamment à Phryné seule des actes et des propos dont la responsabilité remonte apparemment à Némésis. — A remarquer la quantité de *desino*, traité ici comme *nescio*, I, V, 75.

45. — *Necat* Itali, *vetat* Mss.

50. — *Minas,* un danger menaçant, par exemple une surprise de la part de celui de qui elle dépend, ou simplement un mauvais présage prétendu.

51. — *Perdita :* nous disons dans le même sens *éperdu.* — *Quot modis :* cf. I, IX, 64.

53. — *Diras,* au sens propre *Furies*, au fig. *imprécations.* — *Moverit,* sous-entendu *si*, *vivas* ayant le sens du conditionnel. — *Quotacumque,* avec le sens de *quantulacumque* : si petite que soit la partie qui...

LIVRE TROISIÈME

I

LYGDAMUS envoie un cadeau à Néère aux calendes de Mars, comme c'est l'usage ; ce cadeau n'est autre que la présente pièce de vers, luxueusement enveloppée.

1-2. — C'est sans doute parce que les calendes de Mars avaient autrefois commencé l'année que les Romains avaient pris l'habitude de faire des cadeaux aux femmes ce jour-là : la coutume des étrennes au premier de l'an remonte à une très haute antiquité. Lorsque l'année commença aux calendes de janvier, les étrennes furent transportées à ce jour, mais l'habitude de faire des cadeaux au 1er Mars se maintint, d'autant plus que le 1er Mars était le jour des *Matronalia*, célébrées en l'honneur de Mars par les dames romaines.

3. — *Pompa,* avec le sens familier du français *procession* ou *défilé ; certa,* sans doute avec le sens de *facta die certo.*

8. — *Ut digna est,* puisqu'elle est belle ; mais la maxime est contestable, car rien n'empêche qu'on soit à la fois belle et avare.

9. — *Libellum :* le rouleau de papier sur lequel le poète écrivait ces vers, devait être enveloppé, une fois roulé, d'une feuille de parchemin, *membrana,* teinte en jaune, et préalablement polie avec la pierre ponce, qui en faisait disparaître le duvet, *comas* ; c'est probablement au bord supérieur et extérieur de cette feuille de parchemin, plutôt qu'au bord du papier lui-même, que le poète demande que son nom soit inscrit. — *Pumex* Itali, *pumicet* MSS, conservé par Lachmann et Haupt, qui lui donnent pour sujet ainsi qu'à *tondeat* et *prætexat, puer* (pour *meum*) au v. 12.

11. — *Prætexat* a pour sujet *littera.* — *Meum* Itali, *tuum* MSS, d'où Muret avait induit que les v. 7-14 devaient être mis dans la bouche des Muses ; mais il fallait alors corriger *meis* au v. 8 en *tuis*.

13. — *Cornua,* les extrémités extérieures ou boutons du cylindre autour duquel se roulait le papier. *Inter geminas frontes* n'est pas expliqué, à moins qu'on ne prenne *cornua* pour le cylindre lui-même, et *frontes* pour *oras*, les deux bords, ce qui est peu naturel. Heyne propose *geminæ* pour *geminas,* mais reconnaît que la construction est difficile à accepter.

15. — *Per vos,* syntaxe bien connue, ce qui n'a pas empêché Valatour de prendre *vos* pour le régime de *per* ! La formule est d'ailleurs bien ambitieuse, pour aboutir simplement à *Ite domum.* — *Castaliam umbram,* l'ombre des bois qui entourent Castalie ; *Pierios lacus,* les diverses sources consacrées aux Muses.

18. — *Sicut erit* est expliqué par ce qui suit : il faut le lui porter tout neuf, avant qu'aucune main l'ait terni. Le poète a l'air de dire aux Muses : prenez garde de le salir !

19. — *Si est* pour *utrum sit.* Lygdamus considère ici trois degrés possibles dans l'affection de Néère : c'est bien subtil.

23. — Le sens de *frater*, et plus loin *soror* (v. 26), est subordonné à celui de *vir*, et plus loin *conjux*. Si *vir* et *conjux* signifient *amant* et *maîtresse*, *frater* et *soror* signifieront *ami* et *amie*, mais cela est peu naturel. Il semble d'ailleurs, d'après les élégies suivantes (cf. en particulier II, 14), qu'il s'agisse d'un mariage véritable, apparemment d'un de ces mariages inférieurs comme les autorisait la loi romaine : *frater* et *soror* signifieront donc *amant* et *maîtresse*. Le poète offre à Néère d'être à son choix sa maîtresse ou sa femme, mais il préfère qu'elle soit sa femme. *Quondam* désigne naturellement l'avenir, car *vir* correspond à *conjux*, et *conjux* est toujours exprimé avec une idée d'avenir. Quant à *casta,* ce mot a comme on sait un sens tout relatif (cf. I, VI, 67).

28. — *Pallida Ditis aqua* peut désigner le Léthé, dont les eaux procuraient l'oubli ; mais il est plus probable que le poète veut dire simplement : j'aurai cet espoir jusqu'à la mort.

II

Le poète pleure le départ de Néère, et déclare qu'il va mourir ; il décrit longuement les funérailles que doivent lui faire Néère et sa mère.

2. — *Ferreus :* cf. I, II, 65 ; I, X, 2 ; II, III, 2.

4. — *Conjuge* doit prendre ici le sens d'amante, l'idée étant générale.

6. — *Corda,* sous-entendu *mea,* sans doute, la proposition particulière étant préférable à la proposition générale ; il n'y a donc pas lieu de sous-entendre nécessairement *etiam* ou *etsi* devant *fortia.*

14. — *Genero, viro,* à cause du mariage espéré par le poète.

15. — On ne saisit pas bien la différence qu'il peut y avoir entre *præfatæ Manes* et *precatæ animam.* Les MSS ont *rogatæ.* Tout ce passage est bien long et bien peu ému, pour un homme qui meurt de douleur ; mais il nous présente les détails les plus précis que nous ayons sur les rites des funérailles.

20. — *Fundere* pour *perfundere :* cf. I, VII, 50.

24. — *Arabes :* l'Arabie produisait des parfums, et surtout de l'encens (cf. II, II, 4 et IV, II, 18) ; la Panchaïe est une partie de l'Arabie ; l'Assyrie est pour la Syrie (cf. I, III, 7). C'est d'ailleurs beaucoup trop de noms propres. — *Pinguis* Itali, *dives* MSS (Haupt).

28. — *Celebri fronte,* la face du monument devant laquelle on passe, les tombeaux étant élevés en bordure des voies publiques.

30. — *Perire,* hellénisme pour *pereundi.* — Que Néère vienne pleurer la mort de Lygdamus, cela se peut ; mais qui donc gravera sur sa tombe que c'est Néère qui l'a fait mourir ? Sera-ce Néère elle-même ??

III

CETTE élégie a le même sujet que la précédente. Le poète ne peut se consoler du départ de Néère ; il ne souhaitait qu'une chose, vivre avec elle ; si elle ne revient pas, il n'a plus qu'à mourir.

2 — *Blandaque cum multa :* L. Müller a interverti les épithètes, sans doute par erreur.

3-6. — Périphrase oratoire et emphatique, trop longue en outre, et qui alourdit la phrase, car elle dépend d'une proposition déjà subordonnée à l'interrogation du début ; la suite de la phrase aggrave encore ce défaut, et l'ensemble est très mal équilibré, si le détail est parfois heureux.

8. — Image gracieuse : il voulait mourir en laissant tomber son front appesanti sur le sein de sa maîtresse.

9. — *Permenso* MSS, corrigé inutilement en *præmensæ* Itali. — Le Léthé, pour le Styx.

11. — Les dix premiers vers ne faisant qu'une phrase, il semblerait que *Nam grave quid prodest* dût reprendre l'interrogation du début ; il n'en est rien : *nam* explique seulement *non ut...*, *sed ut...*, avec répétition de choses déjà dites. — *Divitis auri,* expression rencontrée deux fois dans Tibulle : I, IX, 31 et I, X, 7.

13-14. — Marbres célèbres dans l'antiquité, et qu'on trouvait à Synnade en Phrygie, au cap Ténare en Laconie, à Caryste en Eubée ; le premier était blanc, le second noir, le troisième vert.

15. — Les atriums les plus luxueux étaient à cette époque ornés d'un bouquet d'arbres au centre, dans l'impluvium.

17. — Le nom de mer Erythrée, ainsi que celui de mer Rouge (cf. II, II, 15-16 et la note, et II, IV, 30), s'appliquait, non pas seulement à la mer des Indes, mais à toutes les eaux qui baignent la péninsule Arabique, et particulièrement au golfe Persique, où l'on pêchait les huîtres perlières.

19. — *In illis invidia est :* elles excitent l'envie, et par suite ne sont pas désirables.

21. — *Curæque* pour *curis.* — *Tempora,* les conditions.

24. — *Munera,* les richesses et non les présents.

25. — *Niveam :* on dit ordinairement *candidam*, qui est suffisant.

28. — *Non meus,* c'est-à-dire *non propitius.*

33. — Le poète invoque à la fois Junon et Vénus, en tant qu'elles président l'une et l'autre au mariage, parce qu'il désirait épouser Néère.

36. — *Neunt,* archaïsme pour *nent*, corrigé par Heinsius en *canunt*, sans nécessité.

37. — *Vastos,* désolés (cf. III, IV, 85). — *Ditis* Itali, *dives* MSS (Haupt). Le distique est pénible ; mais on peut prendre *in ignava aqua* pour le complément de *luridus*, et il n'y a pas lieu de changer *in* en *ab* (L. Müller), ni en *et* (Itali).

IV

CE poème médiocre, mal composé et surchargé de développements inutiles, que ne rachètent pas quelques détails heureux, est consacré à la narration d'un songe : le poète a vu paraître Apollon, qui lui a prédit l'infidélité prochaine de Néère, tout en lui laissant encore l'espoir de la fléchir.

1. — *Mihi somnia* MSS, *insomnia* Itali (L. Müller). — *Hesterna* MSS, *extrema* Itali (L. Müller). Sans doute *nocte* n'est pas tout à fait exact, puisque le jour est déjà commencé quand vient le songe (v. 21-22), mais en somme *extrema* n'y change pas grand'chose ; et comme nous disons fort bien : cette *nuit,* dans des circonstances pareilles, il n'y a pas nécessité à corriger *hesterna.*

3. — *Vanum* Ebor., *vani* Amb., Vat. (Haupt) ; mais *vani* ne se rapporte à rien ; Bæhrens écrit *vanis* pour *ad vanos,* peu intelligible. — *In nobis* Guyet, *in votis* MSS ; beaucoup

d'autres corrections ont été proposées, mais présentent un sens moins satisfaisant (*in vanis* Haupt, d'après Muret).

6. — *Tuscis :* la science des haruspices était d'origine étrusque ; mais pourquoi cette divination plutôt qu'une autre, ou pourquoi celle-là seule ?

9. — *At* Itali, *et* MSS, suivis par Haupt, L. Müller et d'autres, qui mettent un point d'interrogation après *sale*. Nous aimons mieux voir dans ce distique une constatation, qui ébranle l'incrédulité affichée par le poète. — *Natum in curas* Itali, *natum maturas* MSS ; d'autres mss. donnent d'autres corrections : *vanum ventura*, *vanum metuens.* — *Farre et sale*, c'est-à-dire *mola salsa* (cf. I, V, 14) ; *saliente,* qui saute en pétillant, ce qui était d'un bon augure.

11. — *Monenti* Itali, *moneri* MSS. Les éditeurs modernes ont adopté la leçon des MSS, dont le sens est, à vrai dire, parfaitement clair : soit que les hommes tiennent à savoir la vérité (par exemple en consultant les dieux), soient qu'ils aiment mieux s'en rapporter aux songes menteurs. Malheureusement il n'y a aucun rapport entre cette idée et celle qui suit ; il y a presque contradiction, car le poète, après avoir répété que les songes sont faux, ne peut pas demander à Lucine de détourner l'effet du sien. Cette interprétation est donc inacceptable. Or il est évident que *sive illi*... et le vers suivant développent et expliquent *utcumque est*. Laissons de côté le développement, et pour savoir quel doit être le sens de *utcumque est*, considérons la suite des idées. Le poète a eu, dit-il, un songe effrayant ; pour n'en être pas terrifié, il essaye, par fiction toujours, de se persuader à lui-même que les songes sont faux ; mais à peine l'a-t-il affirmé qu'il constate que cependant *(at,* plutôt que *et)* les hommes y croient, puisqu'ils ont des cérémonies spéciales pour en détourner l'effet. Que faut-il donc penser ? Le poète n'a pu se convaincre lui-même, sans quoi l'élégie tout entière serait supprimée ; il a toujours peur ; il envisage donc la double hypothèse : *utcumque est*, qu'ils soient vrais ou faux, et comme il se peut qu'ils soient vrais, il prie Lucine de rendre sa terreur inutile. Ainsi l'expression qui développe *utcumque est* ne peut avoir d'autre sens que celui-ci : que les songes soient vrais ou faux, sens impossible avec *moneri*, mais acceptable avec *monenti*. Pour cela il ne faut pas, comme fait Heyne, rapporter *monenti* à l'ha-

ruspice : outre que *viris* est au pluriel, le sens serait le même qu'avec *moneri*, et la correction parfaitement inutile. Il faut rapporter *vera monenti* à *somno*, qui a ainsi deux épithètes, sur lesquelles portent expressément les conjonctions *sive...*, *sive...* : soit que les hommes *(illi)* veuillent croire au songe véridique, soit qu'ils veuillent croire au songe menteur, c'est-à-dire soit que les songes, auxquels les hommes veulent croire (v. 9-10) disent la vérité, soit qu'ils mentent. Il est véritable qu'avec ce sens la syntaxe n'est pas parfaitement naturelle, mais du moins la logique est satisfaite. *Mendaci* particulièrement prend un sens hypothétique, sans lequel l'élégie ne pourrait pas continuer.

13. — Lucine est ici Diane ou Hécate, qu'on invoquait pour détourner les songes — L. Müller corrige *timores* en *tremores* à cause de *prætimuisse* : le scrupule est-il bien fondé, à propos de vers aussi médiocres ?

15-16. — Cf. I, II, 81-84 et III, 51-52.

17. — Le char du Soleil avait toujours quatre chevaux ; ceux de l'Aurore ou de la Nuit, plus souvent deux que quatre. — *Mundum*, le ciel ; *amne*, le fleuve Océan (cf. II, V, 60).

21. — *Summo ab ortu* MSS, *summa ab Œta* Markland (L. Müller, Haupt) ; mais à quoi bon cette correction ? Si *summa unda* signifie la surface de l'eau, *summus ortus* peut apparemment signifier le lever du soleil à l'horizon, et *prospicere* ne signifie pas nécessairement voir de haut.

26. — *Heroum nec tulit ulla domus* Lachmann, *humanum nec videt illud opus* MSS (Haupt), leçon qui n'a pas de sens. Heyne conjecturait *humanum nec fuit illud opus*, en remplaçant *illo* par *vidit* au vers précédent, et cette conjecture est plus voisine du texte des MSS. Bæhrens écrit *humanum nec tulit ille decus*. Mais toute cette description d'Apollon est si déplacée et si fastidieuse, que c'est assurément perdre son temps que de chercher à en corriger les fausses leçons.

28. — *Myrtea coma* ; comme la chevelure du dieu est couronnée de laurier (v. 23), elle n'est donc pas couronnée de myrte, et *myrtea* veut dire ici de couleur foncée, brune par conséquent ; ce n'est pas la couleur ordinaire des cheveux d'Apollon, mais on en trouve des exemples.

29. — *Luna*, Diane, et non pas la lune.

31. — *Deducta*, conduite et accompagnée, suivant l'usage, par le cortège nuptial.

35. — *Palla*, la robe longue que nous avons déjà vue, II, v, 8. — Le vers suivant est stupéfiant !

37. — *Fulgens testudine et auro*, c'est-à-dire apparemment faite d'écaille et incrustée d'or, ou même avec des cordes d'or, malgré l'invraisemblance de la fiction : n'oublions pas que c'est un rêve, et que le poète n'y regarde pas de si près. Cf. IV, II, 22 : on sait que c'est avec l'écaille d'une tortue que Mercure fit la première lyre (voir l'hymne à Hermès).

40. — *Felices* : on se demande pourquoi ! Le sens du mot est d'ailleurs sujet à discussion.

42. — *Tristi dulcia* MSS, corrigé presque partout en *dulci tristia*, d'après Broukhusius, ce qui est exactement la même chose : les encouragements d'Apollon suffisent parfaitement à justifier *dulcia*.

43. — *Casto*, avec le sens de *sancto*, *sacro*, *pio*, épithètes ordinaires des poètes, prêtres d'Apollon et des Muses.

50. — Pure répétition, avec une différence de mode qui ne s'explique guère.

56. — *Vanum*, abusé, par hypallage pour *vanis*; *nocturnis* pour *noctu*.

58. — C'est pour en venir là que toute cette machine a été mise en mouvement !

60. — *Casta*, peut-être parce que le poète est *castus*, mais plutôt parce qu'elle serait alors femme légitime. — *Nupta* équivaut à *se nuptam esse*, ce qui n'empêche pas *domo* d'être le régime de *gaudet*.

61. — *Fidum nomen* pour *fida* : cet emploi de *nomen* pour désigner la personne même n'est pas très rare, même en prose, mais il est ordinairement construit avec un génitif ou un pronom, plutôt qu'en apposition. — *Si qua*, c'est-à-dire *quæcumque*.

64. — *Prece* Itali, *fide* MSS (Haupt).

65. — Ce vers, qui manque dans les MSS, est emprunté au fameux fragment de Cujas, collationné par Scaliger, et qui commence précisément ici même ; L. Müller change inutilement *validos* en *varios*. Avant Scaliger on lisait d'après quelques mss. de second ordre : *Sævus amor docuit dominæ fera verba minantis...* ; on se demande si ce n'est

qu'une conjecture. Pontanus écrivait : *Flere nec ante pedes pudeat dominamque vocare.* — *Posse* MSS, Fris., *sæva* Fr. Cuj. (Haupt).

67. — Nous retrouvons ici (cf. II, III, 11 et sqq.) la tradition d'après laquelle Apollon aurait gardé les bœufs d'Admète par amour.

70. — *Similes chordis :* les anciens s'accompagnaient donc à l'unisson ; c'était l'enfance de l'art.

80-81. — Cette ponctuation est préférable à celle qu'adopte L. Müller : *ipse Felix, hoc :...* avec un sens un peu différent. On peut d'ailleurs donner deux sens à *felix hoc* : ou bien *felix hoc est*, ou bien *felix hoc conjugio*, apposition au sujet de *desine*.

83. — *Votis,* sous-entendu *meis*, plutôt que *tuis*.

85. — Cf. I, II, 40. — Tout le développement qui suit est fastidieux et banal, et achève comme il convenait cette œuvre médiocre et puérile.

87. — *Nec canis anguinea* Ed. Plant., *nec consanguinea* MSS ; avec la seconde leçon le sujet manque ; mais *anguina* vaudrait mieux que *anguinea*.

V

LE poète, malade, écrit à ses amis : il craint que sa mort n'approche, et il s'en plaint, car il ne l'a pas méritée, et il est jeune encore ; il prie ses amis de faire un vœu pour son rétablissement.

1. — L'Etrurie possédait plusieurs stations d'eaux thermales, fréquentées au printemps, mais non en été. — *Unda... non adeunda*, négligence, ou recherche, indigne de Tibulle, mais digne de Lygdamus.

3. — *Sacris*, peut-être avec le sens du français *divin* : on sait quelle était la vogue des eaux de Baies. — *Proxima* Scioppius ; *maxima* MSS n'a aucun sens, car on ne peut ni prendre *maxima* dans le sens de *major* avec *lymphis* pour complément, ni lui donner pour complément *Baiarum*, pris

dans le sens général d'eaux thermales. Heyne soupçonne ce vers d'avoir été interpolé, à la suite et comme complément du vers précédent, qui n'aurait été d'abord qu'une glose marginale du v. 4. Mais *proxima* écarte toute difficulté. — *Se remittit*, se dilate, se fond, s'adoucit.

7. — Cf. I, III, 51-52; mais ici l'énumération est fastidieuse, et fait attendre trop longtemps le v. 15. qui énonce le second motif de la plainte. Cf. d'autre part I, VI, 22. — *Laudandæ,* mauvais synonyme de *Bonæ*. On attendrait plutôt *discere sacra*; mais peut-être faut-il croire qu'il était plus criminel encore de dévoiler les mystères de la Bonne Déesse que d'y assister clandestinement : cf. I, VI, 23, où Tibulle offre de s'y rendre en secret.

10. — *Trita* Fragm. Cuj., *certa* MSS, *tetra* Itali.

12. — *Facta ;* avec ce mot le vers est assez plat. Bæhrens propose *furta*, qui serait en effet meilleur, et qui pourrait se justifier par I, II, 82, faisant suite à 79-80, dont l'idée est reproduite ici, v. 13-14 (cf. aussi I, III, 51-52); mais cf. d'autre part III, IV, 15-16, qui correspond très bien à V, 12-14; il faut donc s'en tenir aux MSS.

16. — *Tardo pede,* pour *tarda*, fait fonction d'épithète; il ne faut donc pas joindre cette expression à *venit*.

18. — *Consul uterque,* Hirtius et Pansa, morts devant Modène en 711/43. Lygdamus est donc plus jeune que Tibulle d'une dizaine d'années. On est surpris que cette date ait pu être prise si longtemps pour celle de la naissance de Tibulle; elle est en contradiction formelle avec tous les autres témoignages, et l'on a fini par s'en apercevoir, avant même que l'attribution du livre III à Tibulle ait été contestée. On se tirait d'affaire en supposant le vers interpolé, et emprunté à Ovide, chez qui on le trouve textuellement *(Tristes,* IV, X, 6). Nous savons aujourd'hui ce qu'il en faut penser : Ovide a imité ici Lygdamus, comme ailleurs il imitait Tibulle. Lygdamus ne peut en effet avoir emprunté ce vers à Ovide : étant né en 711/43, il n'aurait pas pu parler de sa jeunesse à une date postérieure à celle où Ovide écrivait les *Tristes*.

19-20. — Ces deux vers se retrouvent encore presque textuellement dans Ovide, *Am.,* II, XIV, 23-24. Ces coïncidences ont fait supposer à quelques critiques que l'élégie V du livre III devait être attribuée à Ovide, sinon le livre III

tout entier. En tout cas, il ne serait pas surprenant que l'élégie V fût d'un autre auteur que les autres ; elle leur est fort supérieure, et Lygdamus n'y est pas nommé.

22. — *Sortiti.* On sait que dans le partage du monde, les enfers échurent à Pluton par le sort. *Tertia regna* forme une locution toute faite, très usitée en latin, une sorte de mot composé, comme *bon mot* en français, et par suite peut être pourvu d'une épithète, comme un substantif simple.

24. — *Cimmerios,* infernaux, parce que, dit-on, chez les Cimmériens, peuple Scythe, l'air était épais et chargé de vapeurs. C'est d'ailleurs un sens rare.

26. — Cf. I, X, 44, où l'expression est identique, mais avec une intention très différente.

27. — *Æstu,* la fièvre. — *Poterat medicus respondere,* dit Voss : *bono sis animo, decrescit paulatim febris, et tu jam versus facis !* A vrai dire, il est peu de poètes à qui on ne pût en dire autant, en semblable occasion, à commencer par Tibulle.

30. — *Facilis,* qui laisse passer aisément ; *lenta,* aux mouvements souples. Le vers est joli.

33. — *Promittite,* promettez d'offrir, si je guéris : peut-être était-ce une sorte de substitution. — *Lactis, mero :* c'est l'offrande ordinaire pour les divinités infernales (cf. III, II, 19-20).

VI

LE poète veut noyer son amour dans le vin, et invite ses amis à boire avec lui ; mais il réussit mal dans son dessein ; il maudit Néère, et regrette ses malédictions ; il veut oublier ses chagrins, mais ne peut feindre la joie ; il conseille aux autres de ne pas se fier aux femmes, et pense toujours à Néère, malgré ses trahisons.

Heyne admire beaucoup dans ce morceau la variété et la vérité des sentiments qu'exprime le poète. Nous ne saurions être de son avis, et quelques jolis détails n'em-

pêchent pas l'ensemble d'être assez médiocre. Quand la passion est assez calme pour s'exprimer en vers, elle est tenue de le faire avec quelque suite dans les idées, et il n'y en a aucune ici. L'incohérence est telle que l'élégie a été coupée par les manuscrits ou les critiques jusqu'en trois ou quatre endroits différents, soit qu'il y ait des lacunes, soit que l'on ait considéré les morceaux comme constituant des élégies différentes.

1. — *Sic,* à cette condition : cf. I, IV, 1 et la note, II, V, 63, etc. — *Mystica,* qui joue un rôle dans les mystères. — *Geras* éd. Plant., *feras* MSS (Haupt, L. Müller).

3. — *Patera medicante* Wingard, *pariter medicando* MSS, d'où Statius avait tiré la vulgate *pariter medicande,* à cause de l'amour de Bacchus pour Ariane. Heyne proposait *pater, et medicare,* modifié par Bæhrens en *pater o, medicare.*

6. — *Prona manu,* c'est-à-dire abondamment.

8. — *Hic Delius,* ce jour, expression bien singulière ; *niveis alitibus,* un heureux présage.

11. — *Mite,* pacifique.

13. — Bæhrens suppose sans raison une lacune. — *Ille deus,* l'Amour, naturellement. On ne gagne rien à supposer que c'est Bacchus, puisqu'on aura toujours au v. 17 : *Hæc Amor et majora valet* ; et d'ailleurs le détail des idées convient peu à Bacchus. Le poète veut dire que malgré la puissance extrême de l'Amour, c'est en Bacchus qu'il met sa confiance ; mais il faut attendre la fin de la digression pour savoir ce qu'il veut dire. — *Mites* Lipsius (Bæhrens), *dites* MSS (Haupt, Müller) ; l'idée exprimée par *dites* est trop moderne pour convenir à Tibulle, et *mites* s'accorde mieux avec le contexte. — *Contudit, misit,* etc., aor. d'habitude.

19. — *Convenit,* quel que soit le texte adopté au v. 21, a nécessairement pour sujet *Liber,* aussi bien qu'au distique suivant ; *convenit ex æquo* signifie donc qu'il a pour ceux qui l'aiment les sentiments qu'ils ont pour lui ; il les traite de la même façon qu'ils le traitent eux-mêmes, *se* se rapportant à *Liber* et non à *qui.* Il ne serait pas impossible toutefois de prendre *ex æquo* dans le sens de *favorablement,* attribuant ainsi à *æquus* un sens qui lui appartient bien, mais qu'on ne trouve pas ordinairement dans l'expression *ex æquo.* — *In illos* serait préférable à *in illis.*

21. — *Convenit severos* Lachmann ; *non venit severus*

MSS, corrigé plus tard en *nam* ou *jam venit... severis*. — *Nimium nimiumque* sont généralement rattachés à *iratus*. — *Severos* implique surtout l'idée de sobriété.

24. — *Præda cruenta*, Penthée, déchiré par sa mère Agavé, fille de Cadmus, et par les Bacchantes, pour avoir voulu abolir le culte de Bacchus, ou en réprimer les désordres — Et c'est pour cela qu'il faut boire !

25. — *Si qua est* a bien l'air d'une cheville. Heyne entend *si elle vit encore*, arguant de ce que Néère était partie pour un voyage avec son nouvel amant (cf. III, III, 25-27), et qu'on pouvait ignorer son sort. D'autres entendent : *si qua ira*. N'est-il pas plus simple d'expliquer : s'il faut une victime qui..., que ce soit Néère ? En tout cas, ce n'est pas clair.

31. — *Securæ*, au sens étymologique ; cf., II, I, 46, *securo mero*. — *Reddamus*, parce que le temps passé à se lamenter est autant de temps dérobé au plaisir. — *Post multas*, sous-entendu *tristes*. — *Multas* MSS, *multos* Itali (Haupt, L. Müller), mais le mot ne peut être mis à la fois à deux genres différents ; c'est comme si nous disions : un des plus belles orgues, sous prétexte qu'un dit : un orgue.

33. — Ce vers commence une septième élégie dans les MSS, quoique ici les idées se lient assez bien. Muret le premier a supprimé la séparation.

36. — *Ebria verba*, les propos libres ou gais que l'on tient en buvant.

37. — *Turpes*, parce qu'il en a honte maintenant.

39. — C'est ici, plutôt qu'au vers 33, que les idées se suivent peu. L. Müller, qui admet ici une lacune, en suppose une autre après le v. 42, isolant ainsi les v. 39-42. On peut en effet se demander ce que vient faire un exemple d'infidélité masculine au milieu des reproches adressés à une femme. Il n'est cependant pas absolument impossible — rien n'est impossible — de lier 42 à 43, et par suite à l'ensemble, de la façon suivante : Catulle a raconté la trahison d'un homme, et moi je vous dis : défiez-vous des femmes, et par conséquent ne vous lamentez pas, si elles vous trompent, car *Odit Lenæus*, etc. Cela reste médiocre et fort contestable. — *Gnosia, Minoi*, Ariane, fille de Minos, roi de Crète, abandonnée à Naxos par Thésée. — On rattache parfois *ignoto mari* à *flevisti* : et pourquoi pas à *relicta* ? être abandonnée dans une île, n'est-ce pas être abandonnée au milieu de la mer ?

41. — *Doctus*, épithète ordinaire des poètes dans l'antiquité, les premiers poètes ayant été les premiers savants (cf. I, IV, 61) ; mais le mot prend en outre un sens particulier, appliqué aux poètes de l'époque de Tibulle, grands imitateurs des Alexandrins, Catulle plus que tout autre. — On connaît l'Épithalame de Thétis et Pélée, où se trouve cet épisode.

44. — *Cavere* Fragm. Cuj., Fris., Par., *carere* MSS ; *tuum* Itali, *tuo* MSS (Haupt), *suum* Par.

46. — *Subdola* Heinsius, *sordida* MSS (Haupt), avec l'idée d'avarice, mais mal exprimée, et sans doute déplacée ici. — *Prece* Par., éd. Plant., *fide* MSS (Haupt).

48. — *Junonem suam* : les femmes parlaient de leur Junon dans le sens où les hommes parlaient de leur Génie. C'était la divinité protectrice que chacun fêtait à son anniversaire.

49. — *Perjuria amantum* : cf. I, IV, 21-26.

52. — *Procul* Itali, *precor* MSS. — Ici commence dans quelques mss. une nouvelle élégie.

55. — *Merito* et *merenti* font double emploi, et l'accord de *merenti* avec *nobis* n'est pas d'une bien bonne syntaxe ; mais cela vaut mieux encore que ce qu'on a proposé pour le remplacer. Beaucoup de textes et de mss. changent *inimica* en *nec amica* avec le sens suivant : perfide à mon égard sans que je l'aie mérité, et amante d'un autre homme qui ne le mérite pas non plus, ce qui est bien subtil ; ou encore : perfide à mon égard sans que je l'aie mérité, et ne voulant pas être mon amie, quoique je le mérite, ce qui est tout à fait mauvais.

57. — *Naïda Bacchus amat*, double métonymie : il faut mêler de l'eau au vin. — *Marcia lympha*, l'eau Marcia, amenée dans la ville, disent les commentateurs, par Q. Marcius Rex. Pline en fait le plus bel éloge.

59. — *Fugiat* : le sens hypothétique de ce verbe, qui ne peut se rapporter qu'à Néère, est un peu surprenant. Haupt écrit *fugit*, qui est la première leçon de Amb., et qui serait peut-être préférable pour le sens. — *Ignotum*, d'un personnage obscur.

62. — *Fortius*, adverbe et non adjectif.

LIVRE QUATRIÈME

II

A L'OCCASION des calendes de Mars, jour de fête que célébraient les femmes romaines, le poète vante la grâce et la beauté de Sulpicia.

1. — *Tuis kalendis :* cf. III, I, 4. — *Si sapis,* si tu t'y connais ; mais la chose n'est pas douteuse, puisqu'il est l'amant de Vénus !

5-6. — Heyne remarque fort justement que si le trait est plus que banal aujourd'hui, il pouvait plaire alors, dans sa nouveauté. — *Geminas :* l'Amour n'a apparemment deux torches qu'à cause des deux yeux de Sulpicia.

10. — *Veneranda :* elle a l'air auguste et imposant, par opposition à la grâce négligée que lui donnent les cheveux épars. — Même opposition entre 11 et 12 qu'entre 10 et 9.

11. — *Urit,* elle enflamme les cœurs.

13-14. — Sur les formes diverses que Vertumne revêt, cf. l'élégie de Properce, IV, II, et particulièrement v. 21-48. C'est à l'aisance avec laquelle Vertumne revêt toutes ces formes que Properce attribue l'origine de son nom ; mais cette multiplicité de formes tient elle-même à ce que Vertumne symbolisait, comme dieu champêtre, les vicissitudes de l'année et les changements des saisons. (Cf. encore Ovide, *Métam.*, XIV, 642 et sqq.). Le mot *Vertumnus* n'est qu'un ancien participe moyen de *verto,* comme *alumnus* de *alo.* — *Olympo :* il est assez rare qu'on mette les dieux champêtres dans l'Olympe ; mais le poète compare ici la supériorité particulière de Vertumne *(felix)* sur les autres dieux, à celle de Sulpicia sur les autres femmes.

16. — Les laines précieuses recevaient une double teinture : on les appelait *dibapha.*

17. — *Possideatque,* ellipse un peu dure pour *et quæ possideat* : *quæ* est sous-entendu à la faveur de *cui.*

19. — Nous avons déjà vu (cf. II, II, 16 et la note, et II, IV, 30) que *rubrum mare* désigne plus particulièrement le golfe Persique; *Indus* ne désigne donc pas les Ethiopiens, comme ci-dessus (II, III, 56), mais bien les Indiens, ou tout au moins les habitants de l'Arabie Orientale.

22. — *Testudinea,* non pas incrustée d'écaille, mais plutôt faite avec une écaille, suivant la tradition (cf. III, IV, 37).

23. — Ce vers est désespéré. *Hæc sumat* Itali, *hæc sumet* Fragm. Cuj. (Haupt), *hoc sumet* MSS, *consummet* Scaliger. On a imprimé longtemps *celebretur*, leçon italienne probablement tirée d'une glose marginale. On voudrait un verbe qui eût Apollon et les muses pour sujet.

III

SULPICIA se plaint que Cérinthe l'ait quittée pour aller à la chasse.

3. — *Nec tibi sic acuisse,* c'est-à-dire *neve acuas* : cf. I, VI, 24. — *Prælia* Fragm. Cuj., *pectore* MSS, *pectora* Itali.

5. — *Delia,* Diane : on s'est étonné que Tibulle ait pu employer ce nom pour une autre que la fameuse Délie ; on s'est même fondé là-dessus pour lui retirer l'attribution de la pièce. Il me semble que le scrupule ne serait de mise que si la rupture était récente. — *O pereant :* Tibulle a un faible pour cette expression.

12. — *Torta,* parce que les fils sont croisés (cf. I, IV, 50).

15. — *Lux mea* se retrouve dans Sulpicia, V, XII, I, et pas ailleurs : M. Doncieux en conclut que l'expression n'est pas de Tibulle. Il lui semble aussi que *concubuisse* ne peut venir que d'une femme (?). Sur la question d'attribution, voir la Notice. — *Arguar* n'ajoute rien au sens, à moins qu'on ne prenne *si* dans le sens de *etiamsi* : dussé-je être surprise, ce qui est peu probable.

18. — *Ne turbet :* nous ne troublerons pas pour lui...
19. — *Tange* MSS, *tende* Itali ; peut-être faut-il lire *pange* avec quelques-uns.
21. — *Subrepit* MSS, corrigé ensuite en *subrepet.* — *Incidat diripienda,* c'est-à-dire *diripiatur* : cf. III, VI, 28 et I, VII, 40.
23. — *Parenti* MSS, corrigé sans motif en *parumper* : laisse ton père chasser tout seul, détail insignifiant pour nous sans doute, mais qu'il n'y a pas lieu d'exclure pour cela.

IV

LE poète prie Apollon de guérir Sulpicia, qui est malade, et de rassurer Cérinthe.

2. — *Intonsa coma :* nous savons l'importance que Tibulle attache à cet attribut.
3. — *Nec te pigebit* sera développé plus loin, v. 19-20 et 23-26. — *Formosæ* : c'est la cinquième fois que Tibulle emploie cet adjectif substantivement, pour l'un ou l'autre sexe (cf. I, IV, 3, IX, 6, II, III, 65, III, I, 7).
6. — *Candida* Itali, pour *pallida* MSS, répétition de *pallentes*.
9. — *Sapores,* les sucs, les breuvages ; *cantus*, les formules magiques.
15. — *Deus,* Apollon.
21-22. — Ces deux vers, mal placés dans les MSS, ont été intercalés ici dès les premières éditions (Alde, 1515). — *Tristior tibi,* fâchée contre toi, brouillée avec toi.
17. — *Candida,* sincère, et non belle, épithète sans objet ici. — *Credula turba sedet,* une foule d'amants l'assiègent, et s'imaginent qu'ils seront aimés.
20 — Idée souvent exprimée par les élégiaques et en particulier par Ovide.
23. — *Celeber* pour *celebratus* : cf. II, I, 83. — *Gratus.* Les MSS ont *lætus*, répétition peu justifiable ; le second

lætus paraissant plus naturel pour le sens que le premier, on a essayé de corriger le premier ; mais c'est évidemment sur le second que l'erreur a dû se produire ; et la conjecture de *gratus* était si naturelle ici qu'on s'étonne qu'elle n'ait jamais été proposée. Elle s'impose au même titre et mieux encore que celle de *genialis* pour *natalis*, infra, IX, 3.

V

BILLET à Cérinthe pour son anniversaire. Sulpicia fait des vœux pour que Cérinthe partage son amour.

3. — Cf. I, VII, 1. *Cecinere,* ont prédit ; *dederunt,* même sens.

6. — *De nobis,* expression peu naturelle au lieu de *in nos*.

9. — *Magne* Itali, *mane* MSS. *Mane* serait le vocatif de *manus,* bienveillant, mais le mot est bien archaïque.

11. — Cf. I, VI, 35.

18. — Pourquoi ce scrupule? Peut-être était-il très jeune, plus jeune que Sulpicia, qui ne manque pas de désinvolture (cf. inf., VII) ; il devait être surtout d'une naissance inférieure à celle de Sulpicia.

19. — *Natalis,* nom propre, est ici synonyme de *Genius*.

20. — La prière faite à haute voix passait pour avoir plus de chances d'être exaucée.

VI

ANNIVERSAIRE de Sulpicia : le poète implore la Junon de Sulpicia en faveur de ses amours avec Cérinthe.

1. — *Natalis Juno :* nous avons déjà vu (III, VI, 48) qu'à leur anniversaire les femmes fêtaient leur Junon,

comme les hommes leur Génie : de là l'épithète de *Natalis,* qui est devenue le nom même du dieu, au v. 19 de la pièce précédente. — *Docta*, en qualité de poétesse, *doctus* étant l'épithète classique des poètes (cf. I, IV, 61).

3. — *Lota* Canter, *tota* MSS ; Bæhrens propose *culta* ; Guyet proposait *tota tua est.* — *Conspicienda :* cf. I, II, 72, et II, III, 52.

5. — *Relegat tibi,* c'est-à-dire *ad te refert.*

7. — *Neu quis* Fragm. Cuj., *ne nos* MSS, d'où la correction *ne nox,* mauvaise leçon qui a passé dans beaucoup de textes.

9. — *Ullæ* MSS, archaïsme qu'il n'est sans doute pas indispensable de corriger en *ulli.*

11-12. — Cf., pour l'expression comme pour la pensée, I, VIII, 56, et pour le développement de l'idée, I, II, 19 et sqq.

13. — Cf. II, V, 7. — *Perlucida,* au nom. par hypallage ; le mot signifie néanmoins *brillant* et non *transparent :* une étoffe de pourpre ne saurait être transparente. La *palla* est la robe longue des déesses, et parfois des dieux (cf. I, VII, 46 et III, IV, 35). — *Fit,* avec l'abl., passif de *facere,* au sens de sacrifier, ou faire une offrande : le poète dit *fit*, parce que ce n'est pas lui, mais Sulpicia qui fait l'offrande. (Cf. I, VII, 54, et II, II, 8).

15. — Sa mère voulait lui en faire épouser un autre, sans doute parce que Cérinthe n'était pas d'aussi illustre origine que Sulpicia. — *Præcipiat* Haupt (1res éd.), *præcipit et* MSS (Haupt-Wahlen), *præcipit en* Heinsius ; *optet* Itali, *optat* MSS (avec *mater* pour sujet). — *Jam sua*, désormais maîtresse d'elle-même, sens parfaitement satisfaisant ; on ne sait pourquoi les éditeurs ont adopté si longtemps la correction inutile de Heinsius, *clam sibi.* Bæhrens écrit *jam tua*, également inutile, et de plus peu probable, car il n'est nulle part question de Cérinthe qu'à la 3e personne, et la 2e s'adresse constamment à Junon.

18. — *Sana fuisse,* être guérie de son amour (cf. II, V, 110).

19. — *Sit* Itali, *si* MSS, *sis* Fragm. Cuj. ; *grata* MSS, *gratum* Statius (L. Müller) ; *ac veniet* Itali, *veniet* ou *adveniet* MSS. Le passage est probablement désespéré ; Bæhrens bouleverse le distique et conjecture : *Diva, veni grata, ut, vertet cum proximus annus, Hic idem votis jam ratus

adsit Amor. — *Adsit* Itali, éd. Plant., *esset* MSS. — Le sens du texte ordinairement suivi est celui-ci : que cet amour soit déjà ancien, quand elle fera la même cérémonie au prochain anniversaire, et par conséquent que Cérinthe réponde à sa passion le plus tôt possible.

VII

CÉRINTHE a possédé Sulpicia, et Sulpicia exhale sa joie.

1. — Nous avons écrit *pudori est, cum*, pour *pudore quam* MSS, *pudori quam* Itali, éd. Plant. (Haupt, L. Müller). La leçon des MSS ne peut se conserver que si l'on change *magis* au vers suivant en *minor*, et c'est ce qu'ont fait la plupart des éditeurs. La leçon *pudori quam* n'est pas inconciliable avec *magis* ; mais la construction est presque impossible ; il faut entendre : *fama texisse eum sit mihi magis pudori quam (fama) nudasse (eum) alicui.* Notre conjecture a tout au moins l'avantage de simplifier. — *Amor* désigne ici la possession.

3. — *Camenis* pour *versibus,* métonymie inattendue, car il s'agit moins des vers eux-mêmes que des désirs qu'ils exprimaient. — *Illum,* Cérinthe.

6. — *Si quis,* parce que la mesure interdisait *si qua.* — *Sua,* sous-entendu *gaudia.* La pensée est : je me moque de l'envie et du qu'en dira-t-on.

7-8. — Il y a ici deux interprétations possibles. La plus simple en apparence serait : je n'écrirai rien sur des tablettes, dans la crainte qu'on ne les lise avant Cérinthe ; mais, outre que *velim* ne serait pas très bien placé, cette interprétation s'accorde très mal avec le contexte. Il faut adopter l'autre, qui fait porter *velim* sur tout l'ensemble, et qui fait de *signatis* le mot essentiel : je ne veux pas sceller de tablettes pour que mes secrets échappent à la curiosité, mais au contraire je veux que tout le monde sache la vérité. — *Ne nemo,* pour *ne quis.* — *Ne* Itali, éd. Plant., *me* MSS ; les

éditeurs qui ont adopté *me* ont dû changer *id* en *ut*, leçon assurément plus commode.

10. — *Fuisse*, c'est-à-dire *concubuisse* (cf. supra III, 16). Où Dissen avait-il l'esprit pour attribuer un pareil morceau à une jeune fille chaste, *puris sensibus*, qui s'exalte pour un baiser furtif ? Heyne lui-même n'est pas si naïf.

VIII

SULPICIA se plaint de ce que Messala, en l'emmenant à la campagne, l'empêche d'être à Rome pour fêter un anniversaire, qui, d'après la pièce suivante, ne peut être que celui de Cérinthe. Le v. 5 a fait supposer que Messala aimait Sulpicia. Mais de quel amour ? L'affection d'un protecteur et d'un oncle suffit amplement à justifier une invitation à la campagne, que la jeune fille ne pouvait ou n'osait refuser, et qui coïncidait malheureusement avec un anniversaire précieux. Il n'y a pas lieu pour cela d'établir une rivalité entre Cérinthe et Messala. Tout ce qu'on en peut conclure, c'est que les amours de Cérinthe et de Sulpicia étaient secrètes.

1. — *Invisus,* parce que Sulpicia ne sera pas là pour le fêter.

4. — *Arretino* MSS, *Reatino* Huschke, mais pourquoi ? l'endroit importe peu. — *Amnis* MSS, *annus* Itali, toujours sans motif plausible.

6. — *Non* Itali, éd. Plant. ; *neu* MSS. L'expression *sæpe propinque viæ*, toujours prêt à te mettre en route, manque évidemment de naturel, mais ce n'est pas la seule dans les petites pièces qu'on attribue à Sulpicia. On s'est ingénié, sinon sans motif, du moins sans succès, à la corriger. En dernier lieu M. Doncieux conjecture : *neu tam festines me rapere usque viæ*, hypothèse ingénieuse assurément, mais qui ne saurait prendre place dans le texte.

7. — *Hic*, ici, à Rome : elle n'est pas encore partie ; et d'ailleurs elle ne partira pas.

IX

BILLET à Cérinthe pour l'informer que le départ n'aura pas lieu (v. la pièce précédente).

1. — *Sublatum ex animo puellæ :* elle n'a plus à s'en tourmenter. — *Jam licet* Fragm. Cuj., *non sinet* MSS, corrigé par beaucoup d'éditeurs en *nos sinit* ou *nunc sinit,* qui aurait pour sujet Messala. — *Tuo* MSS. corrigé en *suo* par ceux qui veulent qu'il soit question de l'anniversaire de Sulpicia, et non de celui de Cérinthe, sous prétexte que *invisus* de la pièce précédente ne peut s'appliquer au second. M. Doncieux propose *tuæ.*

3. — *Omnibus*, car nous serons tous réunis pour fêter ce jour ; la conjecture *optimus*, de M. Doncieux, n'a donc pas de raison d'être. — *Genialis* Itali, *natalis* MSS (Haupt), erreur probable due au *natali* du vers précédent. — *Necopinanti... forte :* ce n'est pas l'anniversaire même qui est inattendu, mais la fête qu'on pourra célébrer à cette occasion.

X

SULPICIA se félicite ironiquement de la confiance que Cérinthe lui montre, en espérant la tromper impunément pour une courtisane ; elle essaye d'éveiller sa jalousie.

1. — *Multum* se rapporte à *permittis*. — *Tibi* Itali ; *mihi* MSS aurait un sens tout autre et peu satisfaisant : elle doit le féliciter plutôt des libertés qu'il prend que de celle qu'il lui donne. Heinsius conjecturait *promittis,* qui explique mieux *de me,* mais qui s'explique peu lui-même. *De me* signifie : à mon égard. — *Subito ne...* dépend de *securus* :

sans craindre que je ne succombe moi-même. — *Male inepta*, peu clair, exprime peut-être la pensée de Cérinthe, se disant avec fatuité : elle n'aura pas la sottise de me tromper.

3. — *Si* Heinsius, *sit* MSS (Haupt). — *Togæ*, parce que la toge, abandonnée par les femmes libres, était devenue le costume des courtisanes, à qui la *stola* était interdite ; *pressum quasillo*, portant la corbeille dans laquelle les esclaves mettaient leur laine et leurs fuseaux ; les deux expressions sont également méprisantes, sans parler de *scortum*.

5. — *Quibus* se rapporte naturellement à *solliciti*. — *Illa doloris maxima causa est, ne...*, la crainte que je ne... est pour eux un grand sujet de chagrin. — *Doloris* Rigler, *dolori est* MSS, leçon qui rend *maxima causa* fort embarrassant ; aussi le remplaçait-on par *maxima cura*. — *Ignoto toro*, une vile rivale (cf. III, VI, 60). Quelques-uns veulent que *ignoto toro* désigne Cérinthe lui-même ; mais outre que *cedere ignoto toro* n'a plus de sens avec cette interprétation, il faut avouer que l'injure eût été impardonnable, et ne pouvait avoir pour conséquence qu'une rupture irrévocable.

XI

SULPICIA malade craint que Cérinthe ne s'intéresse pas assez à elle. Le billet est assez touchant : c'est le seul de la collection où le fond et la forme soient également remarquables, presque le seul aussi où le texte prête peu à discussion.

2. — *Calor*, la fièvre.

5. — *Cum* Itali, *quid* MSS, *si* Itali (Haupt), *ubi* (Scaliger). — *Lento*, indifférent.

XII

REGRETS de Sulpicia de n'être pas allée trouver Cérinthe la nuit précédente. Le sentiment de ce petit morceau est encore délicat, mais la forme en est singulièrement pénible.

XIII

LE poète jure à sa maîtresse un amour éternel et une fidélité que Vénus même ne saurait ébranler ; puis, s'apercevant de son imprudence, dont sa maîtresse peut abuser contre lui, il se met sous la protection de Vénus.

1. — *Subducet tuum lectum,* ne me détournera de t'aimer. — *Hoc fœdere*, à cette condition : tu n'as cédé qu'à la promesse que je t'ai faite de te rester fidèle.

5. — *Posses* Mss, *possis* Itali, correction inutile, car il n'est pas nécessaire de coordonner *displiceas* avec *posses* ; et d'autre part *posses* marque mieux ce que le souhait a d'irréalisable. Des amants vulgaires se borneraient à souhaiter d'être seuls à plaire à leur maîtresse ; qu'elle paraisse belle à d'autres, il y aurait seulement de quoi flatter leur amour-propre. Mais la passion profonde ne connaît pas cet amour-propre, et Tibulle trouve plus de sûreté à souhaiter que sa maîtresse ne plaise à personne qu'à lui : il aime à la façon d'Alceste, et forme comme lui des vœux qu'une femme accepterait difficilement, même sans être Célimène.

7. — *Gloria vulgi*, la renommée qu'une belle maîtresse procure dans le monde à celui qui la possède.

11-12. — De tels accents suffisent à réfuter ceux qui contestent l'authenticité de ce morceau.

13. — *E cælo*, une déesse ; *deficiet Venus*, Vénus elle-même, la plus belle de toutes, essayera en vain de me détourner de toi. Il n'y a évidemment pas lieu d'admettre ici avec quelques commentateurs le sens de I, V, 40.

15. — *Tuæ Junonis* : cf. sup., VI, 1, et III, VI, 48. — *Numina*, sans prép. (cf. *Enéide*, XII, 197) ; rien n'autorise le changement de *hoc* ou même de *tibi* en *per*.

16. — *Mihi* Itali, *tibi* MSS, leçon acceptée à tort par L. Müller.

17 et sqq. — Si sa maîtresse est sûre de lui, elle n'est plus retenue par aucune crainte, et peut le tourmenter à son gré ; il s'est donc désarmé, *pignora cessit*, par le serment qu'il a fait.

21. — *Faciam* se lie parfaitement avec ce qui suit : L. Müller écrit *facias* sans nécessité. — *Notæ*, quoique je la connaisse trop.

23. — Cf. II, VI, 31 et sqq., où Tibulle déclare, dans un sentiment analogue, qu'il se réfugiera en suppliant près du tombeau de la sœur de Némésis. — *Notat*, elle flétrit en châtiant ; *injustos*, ceux qui sont trop méchants, ou trop cruels.

XIV

LE poète se lamente, parce qu'on raconte que sa maîtresse le trompe ; quatrain admirable, qu'on a rapproché avec raison de celui de Catulle : *Odi et amo*...

3. — *Facta* MSS, *ficta* éd. Piant., *jacta* Pontanus (L. Müller).

APPENDICE

PANÉGYRIQUE DE MESSALA
(LIVRE IV, I)

Te, Messalla, canam; quanquam me cognita virtus
Terret, ut infirmæ valeant subsistere vires,
Incipiam tamen. A meritis si carmina laudes,
Deficiant : humilis tantis sim conditor actis,
Nec tua præter te chartis intexere quisquam
Facta queat, dictis ut non majora supersint.
Est nobis voluisse satis, nec munera parva
Respueris. Etiam Phœbo gratissima dona
Cres tulit, et cunctis Baccho jucundior hospes
Icarus, ut puro testantur sidera cælo
Erigoneque Canisque, neget ne longior ætas.
Quin etiam Alcides, deus ascensurus Olympum,
Læta Molorcheis posuit vestigia tectis,
Parvaque cælestes placavit mica, nec illis
Semper inaurato taurus cadit hostia cornu.
Hic quoque sit gratus parvus labor, ut tibi possim
Inde alios aliosque memor componere versus.
Alter dicat opus magni mirabile mundi,
Qualis in immenso desederit aere tellus,
Qualis et in curvum pontus confluxerit orbem,
Et vagus, e terris qua surgere nititur, aer,
Huic et contextus passim fluat igneus æther,
Pendentique super claudantur ut omnia cælo :
At, quodcumque meæ poterunt audere Camenæ,
Seu tibi par poterunt, seu, quod spes abnuit, ultra

Sive minus (certeque canent minus), omne vovemus
Hoc tibi, nec tanto careat mihi carmine charta.
Nam quanquam antiquæ gentis superant tibi laudes,
Non tua majorum contenta est gloria fama,
Nec quæris quid quaque index sub imagine dicat,
Sed generis priscos contendis vincere honores,
Quam tibi majores majus decus ipse futuris :
At tua non titulus capiet sub nomine facta,
Æterno sed erunt tibi magna volumina versu,
Convenientque tuas cupidi componere laudes
Undique quique canent vincto pede quique soluto.
Quis potior, certamen erit : sim victor in illis,
Ut nostrum tantis inscribam nomen in actis.
Nam quis te majora gerit castrisve forove ?
Nec tamen hinc aut hinc tibi laus majorve minorve,
Justa pari premitur veluti cum pondere libra,
Prona nec hac plus parte sedet nec surgit ab illa,
Qualis, inæquatum si quando onus urget utrimque,
Instabilis natat alterno depressior orbe.
Nam seu diversi fremat inconstantia vulgi,
Non alius sedare queat : seu judicis ira
Sit placanda, tuis poterit mitescere verbis.
Non Pylos aut Ithace tantos genuisse feruntur
Nestora vel parvæ magnum decus urbis Ulixen,
Vixerit ille senex quamvis, dum terna per orbem
Sæcula fertilibus Titan decurreret horis,
Ille per ignotas audax erraverit urbes,
Qua maris extremis tellus includitur undis.
Nam Ciconumque manus adversis reppulit armis,
Nec valuit lotos cœptos avertere cursus,
Cessit et Ætnææ Neptunius incola rupis
Victa Maroneo fœdatus lumina Baccho :
Vexit et Æolios placidum per Nerea ventos :
Incultos adiit Læstrygonas Antiphatenque,
Nobilis Artacie gelida quos irrigat unda :

Solum nec doctæ verterunt pocula Circes,
Quamvis illa foret Solis genus, apta vel herbis
Aptaque vel cantu veteres mutare figuras :
Cimmerion etiam obscuras accessit ad arces,
Quis nunquam candente dies apparuit ortu,
Seu supra terras Phœbus seu curreret infra :
Vidit, ut inferno Plutonis subdita regno
Magna deum proles levibus discurreret umbris,
Præteriitque cita Sirenum litora puppi.
Illum inter geminæ nantem confinia mortis
Nec Scyllæ sævo conterruit impetus ore,
Cum canibus rabidas inter fera serperet undas,
Nec violenta suo consumpsit more Charybdis,
Vel si sublimis fluctu consurgeret imo,
Vel si interrupto nudaret gurgite pontum.
Non violata vagi sileantur pascua Solis,
Non amor et fecunda Atlantidos arva Calypsus,
Finis et erroris miseri Phæacia tellus.
Atque hæc seu nostras inter sunt cognita terras,
Fabula sive novum dedit his erroribus orbem,
Sit labor illius, tua dum facundia, major.
Jam te non alius belli tenet aptius artes,
Qua deceat tutam castris præducere fossam,
Qualiter adversos hosti defigere cervos,
Quemve locum ducto melius sit claudere vallo,
Fontibus ut dulces erumpat terra liquores,
Ut facilisque tuis aditus sit et arduus hosti,
Laudis et assiduo vigeat certamine miles.
Quis tardamve sudem melius celeremve sagittam
Jecerit aut lento perfregerit obvia pilo ?
Aut quis equum celerem angusto compescere freno
Possit et effusas tardo permittere habenas,
Inque vicem modo directo contendere passu,
Seu libeat, curvo brevius convertere gyro,
Quis parma, seu dextra velit seu læva, tueri,

Sive hac sive illac veniat gravis impetus hastæ,
Aptior, aut signata cita loca tangere funda ?
Jam simul audacis venient certamina Martis,
Adversisque parent acies concurrere signis,
Tum tibi non desit faciem componere pugnæ,
Seu sit opus quadratum acies consistat in agmen,
Rectus ut æquatis decurrat frontibus ordo,
Seu libeat duplicem sejunctim cernere Martem,
Dexter uti lævum teneat dextrumque sinister
Miles sitque duplex gemini victoria casus.
At non per dubias errant mea carmina laudes :
Nam bellis experta cano. Testis mihi victæ
Fortis Iapydiæ miles, testis quoque fallax
Pannonius, gelidas passim disjectus in Alpes,
Testis Arupinis et pauper natus in arvis,
Quem si quis videat vetus ut non fregerit ætas,
Terna minus Pyliæ miretur sæcula famæ.
Centum fecundos Titan renovaverit annos,
Ipse tamen velox celerem super edere corpus
Gaudet equum validisque sedet moderator habenis.
Te duce non alias conversus terga domante
Libera Romanæ subjecit colla catenæ.
Nec tamen his contentus eris : majora peractis
Instant, compertum est veracibus ut mihi signis,
Quis Amythaonius nequeat certare Melampus.
Nam modo fulgentem Tyrio subtegmine vestem
Indueras oriente die duce fertilis anni,
Splendidior liquidis cum Sol caput extulit undis
Et fera discordes tenuerunt flamina venti,
Curva nec assuetos egerunt flumina cursus,
Quin rabidum placidis etiam mare constitit undis,
Nulla nec aerias volucris perlabitur auras
Nec quadrupes densas depascitur aspera silvas,
Quin largita tuis sint muta silentia votis.
Juppiter ipse levi vectus per inania curru

Adfuit et cælo vicinum liquit Olympum,
Intentaque tuis precibus se præbuit aure,
Cunctaque veraci capite annuit : additus aris
Lætior eluxit structos super ignis acervos.
Quin hortante deo magnis insistere rebus
Incipe : non idem tibi sint aliisque triumphi.
Non te vicino remorabitur obvia Marte
Gallia, nec latis audax Hispania terris,
Nec fera Theræo tellus obsessa colono,
Nec qua vel Nilus vel regia lympha Choaspes
Profluit aut rapidus, Cyri dementia, Gyndes
Aret Arecteis haud una per ostia campis,
Nec qua regna vago Tamyris finivit Araxe,
Impia nec sævis celebrans convivia mensis
Ultima vicinus Phœbo tenet arva Padæus :
Quaque Hebrus Tanaisque Getas rigat atque Magynos.
Quid moror ? Oceanus ponto qua continet orbem,
Nulla tibi adversis regio sese offeret armis.
Te manet invictus Romano Marte Britannus,
Teque interjecto mundi pars altera sole.
Nam circumfuso considit in aere tellus
Et quinque in partes toto disponitur orbe.
Atque duæ gelido vastantur frigore semper :
Illic et densa tellus absconditur umbra,
Et nulla incerto perlabitur unda liquore,
Sed durata riget densam in glaciemque nivemque,
Quippe ubi non unquam Titan super egerit ortus.
At media est Phœbi semper subjecta calori,
Seu propior terris æstivum fertur in orbem
Seu celer hibernas properat decurrere luces :
Non igitur presso tellus exsurgit aratro,
Nec frugem segetes præbent nec pabula terræ :
Non illic colit arva deus, Bacchusve Ceresve,
Nulla nec exustas habitant animalia partes.
Fertilis hanc inter posita est interque rigentes

Nostraque et huic adversa solo pars altera nostro,
Quas similes utrimque tenens vicinia cæli
Temperat, alter et alterius vires necat aer :
Hinc placidus nobis per tempora vertitur annus.
Hic et colla jugo didicit submittere taurus
Et lenta excelsos vitis conscendere ramos,
Tondeturque seges maturos annua partus,
Et ferro tellus, pontus confinditur ære,
Quin etiam structis exsurgunt oppida muris.
Ergo ubi per claros ierint tua facta triumphos,
Solus utroque idem diceris magnus in orbe.
Non ego sum satis ad tantæ præconia laudis,
Ipse mihi non si præscribat carmina Phœbus.
Est tibi, qui possit magnis se accingere rebus,
Valgius : æterno propior non alter Homero.
Languida non noster peragit labor otia, quamvis
Fortuna, ut mos est illi, me adversa fatiget.
Nam mihi, cum magnis opibus domus alta niteret,
Cui fuerant flavi ditantes ordine sulci
Horrea fecundas ad deficientia messes,
Cuique pecus denso pascebant agmine colles
(Et domino satis et nimium furique lupoque),
Nunc desiderium superest : nam cura novatur,
Cum memor ante actos semper dolor admonet annos.
Sed licet asperiora cadant spolierque relictis,
Non te deficient nostræ memorare Camenæ.
Nec solum tibi Pierii tribuentur honores :
Pro te vel rabidas ausim maris ire per undas,
Adversis hiberna licet tumeant freta ventis,
Pro te vel densis solus subsistere turmis,
Vel pronum Ætnææ corpus committere flammæ.
Sum quodcumque, tuum est. Nostri si parvula cura
Sit tibi, quanta libet, si sit modo, non mihi regna
Lydia, non magni potior sit fama Gylippi,
Posse Meleteas nec mallem vincere chartas.

Quod tibi si versus noster, totusve minusve,
Vel bene sit notus, summo vel inhæreat ore,
Nulla mihi statuent finem te fata canendi.
Quin etiam mea cum tumulus contexerit ossa,
Seu matura dies celerem properat mihi mortem,
Longa manet seu vita, tamen, mutata figura
Seu me finget equum rigidos percurrere campos;
Doctum seu tardi pecoris sim gloria taurus,
Sive ego per liquidum volucris vehar aera pennis,
Quandocumque hominem me longa receperit ætas,
Inceptis de te subtexam carmina chartis.





INDEX ALPHABÉTIQUE





TABLE DES MATIÈRES

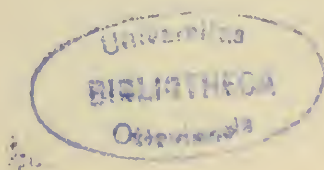
LIVRE SECOND

LIVRE TROISIÈME

Pages

LIVRE QUATRIÈME

COMMENTAIRE



ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

A. DUMONT, IMPRIMEUR A BREST

Le 15 Octobre 1894

